BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 10101 351 2

No. _____

THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878

BRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
ANCIENNE
DE MONSIEUR ROLLIN,
PAR M. L'ABBÉ TAILHIÉ, *Prêtre.*

NOUVELLE EDITION,
Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur;
Avec Figures.

TOME SECOND.

22396
T. 2

A PARIS

Chez { BARROIS l'aîné, Quai des Augustins.
SAVOYE, rue Saint-Jacques près de la Fontaine S. Severin, à l'Espérance.
P. T. BARROIS le jeune, Quai des August.

M. DCC. LXXXII.

PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.
LIVRE QUATRIEME.

CE quatrieme Livre renferme l'hiſtoire de l'Empire de Babylone, de Ninive, du Royaume des Medes & de celui des Lydiens.

TABLE CHRONOLOGIQUE des Rois de Babylone & des Rois de Ninive.

Premier Empire des Rois de Babylone.

An. M.		Av. J. C.
1800	NEMROD premier roi	2204
2682	BELUS regne cinquante cinq ans	1322

AN. M.		AV. J. C.
2737	NINUS succede à son pere	1267
	Il fonde le premier Empire des Assyriens de Ninive.	

Second Empire de Babylone.

3257	BELESIS, premier roi de Babylone	747
3283	MERODACH BALADAN	721

TABLE CHRONOLOGIQUE des Rois de Ninive.

Premier Empire de Ninive.

AN. M.		AV. J. C.
2737	NINUS, premier roi de Ninive	1267
2789	SEMIRAMIS sa femme	1215
2831	NINIAS	1173
3233	PHUL	771
3357	SARDANAPALE	767

Second Empire de Ninive.

3257	THEGLATHPHALASAR, ou NINUS le jeune	747
3276	SALMANASAR	728
3290	SENNACHERIB	714
3294	ASARHADON	710
3335	SAOSDUCHIN, que l'Ecriture appelle NABUCHODONOSOR	669
3355	SARACUS ou CHINALADANUS	649
3378	NABOPOLASSAR détruit l'Empire de Ninive, & fonde le troisieme Empire de Babylone.	626

TABLE CHRONOLOGIQUE

des Rois de Babylone, qui réunit les deux Empires de Babylone & des Assyriens de Ninive.

An. M.		Av. J. C.
3378	NABOPOLASSAR	626
3397	NABUCHODONOSOR le grand	607
3442	EVILMERODACH	562
3444	NERIGLISSOR	560
3448	LABOROSOARCHOD	556
3449	LABYNIT, que l'Ecriture appelle BALTASAR	555

TABLE CHRONOLOGIQUE

des Rois des Medes.

An. M.		Av. J. C.
3257	Les Medes secouent le joug des Assyriens & vivent en liberté	747
3294	DEJOCE, premier roi des Medes	710
3347	PHRAORTE	657
3369	CYAXARE	635
3409	ASTYAGE	595
3444	CYAXARE ou DARIUS le Mede	560

CHAPITRE PREMIER.

POUR rendre à l'hiſtoire de M. Rollin ſa vérité & ſa chronologie, il eſt d'une néceſſité abſolue de tenir une route différente de celle qu'il a ſuivie. Voici donc quel eſt mon plan. Je diſtingue deux Empires de Babylone, & deux Empires de Ninive ou d'Aſſyrie. Le premier Empire de Babylone aura pour fondateur Nemrod, en l'année du monde 1800, & durera juſqu'à l'an 2737. Ainſi la durée de ce premier Empire de Babylone ſera de neuf cents trente-ſept ans. Après un eſpace de cinq cents vingt ans, le royaume de Babylone, qui avoit été englouti par celui de Ninive, ſe relevera ſur les débris de celui-ci, & figurera de nouveau dans le monde avec aſſez d'éclat. Son premier roi ſera Béléſis. Sa durée ſera ſeulement de ſoixante-ſix ans; après lequel eſpace de temps, il tombera de nouveau ſous la puiſſance des rois d'Aſſyrie.

Je diſtingue de même deux Empires de Ninive. Le premier devra ſa naiſſance à Ninus, fils de Bélus, roi de

Babylone. Ce prince jettera les fondements de ce grand Empire, en l'année du monde 2737 ; & nous en verrons la fin en l'année 3257 : c'eſt-à-dire cinq cents vingt ans après ſa premiere fondation. Téglathphalaſar, connu ſous le nom de Ninus le jeune, ſera le premier roi du ſecond Empire d'Aſſyrie : la date de ce nouvel Empire eſt en l'année du monde 3257 ; & celle de ſa ruine en l'an 3378, cent vingt-un ans après ſon rétabliſſement.

Enfin, des débris de ces deux Empires de Babylone & de Ninive, il s'en élevera un troiſieme, qui abſorbera les deux précédents. L'époque du commencement de cet Empire nouveau eſt en l'an du monde 3378. Rien n'égalera ſa puiſſance & ſon étendue. Tout ſemblera lui annoncer une éternité de durée ; ſes forces & ſes richeſſes ; le nombre & la grandeur de ſes villes fortifiées ; la magnificence & la ſolidité de ſes bâtiments ; ſes fortereſſes & ſes citadelles. Cependant il ne fera, pour ainſi dire, que paroître ; ſemblable à un flambeau qui s'éteint, & qui jette alors un éclat plus vif & plus brillant. Sa durée ne ſera que de quatre-vingt-huit ans.

PARAGRAPHE I.

Premier Empire de Babylone.

L'EMPIRE de Babylone a été, sans contredit, un des plus anciens Empires du monde, dont on ait connoissance. Les historiens & les chronologistes s'accordent sur l'établissement de cette premiere domination. L'Ecriture sainte ne
AN. M. 1800. laisse aucun doute sur sa fondation. Elle en donne l'honneur à Nemrod, qui, peu de temps après le déluge, jetta les fondements de la ville de Babylone.

Ce Nemrod étoit fils de Chus, petit-fils de Cham, & arriere-petit-fils de Noé. L'Écriture dit de lui; *Qu'il étoit*
Gen. 10. *un violent chasseur devant le Seigneur, & qu'il commença à être puissant sur la terre :* c'est-à-dire, qu'il est le premier des hommes qui ait ambitionné le titre de conquérant & de roi. Il bâtit plusieurs villes dans le pays de Sennaar, qu'il polija & soumit à des loix communes. Cet Empire naissant avoit pour bornes d'un côté, les rives de l'Euphrate, & de l'autre, celles du Tigre. Cette étendue ne laisse pas d'être fort considérable pour ces premiers temps.

Nous ne trouvons, ni dans l'histoire

sainte, ni dans l'histoire profane, aucune généalogie suivie & certaine des rois de Babylone. Nous voyons seulement dans la premiere, que ce royaume subsistoit encore du temps d'Abraham; puisqu'Amraphel, roi de Sennaar, étoit un des rois ligués, qui furent défaits par ce patriarche & les rois ses confédérés. Le royaume de Babylone, ou de Sennaar se soutint, avec plus ou moins d'éclat, l'espace de neuf cents trente-sept ans jusqu'à l'an du monde 2737 : temps auquel Ninus détruisit l'Empire de Babylone, pour élever sur ses débris celui d'Assyrie. C'est ce qui fera la matiere du paragraphe suivant.

An. M. 2092. Av. J. C. 1912. *Gen.* 14.

PARAGRAPHE II.

Premier Empire des Assyriens de Ninive.

LA ville de Ninive doit son origine à Assur, second fils de Sem. A la tête d'une colonie, & non pas d'une troupe de mécontents, ce patriarche alla s'établir sur les rives du Tigre, jetta les fondements de Ninive, & donna son nom à toute la contrée qu'on a appellée depuis Assyrie. Il ne paroît pas qu'Assur ait établi dans ces pays-là un Empire monarchique. Nous ne voyons dans au-

cun historien digne de foi, nulle trace de royauté, ni des rois ses successeurs. Il y a grande apparence qu'Assur, fondateur de Ninive, avoit établi dans sa ville le gouvernement démocratique ou aristocratique, comme plus conforme au génie des peuples qu'il avoit conduits dans ces régions. Les Assyriens se maintinrent plusieurs siécles dans leur liberté, sans se laisser assujettir par aucun roi voisin.

Ninus, roi de Babylone, qui avoit succédé à Bélus son pere, jaloux & envieux du bonheur dont jouissoient les Assyriens dans leur république, conçut & exécuta l'ambitieux dessein de les soumettre à sa domination. Ce conquérant se voyant maître des trois Empires, de Babylone, de Ninive & de la Médie, dont il fit en même temps la conquête, réunit tous ces peuples sous une même domination, & n'en fit qu'un seul royaume sous le nom d'Empire d'Assyrie. Par cette réunion, Ninus releva beaucoup la ville de Ninive, & lui donna un nouvel éclat, en la faisant la ville capitale du nouvel Empire qu'il venoit de fonder, & la choisissant pour être le siége ordinaire des rois d'Assyrie. Cet événement arriva

An. M. 3737. Av. J.C. 1267.

en l'année du monde 2737 ; & avant J. C. 1267.

Ce prince, plein de l'esprit de conquête, résolut d'étendre sa domination, & de s'assujettir les nations les plus éloignées. Dans l'espace de dix-sept ans, il fit celle d'une infinité de pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde & la Bactriane, qu'il n'osa encore attaquer.

A son retour, avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville, qui répondît à la grandeur de sa puissance : c'est-à-dire, qu'il acheva & perfectionna l'ouvrage qu'Assur avoit commencé plusieurs siécles auparavant. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande & la plus célebre ville du monde, & d'ôter à ceux qui viendroient auprès lui, l'espérance & le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Elle avoit sept lieues & demie de longueur, sur quatre & demie de largeur, & vingt-quatre de circuit. De-là vient que dans Jonas, il est dit que *Ninive étoit une grande ville, qui avoit trois jours de chemin.* * Les murs avoient cent pieds de hauteur, & une

* Ninive erat civitas magna itinere trium dierum, *Cap.* 3.

épaisseur si considérable, qu'on pouvoit y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étoient revêtus & fortifiés de quinze cents tours, hautes de deux cents pieds.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit son expédition contre les Bactriens. Ce prince se rendit maître d'un grand nombre de villes, soumit tout le pays, & vint mettre le siége devant Bactre, capitale de la province. Il y auroit peut-être vu échouer tous ses efforts sans le secours & l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, qui étoit d'un courage extraordinaire, & n'avoit rien de la foiblesse de son sexe. Elle étoit née à Ascalon, ville de Syrie. Elle fournit à Ninus le moyen d'attaquer & de prendre la citadelle, & par-là de se rendre maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort pour prévenir les menaces du roi, qui avoit conçu une violente passion pour sa femme, Ninus l'épousa. Il en eut un fils qu'il nomma Ninias. Bientôt après, Ninus mourut & laissa à la reine le gouvernement du royaume.

Conquêtes de Ninus.

Sémiramis. Cette princesse se conduisit avec

beaucoup de sagesse, & soutint sa gloire avec le même courage & la même grandeur d'ame. Elle bâtit Babylone, ou plutôt la fit embellir, se proposant de surpasser en magnificence ses prédécesseurs. J'aurai occasion de parler ailleurs des grands & magnifiques ouvrages qu'on lui attribue. L'amour qu'elle avoit pour ses peuples, l'engagea à parcourir toutes les parties de son Empire. Elle laissa par-tout des marques de sa magnificence, par de superbes bâtiments qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes; s'appliquant sur-tout à faire conduire de l'eau par des aqueducs dans les lieux qui en manquoient, & à rendre aisées les grandes routes. De semblables visites par les princes & les grands seigneurs dans leurs terres, faites avec les mêmes intentions, seroient d'une grande utilité à leurs sujets, & à leurs vassaux.

Il paroît qu'elle avoit une grande autorité sur les peuples, puisque sa présence seule étoit capable d'arrêter une sédition. Un jour pendant qu'elle étoit à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avoit quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur-le-champ, la tête

Valer. Max. l. 9. c. 3.

à demi-coëffée, & ne revint point que le trouble ne fût entiérement appaisé. On lui érigea une statue, où elle paroissoit dans cette même attitude, & dans cet état négligé. Cette princesse, non contente de la vaste étendue de l'Empire que son mari lui avoit laissé, fit la conquête d'une grande partie de l'Ethiopie.

Conquêtes de cette princesse.

Sa grande & derniere expédition fut contre les Indes. Le roi des Indes ayant appris qu'elle approchoit, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander qui elle étoit, & de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venoit de gaieté de cœur attaquer ses Etats; & il ajoutoit que son audace seroit bientôt punie comme elle le méritoit. *Dites à votre maître*, répondit-elle, *que dans peu je lui ferai savoir moi-même qui je suis*. Elle s'avance aussi-tôt vers le fleuve de l'Inde, qui donne son nom au pays. Le passage lui en fut long-temps disputé : mais enfin, après un sanglant combat, elle mit les ennemis en fuite, & fit sur eux plus de cent mille prisonniers.

Son expédition dans l'Inde.

Cette princesse, animée par ces premiers succès, s'avança aussi-tôt dans le pays. C'est ce que demandoit l'Indien,

qui exprès avoit pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut assez avancée, il tourna face. Alors il se donna un second combat, plus sanglant encore que le premier. L'armée de Sémiramis fut mise en déroute & taillée en pieces. Le roi la voyant dans la mêlée, s'avança contre elle, & la blessa en deux endroits. La vîtesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Elle gagna le pont de bateaux qu'elle avoit fait garder. Quand elle eut mis en sûreté les troupes qui avoient pu se sauver, elle rompit le pont, & par-là arrêta les ennemis. Cette princesse, ayant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses Etats, y ramenant à peine le tiers de son armée. Elle est la seule, & Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au-delà du fleuve de l'Inde. Sémiramis, quelque-temps après son retour, découvrit que son fils lui dressoit des embûches, & qu'un de ses principaux officiers s'étoit offert à lui prêter son ministere. Elle abdiqua volontairement l'Empire, remit le gouvernement entre les mains de son fils, & se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance

Mort de Sémiramis.

de jouir bientôt des honneurs divins ; comme l'oracle le lui avoit promis. En effet, on dit qu'elle fut honorée par les Assyriens, comme une divinité, sous la forme d'une colombe.

Ninias. *Diod. l. 2. p. 108.*

Ce prince ne ressembla en rien à ceux dont il avoit reçu la vie, & sur le trône desquels il étoit assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenoit toujours enfermé dans le palais. Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, & enchérirent encore sur sa mollesse. Leur histoire est absolument inconnue, & il n'en reste point de trace.

Phul. An. M. 3233. Av. J. C. 771. *4. Reg. 15. 19.*

L'Ecriture nous apprend que Phul, roi des Assyriens, étant venu dans la terre d'Israël, Manahen, roi des dix Tribus, lui donna mille talents d'argent, afin qu'il le secourût, & qu'il affermît son regne. On croit que ce Phul est le roi de Ninive, qui fit pénitence à la prédication de Jonas. On veut aussi qu'il soit pere de Sardanapale, dont nous allons parler.

Sardanapale. *Diod. l. 2. p. 109-115.*

C'est sans contredit le prince le plus indigne & le plus infame dont il soit parlé dans l'antiquité. Il ne sortoit jamais de son palais, & passoit sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé

& fardé comme elles, & s'occupant comme elles à filer. Il faisoit consister son bonheur & sa gloire à posséder des trésors immenses, à boire & à manger, & à se livrer sans aucune retenue aux plaisirs les plus honteux & les plus criminels. Une vie aussi indigne d'un roi, ne manqua pas de donner occasion à une conspiration contre lui. *Athen. l. 12. p. 529. 530. Justin. l. 1. c. 3.*

Conspiration contre Sardanapale.

Arbace, gouverneur des Medes, & Bélésis, gouverneur de Babylone, avec plusieurs autres grands seigneurs de l'Empire, ne pouvant souffrir que tant de braves gens fussent soumis à un prince plus moû, & plus efféminé que les femmes mêmes, formerent contre lui une conjuration. Au premier bruit de cette révolte, le roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avoit ramassées, il fut vaincu & poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les révoltés ne pourroient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, & si bien pourvue de vivres, pour un temps considérable. En effet, le siége traîna fort en longueur. Mais le Tigre, dans une inondation, ayant abattu vingt stades du mur, ouvrit

un passage aux assiégeants, & la ville fut prise.

Sa mort.

Sardanapale voulant en quelque façon couvrir la honte de sa vie molle & efféminée, se brûla dans un bûcher qu'il avoit fait préparer, lui, ses eunuques, ses femmes & ses trésors. On lui érigea après sa mort une statue, où il étoit représenté dans l'attitude d'un homme qui danse; & on y mit une inscription, dans laquelle il apostrophe ainsi le passant: *Mange, bois, divertis-toi; tout le reste n'est rien;* inscription bien conforme à l'épitaphe qu'il avoit ordonné qu'on mît sur son tombeau *, qui signifie, qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé, & tout ce qu'il s'étoit procuré de plaisirs; mais qu'il laissoit tout le reste: épitaphe, comme le remarque Aristote, plus digne d'un pourceau que d'un homme. Ainsi finit le premier Empire des Assyriens, après avoir duré l'espace de cinq cents vingt ans, depuis sa premiere fondation par Ninus.

AN. M. 3257. AV. J. C. 747.

Des débris de ce vaste Empire, se formerent trois grands royaumes: celui

* *Hæc habeo quæ edi; quæque exsaturata libido, Hausit: at illa jacent multa ac præclara relicta.*
Arist. Cicer. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 101.*

des Medes, qu'Arbace, chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Béléſis, qui en étoit gouverneur; enfin, celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi ſe fit appeller Ninus le jeune.

CHAPITRE II.

Second Empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone.

CE ſecond Empire des Assyriens dura deux cents dix ans, en le conduiſant juſqu'à l'année où Cyrus donna ce célebre édit, qui permettoit aux Juifs de retourner dans leur patrie, après avoir été captifs à Babylone pendant ſoixante-dix ans. Rois de Babylone.

C'eſt le même que Nabonaſſar. Il eſt nommé dans l'Ecriture ſainte Baladan. Son regne ne fut que de douze ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Merodach-Baladan. Ce prince eſt connu par la célébre ambaſſade qu'il envoya au roi Ezéchias, pour le féliciter ſur ſa conva- Béléſis. *4. Reg. 20. 12.* Merodach-Baladan. *Can. Ptol.*

lescence. Depuis lui, il y eut encore à Babylone quelque rois, dont l'histoire est absolument inconnue ; mais enfin, ce royaume passa derechef sous la domination des rois de Ninive, & y demeura jusqu'à Nabopolassar, qui s'empara de Babylone, & y régna vingt-un ans.

Rois de Ninive, qui le furent aussi de Babylone.

C'est le nom que l'Ecriture donna au roi que l'on croit avoir regné le premier à Ninive depuis la destruction de l'ancien Empire des Assyriens. Il prit le nom de Ninus le jeune, pour honorer son regne par le nom d'un prince si ancien & si illustre. Il paroît que ce prince étoit guerrier, & qu'il aimoit la gloire qu'on acquiert par les armes. Achas, roi de Juda, se voyant attaqué en même-temps par Rasin, roi de Syrie, & Phacée, roi d'Israël, appella Theglathphalasar à son secours. Le roi d'Assyrie trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie & la Palestine à son royaume, vint sans balancer. Il battit d'abord le premier, prit Damas, & mit fin au royaume de Syrie, comme Dieu l'avoit fait prédire par ses prophétes. Ensuite il marcha contre Phacée, & le dépouilla d'une partie de ses Etats ; mais il fit acheter bien cher sa protec-

Theglathphalasar.

AN. M. 3257. AV. J. C. 747. 4. *Reg.* 16. 7. *&c.*

tion à Achas, exigeant de lui des sommes très-considérables qui épuiserent le royaume.

L'Ecriture nous apprend qu'Osée, roi d'Israël, ayant refusé de payer le tribut à Salmanasar, ce prince marcha contre lui avec une puissante armée, le battit & l'enferma dans Samarie, qu'il prit après trois ans de siége. Il chargea Osée de fers, le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, & l'établit dans Hala & dans Habor, villes des Medes; & détruisit ainsi le royaume d'Israël, ou des dix Tribus, comme Dieu l'en avoit si souvent menacé par ses prophétes. Ce royaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avoit subsisté pendant deux cents cinquante ans. Ce prince est entre les mains du Seigneur, comme une verge dont il se sert pour punir Israël de son schisme, de son idolâtrie & de ses autres crimes. Ce fut alors que Tobie avec Anne sa femme, & Tobie son fils, fut emmené captif en Assyrie, où il devint l'un des principaux officiers du roi Salmanasar. Ce prince mourut après un regne de quatorze ans, & eut pour successeur son fils Sennachérib. Salmanasar. AN. M. 3276. AV. J. C. 728. 4. *Reg.* 17.

Ce prince, que l'Ecriture sainte ap- Sennachérib.

pelle auſſi Sargon, dès qu'il fut établi
AN. M. 3287. AV. J. C. 717. *Iſa.* 20. 1. ſur le trône, renouvella la demande que ſon pere avoit faite à Ezéchias, de lui payer le tribut. Sur ſon refus, il lui déclara la guerre, & entra dans la Judée avec une puiſſante armée. Ezéchias,
4. *Reg.* 18. & 19. touché de voir ſon royaume au pillage, lui envoya des ambaſſadeurs pour demander la paix, aux conditions qu'il voudroit lui preſcrire. Sennachérib paroiſſant ſe radoucir, traita avec lui, & exigea une très-groſſe ſomme d'or & d'argent. Quand il eut touché la ſomme qu'il demandoit, ſans avoir égard à la foi des traités, & à la ſainteté des ſerments, il pouſſa ſes conquêtes plus vivement que jamais, & vint mettre le ſiége devant Jéruſalem, qui ſe trouvoit réduite à la derniere extrêmité.

Dans ce moment, il apprit que Tharaca, roi d'Ethiopie, qui avoit joint ſes troupes à celles du roi d'Egypte, s'avançoit au ſecours de cette ville aſſiégée. Il partit ſur-le-champ pour aller à ſa rencontre, défit les troupes alliées, les pourſuivit juſques dans l'Egypte, & revint mettre le ſiége devant Jéruſalem. La perte de la ville paroiſſoit inévitable. Elle étoit ſans reſſource & ſans eſpérance du côté des hommes; mais elle avoit

avoit dans le Ciel un puissant protecteur dont l'oreille jalouse avoit entendu les blasphêmes impies, que le roi de Ninive avoit prononcés contre son saint nom. En une seule nuit, l'épée de l'ange exterminateur fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Après un si terrible échec, ce prétendu roi des rois (car il s'appelloit ainsi) fut obligé de regagner son pays, avec les débris de son armée, & de passer, couvert de honte & de confusion, à travers de ces peuples, qui peu de temps auparavant, l'avoient vu si fier & si menaçant.

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrace, il traita ses sujets d'une maniere tout-à-fait cruelle & tyrannique. Il exerça sur-tout sa fureur contre les Israélites, dont il faisoit massacrer tous les jours un grand nombre. Tobie, pour se dérober à sa fureur, fut obligé de se tenir caché pendant quelque temps : tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du roi devint si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirerent contre lui, & le tuerent dans le temple, sous les yeux de son Dieu Nesroch, devant qui il étoit prosterné. Ces deux princes,

Tob. 1. 18-24.

4 *Reg.* 19-37.

obligés de s'enfuir après ce parricide horrible, laisserent le royaume à Asarhaddon leur cadet.

Asarhaddon. An. M. 3294. Av. J. C. 710. Ce prince profitant de la division qui régnoit à Babylone depuis la mort du dernier roi, s'empara de ce royaume, & le réunit au sien. Ainsi Babylone, qui, depuis la ruine du premier Empire des Assyriens, avoit fait un royaume séparé, devint derechef une province de l'Empire de Ninive; ce qui subsista en cet état jusqu'à la destruction de cette derniere ville. Asarhaddon conquit la Syrie & la Palestine, & emmena captifs tous ceux des Israélites qui étoient restés, à la réserve d'un petit nombre qui échapperent à sa recherche. Cependant pour empêcher que le pays ne demeurât désert, il y fit venir des colonies de peuples idolâtres. Après s'être rendu maître du pays d'Israël, il envoya ses généraux dans la Judée, pour la réduire aussi sous son obéissance. Ils défirent Manassé, l'ayant pris lui-même: ils le menerent à Asarhaddon, qui le mit aux fers, & l'emmena avec lui à Babylone. Mais dans la suite Manassé ayant fléchi la colere de Dieu par un sincere repentir, il obtint sa liberté & retourna à Jérusalem.

Cependant les nouveaux habitants de Samarie & d'Iſraël s'y trouvoient fort tourmentés des lions. Le roi de Ninive ayant appris que cela venoit de ce qu'ils n'adoroient pas le Dieu du pays, ordonna qu'on leur envoyât un prêtre Iſraélite, d'entre ceux qui avoient été transférés, afin qu'il leur enſeignât le culte du Dieu d'Iſraël. Mais ces idolâtres ſe contenterent de l'aſſocier avec leurs anciennes Divinités. Et c'eſt ce culte corrompu, qui, continuant dans la ſuite, fut la ſource de l'averſion des Juifs contre les Samaritains. 4. *Reg.* 17. 25-41.

Ce prince, que l'Ecriture appelle Nabuchodonoſor, la douzieme année de ſon regne, défit en bataille rangée, dans la plaine de Ragau, Déjocès, roi des Medes, qui eſt l'Arphaxad de l'Ecriture ſainte *. C'eſt immédiatement après cette expédition qu'arriva le ſiége de Béthulie par Holopherne, l'un des chefs de Nabuchodonoſor, & la fameuſe hiſtoire de la célébre Judith. Soaſduchin. AN. M. 3335. AV. J. C. 669.

On ſait fort peu de choſe de ce

* Nous nous ſommes écartés en cela de M. Rollin, qui prétend que le prince qui eſt appellé dans l'Ecriture ſainte Arphaxad, eſt Phraorte. Cette ſuppoſition abſorbe abſolument le regne de ce prince, & met dans la chronologie une contradiction manifeſte.

Saracus, ou Chinalanadus *Alex. Polyb. hist.* Nabopolassar. prince. Il se rendit mépriſable à ſes ſujets, par ſa molleſſe & le peu de ſoin qu'il prenoit de de ſon Empire. Nabopolaſſar, général de ſes armées, qui étoit à Babylone, s'empara de cette partie de l'Empire Aſſyrien. Pour ſoutenir ſa révolte avec plus de ſuccès, il fit alliance avec Cyaxare, roi des Medes. Ces deux princes ayant réuni enſemble toutes leurs forces, ils aſſiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus, & ruinerent de fond en comble cette grande ville. Depuis ce temps-là Babylone fut la ſeule capitale de l'Empire Aſſyrien.

AN. M 3378. AV. J. C. 626.

Troiſieme Empire de Babylone.

Nabuchodoſor II. Ici s'éleve un troiſieme Empire de Babylone, qui, à ſon tour, étendra ſa domination, non-ſeulement ſur tous les pays de Sennaar ou de la Babylonie; mais encore ſur les vaſtes & immenſes contrées de l'Aſſyrie. Nabopolaſſar eſt le premier roi de ce nouvel Empire. Ce prince déja vieux, chargé d'infirmités, & craignant qu'après ſa mort il ne ſurvînt quelque révolution qui privât ſon fils d'une couronne à laquelle il avoit, par la nature, un droit acquis & légi-

AN. M. 3400. AV. J. C. 604.

time, l'associa à l'Empire dès son vivant. Après que Nabopolassar eut, par cet acte d'association, assuré le trône à Nabuchodonosor, car c'est ainsi que s'appelloit son fils, il l'envoya à la tête d'une armée formidable, contre la Syrie & la Palestine, qui s'étoient détachées de son obéissance, depuis que Néchao, roi d'Egypte, avoit pris la ville de Carcamis. Nabuchodonosor battit l'armée de Néchao, reprit Carcamis & remit la Syrie & la Palestine sous sa domination. Il entra aussi dans la Judée, mit le siege devant Jérusalem, & s'en rendit maître. Il avoit fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone ; cependant touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Mais il transporta tous les trésors du palais, une partie des vases du temple, & une grande multitude de Juifs, qu'il emmena captifs à Babylone. Daniel, âgé pour lors de douze ans seulement, fut enlevé avec les autres prisonniers. Et c'est de cette fameuse époque * qu'il faut compter la captivité des Juifs à Babylone, prédite tant de fois par Jérémie.

Nabopolassar étant mort, après un *Dan. c. 2.*

* La quatrieme année de Joachim.

regne de vingt-un ans, son fils succéda à tous ses Etats. Ce Prince, la quatrième année de son regne, eut un songe dont il fut fort effrayé ; mais qu'il oublia entiérement. Il consulta les sages & les devins de son royaume, pour savoir d'eux ce qu'il avoit vu en songe. Tous lui répondirent qu'il étoit impossible de le deviner ; & que tout ce qu'on pourroit faire, étoit de lui expliquer son songe après qu'il l'auroit fait connoître. Nabuchodonosor s'imaginant qu'ils agissoient de mauvaise foi, les condamna tous à la mort. Daniel avec ses trois compagnons étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le roi, & lui raconta ce qu'il avoit vu en songe.

Songe de Nabuchodonosor. AN. M. 3403. AV. J. C. 601.

C'étoit, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme, & d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les pieds en partie de fer & en partie d'argille. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne, & frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée & réduite en poudre : & la pierre

est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe, Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands Empires qui devoient succéder à celui des Assyriens; savoir l'Empire des Perses, l'Empire d'Alexandre le grand ou des Grecs, l'Empire Romain, ou, selon d'autres, celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du Ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple; qui renversera & anéantira tous ses royaumes, & qui subsistera pendant toute l'éternité; par où il désignoit clairement le royaume de Jésus-Christ.

Le roi ravi d'admiration, & tout hors de lui-même, après avoir reconnu & déclaré hautement, que le Dieu des Israélites étoit véritablement le Dieu des Dieux, éleva Daniel aux premieres charges de l'Empire; le fit chef de ceux qui avoient la surintendance sur les Mages, l'établit gouverneur de Babylone, & l'un des principaux seigneurs du conseil qui suivoient toujours la cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

La révolte de Joakim, roi de Juda;

que Jéchonias son fils soutint après sa mort, obligea Nabuchodonosor de tourner ses armes du côté de la Judée. Ses généraux, après avoir commis toutes sortes d'hostilités dans le pays, vinrent mettre le siége devant Jérusalem, & en formerent le blocus. Il vint lui-même trois mois après en personne, à la tête de son armée, & se rendit maître de
AN. M. 3415. AV. J. C. 589. Jérusalem. Il enleva tous les trésors du temple & du palais du roi, & tout ce qui restoit des vases d'or. Il emmena captifs, Jéchonias, sa mere & ses enfants. Il mit sur le trône de Juda Mathanias son oncle, appellé autrement Sédécias. Mais ce prince ne fut, ni plus religieux, ni plus heureux que ses peres. Car ayant fait alliance avec Ephrée, roi d'Egypte, il viola le serment de fidélité qu'il avoit prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, & l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du roi d'Egypte à la tête d'une armée, donna quelque lueur d'espérance aux assiégés : mais leur joie fut bien courte. Les Egyptiens furent battus, & le vainqueur revint devant Jérusalem, & y remit le siége, qui dura près d'un an. Enfin la ville fut prise d'assaut, & il s'y fit un carnage effroya-

ble. Nabuchodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur pere, avec tous les nobles & les grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, & l'emmena à Babylone, où il demeura jusqu'à sa mort.

Nabuchodonosor de retour à Babylone, fit élever une statue d'or, haute de soixante coudées. Il assembla tous les grands de son Etat pour en faire la dédicace, & il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant tous ceux qui y manqueroient, de les faire jetter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misaël & Azarias, qui refuserent constamment d'obéir à l'ordre impie du roi, furent conservés d'une maniere miraculeuse, au milieu des flammes. Le roi, témoin par lui-même d'une merveille si étonnante, fit un édit, par lequel il défendit à qui que ce fût sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, Misaël & Azarias; & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités. *Dan. c. 3.*

Ce prince revint quelque temps après dans la Syrie, & mit le siége devant *Joseph. Antiq. Jud. l. 10. c. 11. & cont. App. l. 1.*

la ville de Tyr. Ce ne fut qu'après un siége de treize ans qu'il se vit maître de cette ville. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables ; de sorte que, selon l'expression d'un Prophéte, *Toute tête en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée* *. Le butin ne fut pas considérable, parce que les habitants de Tyr, avant que leur ville fût réduite à la derniere extrêmité, s'étoient retirés avec leurs meilleurs effets dans une isle voisine. De sorte que Nabuchodonosor & son armée n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venoient de rendre à Dieu, en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu pour les en dédommager, leur promit les dépouilles de l'Égypte, dont ils firent en effet la conquête aussitôt après.

Lorsque Nabuchodonosor eut terminé heureusement toutes ces guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à embellir Babylone. C'est à ce loisir de Nabuchodonosor, selon quelques auteurs, que Babylone fut redevable de tant de beaux & magnifiques ouvrages, qui l'ont rendue si

* Omne caput decalvatum & omnis humerus depilatus est. *Ezec.* 29. 18.

fameuſe : les principaux ſont les murailles de la ville, qui avoient cinquante coudées d'épaiſſeur, & deux cents de hauteur, les quais, le pont, le lac, les digues, les canaux qu'on avoit faits pour la décharge du fleuve lorſqu'il ſe débordoit ; les palais, les jardins ſuſpendus ſur des voûtes, faites en forme de terraſſes ; enfin le temple de Bel. D'autres auteurs donnent la gloire de ces ouvrages à la fameuſe Sémiramis. Il n'eſt pas aiſé de décider cette queſtion, d'ailleurs fort peu importante. Mais je crois qu'on pourroit aſſurer que ce n'eſt pas un ſeul prince qui a fait tous ces beaux & ſuperbes ouvrages ; & que les hiſtoriens Grecs qui ſont venus tant de ſiécles après, trompés par la reſſemblance des noms, & par l'ignorance des dates, ont attribué à un ſeul, ce qui appartenoit à pluſieurs ; & à des anciens, ce qui étoit l'ouvrage des rois poſtérieurs.

Rien, ce ſemble, ne manquoit à la gloire & à la félicité de ce prince. Un ſonge effrayant vint en troubler la douceur, & lui cauſa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit juſqu'au ciel, & dont les branches chargées de fruits, s'étendoient juſqu'aux

Dan. c. 4.

Autre ſonge de Nabuchodonoſor. AN. M. 3434. Av. J. C. 570.

extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitoient dessous ; les oiseaux du ciel reposoient sur ses branches, & tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi se nourrir. Alors celui qui veille, & qui est saint (*vigil & sanctus*) descendit du ciel, & cria : » Abattez l'arbre par le » pied, coupez-en les branches, & dis- » persez-en les fruits : mais laissez la » souche en terre avec ses racines : » qu'il soit lié avec des chaînes de fer, » parmi l'herbe des champs ; qu'il soit » mouillé de la rosée du ciel, & qu'il » paisse l'herbe de la terre avec les bêtes » sauvages : qu'on lui ôte son cœur » d'homme, & qu'on lui donne un » cœur de bête, * pendant sept années. » Ainsi l'ordonne celui qui veille ».

Le roi, justement effrayé par un si terrible songe, consulta tous ses Mages ; mais ce fut bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement, qu'il seroit banni de la compagnie des hommes pendant sept années ; & que, réduit à la demeure & à la condition des bêtes, il paîtroit l'herbe comme un bœuf. Il

* Cor ejus ab humano commutetur, & cor feræ detur ei. *Dan.* 4.

l'exhorta à racheter ſes péchés par les aumônes, & ſes iniquités par les œuvres de miſéricorde envers les pauvres. Toutes ces choſes arriverent à Nabuchodonoſor, comme le Prophéte les avoit prédites. Un an s'étant paſſé, comme Nabuchodonoſor ſe promenoit dans ſon palais, il dit en conſidérant la beauté & la magnificence de ces bâtiments: » N'eſt-ce pas ici cette grande Babylone, que j'ai bâtie dans la grandeur » de ma puiſſance, & dans l'éclat de » ma gloire, pour en faire le ſiége de » mon royaume »? A peine avoit-il achevé ces mots, qu'une voix ſe fit entendre du ciel, qui lui prononça ſon arrêt. A l'heure même, il perdit le ſens: on le chaſſa de la compagnie des hommes, & il vécut comme une bête, expoſé aux injures de l'air, & ne vivant que d'herbe. Le poil de ſon corps devint ſemblable aux plumes d'un aigle, & ſes ongles s'alongerent comme les griffes des oiſeaux.

Après que le temps marqué fut accompli, l'eſprit & le ſens lui revinrent. » Il leva les yeux au ciel, dit l'Ecri» ture, bénit le Très-Haut, & rendit » gloire à celui qui vit éternellement; » reconnoiſſant que ſon empire eſt

» éternel, que tous les habitants de la » terre ſont devant lui comme un » néant, & qu'il fait tout ce qu'il lui » plaît au ciel & ſur la terre, ſans que » perſonne réſiſte à ſa main toute-puiſ- » ſante, ni puiſſe lui dire, pourquoi » avez-vous agi ainſi »? Alors il recouvra ſa premiere forme : les grands de la cour allerent le chercher ; il remonta ſur le trône, & devint plus puiſſant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnoiſſance, il fit un édit ſolemnel pour publier dans toute l'étendue de ſa domination les merveilles étonnantes que Dieu venoit de faire en ſa perſonne. Il mourut un an après, ayant régné depuis la mort de ſon pere quarante-trois ans. C'eſt un des plus grands rois qui ait jamais régné en Orient.

Evilmérodac. AN. M. 3442. AV. J. C. 562. 4. *Reg.* 25. 27-30. *Dan.* c. 14.

Dès que ce prince fut monté ſur le trône, il fit ſortir Jéchonias, roi de Juda, de priſon, où il avoit été depuis trente-ſept ans. Il ſe rendit ſi odieux par ſes débauches & autres déréglements, que ſes propres parents conſpirerent contre lui, & le mirent à mort.

Nérigliſſor.

Nérigliſſor, mari de ſa ſœur, qui avoit été à la tête des conjurés, régna en ſa place. Ce prince, après un regne de quatorze ans, périt, comme nous

verrons bientôt, dans une bataille contre Cyaxare, roi des Medes. Son fils lui succéda.

C'étoit un très-mauvais prince, qui ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirerent contre lui, & le mirent à mort. Il eut pour successeur Labynit, que l'Ecriture appelle Baltasar. Laborosoarchod. AN. M. 3448.

On conjecture avec beaucoup de fondement, que ce prince étoit fils d'Evilmérodac, par Nitocris, princesse très-sage, & à qui on attribue une partie des grands ouvrages qui étoient l'ornement de Babylone. Hérodote nous apprend que Nitocris avoit placé son tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription qui avertissoit ses successeurs de ne point toucher, sans une extrême & indispensable nécessité, aux richesses qui y étoient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au regne de Darius, qui l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : SI TU N'ÉTOIS INSATIABLE D'ARGENT, ET DÉVORÉ PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AUROIS PAS OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS. Baltasar. *Herod. l. 1. c. 185. &c.*

La premiere année du regne de Bal-

tasar, Cyrus vint mettre le siége devant Babylone. Nous verrons dans l'histoire de ce prince, comment il prit cette grande ville, la mort de Baltasar & la fin du célebre & fameux Empire des Assyriens, après avoir duré deux cents dix ans, depuis la destruction du grand Empire des Assyriens.

AN. M. 3449. AV. J. C. 555.

CHAPITRE III.

Histoire du royaume des Medes.

Arbace. AN. M. 3466. AV. J. C. 538.

NOus avons déja remarqué, en parlant de la destruction de l'ancien Empire des Assyriens, qu'Arbace, gouverneur de la Médie, avoit été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale : & plusieurs croient que dès lors il fut établi maître souverain de la Médie, & que d'abord il prit le nom de roi. Quoi qu'il en soit d'Arbace, il est certain que les Medes sécouerent le joug des Assyriens, & qu'ils se maintinrent pendant quelque temps, dans la liberté qu'ils avoient acquise par leur valeur : mais cette liberté se changea bientôt en licence, qui jetta les

Medes dans une espece d'anarchie, pire que leur premiere servitude. Le vol, la violence & l'injustice régnoient partout, parce qu'il n'y avoit personne qui eût, ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Tous ces désordres déterminerent enfin les peuples à établir un gouvernement qui rendît l'Etat plus florissant qu'il n'avoit jamais été.

Dans une assemblée générale des Etats qu'on tint à ce sujet, on convint qu'il n'y avoit point d'autre expédient, pour arrêter le cours de tant de maux, que d'ériger l'Etat en monarchie, & de donner à une personne l'autorité de réprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement. Il ne fut donc plus question que d'élire un roi, & la délibération ne fut pas longue. Tous demeurerent d'accord, que dans toute la Médie, il n'y avoit point d'homme aussi capable de régner que Déjoce; de sorte qu'il fut élu roi d'un commun consentement. Ce choix seroit tout-à-fait honorable pour Déjoce, s'il n'étoit pas le fruit de ses brigues, & de ses intrigues secretes; & on ne pourroit désirer rien davantage pour sa gloire, que le refus qu'il fit pendant quelque

Déjoce. An. M. 3294. Av. J. C. 710.

Hérod. l. 1. c. 96. 101.

temps de régner, si cette disposition eût été sincere, & non pas un masque dont il se servoit pour satisfaire son ambition. Cette duplicité & cette bassesse dont on ne peut s'empêcher d'être blessé, ternit beaucoup l'éclat du mérite que Déjoce pouvoit avoir d'ailleurs.

Dès que Déjoce fut monté sur le trône, il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui, pour rétablir le bon ordre. Après avoir pourvu à sa sûreté, en se donnant des gardes, sur la fidélité desquels il pouvoit le plus compter, il s'appliqua à polir & à civiliser les Medes; leur fit bâtir une ville *, & leur donna des loix pour le bien de l'Etat. Persuadé que la majesté des rois se fait plus respecter de loin **, il se rendit presque inaccessible, & ne permit à ses sujets de lui parler & de lui communiquer leurs affaires, que par des placets & des personnes interposées.

Cet habile politique en agissoit ainsi pour s'assurer la couronne. Il craignoit qu'une trop grande familiarité avec des hommes encore féroces, & qui ne se

* Ecbatane.
** Major ex longinquo reverentia. *Tacit.*

connoissoient pas bien en vrai mérite, ne donnât lieu à des complots & à des conspirations contre une autorité naissante, qui ne manque pas de faire des jaloux & des mécontents. Il se contentoit de se montrer par les sages loix qu'il établissoit, & par l'exacte justice qu'il se piquoit de rendre à chacun. On sent bien que cette coutume, que la circonstance d'une autorité naissante rendoit peut-être nécessaire pour Déjoce, est sujette à de grands inconvéniens; & qu'un prince qui ne voit que par les yeux de ses ministres & de ses officiers, est exposé à faire servir son autorité aux différentes passions de ces mêmes ministres. Déjoce mourut après un regne de cinquante-trois ans, & eut pour successeur son fils Phraorte.

Phraorte.

Ce jeune prince étoit d'une humeur fort belliqueuse. Non content du royaume de la Médie que son pere lui avoit laissé, il attaqua les Perses, les vainquit, & les assujettit à son Empire. Enflé de ces heureux succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens; mais il fut défait dans la plaine de Ragau par Nabuchodonosor I. Ce prince profitant de sa victoire, entra dans la Médie, prit Ecbatane & la donna au pillage à

AN. M. 3547. AV. J. C. 647. *Herod.* 101. 102. *Judith. Text. Grec.*

ſes ſoldats. L'infortuné Phraorte tomba vif entre ſes mains ; & ce cruel prince le fit mourir à coups de javelots. Il avoit régné vingt-deux ans.

Cyaxare I. AN M. 3369. AV. J. C. 635. *Hérod. l. 1. c. 103-106.*

Cyaxare ſuccéda à ſon pere, auſſi-tôt après ſa mort. Ce jeune prince, qui étoit fort brave & entreprenant, ſut bien profiter de la déroute des Aſſyriens devant Bethulie. Il ſe rétablit d'abord dans ſon royaume, ſe rendit maître de toute la haute Aſie, & marcha enſuite vers Ninive, pour venger la mort de ſon pere, par la ruine de cette grande ville. Il l'auroit infailliblement priſe, s'il n'eût été obligé de lever promptement le ſiége pour aller ſecourir ſes Etats, qu'une armée formidable de Scythes venoit d'inonder. Ces barbares occuperent Cyaxare pendant vingt-huit ans ; mais enfin s'en étant défait par fraude, il ſe ligua avec Nabopolaſſar, roi de Babylone, contre les Aſſyriens. Ayant donc réuni leurs forces, ils marcherent contre Ninive, la prirent, tuerent Saracus qui en étoit roi, & ruinerent de fond en comble cette grande ville.

AN. M. 3378. AV. J. C. 626.

C'eſt ici que finit ce grand Empire d'Aſſyrie, qui avoit été la terreur de tout l'Orient pendant l'eſpace de plus de 1650 ans. Dieu avoit fait prédire par

ſes Prophétes, plus de cent ans auparavant, la deſtruction de cette ville impie & cruelle. » Le Seigneur perdra Aſſur; » il dépeuplera cette ville qui étoit ſi » belle, & la changera en une terre » où perſonne ne paſſe, & en un dé- » ſert. Elle ſera la demeure des bêtes » ſauvages, & la retraite des oiſeaux » de nuit. Voilà, dira-t-on, cette or- » gueilleuſe ville, qui étoit ſi fiere, » & ſi aſſurée; qui diſoit en ſon cœur: » Je ſuis l'unique, & après moi il n'y » en a point d'autre ». Le ſaint homme Tobie, qui vivoit à Ninive au temps où cette ville étoit dans ſa plus grande gloire, prédit à ſes enfants, que cette ville ſeroit bientôt détruite, & les avertit d'en prévenir la ruine, & de ſortir de Ninive. » La ruine de Ninive eſt pro- » che, leur dit-il, ne demeurez point ici. » Car je vois que l'iniquité de cette ville » la fera périr »; *Iniquitas ejus finem dabit ei.* Ce qui mérite ici notre attention, c'eſt la cauſe de la ruine de Ninive. Les hommes, peu attentifs à la conduite de celui qui préſide ſur tous les Empires du monde, l'attribuent au ſort des armes. Mais le ſaint Eſprit nous aſſure, que ce ſont les iniquités de cette ville qui ſont la véritable cauſe de ſa

Sophon II.

destruction entiere ; *Iniquitas ejus finem dabit ei.* Le Seigneur a voulu punir l'injure faite à Jacob & à Israël, & venger le sang de ses serviteurs, dont les rois de Ninive, comme autant de lions cruels, s'étoient enivrés.

Astyage. An. M. 3409. Av. J. C. 595.

Cyaxare ayant régné quarante ans, mourut après cette expédition, & laissa le royaume à son fils Astyage, dont nous ne savons pas grand'chose. Il régna trente-cinq ans. Il eut deux enfants, dont les noms sont fort connus ; savoir Mandane d'une premiere femme qui fut mariée à Cambyse, roi de Perse, & qui devint mere de Cyrus, & Cyaxare d'une seconde femme ; ce prince succéda aux Etats de son pere Astyage. C'est le Darius Médus de l'Ecriture sainte, à qui Cyrus, après qu'il eut pris Babylone, laissa le gouvernement de ce nouvel Empire des Perses qu'il venoit de former sur les débris de celui de Babylone. Nous aurons occasion de parler de ce prince, dans l'histoire de Cyrus.

Cyaxare II. ou Darius Medus.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire des Lydiens.

LEs Lydiens tirent leur origine & leur nom de Lydus, fils d'Atys. Les Héraclides ou deſcendants d'Hercule ont tenu cet Empire pendant l'eſpace de cinq cents ans. Argon fut le premier de cette famille qui régna dans la Lydie; le dernier fut Candaule. Ce prince avoit une femme d'une rare beauté. Il voulut que Gygès, l'un de ſes premiers officiers, en jugeât par ſes propres yeux. La reine, qui apperçut Gygès lorſqu'il ſe retiroit, en fut outrée de douleur, perſuadée que le tréſor le plus précieux d'une femme eſt la pudeur. Elle ſongea à tirer une vengeance éclatante de l'injure qu'elle avoit reçue. Elle fit venir Gygès, & lui donna le choix d'expier ſon crime, ou par ſa propre mort ou par celle du roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, & par le meurtre de Candaule, il devint le maître & de ſa femme & de ſon trône, qui paſſa ainſi de la famille des Héraclides, dans celle Candaule. AN. M. 3286. AV. J. C. 718.

des Mermnades. On ne peut assez blâmer la vengeance de cette princesse ; mais son amour pour la pudeur & la modestie est bien louable. Je ne dois pas omettre ce que dit à cette occasion Hérodote ; que, chez les Lydiens, & presque chez tous les Barbares, c'est une honte & une infamie même à un homme de paroître nu. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des Païens, doivent paroître précieuses *. On sait que chez les Romains, un fils en âge de puberté, ne se trouvoit jamais aux bains avec son pere, ni un gendre avec son beau-pere ; & ils regardoient cette loi de modestie & de retenue, comme inspirée par la nature même, dont le violement étoit un crime. Il est étonnant que parmi nous la police n'empêche point ce désordre, dans le temps des bains ; désordre si visiblement contraire aux regles de l'honnêteté publique & de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un & de l'autre

Gygès.

* Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi, non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertim naturâ ipsâ magistrâ & duce. *Cic. l. 1. de Offic. n. 119.*

Nudare se, nefas esse credebatur. *Valer. Max. l. 2. cap. 1.*

sexe ;

sexe, & si fortement condamné par le Paganisme même.

Le meurtre de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara en faveur de Gygès. Les grands présents que celui-ci avoit faits au Dieu, ne contribuerent pas peu à le lui rendre favorable. Quand ce prince se vit, par la décision de l'oracle de Delphes, paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne & Colophon, qu'il soumit à sa domination. Il mourut après un regne de trente-huit ans, & laissa pour successeur son fils Adys.

Adys.

C'est sous le regne de ce nouveau prince, que les Cimmériens, chassés de leur pays, passerent en Asie, & prirent Sardes, excepté la citadelle. Adys régna quarante-neuf ans. Sadyatte dont la vie est assez obscure lui succéda. Il déclara la guerre à ceux de Milet, & assiégea leur ville. Les siéges pour-lors n'étoient que des blocus, & traînoient fort en longueur. Il mourut après douze ans de regne, avant que d'avoir achevé celui-ci, & eut pour successeur son fils Alyatte.

Sadyatte. AN. M. 3373 AV. J. C. 631

Alyatte. An. M. 3385. Av. J. C. 619.

Alyatte fit la guerre contre Cyaxare, roi des Medes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua & prit les villes de Smyrne & de Clazomenes.

Hérod. l. 1. n. 21. 22.

Il poussa vivement la guerre contre les Miléſiens, que son pere avoit commencée, & continua le siége de la ville, qui avoit déja duré six ans sous son pere, & qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avoit envoyé dans la ville un ambassadeur, pour proposer une treve pendant quelques mois. Thrasybule, tyran de Milet, averti de son arrivée, fit porter dans la place publique le bled & les autres provisions, que lui & ses sujets avoient rassemblées pour fournir à leurs besoins, & ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chere, à la vue d'un signal qu'il leur donneroit. La chose fut ainsi exécutée : l'ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée, de voir l'abondance qui régnoit dans la place. Son maître auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet ne réussiroit jamais, préfera la paix à une guerre qui lui paroissoit ruineuse, & leva le siége. Alyatte régna

cinquante-sept ans, & eut pour successeur Crésus.

Crésus. AN. M. 3442. Av. J. C. 562.

Le nom seul de ce prince, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Il paroît, en effet, que Crésus étoit extrêmement riche. Les trésors de ce prince étoient le fruit de plusieurs mines qu'il avoit dans ses Etats; aussi bien que du Pactole, qui rouloit un sable d'or. Ces richesses, *Hérod. l. 1. c. 26-28.* chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeoit indigne d'un roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses Etats la Pamphile, la Phrygie, la Mysie, & plusieurs autres provinces voisines.

Mais ce qui est encore plus étonnant, quoique ce prince fut riche & guerrier, les lettres & les sciences faisoient son plus grand plaisir. Sa cour étoit le séjour ordinaire de plusieurs de ces fameux savants si connus dans l'antiquité, sous le nom des sept sages de la Grece. Solon, *Hérod. l. 1. c. 29-31.* l'un des plus célebres d'entr'eux, après avoir donné à Athènes de nouvelles loix, fit une voyage à Sardes. Il y fut reçu *Plut. in Sol. p. 93. 94.* comme le demandoit la réputation d'un si grand homme. Le prince, accompagné d'une nombreuse & brillante cour,

parut dans tout l'éclat de la royauté, avec les habits les plus magnifiques, où l'or & les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, il n'en parut point touché. Un abord si froid & si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte. Il commanda ensuite qu'on lui fît voir ses trésors, ses meubles, ses appartements; mais rien de tout cela ne fut capable de vaincre l'indifférence de notre Philosophe. Il laissa au contraire entrevoir aux gens de bon-sens, qu'il regardoit toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connoît mal en quoi consiste le beau & le grand.

Quand Solon eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda, qui, dans les différents voyages qu'il avoit faits, il avoit trouvé qui fût véritablement heureux. » C'est, répondit Solon, » un bourgeois d'Athènes, nommé » Tellus, fort homme de bien, qui, » après avoir été toute sa vie à couvert » de la nécessité, & avoir vu sa patrie » toujours florissante, a laissé après lui » des enfants généralement estimés de » tout le monde, a eu la joie de voir » les enfants de ses enfants, & enfin

» est mort glorieusement, en combat-
» tant pour sa patrie ».

Une telle réponse, où l'or & l'argent étoient comptés pour rien, parut à Crésus d'une grossiéreté & d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespéroit pas d'avoir au moins le second rang dans la félicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avoit vu de plus heureux. Solon répondit que c'étoient Cléobis & Biton d'Argos, deux freres, qui avoient été un modele parfait de l'amitié fraternelle, & du respect qui est dû aux parents. Un jour de fête solemnelle, où la Prêtresse leur mere devoit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, & traînerent le char de leur mere, jusqu'au temple, pendant plus de deux lieues. Toutes les meres, ravies en admiration, congratulerent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfants. Pénétrée des plus vifs sentiments de joie & de reconnoissance, leur mere pria instamment la Déesse de vouloir accorder à ses enfants, pour récompense, ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent dans le temple même d'un doux

ſommeil, & terminerent leur vie par une mort tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos conſacrerent leurs ſtatues dans le temple de Delphes.

Créſus fut très-ſenſible au peu de cas que faiſoit le Philoſophe de ſes richeſſes & de ſa pompe. Solon s'appercevant de la triſteſſe que cauſoit au roi ſa modération, & ne voulant, ni l'aigrir davantage, ni le flatter, ſe retira, après lui avoir donné avec douceur quelques avis, qui ne firent qu'affliger Créſus, ſans le corriger. Eſope, l'auteur des fables qui portent ce nom, étoit alors à la cour de ce prince. Fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu, il s'aviſa de lui dire par forme d'avis : *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des rois, ou ne leur dire que des choſes qui leur ſoient agréables ; Dites, plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut, ou ne les point approcher, ou leur dire des choſes qui leur ſoient utiles.*

Ce que je viens de raconter de Créſus, eſt une peinture bien naturelle de ce qui ſe paſſe chez les rois & chez les grands, dont la plupart ſe laiſſent ſéduire par la flatterie. Créſus, à en juger par ce que l'hiſtoire nous en apprend, étoit un fort bon prince, & eſtimable

par beaucoup d'endroits. Il avoit un grand fonds de douceur & d'humanité, il étoit brave & généreux, aimoit les savants & les gens d'esprit; ce qui marque qu'il n'en manquoit pas lui-même: mais son foible, comme celui de tous les grands, étoit de faire grand cas des richesses & de la magnificence; il aimoit à être flatté & admiré, & avoit en conséquence banni de sa cour la vérité & la sincérité: car c'est le malheur de tous les grands; ils sont environnés de flatteurs, & leurs oreilles n'entendent jamais une parole de vérité.

Crésus avoit des enfants, dont l'un, muet de naissance, étoit pour lui un sujet continuel de douleur; l'autre nommé Atys, se distinguoit par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son âge, & faisoit toute sa consolation. Mais la mort de ce jeune prince, qui fut tué dans une partie de chasse, par un seigneur, qui, croyant lancer son javelot contre la bête, le lança contre Atys, causa au roi une douleur qu'on ne sauroit exprimer. Adraste, auteur innocent du meurtre, ne trouva de consolation à celle qu'il ressentoit, qu'en se perçant lui-même de sa propre épée sur le bûcher de l'infortuné Atys.

Deux années se passerent ainsi dans un grand deuil, ce malheureux prince n'étant occupé que de la perte qu'il avoit faite. Mais la réputation naissante, & les grandes qualités de Cyrus qui commençoit à se faire connoître, le firent revenir de son accablement. Il songea donc à mettre une barriere à la puissance des Perses. Après avoir consulté l'oracle de Delphes, qui lui répondit, que s'il portoit les armes contre les Perses, il détruiroit un grand Empire, il résolut la guerre contre Cyrus, sans penser que ce grand Empire qu'il détruiroit pouvoit être le sien aussi-bien que celui des Perses. La suite de l'histoire de Créſus se trouvera dans celle de Cyrus.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE CINQUIEME.

Commencement de l'Empire des Perſes.

TABLE CHRONOLOGIQUE des Rois de Perſe, depuis Cyrus juſqu'à Darius Codoman.

An. M.		Av. J. C.
3468	Cyrus.	536
3475	Cambyse.	529
3482	Smerdis, le Mage.	522
3483	Darius, fils d'Hyſtaſpe.	521
3519	Xerxès I.	485
3532	Artaxerxe ſurnommé Longuemain.	472
3579	Xerxès II.	425
	Sogdien.	
3580	Ochus, autrement Darius Nothus.	424
3600	Artaxerxe Mnémon.	404
3642	Ochus.	362
3666	Arsès.	338
3668	Darius Codoman.	336

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Cyrus.

JE diviſe l'hiſtoire de ce prince en trois Articles. Le premier contiendra l'hiſtoire de Cyrus, depuis ſa naiſſance juſqu'au ſiége de Babylone : le ſecond renfermera la deſcription du ſiége & de la priſe de cette ville, & de tout ce qui regarde ce grand événement : le troiſieme, l'hiſtoire de ce prince depuis la priſe de Babylone juſqu'à ſa mort.

ARTICLE I.

Hiſtoire de Cyrus depuis ſon enfance juſqu'au ſiége de Babylone.

An. M. 3405. Av. J. C. 599. *Xenophon. Cyrop. l. 1. p. 3.*

CYRUS étoit fils de Cambyſe, roi des Perſes, & de Mandane, fille d'Aſtyage roi des Medes. La Perſe étoit une ſeule province, renfermée dans ce vaſte Empire, qui depuis a porté ſon nom. Les Perſes ne faiſoient tous enſemble que ſix-vingt mille hommes. Mais de-

puis que Cyrus eut fait la conquête de l'Empire de l'orient, par sa sagesse & par sa valeur, leur nom s'étendit avec leur fortune, & comprit ce vaste pays, qui s'étend du levant au couchant, depuis le fleuve Indus jusqu'au Tigre, & du septentrion au midi, depuis la mer Caspienne, jusqu'à l'Océan. Le pays qui porte ce nom, a encore aujourd'hui la même étendue.

Education de Cyrus.

Cyrus étoit bien fait de corps, & encore plus estimable par les qualités de son esprit; plein de douceur, d'humanité, de desir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon les loix des Perses, qui pour-lors étoient excellentes par rapport à l'éducation. Le bien public, l'utilité commune, étoient le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfants étoit regardée comme le devoir le plus important, & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin: l'Etat s'en chargeoit, ils étoient élevés en commun, d'une maniere uni-

forme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices, le temps du repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtiments. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfants que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson & de l'eau ; car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mêlange de sauces, ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre, jusques dans l'âge le plus avancé.

Dans ces écoles, on formoit les enfants à la vertu, à la justice & à la reconnoissance : & le crime qu'on y punissoit le plus sévérement, étoit l'ingratitude. La vue des Perses, dans tous ces sages établissements, étoit d'aller au-devant du mal, persuadés qu'il vaut mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : au lieu que, dans les autres Etats, on se contente d'établir des punitions contre les méchants, ils tâchoient de faire en sorte que, parmi eux, il n'y eût point de méchants. On

les formoit auſſi aux exercices militaires, à lancer le javelot, à tirer de l'arc. Ils accompagnoient le roi à la chaſſe, faiſoient la garde auprès de ſa perſonne, & paſſoient les nuits dans les corps-de-gardes, tant pour la ſûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Cyrus fut élevé de la ſorte, & ſurpaſſa toujours ceux de ſon âge, ſoit par la facilité à apprendre, ſoit pour le courage ou par l'adreſſe à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Sa docilité & la grande envie qu'il avoit d'apprendre, ne contribuerent pas peu à le faire réuſſir dans tous ſes exercices. *Cyrop. l. 1. p. 8. 22.*

Quand Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, ſa mere Mandane le mena avec elle chez Aſtyage ſon grand-pere, qui avoit une grande envie de voir ce jeune prince, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien. Cyrus ne fut point ébloui de l'éclat & du faſte qui régnoit dans cette cour, & ſans rien critiquer, ni condamner, il ſut ſe maintenir dans les principes de modération qu'il avoit reçus dès ſon enfance. Il gagnoit tous les cœurs par ſes manieres nobles & engageantes; mais ſur-tout il charmoit ſon grand-pere, par des ſaillies pleines

Voyage de Cyrus en Médie.

d'esprit & de vivacité. Je me contenterai d'en rapporter un seul trait.

Séjour de ce prince à la cour d'Astyage.

Astyage voulant faire perdre à Cyrus le desir de retourner en Perse, fit préparer un grand festin où tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité des viandes. Cyrus regarda avec des yeux indifférents tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris, Cyrus lui exposa la raison de cette indifférence : » Les Perses, dit il, au lieu de tant de détours » & de circuits pour appaiser la faim, » prennent un chemin bien plus court » pour arriver au même but : un peu » de pain & de cresson les y conduisent ». Son grand-pere lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mêts, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouverent présents : à l'un, par ce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage; & à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, échanson du roi, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre la charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le roi ceux qui devoient être admis à son audience ; &

comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il le desiroit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince.

Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avoit une confiance particuliere, & qui avoit une adresse merveilleuse pour lui servir à boire ; Cyrus lui répondit : » Ne faut-il que cela, mon » papa, pour mériter vos bonnes gra» ces, je les aurai bientôt gagnées, » car je me fais fort de vous servir » mieux que lui ». Aussi-tôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance d'un pas grave, tenant la coupe délicatement de trois doigts, & la présente au roi avec une dextérité & une grace qui charmerent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jetta au cou de son grand-pere ; &, en le baisant, il s'écria plein de joie : *O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu : j'aurai ta charge.* Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. » Je suis très-content, mon » fils, lui dit-il ; on ne peut pas mieux » servir ; vous avez cependant oublié » une cérémonie qui est essentielle : » c'est de faire l'essai ». En effet l'échanson avoit coutume de verser de la

liqueur dans sa main gauche, & d'en goûter avant que de présenter la coupe au prince. » Ce n'est point du tout par » oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé » ainsi. —Et pourquoi donc ? dit As- » tyage. —C'est que j'ai appréhendé » que cette liqueur ne fût du poison. » —Du poison ! Et comment cela ? » —Oui, mon pere : car il n'y a pas » long-temps que, dans un repas que » vous donniez aux grands seigneurs de » votre cour, je m'apperçus qu'après » qu'on eut un peu bu de cette liqueur, » la tête tourna à tous les convives. » On crioit, on chantoit à tort & à » travers. Vous paroissiez avoir oublié, » vous, que vous étiez roi ; & eux, » qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand » vous vouliez vous mettre à danser, » vous ne pouviez pas vous soutenir. » —Comment, reprit Astyage, n'ar- » rive-t-il pas la même chose à votre » pere ? —Jamais, répondit Cyrus. » —Et quoi donc ? —Quand il a bu il » cesse d'avoir soif : & voilà tout ce » qu'il lui en arrive ».

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'historien, dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une maniere grave &

sérieuse, & prendre le ton de philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela, il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possibles.

Mandane étant partie pour retourner en Perse, Cyrus resta auprès de son grand-pere pour se perfectionner à monter à cheval. Pendant ce séjour, qui fut de quatre ans, il s'y fit infiniment estimer & aimer par sa douceur, par son affabilité, & sa libéralité. Astyage s'étant vu obligé de lever des troupes pour s'opposer aux courses d'Evilmérodac fils de Nabuchodonosor, Cyrus accompagna son grand-pere, & fit sous lui son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien que la victoire que les Medes remporterent sur les Babyloniens fut principalement dûe à sa valeur. Peu de temps après cette victoire il retourna en Perse, où il demeura jusqu'au temps qu'il vint au secours de Cyaxare contre Nérigliſſor, roi de Babylone. Son retour en Perse.

Astyage étant mort, Cyaxare son fils, frere de Mandane mere de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le An. M. 3444. Av. J. C. 560. *Cyrop. l. 1. p. 22-37.*

trône, qu'il eut une guerre à soutenir. Il apprit que Nérigliſſor, roi de Babylone, armoit puiſſamment contre lui, & qu'il avoit engagé dans ſa querelle pluſieurs princes. Cyaxare dépêcha donc vers Cambyſe pour lui demander du ſecours, & chargea ſes députés de faire en ſorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent point de peine à l'obtenir. Cyrus fut donc nommé pour commander l'armée qui étoit de trente mille hommes de pied. C'étoient tous gens d'élite, & qu'on avoit choiſis ſur toutes les troupes.

Diſcours de Cyrus à ſes officiers.

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus avoit devoit parler aux deux cents officiers qui en étoient chargés. Il loua extrêmement leur courage, & les remplit de l'eſpérance aſſurée d'un heureux ſuccès. » Savez-vous, leur dit-il, à » quels ennemis vous aurez à faire? A » des hommes mous, lâches, efféminés, & déja à demi-vaincus par les » délices; ils ne peuvent ſouffrir, ni » la faim, ni la ſoif; également incapables de ſoutenir, ou le poids du » travail, ou la vue du péril. Au lieu » que vous, accoutumés dès l'enfance à » une vie ſobre & dure, la faim & la

» soif sont le seul assaisonnement de » vos repas ; les fatigues, votre plaisir ; » les dangers, votre joie ; l'amour de » la patrie & de la gloire, votre uni- » que passion. Comptez-vous pour peu » la justice de notre cause ? Ce sont les » ennemis qui nous attaquent : ce sont » nos alliés qui nous appellent. Y a-t il » rien de plus juste, que de repousser » l'injure qu'on nous veut faire ? Y a- » t-il rien de plus honorable, que de » voler au secours de nos amis ? Mais, » ce qui doit faire le principal motif » de notre confiance ; c'est, que je ne » me suis point engagé dans cette expé- » dition, sans avoir auparavant con- » sulté les Dieux, & imploré leur se- » cours : car vous savez que c'est par » où j'ai toujours coutume de commen- » cer toutes mes actions, & toutes mes » entreprises ».

Cyrus partit bientôt après sans perdre de temps : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué une seconde fois les Dieux du pays : car sa grande maxime, & il la tenoit de son pere, étoit, qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les Dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté, que la prudence des hom-

mes eſt fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que ſouvent ce qu'il croient devoir tourner à leur avantage, devient la cauſe de leur ruine. Au lieu que les Dieux, étant éternels, ſavent tout l'avenir comme le paſſé, & inſpirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il eſt à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à perſonne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les conſultent.

Cambyſe voulut accompagner ſon fils juſqu'aux frontieres de la Perſe. Dans le chemin, il lui donna d'excellentes inſtructions ſur le devoir d'un général d'armée. Cyrus croyoit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fuſſent de ſon temps. Vos maîtres, lui dit Cambyſe, vous ont-ils donné quelques leçons d'économie ; c'eſt-à-dire, de la maniere dont il faut pourvoir aux beſoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir des maladies, ſonger à la ſanté des ſoldats, fortifier leurs corps par de fréquents exercices, exciter parmi eux de l'émulation, ſavoir ſe faire obéir, ſe faire eſtimer, ſe

faire aimer des troupes ? Sur chacun de ces points, & sur beaucoup d'autres, que le roi parcourut, Cyrus répondit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot, & que tout cela étoit nouveau pour lui. Hé ! que vous a-t-on donc montré ? A faire des armes, reprit Cyrus, à tirer de l'arc, à lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défiler, camper. Cambyse se mit à rire, & fit entendre à son fils qu'on ne lui avoit enseigné rien de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon officier & un habile général : &, dans une seule conversation, qui mériteroit certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus, que n'avoient fait pendant plusieurs années, tous ces maîtres si vantés. Un seul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reste.

Il s'agissoit de savoir comment on pourroit rendre les soldats soumis & obéissants. Le moyen m'en paroît bien facile, répondit le jeune prince : il ne faut que louer & récompenser ceux qui obéissent ; punir & noter d'infamie

ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, repartit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or, le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande, qu'on fait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes ; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour leur médecin, des voyageurs pour leur guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont, que le médecin, le guide, le pilote, sont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son pere, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut, reprit le roi, l'être effectivement : & pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les regles ; consulter, avec soin & avec docilité, les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises ; & sur-tout, implorer le secours des Dieux, qui seuls donnent la prudence & le succès.

Quand ce jeune prince fut arrivé en Médie, il établit un ordre merveilleux dans les troupes, & y jetta une émulation étonnante, par les récompenses qu'il proposoit, & par ses manieres honnêtes & prévenantes à l'égard de tout le monde. Il se distinguoit, non par le luxe de la table, ou la magnificence des habits & des équipages, mais par la générosité, par la grandeur d'ame, & le penchant à faire du bien à tous, autant qu'il étoit en lui. Il ne pouvoit pas, disoit-il, faire du bien à tous; & c'est par cette raison-là même, qu'il se croyoit obligé de marquer de la bonne volonté à tous.

Il arrive en Médie.

Pendant que Cyaxare, de concert avec Cyrus, se préparoit à entrer en campagne, il lui vint une célebre ambassade du roi des Indes. Les ambassadeurs dirent qu'ils étoient envoyés de la part de leur maître, pour s'informer du sujet de la guerre entre les Babyloniens & les Medes. Ils ajouterent, que leur maître étoit dans le dessein de se déclarer pour celui des deux partis qui avoit pour lui le bon droit & la justice (noble & glorieux usage d'une grande puissance, qui se déclare haute-

Ambassade du roi des Indes.

ment contre l'injuſte agreſſeur en faveur de l'opprimé.) Cyaxare répondit qu'il n'avoit donné aucun ſujet de plainte aux Babyloniens, & qu'il acceptoit avec plaiſir pour arbitre le roi des Indiens. La ſuite fait connoître qu'il ſe déclara pour les Medes.

Cyrop. l. 2. p. 58-61. & l. 3. Le roi d'Arménie, vaſſal des Medes, les regardant comme prêts d'être engloutis par la formidable ligue qui s'étoit formée contr'eux, crut qu'il devoit profiter de l'occaſion pour ſe tirer de leur dépendance. Il ceſſa de leur payer le tribut ordinaire, & de leur envoyer le nombre des troupes qu'il devoit fournir en temps de guerre. Cyaxare étoit fort embarraſſé; mais la ſageſſe & la valeur de Cyrus le tirerent de cet embarras. Ce jeune prince attaqua fort à propos le roi d'Arménie, avant qu'il pût ſoupçonner qu'on ſongeoit à lui. Il ſe rendit maître du ſeul fort qu'il eût, & en même temps de toute ſa famille. Il l'obligea de payer le tribut ordinaire, & de fournir ſon contingent de troupes; & il ſut ſi bien le gagner par ſes manieres douces & engageantes, qu'il en fit un des alliés le plus fidele & le plus affectionné qu'eût jamais eu le roi des

Cyrus ſoumet le roi d'Arménie, & il en fait un fidele allié.

des Medes. Le reſte de l'hiſtoire de Xénophon n'eſt plus guere qu'une belle fiction.

Je ne dois pas cependant oublier de faire remarquer que Cyrus montra dans cette occaſion, des qualités qui le rendent infiniment plus eſtimable que toutes ſes vertus guerrieres. On trouve dans la plupart des conquérants de l'habileté pour la guerre, de la hardieſſe, du courage, de l'intrépidité, & de tous ces talents qui font beaucoup de bruit & qui éblouiſſent par leur éclat. Mais on y trouve rarement un vrai fonds de bonté, de douceur & de compaſſion pour les malheureux, une grande modération & une grande retenue dans la proſpérité & dans la victoire, des manieres inſinuantes & perſuaſives, l'art de gagner les cœurs, & de ſe les attacher encore plus par l'affection que par l'intérêt. Ce ſont des qualités rares dans les plus fameux conquérants de l'antiquité, qui dominoient ſouverainement dans Cyrus, & dont il fit un uſage ſi marqué dans l'occaſion préſente, que toute la famille du roi d'Arménie ſe retira, pénétrée de reconnoiſſance & d'admiration. Pendant tout le chemin, il ne fut mention que de Cyrus; les uns

vantoient sa sagesse, d'autres admiroient son courage, ceux-ci relevoient sur-tout sa douceur, quelques autres faisoient valoir sa taille & son port majestueux. » Et vous, dit Tigrane, fils aîné du roi, » en s'adressant à son épouse, que vous » semble de la mine de Cyrus? Je n'y » ai point fait d'attention, répondit-» elle. Sur qui donc vos yeux étoient-» ils attachés? Sur celui qui disoit qu'il » donneroit mille vies pour racheter » ma liberté ». Cette réponse est d'une naïveté, & d'une délicatesse d'esprit admirable. De plus elle renferme un sentiment de pudeur & de modestie, digne de servir de modele à nos jeunes Dames.

Expédition de Cyaxare, & de Cyrus contre les Babyloniens. AN. M. 3448. AV. J. C. 556. *Cyrop. l. 3. p. 78. 87.*

Quand tous les préparatifs pour cette importante expédition furent faits, Cyrus voyant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, proposa à Cyaxare de les mener contre les Assyriens. Ses raisons étoient qu'il valoit mieux manger le pays ennemi que le sien; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Assyriens, étoit capable de répandre la terreur parmi leurs troupes; qu'enfin la victoire dépendoit moins du nombre que du courage des soldats. Cyaxare entra dans ses vues; & on se

mit en marche, après avoir fait les sacrifices ordinaires, pour demander aux Dieux de leur être favorables. Quand ils furent arrivés sur les frontieres de l'Assyrie, ils firent des courses dans le pays, & amasserent un grand butin.

Quand les deux armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat des deux côtés. On fut de part & d'autre quelques jours à se regarder. Enfin les Assyriens sortirent les premiers de leur camp en fort grand nombre. Alors Cyrus fit avancer ses troupes, qui marcherent à l'ennemi pleines d'alégresse, d'émulation & de courage.

Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot de ralliement, qui fut, *Jupiter secourable & conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor & Pollux ; & les soldats, pleins d'une religieuse ferveur, répondirent à haute voix. Ce n'étoit, dans toute l'armée, que joie, qu'ardeur, qu'exhortations mutuelles, que dévouement universel à faire tout ce que le chef ordonneroit : car, dit ici l'historien, on a remarqué, qu'en ces occasions, ceux qui craignent le plus la Divinité, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les

frondeurs & les gens de trait, firent leur décharge avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perſes, animés par la préſence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Les Aſſyriens, quelque effort que fiſſent & Créſus & leur propre roi pour les animer, ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Medes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des ennemis, qui fut auſſi bientôt miſe en déroute. Ils furent vivement pourſuivis juſques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage ; & Nérigliſſor, roi des Babyloniens, y perdit la vie. Cyrus ne ſe croyant pas en état de les forcer dans leurs retranchements, fit ſonner la retraite.

Cyrus, prévoyant que les ennemis penſeroient à ſe ſauver à la faveur de la nuit, demanda à Cyaxare la permiſſion d'emmener à la pourſuite des ennemis, ceux de la cavalerie des Medes qui voudroient bien le ſuivre ; à quoi Cyaxare conſentit ſans peine. Preſque tous les Medes ſuivirent Cyrus. On pourſuivit vivement l'ennemi, dont on fit un grand carnage : tous ceux qui étoient

demeurés dans le camp se rendirent. La victoire fut complete, & le butin immense. Cyrus fit mettre à part pour Cyaxare ce qu'il y avoit de plus précieux, se réservant pour lui tous les chevaux, pour former, parmi les Perses, un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là.

Pendant que les Medes, & les Hyrcaniens qui s'étoient joints à eux, étoient à la poursuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas, jusqu'au bain même, afin qu'à leur retour, ils n'eussent qu'à se mettre à table. On réserva au lendemain de faire la distribution du butin. Cyrus fit appeller les Mages, & leur commanda de choisir parmi le butin ce qui devoit être offert aux Dieux en pareilles occasions. Puis il chargea les Medes & les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Ils demanderent avec instance que les Perses présidassent à cette distribution: mais ceux ci le refuserent absolument; & il fallut s'en tenir à l'ordre de Cyrus.

On fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate, roi de la Susiane. Cyrus, *Lib. 5. p. 114. 117. Lib. 6. p. 153. 155.*

ſur le récit qu'on lui fit de ſa beauté, refuſa de la voir, ſe défiant beaucoup de ſa foibleſſe. Cette retenue de Cyrus eſt admirable ; elle lui venoit ſans doute de l'excellente éducation qu'il avoit reçue. Car c'étoit un principe chez les Perſes, de ne parler jamais devant les jeunes gens, de rien qui eût rapport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légéreté de leur âge, ne fut reveillée par de tels diſcours, & ne les jettât dans les dernieres débauches. Du reſte, il fit traiter la jeune princeſſe avec toute la diſtinction & les égards convenables à ſon rang & à ſon ſexe.

Araſpe, jeune ſeigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne ſe défioit pas tant de ſa foibleſſe, & prétendoit qu'on eſt toujours maître de ſoi-même. Cyrus lui donna de ſages avis, en lui confiant le ſoin de cette illuſtre priſonniere. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de perſonnes qui ſe croyoient bien fortes, ſuccomber néanmoins, comme malgré elles, à cette violente paſſion, & avouer enſuite, avec honte & douleur, que cette paſſion étoit un aſſerviſſement & un eſclavage, dont on ne pouvoit plus ſe tirer,

& une maladie incurable, au-dessus des remedes & des efforts humains ; une sorte de lien & de nécessité, plus difficile à rompre que les chaînes de fer les plus fortes. Ne craignez rien, reprit Araspe, je suis sûr de moi, & je vous réponds, sur ma vie, que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu-à peu, jusqu'à un tel point, que, la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la derniere dureté, & lui reprocha sa faute, d'une maniere propre à le jetter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part ; & au lieu de violents reproches, auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur ; reconnoissant que lui-même avoit eu tort, de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie & la parole à ce

jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. » Ah! » je me connois maintenant, dit-il; » & j'éprouve sensiblement que j'ai » deux ames; l'une qui me porte au » bien, l'autre qui m'entraîne vers le » mal. La premiere l'emporte quand » vous venez à mon secours & que vous » me parlez: je cede à l'autre, & je » suis vaincu quand je suis seul ». Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant, comme espion, chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

La perte d'un si brave officier, (car on crut que c'étoit le dépit qui l'avoit fait passer chez les ennemis) affligea toute l'armée. Panthée, qui y avoit donné occasion, promit à Cyrus de le remplacer par un autre officier, qui n'auroit pas moins de mérite: elle parloit d'Abradate son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, & fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté & quelle sagesse, le

généreux vainqueur l'avoit traitée. Elle le présente à Cyrus, qui le reçut avec un air de noblesse & de grandeur, & en même temps avec une bonté & une tendresse, qui lui prouverent, que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractere merveilleux de ce prince, étoit encore beaucoup au-dessous du vrai.

La défertion d'Abradate fut suivie de celle de plusieurs autres seigneurs; entr'autres de Gobryas & de Gadatas. Celui-ci qui étoit prince d'un peuple nombreux & puissant, s'étoit retiré du service du roi de Babylone, à cause des traitements indignes qu'il en avoit reçus; parce qu'une de ses concubines avoit loué sa bonne mine, & relevé le bonheur de celle qu'il choisiroit pour épouse; & Gobryas l'avoit abandonné, parce que le fils du roi avoit tué depuis peu son fils unique. Ce jeune seigneur, dans une partie de chasse, ayant percé de son dard une bête que le fils du roi avoit manquée, celui-ci qui étoit emporté & violent jusqu'à la férocité, le perça lui-même sur le champ d'un coup de lance, & le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un pere infortuné, & de prendre sa famille sous sa protection; d'autant plus qu'il ne lui

restoit qu'une fille unique, destinée depuis long-temps à épouser le jeune roi, mais qui ne pouvoit soutenir cette pensée, qu'elle deviendroit l'épouse du meurtrier de son frere.

L'espérance de ce double secours, fut pour Cyrus un puissant attrait qui le détermina à pénétrer dans le cœur du pays ennemi. Il alla d'abord dans les terres de Gobryas. Ce seigneur vint au-devant de lui, faisant porter des rafraîchissements pour toute l'armée. Lorsque Cyrus fut entré dans le château, Gobryas fit mettre à ses pieds des coupes & des vases d'or sans nombre, avec un grand nombre de bourses, remplies d'or & d'argent; & ayant fait venir sa fille qui étoit d'une taille majestueuse, & d'une beauté extraordinaire, il la lui présenta, & le pria de la prendre sous sa protection, & de vouloir bien accepter les marques de reconnoissance qu'il prenoit la liberté de lui offrir.

» J'accepte de bon cœur votre or & » votre argent, dit Cyrus, & j'en fais » présent à votre fille, pour augmenter » sa dot. Ne doutez point que vous ne » trouviez parmi les seigneurs de ma » cour un époux digne d'elle. Ce ne » seront ni ses richesses ni les vôtres

» qu'ils eſtimeront. Je puis vous aſſurer » qu'il en eſt parmi eux pluſieurs qui » ne feroient aucun cas de tous les tré- » ſors de Babylone, s'ils étoient ſépa- » rés du mérite & de la vertu. Ils ne » ſe piquent, à mon exemple, j'oſe » le dire, que de ſe montrer fideles à » leurs amis, redoutables à leurs enne- » mis, & pleins de reſpect pour les » Dieux ». La diſette des ſeigneurs chez qui le déſintéreſſement, la religion & l'amour de la vertu aillent de pair avec la naiſſance, eſt extrême aujourd'hui dans la plupart des Etats.

Cyrus toujours occupé de ſon grand deſſein, s'avança avec Gobryas vers le pays de Gadatas, où il y avoit dans le voiſinage une forte citadelle, qui commandoit tout le pays, & où réſidoit un gouverneur au nom du roi de Babylone, pour contenir ces peuples dans le devoir. Il vint à bout de s'en rendre maître, par le moyen de Gadatas, qui s'étant offert au gouverneur pour défendre conjointement avec lui cette importante place, (l'intelligence de ce ſeigneur avec les Perſes n'étant pas encore connue) la livra à Cyrus dès qu'il y fut reçu. La priſe de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques & des

Ibid. p. 124 140.

Caduſiens. Ces peuples, charmés de la douceur & de la bonté avec laquelle Cyrus les traitoit, lui demeurerent inviolablement attachés, & leverent pour ſon ſervice une nombreuſe armée.

Cependant le roi d'Aſſyrie ſe mit en campagne pour punir Gadatas de ſa révolte : mais Cyrus l'ayant attaqué le vainquit, fit un grand carnage de ſes troupes, & l'obligea de ſe retirer à Babylone. Il lui fit faire un défi de terminer leur querelle par un combat ſingulier. Son défi ne fut point accepté. Mais, pour mettre les alliés en ſûreté pendant ſon abſence, il fit avec lui une eſpece de treve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre, de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laiſſer cultiver leurs terres avec une pleine liberté. Enſuite il reprit le chemin de la Médie.

Lib. 5. p. 141-147. Quand Cyrus fut près de la frontiere, il députa auſſi-tôt vers Cyaxare pour lui donner avis de ſon arrivée, & pour prendre ſes ordres. Mais ce prince jaloux de la gloire de ſon neveu, & craignant qu'il ne lui eût débauché ſes ſujets, le reçut très-froidement, détourna même le viſage pour ne point recevoir ſon baiſer, & laiſſa couler

quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de se retirer, & entra en explication avec son oncle. Il lui parla avec tant de douceur & de soumission, & lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect & de son attachement à sa personne, qu'il dissipa, au grand contentement des Perses & des Medes, tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes graces.

Cyrus fait un voyage en Perse. Son retour. Son mariage avec la fille de Cyaxare.

Après toutes ces expéditions, Cyrus songea à faire un voyage en Perse, cinq ou six ans à-peu-près depuis qu'il en étoit sorti pour commander les troupes. Ce fut avant son départ que Cyaxare son oncle lui offrit en mariage sa fille unique, avec assurance de la Médie pour dot. Cyrus fut fort sensible à une offre si avantageuse & en marqua une vive reconnoissance; mais il ne crut pas devoir accepter l'offre qu'il lui faisoit, avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere; laissant pour tous les siécles un rare exemple de la respectueuse soumission, & de l'entiere dépendance que doivent montrer en pareille occasion, à l'égard de pere & de mere, tous les enfants, quelque âge

qu'ils puissent avoir. A son retour de Perse il épousa la princesse.

Cyrus, aussi-tôt après la célébration de son mariage, retourna au camp, & s'appliqua beaucoup à dresser & à former ses troupes, sur-tout sa cavalerie Persanne. Sur ces entrefaites, arriverent des ambassadeurs du roi des Indes, avec quantité d'argent qu'ils apportoient à Cyrus de la part de leur maître, & avec ordre de l'assurer, que s'il en avoit encore besoin, il n'avoit qu'à le lui faire savoir. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnoissance & toute la dignité possibles : il profita de la bonne volonté des ambassadeurs, pour les envoyer chez les ennemis, comme députés par le roi des Indes, pour faire alliance avec eux ; mais en effet pour découvrir leurs desseins, & lui en venir rendre compte. Ils se chargerent de la commission avec joie, & s'en acquitterent avec habileté. On ne reconnoît point ici la conduite, ni la bonne-foi ordinaire de Cyrus. Pouvoit il ignorer que c'étoit violer ouvertement le droit des gens, & qu'il faisoit faire aux ambassadeurs un personnage tout-à-fait indigne de leur caractere, & qui n'a

Ambassadeurs du roi des Indes. *P.* 156-157.

peut-être point d'exemple dans toute l'antiquité ?

Les ambaſſadeurs Indiens étant revenus du camp des ennemis, rapporterent que Créſus avoit été élu généraliſſime de leur armée ; qu'il avoit fait alliance avec tous les peuples & rois voiſins ; que l'armée s'aſſembloit autour du Pactole, & que de-là elle devoit s'avancer à Tymbrée, où étoit le rendez-vous général de toute l'armée. Ces nouvelles jetterent la frayeur dans l'armée de Cyrus. Mais ce prince ſut bien leur rendre le courage. Il prit enſuite toutes les meſures néceſſaires pour que ſon armée ne manquât de rien ; & lorſque tous les préparatifs furent faits, il alla prendre congé de Cyaxare, & marcha à la rencontre des ennemis. Après une longue marche, il les joignit à Tymbrée, ville de la Lydie, ſituée aſſez près de Sardes, capitale du pays. Son arrivée déconcerta extrêmement les ennemis, qui ne s'attendoient à rien moins, & qui n'avoient pas eu le temps de ramaſſer les vivres néceſſaires, & les troupes qu'ils vouloient lui oppoſer.

Cette bataille eſt une des plus conſidérables événements de l'antiquité, AN. M. 3456. AV. J. C. 548.

Bataille de Tymbrée entre Cyrus & Créſus.

puiſqu'elle décida de l'Empire de l'Aſie, entre les Aſſyriens de Babylone & les Perſes. L'armée de Cyrus montoit en tout à cent quatre-vingt-ſeize mille hommes, infanterie & cavalerie. Outre ces troupes, Cyrus avoit trois cents chariots de guerre armés de faulx, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, & bardés à l'épreuve du trait.

Tom. 6 des Mémoires de l'Académ. des belles-lettres p. 532.

Cyroped. Lib. 6. p. 152. 153. 157.

Ibid. p. 156.

Cyrus avoit encore fait conſtruire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, ſur leſquels il y avoit des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenoient vingt archers. Ces chars étoient traînés ſur des roulettes par ſeize bœufs attélés de front.

P. 153-158. Il y avoit auſſi un grand nombre de chameaux montés chacun de deux archers Arabes, adoſſés, enſorte que l'un regardoit la tête, & l'autre la croupe du chameau.

L'armée de Créſus étoit plus forte du double que celle des Perſes, & montoit à quatre cents vingt-mille hommes, dont il y en avoit ſoixante mille de cavalerie. Elle ſe mit en bataille ſur une ſeule ligne; l'infanterie

au centre, & la cavalerie sur les aîles. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avoient trente hommes de profondeur. L'armée ainsi rangée sur une ligne, occupoit près de deux lieues de terrein.

Araspe, qui, sous prétexte d'un mécontentement, s'étoit retiré dans l'armée de Créſus, & qui avoit eu ordre de bien examiner la maniere dont ce prince rangeroit ses troupes, étoit revenu dans le camp des Perſes la veille du combat. Cyrus pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Créſus, dont ce jeune seigneur Mede lui avoit rendu un compte exact.

Les troupes Perſannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur : Cyrus changea cette disposition. Il doubla les files de son infanterie & la mit sur douze de hauteur seulement. La cavalerie étoit rangée sur les deux aîles ; la droite commandée par Chryſante, & la gauche par Hyſtaſpe. Le front entier de l'armée n'occupoit en tout qu'un terrein d'un peu plus d'une lieue & demi, & par conſéquent, il étoit débordé d'un peu moins d'un

quart-de-lieue de chaque côté par l'armée ennemie.

Derriere cette premiere ligne, & à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelot; après eux les archers. Ils étoient couverts les uns & les autres par les soldats qui étoient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvoient lancer contre l'ennemi leurs javelots & leurs fleches.

Il forma une derniere ligne, pour composer l'arriere-garde de ce qu'il y avoit de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction étoit d'avoir l'œil sur ceux qui étoient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisoient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranloient, & d'aller même jusqu'à tuer les fuyards. Derriere l'armée Persanne étoient les tours roulantes. Elles formoient une ligne égale & parallele à celle de l'armée. Tout proche de ces tours, il y avoit deux autres lignes paralleles & égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, & l'autre par les chariots qui portoient les femmes & les personnes inutiles.

Pag. 168. Pour fermer toutes ces lignes & les mettre hors d'état d'être insultées par

l'ennemi, Cyrus avoit placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & la troupe de chameaux qui étoit assez nombreuse. Les chariots Persans, armés en guerre, étoient partagés en trois corps de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille; & les autres sur les deux flancs de l'armée.

Après que les deux armées eurent ainsi formé leur ordre de bataille, on se prépara au combat de part & d'autre. Le lendemain Cyrus fit un grand sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture. Ensuite chacun alla se revêtir de ses armes. Ce fut alors que Panthée, qui avoit fait préparer une armure complete à l'insu d'Abradate son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise, vint la lui présenter. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt, les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une maniere digne de leur naissance & de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. » Nous lui avons, » dit-elle, des obligations infinies. J'ai » été sa prisonniere, & comme telle, » destinée pour lui : mais je ne me

Pag. 167.

P. 169. 170.

» ſuis point trouvée eſclave entre ſes » mains, ni ne me ſuis point vue libre » à des conditions honteuſes. Il m'a » gardée, comme il auroit gardé la » femme de ſon propre frere; & je lui » ai bien promis que vous ſauriez re- » connoître une telle grace. O Jupiter! » (s'écria Abradate en levant les yeux » vers le ciel,) fais que je paroiſſe en » cette occaſion, digne mari de Pan- » thée, & digne ami d'un ſi généreux » bienfaiteur ». Cela dit, il monta ſur ſon char. Panthée ne pouvant plus l'em- braſſer, voulut encore baiſer le char où il étoit, & après l'avoir ſuivi des yeux le plus loin qu'il lui fut poſſible, elle ſe retira. Nous verrons que ce prince répondit parfaitement aux ſouhaits de Panthée.

Après que Cyrus eut achevé le ſacri- fice, il prit quelque nourriture, fit de nouveau des libations aux Dieux, & pria le Dieu de ſes peres de vouloir être ſon guide, & de venir à ſon ſe- cours. Auſſi-tôt après il monta à cheval, & mena ſes troupes à l'ennemi. Le combat ne fut pas extrêmement opi- niâtre. Les troupes des ennemis furent enfoncées & miſes en fuite après une légere réſiſtance. Il n'y eut que les

Egyptiens, au nombre de cent vingt mille hommes, qui se battirent avec un courage de lion. Ils forcerent même l'infanterie Persanne de plier. Mais Cyrus les ayant chargés en queue, les empêcha de gagner du terrein. Cyrus courut un grand risque d'être tué. Son cheval s'étant abattu sous lui, il tomba presque au milieu des ennemis. Officiers & soldats, également alarmés du danger où ils virent leur chef, se précipiterent au milieu des piques pour le dégager. Cyrus étant remonté à cheval, le combat devint plus sanglant. Ce prince admirant la valeur des Egyptiens, & ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honorables. Ils les accepterent, & ils servirent depuis ce temps-là dans les troupes des Perses avec une fidélité inviolable.

On convient que Cyrus fut principalement redevable de cette victoire à la cavalerie Persanne, qui étoit un nouvel établissement, & le fruit de l'attention & de l'activité de ce prince à former & à perfectionner sa nation dans cette partie de milice, qui jusqu'alors lui avoit manqué; mais sa sagacité, sa prévoyance, son industrie admirable pour *Pag.* 180.

gagner les cœurs des soldats, leur inspirer du courage, & les remplir d'ardeur, avoient préparé de loin le succès de cette action décisive. Cyrus perdit dans cette bataille un grand seigneur, dont la valeur avoit beaucoup contribué au succès de la victoire; c'est Abradate dont je veux parler. Il n'est pas aisé de dire qu'elle fut la désolation de Panthée, quand on lui annonça cette nouvelle. Ayant fait apporter le corps de son mari sur le bord du Pactole, & tenant sa tête sur ses genoux, elle ne songeoit qu'à s'abymer dans sa tristesse. Mais enfin succombant à sa douleur, elle se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur son mari: on leur éleva dans le même lieu un tombeau commun.

P. 184. 186.

Prise de Sardes & de Crésus. *Lib.* 1. *c.* 79-84.

Cyrus dès le lendemain matin marcha vers Sardes. Crésus sortit à sa rencontre pour lui livrer bataille. Le combat fut fort opiniâtre; mais enfin les Lydiens céderent, & se retirerent dans la ville. Cyrus en forma le siége pour amuser les Sardiens par tous les apprêts. Mais la nuit suivante il entra dans la citadelle par une route dérobée qui y conduisoit. A la pointe du jour il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'empê-

cher le pillage & le massacre. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes ni à leurs enfants, pourvu qu'ils lui portassent tout leur or & tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'étoit fait amener, leur en avoit donné l'exemple. Cyrus eut un entretien particulier avec le roi de Lydie. Touché de compassion pour le malheur de ce roi, déchu en un moment d'un si haut rang, & admirant son égalité d'ame dans un tel renversement de fortune, il le traita avec beaucoup de clémence & de bonté. Il lui laissa le nom & l'autorité de roi; mais il lui ôta le pouvoir de faire la guerre, & voulut qu'il l'accompagnât dans toutes ses expéditions, soit par estime, soit pour profiter de ses conseils, soit plutôt par politique, pour s'assurer de sa personne.

Hérodote rapporte que l'unique fils qui restoit à Crésus, & que nous avons remarqué être muet, voyant, dans la prise de la ville, un soldat prêt à décharger un coup de sabre sur la tête du roi, qu'il ne connoissoit point, fit dans ce moment un si violent effort, *Lib. 1. c. 85.*

par un mouvement de crainte & de tendresse pour son pere, qu'il rompit les liens de sa langue, & s'écria! *Soldat, ne tue point Crésus.* Cette circonstance, comme beaucoup d'autres qu'on trouve dans Hérodote, me paroit tenir plus du merveilleux que du vrai; en quoi l'auteur a suivi son goût & son penchant pour tout ce qui tient de l'extraordinaire.

Herod. l. 1, c. 86-91. Plut in Solon. Il rapporte, & Plutarque après lui, que Crésus ayant été fait prisonnier, fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. On dressa donc le bûcher; & ce malheureux prince ayant été mis dessus, sur le point de l'exécution, rappella dans son esprit l'entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon; & reconnoissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois, *Solon, Solon, Solon.* Cyrus qui étoit présent à ce spectacle, avec les principaux de sa cour, ayant appris pourquoi, dans cette extrêmité, il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célebre Philosophe, touché de l'incertitude des choses humaines & du malheur de ce prince, le fit retirer du bûcher, & l'honora toujours pendant qu'il vécut. Ainsi Solon eut la gloire d'avoir,

d'avoir, d'un seul mot, sauvé la vie à l'un de ces deux rois, & donné une salutaire instruction à l'autre.

Quand les peuples d'Ionie & d'Eolie eurent appris que Cyrus s'étoit rendu maître des Lydiens, ils lui envoyerent des députés à Sardes, pour demander d'être reçus sous son empire, aux mêmes conditions qu'il avoit accordées aux Lydiens. Cyrus, qui, avant sa victoire, les avoit inutilement sollicités d'embrasser son parti, ne leur répondit que par l'apologue d'un pêcheur, qui ayant joué en vain de la flûte pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jettant le filet dans l'eau. Exclus de cette espérance, ils implorerent le secours des Lacédémoniens, qui députerent vers Cyrus, pour l'avertir qu'ils ne souffriroient pas qu'il entreprit rien contre les Grecs. Ce prince ne fit que rire d'une telle députation, & les avertit à son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes. *Herod. l. 1. c. 141. 152. 153*

ARTICLE II.

Hiſtoire du ſiége & de la priſe de Babylone, par Cyrus.

An. M. 3466. Av. J. C. 538. *Herod. l. 1. c. 177. Cyrop. l. 7. c. 186-188.*

LA priſe de la ville de Sardes, valut à Cyrus la conquête de toute l'Aſie mineure, depuis la mer Egée, juſqu'à l'Euphrate. Il paſſa de-là dans la Syrie & l'Arabie, qu'il ſubjugua pareillement; après quoi il entra dans l'Aſſyrie, & s'avança vers Babylone, qui étoit la ſeule ville qui lui reſtoit à ſubjuguer. Le ſiége de cette importante place n'étoit pas une entrepriſe facile. La ville étoit extrêmement fortifiée, pourvue de vivres pour vingt ans, & d'un nombre infini d'habitants qui la défendoient. Ces difficultés n'empêcherent pas Cyrus de pouſſer ſon deſſein. Déſeſpérant de pouvoir prendre la place d'aſſaut, il laiſſa croire qu'il ſongeoit à la réduire par la famine. Les aſſiégés ſe croyant en pleine ſûreté, à la faveur de leurs remparts & leurs magaſins, inſultoient à Cyrus du haut des murailles, & ſe mocquoient de la peine inutile qu'il ſe donnoit, & de tout ce qu'il faiſoit contr'eux.

Cependant Cyrus fit creuſer un large & profond foſſé, pour détourner l'Euphrate, qui étoit le plus fort rempart de Babylone. Quand il fut achevé, la Providence lui fournit une occaſion d'en faire uſage, telle qu'il pouvoit la ſouhaiter. Il apprit que l'on devoit célébrer à Babylone une grande fête, & que les Babyloniens avoient accoutumé, dans cette ſolemnité, de paſſer la nuit entiere à boire & à faire la débauche. Balthaſar, roi de Babylone, prit part plus qu'aucun autre à cette réjouiſſance publique, & fit un feſtin magnifique aux premiers officiers de ſon royaume, & aux dames de la cour. Cyrus, bien informé de la confuſion que cette fête avoit coutume de répandre dans le palais & dans la ville, en profita pour ſe rendre maître de la ville.

Dans cette vue, il poſta deux corps de troupes, l'un à l'endroit où le fleuve entroit dans la ville, & l'autre où il en ſortoit, avec ordre d'entrer dans la ville par le lit du fleuve, dès le moment qu'ils le trouvoient guéable. Après avoir donné tous les ordres néceſſaires, & exhorté tous les officiers à le ſuivre, en leur repréſentant qu'ils marchoient ſous la conduite des Dieux, il fit ou-

vrir, à l'entrée de la nuit, la tranchée des deux côtés de la riviere. Par ce moyen le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors les deux corps de troupes, selon leurs ordres, s'y jetterent; conduits, l'un par Gobryas, & l'autre par Gadatas, s'avancerent, pénétrerent jusqu'au palais sans trouver de résistance. Ayant surpris la garde, ils la mettent en pieces, entrent dans le palais, font main-basse sur tous ceux qu'ils rencontrent, & tuent le roi qui étoit venu à eux l'épée à la main, à la tête de ceux qui s'étoient trouvés à portée de le secourir. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les Dieux d'avoir enfin puni ce roi impie. Cette remarque de Xénophon mérite d'autant plus notre attention, qu'elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'Ecriture nous dit de l'impie Balthasar. C'est ainsi que fut anéantie la puissance de cette superbe Babylone, après avoir duré deux cents dix ans, depuis le commencement du regne de Béléfis; & cinquante ans après qu'elle eut détruit Jérusalem.

Cyrop. l. 7. p. 192. Cyrus étant entré dans Babylone, de la maniere que nous venons de le dire, fit massacrer tous ceux qui se rencon-

trerent dans les rues : puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, & de se tenir ensuite renfermés dans leurs maisons. Le lendemain à la pointe du jour, quand la garnison, qui étoit dans la citadelle, eut appris que la ville étoit prise, & le roi tué, elle se rendit à Cyrus. Ainsi, presque sans coup férir, il se vit maître paisible de la plus forte place qui fût au monde. Le premier soin de ce prince fut de remercier les Dieux, de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder. Ensuite il assembla les officiers, dont il loua publiquement la sagesse, le courage, le zele & l'attachement pour sa personne, & distribua des récompenses à toute l'armée. Enfin il leur remontra, que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oisiveté ; qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : que pour conserver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone, parmi les Perses, la même discipline qui étoit observée dans leur

pays ; & pour cela, donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfants. » Par-là, dit-il, nous devien-» drons nous-mêmes plus vertueux de » jour en jour, en nous efforçant de » de leur donner de bons exemples, » & il sera bien difficile qu'ils se cor-« rompent, lorsque parmi nous, ils ne » verront & n'entendront rien qui ne » les porte à la vertu, & qu'ils seront » continuellement dans une pratique » d'exercices louables & honnêtes ». On ne peut s'empêcher de remarquer à ce sujet, que les parents sont presque toujours le premier principe de la corruption de leurs enfants ; parce qu'ils sont ordinairement sans ménagement & sans réserve devant eux.

Lorsque Cyrus se vit paisible possesseur de Babylone, il s'appliqua entiérement à régler l'Etat. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, & pour la police. Après qu'il eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouvernement, il songea à se donner en spectacle au peuple nouvellement conquis, & à ses propres sujets, dans une cérémonie auguste de religion, en allant, en cavalcade & en pompe, aux endroits consacrés aux Divinités, pour

leur offrir des sacrifices. Il affecta d'étaler dans cette marche, tout ce que la magnificence a de plus brillant & de plus capable d'imposer au peuple; voulant, par cet extérieur brillant, s'attacher le respect des peuples, qu'il avoit déja plus sûrement gagné par l'éclat de ses vertus. Il donna aux Perses de longues robes de différentes couleurs, & toutes richement brodées. Ce fut pour la premiere fois que les Perses prirent l'habillement des Medes, & commencerent, à leur imitation, à se peindre les yeux. Il n'est pas possible de disculper Cyrus d'avoir, par ce spectacle, jetté les premiers fondements du luxe, & de la molleſſe qui régna dans la suite chez les Perses.

Cyrus, pour égayer les esprits, jugea à propos de terminer cette cérémonie grave & sérieuse, par des jeux & des courses de chevaux & de chariots. L'endroit où l'on s'étoit arrêté étoit large & spacieux. Il désigna un certain espace d'environ un quart-de-lieue; & proposa des prix aux vainqueurs, séparément pour chaque nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses; car personne n'étoit si bon homme de cheval que lui.

Quelques jours après, ce prince, pour célébrer la victoire qu'il avoit remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux officiers tant des Perses & des Medes, que des étrangers. On n'avoit encore rien vu de si superbe & de si somptueux. Il le termina par des présents magnifiques, qu'il leur fit à tous. Il les renvoya ainsi, comblés de joie, d'admiration & de reconnoissance. Et tout-puissant qu'il étoit, maître de tout l'Orient, & de tant de royaumes, il ne craignit point de dégrader sa majesté, en les conduisant tous jusqu'à la porte de son appartement. Telles étoient les mœurs de ces temps anciens, où l'on savoit joindre beaucoup de simplicité à beaucoup de grandeur.

Comme la prise de Babylone est un des plus grands événements de l'histoire ancienne, & que les principales circonstances qui l'ont accompagnée, ont été prédites plusieurs années auparavant dans l'Ecriture sainte : avant de passer plus avant, je crois qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui s'en trouve dans les Livres saints. Les prophetes Isaïe & Jérémie, sont entrés dans un détail si circonstancié de la prise de cette

ville, qu'il sembleroit que ces prophetes étoient présents à ce tragique spectacle. Voici comment s'exprime le dernier.

Aiguisez vos fleches, remplissez vos carquois. Le Seigneur a suscité le courage des rois de Médie : il a formé sa résolution contre Babylone, afin de la perdre, parce que le temps de la vengeance du Seigneur est arrivé, le temps de la vengeance de son temple. Je vais visiter dans ma colere le roi de Babylone, & son pays, comme j'ai visité le roi d'Assur. Jer. 31. 11. Isaïe ne s'exprime pas avec moins de force & de précision. *Je vais susciter contr'eux les Médes, qui ne chercheront point d'argent, & qui ne se mettront point en peine de l'or : mais ils perceront les petits enfants de leurs fleches, ils n'auront point de compassion de ceux qui sont encore dans les entrailles de leurs meres ; & ils n'épargneront point ceux qui ne font que de naître.* Isai. 11. 15. 18.

Mais ce qui est encore plus admirable, & digne de toute notre attention & de nos respects, c'est que le prophete, éclairé d'une lumiere toute divine, avoit prédit, plus de deux cents ans avant l'événement, toutes les circonstances du siége & de la prise de

Babylone ; nommé par leur nom, le prince & les armées qui serviroient d'instruments à la vengeance du Seigneur. *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon Christ, & que j'ai pris par la main, pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les rois, pour ouvrir devant lui les portes, sans qu'aucune lui soit fermée* *. Dans un autre endroit il s'exprime encore avec plus de précision : *L'impie Balthasar, roi de Babylone, continue d'agir avec impiété, & celui qui dépeuploit, continue de dépeupler tout.* Pour arrêter ces excès, prince des Perses, partez, *Ascende Ælam :* & vous, prince des Medes, formez le siége de Babylone ; *Obside Mede :* » Je vais faire cesser » tous les gémissements dont elle étoit » la cause », *Omnem gemitum ejus cessare fecit.*

Ce qui allume la colere de Dieu contre Babylone, est 1°. l'orgueil insupportable de cette ville. Elle se croit invincible. Elle dit en son cœur, *Je suis reine, & je la serai toujours. Aucune autre puissance ne m'est égale : toutes me sont assujetties, ou tributaires, ou*

Isai. 47. 7. 8.

* Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro cujus apprehendi dexteram. *Isai.* 45. 1-4. *Idem c.* 21. *v.* 1. 2.

alliées. Je ne ſerai jamais ni veuve, ni ſtérile : & l'éternité eſt marquée dans ma deſtinée. 2°. La dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs. C'eſt Dieu lui-même qui s'en plaint. *J'ai voulu punir mon peuple*, dit-il ; *mais en pere : je l'ai exilé pour un temps à Babylone, & dans le deſſein de l'en rappeller, quand il ſeroit devenu plus reconnoiſſant & plus fidele. Mais Babylone & ſon prince, ont joint à un châtiment paternel de ma part, une cruauté & une inhumanité très-oppoſée à ma clémence. Leur deſſein a été de perdre, & le mien de ſauver.* 3°. L'impiété de ſon roi Balthaſar joignit à l'orgueil & à la dureté de ſes prédéceſſeurs, une impiété ſacrilege, qui lui fut particuliere. La nuit qu'il donnoit ce grand repas, dans la chaleur du vin, il fit apporter les vaſes du temple du Seigneur, comme pour inſulter au Dieu vivant ; il y but, lui & toute ſa cour, & y fit boire toutes ſes concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété, & d'une telle inſolence, lui fit ſentir dans le moment même à qui il s'étoit attaqué, & fit paroître tout-à-coup, ſur une muraille, une main qui écrivoit certains caracteres.

Le roi, étrangement surpris & effrayé de cette vision, manda sur-le-champ tous ses sages, tous ses devins, tous ses astrologues, pour lire cette écriture & en expliquer le sens. Mais ce fut inutilement. La reine mere, étant venue au bruit, tâcha de rassurer son fils, & lui parla du mérite de Daniel, qui fut sur-le-champ mandé. Le prophete lui parla avec une liberté véritablement prophétique. Il lui mit sous les yeux l'abus criant qu'il faisoit de sa puissance, l'orgueil avec lequel il s'élevoit contre le Dieu vivant, & son impiété détestable.

Dan. 5. » C'est pour cela, lui dit-il, que Dieu » a envoyé les doigts de cette main qui » a écrit ce qui est marqué sur la muraille. Or voici ce qui est écrit: » MANE, THECEL, PHARES; & en » voici l'interprétation. MANE: Dieu » a compté les jours de votre regne, » & il en a marqué la fin. THECEL: » vous avez été pesé dans la balance, » & on vous a trouvé trop léger. » PHARES: votre royaume a été divisé, » & il a été donné aux Medes & aux » Perses ». Cette explication devoit encore augmenter le trouble; mais on se rassura, apparemment sur ce que le

malheur n'étoit pas annoncé comme préſent, & que l'avenir pourroit fournir des expédiens pour le détourner.

Dès ce moment néanmoins les prédictions qui avoient annoncé la ruine totale de Babylone commencerent à avoir leur accompliſſement. Il y eſt marqué que Babylone ſera entiérement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome & Gomorrhe : qu'elle ne ſera plus habitée : qu'on ne la rebâtira jamais : qu'elle deviendra la retraite des bêtes ſauvages & des oiſeaux nocturnes : qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avoit occupé, en ſorte qu'il ne reſtera pas même de veſtiges de l'endroit où elle aura été. *Iſai. c. 13. & 14.*

Babylone perdit d'abord la qualité de ville royale. Les rois de Perſe lui préférerent un autre ſéjour. Suſe, Ecbatane, Perſépolis ; tout autre ſéjour leur plut davantage, & eux-mêmes ruinerent une partie de la ville.

Les Macédoniens qui ſuccéderent aux Perſes, non-ſeulement la négligerent, & ne furent occupés ni du ſoin de l'embellir, ni de celui de la réparer ; mais ils affecterent même de bâtir, dans ſon voiſinage, Séleucie, pour la faire abandonner, & pour lui ôter ce qui lui

restoit d'habitants, selon qu'il étoit prédit, *non habitabitur.*

Les nouveaux rois de Perse, qui devinrent maîtres de Babylone, acheverent de la ruiner en bâtissant Ctesiphonte, qui lui enleva ce qui lui restoit d'habitants : & il sembloit que, depuis qu'elle avoit été frappée d'anathême, ceux qui devoient être ses protecteurs, devenoient ses ennemis ; & que tous croyoient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes & sans employer la violence ; afin qu'il fût plus manifeste que c'étoit la main de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui s'appliquoit à l'anéantir.

Elle fut si universellement abandonnée, qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles. Les rois de Perse la voyant déserte en firent un parc, où ils enfermerent des bêtes sauvages pour la chasse. Elle devint aussi, comme le prophete l'avoit prédit, la demeure des animaux cruels & ennemis de l'homme, ou fugitifs, ou timides. Ses citoyens furent convertis en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs : *Requiescunt ibi bestiæ, & replebuntur domus illorum draconibus.*

Mais c'étoit encore trop que les murs

de Babylone subsistassent : ils tombèrent en plusieurs endroits & ne furent pas réparés. Le reste suivit par divers accidents. Les bêtes qui servoient aux plaisirs des rois de Perse sortirent : les serpens & les scorpions demeurerent ; & elle devint un lieu redoutable pour ceux qui auroient eu quelque curiosité de visiter ses antiquités. L'Euphrate qui la traversoit, n'ayant plus un canal libre, prit avec le temps son cours ailleurs, & il ne restoit, au temps de Théodoret, qu'un filet d'eau, qui couloit à travers les masures, & qui, n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénéroit nécessairement en un marais. Ainsi fut accompli à la lettre, ce que Dieu avoit fait prédire par son prophete. *Je perdrai le nom de Babylone. . . . Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant : je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges, pour les effacer.* Les traces de cette ville impie sont en effet tellement effacées, que les géographes les plus habiles ne savent aujourd'hui déterminer le lieu qu'elle occupoit. *Isai. cap. 1. l. n. 22.*

Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire tous ces changements : il avoit voulu terminer & sceller cette prédic-

tion par un ſerment, pour en marquer davantage la certitude. Le Seigneur des armées a fait ce ſerment. *Je jure que ce que j'ai réſolu arrivera, & que ce que j'ai arrêté s'exécutera.*

Nous devons regarder Cyrus, comme un inſtrument dont la Providence a voulu ſe ſervir, pour accomplir ſes deſſeins de bonté & de miſéricorde ſur ſon peuple, & ceux de ſa juſtice contre le peuple de Babylone, qu'il vouloit punir de ſon orgueil, de ſon impiété & de ſa cruauté. * Telle eſt l'idée que l'Ecriture nous donne de ce grand prince. Tel eſt auſſi l'uſage qu'un Chrétien doit faire de ces ſortes d'événements. Dans ces révolutions d'Empires, qui ne paroiſſent avoir rien que d'humain, ſa foi lui fait enviſager, & lui montre une main ſupérieure & inviſible, qui met en œuvre les hommes pour exécuter ſes deſſeins, pour renverſer, ruiner, tranſporter les royaumes, & les donner à qui il lui plaît.

* Qui dico Cyro, paſtor meus es, & omnem voluntatem meam complebis. *Iſai.* 45.

ARTICLE III.

Hiſtoire de Cyrus depuis la priſe de Babylone juſqu'à ſa mort.

CYRUS, ſe voyant maître de l'Orient par la priſe de Babylone, ſongea à faire un voyage en Perſe. Il paſſa par la Médie, pour y ſaluer Cyaxare ſon oncle & ſon beau-pere, à qui il fit de grands préſents, & lui déclara auſſi qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique, tout préparé quand il y voudroit aller. Il paroît que Cyrus, à ſon retour de Perſe, mena Cyaxare avec lui à Babylone. Ils dreſſerent de concert le plan de toute la monarchie, gouvernerent avec une égale autorité; avec cette différence, que Cyrus déféra toujours le premier rang à Cyaxare. Ce prince eſt appellé dans l'Ecriture Darius le Mede. Daniel, qui vivoit encore, fut établi premier miniſtre. Cette diſtinction lui attira la jalouſie des grands de la cour, qui ſe liguerent pour le perdre.

Cyrus fait un voyage en Perſe.

Dan. 6. 1. 3.

Ces ſeigneurs ſentant bien qu'ils ne pouvoient trouver de priſe ſur lui, que du côté de la loi de ſon Dieu, obtinrent un édit de Darius, par lequel il

Dan. 6. 4. 27.

étoit défendu à tout homme de demander durant l'espace de trente jours, quoique ce fût, à quelque Dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au roi, & cela sous peine d'être jetté dans la fosse aux lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisoit ses prieres ordinaires, le visage tourné vers Jérusalem, & il fut jetté dans la fosse aux lions, quelque effort que fit le roi pour le délivrer. Mais y ayant été conservé miraculeusement, & étant sorti sain & sauf, ses calomniateurs y furent jettés, & dans le moment même dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore le crédit du prophete.

Dan. 9. 1. 27. Sur la fin de la même année, qui étoit comptée comme la premiere de Darius le Mede, Daniel, par la supputation qu'il fit, ayant connu que les soixante-dix années de la captivité de Juda, déterminées par le prophete Jérémie, tendoient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il se souvînt de son peuple, de rétablir Jérusalem, & de regarder favorablement sa ville sainte, & le sanctuaire qu'il y avoit placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura dans une vision, non-seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais

encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire, de celle de la servitude du péché & du démon, que Dieu devoit procurer à son Eglise, & qui devoit s'accomplir après soixante & dix semaines, qui s'écouleroient depuis l'ordre qui seroit donné pour le rétablissement de Jérusalem; c'est-à-dire, quatre cents quatre-vingt-dix ans. Car prenant chaque jour pour une année, selon le langage employé quelquefois dans l'Ecriture sainte, ces soixante-dix semaines d'années, font quatre cents quatre-vingt-dix ans.

C'est ici que commence, à proprement parler, l'Empire des Perses & des Medes, réunis sous une même autorité. Cet Empire, depuis Cyrus, qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre le grand, a duré l'espace de deux cents six ans, depuis l'année du monde 3468, jusqu'à 3674. An. M. 3468. Av. J. C. 536.

Cyaxare étant mort au bout de deux ans, & Cambyse ayant aussi fini ses jours en Perse, Cyrus retourna à Babylone, & prit en main le gouvernement de l'Empire. On compte diversement les années du regne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente, en les com- *Cic. l. 1. de Divin. n. 46.*

mençant à sa premiere sortie de Perse ; d'autres ne lui en donnent que sept, en les comptant depuis que, par la mort de Cyaxare & de Cambyse, il posséda seul l'Empire. C'est dans la premiere de ces sept années, où expiroit précisément la soixante-dixieme année de la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célébre édit, qui permettoit aux Juifs de retourner à Jérusalem, pour rétablir le temple du Seigneur. C'est le plus bel endroit de la vie de ce prince, & on ne peut pas douter que ce n'ait été en vue de cet édit, que Dieu lui a accordé tant de vertus héroïques, & une suite si constante d'heureux succès, & de si glorieuses victoires. Voici cet édit en entier, tel qu'il est dans les Livres saints.

1 Esdr. c. 1. v. 1. 4. *La premiere année de Cyrus, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avoit prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance même par écrit. Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du Ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, & m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est*

en Judée. Qui d'entre vous eſt de ſon peuple, que ſon Dieu ſoit avec lui, Qu'il aille à Jéruſalem, qui eſt en Judée, & qu'il rebâtiſſe la maiſon du Seigneur Dieu d'Iſraël. Celui qui eſt à Jéruſalem eſt le vrai Dieu. Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'aſſiſtent, du lieu, où ils ſont, ſoit en argent & en or, ſoit de tous leurs autres biens, & leurs beſtiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui eſt à Jéruſalem. Cyrus fit en même temps remettre entre les mains des Juifs, les vaſes d'or & d'argent du temple du Seigneur, que Nabuchodonoſor avoit emportés de Jéruſalem, & qu'il avoit mis dans le temple de ſon Dieu.

Cyrus, également aimé de ſes ſujets naturels & des nations conquiſes, jouiſſoit en paix du fruit de ſes travaux & de ſes victoires. Sept années s'étant ainſi écoulées, il vint en Perſe pour la derniere fois, où il mourut, âgé de ſoixante-dix ans, ſans avoir paſſé par les infirmités de la vieilleſſe. Il conſerva juſqu'à la fin une ſanté forte & robuſte, qui étoit le fruit de la vie ſage & frugale qu'il avoit toujours menée. De ſorte que, dans un âge fort avancé,

Cyrop. l. 8. p. 233. &c.

Mort de Cyrus. AN. M. 3475. AV. J. C. 529.

il avoit encore toute la vigueur de la jeuneſſe : au lieu * que ceux qui s'abandonnent à la crapule & aux débauches, ruinent leur ſanté, & reſſentent ordinairement les incommodités de la vieilleſſe, lors même qu'ils ſont encore jeunes.

Cyrus, ſentant approcher le jour de ſa mort, fit venir ſes enfants & aſſembla les grands de l'Empire. Après avoir remercié les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant ſa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ſes enfants, pour ſes amis, pour ſa patrie, il déclara Cambyſe ſon fils aîné ſon ſucceſſeur, & laiſſa à l'autre, qui s'appelloit Tanaxare, pluſieurs gouvernements fort conſidérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellents avis, en leur faiſant entendre, que le ferme appui des trônes n'étoit, ni la vaſte étendue des pays, ni le grand nombre des troupes, ni les richeſſes immenſes ; mais le reſpect pour les Dieux, la bonne intelligence

* Cyrus quidem apud Xenophontem eo ſermone, quem moriens habuit, cum admodum ſenex eſſet, negat ſe unquam ſenſiſſe ſenectutem ſuam imbecilliorem factam, quàm adoleſcentia fuiſſet. *Cicer. de Senectut. n.* 30.

entre les freres, & le soin de se faire & de se conserver de fideles amis *. » Je vous conjure donc, leur dit-il, » mes enfants, au nom des Dieux, de » vous porter respect l'un à l'autre, si » vous avez encore quelque envie de » me plaire à l'avenir : car je ne pense » pas, qu'à cause que vous ne me ver- » rez plus après ma mort, vous esti- » miez que je ne sois plus rien. Vous » n'avez pas vu mon ame jusqu'à pré- » sent : vous n'avez pas laissé de con- » noître par ses actions qu'elle existoit » véritablement. Pensez-vous que l'on » continuât d'honorer ceux dont les » corps ne sont plus que cendre, si » leurs ames n'avoient plus aucune » puissance ? Non, non, mes enfants ; » je n'ai jamais pu croire que l'ame » vécût tandis qu'elle est dans un corps » mortel, & qu'elle mourût lorsqu'elle » s'en sépare. Que si je me trompe, & » qu'il ne reste plus rien de moi après » ma mort, du moins craignez les » Dieux, qui ne meurent point, qui » voient tout, & de qui la puissance » est infinie. Craignez-les ; & que cette » crainte vous empêche de rien faire

* Non exercitus, neque thesauri, præsidia regni sunt, verùm amici. *Sallust. Bell. Jugurth. c.* 10.

» jamais, ni même de rien mettre en » délibération, qui soit contraire à la » religion ou à la justice. Après eux, » craignez les hommes & les siécles à » venir. Les Dieux ne vous sont point » cachés dans l'obscurité ; mais vous » sont exposés sur un grand théâtre, » à la vue de tout l'univers. Si vos » actions sont pures & droites, soyez » certains que vous en serez & plus » honorés & plus puissants. Pour mon » corps, mes enfants, lorsqu'il sera » privé de vie, ne l'enfermez ni dans » l'or ni dans l'argent, ni dans quelque » autre matiere précieuse que ce soit : » *rendez-le promptement à la terre.* Y » a-t-il rien de plus heureux, que d'être » mêlé, & en quelque sorte incorporé » à la bienfaitrice & à la mere com- » mune de tous les hommes ». Après avoir donné sa main à baiser à tous ceux qui étoient présents, se sentant défaillir, il prononça ces dernieres paroles. » Adieu, mes chers enfants : » puissiez vous mener une vie heureuse. » Portez, de ma part, ce dernier adieu » à votre mere. Et vous, mes fideles » amis, tant absents que présents, » recevez mes derniers adieux, & » vivez en paix ». Après avoir dit ces paroles,

paroles, il se couvrit le visage, & mourut également regretté de tous ses peuples.

L'ordre que donne Cyrus en mourant, *de rendre son corps à la terre*, me paroît bien remarquable. Il regardoit son corps comme avili & dégradé, si on le couvroit d'or ou d'argent : il veut qu'*on le rende à la terre*. Où ce prince Païen a-t-il appris qu'il en tiroit son origine ? Voilà de ces traces précieuses d'une tradition aussi ancienne que le monde.

Eloge de Cyrus.

Cyrus doit être regardé comme le conquérant le plus sage, & le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. Presque aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : sagesse, modération, courage, grandeur d'ame, libéralité, noblesse de sentiments, clémence, bonté, connoissance parfaite de l'art militaire, autant que son temps le comportoit, vaste étendue d'esprit soutenue d'une prudente fermeté, pour former & exécuter de grands desseins. Ce prince n'étoit pas de ces héros qui ne brillent que dans les combats, & qui sont des sujets très-médiocres dans

d'autres situations. Cyrus paroissoit toujours le même ; c'est-à-dire, toujours grand, toujours élevé, toujours supérieur à lui-même.

Il étoit riche dans une sorte de bien qui manque à la plupart des souverains, qui ont tout, excepté des amis fideles, qui puissent leur dire sans crainte de leur déplaire, & avec une noble liberté, des vérités désagréables & ameres à l'amour propre pour le présent ; mais qui peuvent leur être d'une grande utilité pour l'avenir. Cyrus étoit aimé, parce qu'il aimoit lui-même ; * car, quand on n'aime point, a-t-on des amis, & mérite-t-on d'en avoir ? Rien n'est plus beau que de voir Cyrus vivre & converser librement avec ses amis sans rien perdre de sa grandeur & de sa dignité. Bien éloigné d'une mauvaise fierté qui prive les grands du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux & aimable, avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très-inférieure.

L'usage qu'il faisoit de ses amis est un modele parfait pour tous ceux qui sont

* Habes amicos quia amicus ipse es. *Paneg. Trajan.*

dans les premieres places. Ils avoient reçu de lui non-seulement la liberté, mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensoient. Quoique beaucoup supérieur en lumieres à tous ses officiers, il ne faisoit rien sans les consulter : &, soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire quelque changement dans les troupes, ou de former quelque entreprise, il vouloit que tout le monde dît son sentiment ; & souvent il en profitoit : bien différent de celui dont Tacite dit, qu'il lui suffisoit, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui : *Consilii quamvis egregii, quod ipse non attulerit, inimicus.* *Hist. l. 1. p. 26.*

Cicéron remarque que, pendant tout le temps de son gouvernement, il ne lui échappa jamais une seule parole de colere & d'emportement. Ce petit mot est un grand éloge pour un prince.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il étoit, que tous ses soins & toute son attention devoit tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat

des richeſſes, par le faſte des équipages, par le luxe & la dépenſe de la table, qu'un roi doit ſe diſtinguer de ſes ſujets; mais par la ſupériorité de mérite en tout genre, & ſur-tout par ſes ſoins & ſon attention à mettre les peuples en ſûreté, leur procurer le repos & l'abondance. Il faut, diſoit-il, qu'un prince, qu'un roi ſe regarde ſur le trône, comme un paſteur à la tête de ſon troupeau. Voilà, ajoutoit-il, la juſte idée & l'image naturelle d'un bon roi. Il eſt raiſonnable que ſes ſujets lui rendent tous les ſervices dont il a beſoin : mais il eſt encore plus raiſonnable qu'il s'applique à les rendre heureux, parce que c'eſt pour cela qu'il eſt roi. Il en eſt de même par proportion des grands ſeigneurs, qui doivent ſe faire un devoir & un plaiſir de rendre heureux leurs vaſſaux.

En effet, c'eſt la même choſe d'être à la république & d'être roi; d'être pour le peuple, & d'être ſouverain. On eſt né pour les autres, dès qu'on eſt né pour commander; parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'eſt le fondement & la baſe de l'état des princes, de n'être point à

eux : c'eſt même le caractere de leur grandeur, d'être conſacrés au bien public. Il en eſt d'eux comme de la lumiere, qui n'eſt placée dans un lieu éminent, que pour ſe répandre par-tout. Eſt-ce dégrader la royauté, que de penſer ainſi ?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus, que Cyrus vint à bout de fonder, en aſſez peu de temps, un Empire qui embraſſoit un ſi grand nombre de provinces, & qu'il jouit, pendant pluſieurs années, du fruit de ſes conquêtes ; qu'il ſut ſe faire tellement eſtimer & aimer, non-ſeulement de ſes ſujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avoit conquiſes, qu'après ſa mort, il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été ſi accompli en tout genre, nous qui ſavons que c'eſt Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'inſtrument & l'exécuteur des deſſeins de miſéricorde qu'il avoit ſur ſon peuple. Il lui avoit donné un excellent naturel, & avoit mis dans ſon cœur les ſemences de toutes les plus grandes qualités

& des plus rares vertus. Mais sur-tout il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel, par une excellente éducation, & qu'on le préparât aux grands desseins qu'il avoit sur lui. C'est en effet à son éducation que Cyrus fut redevable de tout ce qu'il y avoit de grand en lui. Ce fut elle qui lui apprit à devenir un grand roi, un bon roi, un grand conquérant : ce fut elle qui le rendit modeste, honnête, affable, juste, religieux, compatissant, ennemi du faste & des délices, & encore plus de la flatterie ; en un mot, tel que nous l'avons vu dans toute sa conduite.

Il faut avouer qu'un tel prince est un des plus précieux présents que le ciel puisse faire à la terre. Rien en effet ne ressemble plus parfaitement à Dieu qu'un prince juste, modéré, chaste, réglé dans ses mœurs, & qui ne regne que pour faire régner la vertu. C'est le portrait que Pline nous a laissé de Trajan, qui ressemble si bien à celui de Cyrus *.

Quand j'examine de près la vie de

* Nullum est præstabilius & pulchrius Dei munus erga mortales quàm castus & sanctus & Deo simillimus princeps. *Paneg. Traj.*

nôtre héros, il me semble qu'il a manqué à sa gloire un trait qui l'auroit beaucoup relevée : ç'auroit été d'être livré pendant quelque temps à quelque grande disgrace, & d'avoir quelque revers subit de fortune à essuyer. Je sais que l'Empereur Galba, en adoptant Pison, lui disoit, que la prospérité a un aiguillon & une pointe infiniment plus perçante que l'adversité, & qui met l'ame à une toute autre épreuve *. Et la raison qu'il en apporte, c'est que, ** le malheur accablant l'ame de tout son poids, elle se roidit & rappelle toutes ses forces ; au lieu que la prospérité, l'attaquant d'une maniere sourde, lui laisse toute sa foiblesse, & lui insinue un poison, d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil.

Il faut pourtant avouer que l'adversité, quand elle est portée avec dignité & noblesse, & surmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un prince, & lui donne

* Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti : secundæ res actioribus stimulis explorant animos *Hist. l.* 1. *c.* 15.

** Quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. *Ibid.*

lieu de déployer bien des qualités & des vertus, qui seroient demeurées ensevelies dans le sein de la prospérité ; une grandeur d'ame indépendante de tout ce qui lui est étranger, une constance immobile & à l'épreuve des plus rudes coups ; un courage intrépide, qui s'anime à la vue du danger ; une fécondité de ressources, qui naît des contretemps mêmes ; une présence d'esprit, qui envisage tout & donne ordre à tout : enfin une fermeté d'ame qui se suffit à elle-même, & qui est capable de soutenir les autres.

Cette sorte de gloire a manqué à Cyrus. Il nous apprend lui-même que, pendant tout le cours de sa vie, qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'en troubla la douceur, & que tout lui avoit réussi comme il pouvoit le souhaiter. Mais il nous apprend en même-temps une chose qui est presque incroyable, & qui étoit en lui une source de cette égalité d'ame & de cette modération, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer : c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservoit toujours au fond du cœur une crainte secrete, dans la vue de ce qui pouvoit

lui arriver, laquelle ne lui permettoit point de s'abandonner, ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Il me resteroit à examiner un point de la dernière importance pour la réputation de ce prince; mais je ne prétends rien décider, laissant aux lecteurs la liberté de juger sur ce qu'ils auront lu: c'est la nature de ses victoires & de ses conquêtes. Car si elles n'étoient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence; Cyrus, loin de mériter les louanges qu'on lui donne, ne devroit être rangé que parmi ces brigands fameux de l'univers, ces ennemis publics du genre humain, qui ne connoissoient d'autre droit que la force; qui regardoient les regles communes de la justice, comme des loix qui n'obligent que les particuliers, & qui aviliroient la majesté royale; qui ne bornoient leurs desseins & leurs prétentions, que par l'impuissance d'aller aussi loin que leurs desirs; qui sacrifioient à leur ambition la vie d'un million d'hommes; qui mettoient leur gloire à tout détruire, comme les torrents & les embrasements; & qui régnoient comme le

feroient les ours & les lions, s'ils étoient les maîtres *.

Voilà ce que sont dans la vérité la plupart de ces prétendus héros que le siécle admire : & c'est par de telles idées qu'il faut corriger l'impression que les injustes louanges de quelques historiens, & le sentiment de plusieurs personnes séduites par l'image d'une fausse grandeur, font sur les esprits.

Il paroît que les conquêtes de Cyrus étoient fondées sur la justice, étant, presque toutes, la suite des victoires remportées contre Créfus, roi de Lydie, & contre le roi de Babylone, qui, tous deux, étoient les aggresseurs : mais je n'oserois l'exempter d'ambition, qui ne paroît que trop avoir été l'ame de toutes ses entreprises, ni même de toute injustice. Car, quoique Cyrus ne fût pas l'aggresseur, & ne fît d'abord que repousser une injuste violence, on ne peut pas assurer qu'il ait toujours fait, dans la suite de cette guerre, le même personnage, & qu'il se soit renfermé dans les bornes d'une juste défense. On le voit, au contraire, après avoir

* Quæ alia vita esset, si leones ursique regnarent ? *Senec. de Clem. l. 1. c. 26.*

humilié ſes ennemis par des victoires ſignalées, qu'il a remportées ſur eux; on le voit, dis je, courir après eux, les pourſuivre ſans relâche, & n'être content & ſatisfait qu'après les avoir détrônés, dépouillés de leurs Etats, réduit l'un à l'état de ſimple particulier, & trempé ſes mains dans le ſang de l'autre. Eſt-ce-là agir en prince qui ſe défend ſimplement, & qui ne cherche qu'à mettre ſes Etats à couvert des inſultes d'un injuſte aggreſſeur ? J'en laiſſe le jugement au lecteur équitable & ſenſé.

Au reſte quelque grand & admirable que nous paroiſſe Cyrus, la religion ne nous permet pas de laiſſer ignorer aux jeunes gens, que toutes ces précieuſes ſemences, & ces excellentes diſpoſitions à la vertu, que Dieu avoit pris plaiſir de jetter dans le cœur de ce prince, , ont été ſtériles & abſolument inutiles pour le ſalut. Cyrus avoit le malheur de ne pas connoître le vrai Dieu, & d'ignorer ainſi le terme auquel il devoit tendre. Toute ſa vie s'eſt paſſée dans un oubli continuel de l'Auteur de ſon être, dans une ingratitude criminelle de ſes bienfaits, & dans la

recherche insensée d'une grandeur & d'une gloire périssable.

C'est cet aveuglement affreux, commun à tous les Païens, qui l'a rendu coupable aux yeux du souverain Juge, & digne d'un oubli, & d'un châtiment éternel.

CHAPITRE II.

Histoire de Cambyse.

An. M. 3475. Av. J. C. 529. APRÈS que Cyrus fut mort, Cambyse son fils aîné monta sur le trône. Ce prince ne ressembla en rien à son pere. Autant que Cyrus fut un bon prince, autant Cambyse fut-il méchant, & peu ressemblant à celui dont il tenoit la vie. Il hérita de son trône, mais il ne fut pas l'héritier de ses vertus ni de ses grandes qualités.

Herod. l. 3. c. 1. 3. Dès que ce prince fut monté sur le trône, il songea de porter la guerre contre Amasis, roi d'Egypte, qui, depuis la mort de Cyrus, s'étoit soustrait à son obéissance. Il alla en Egypte avec une puissante armée. Lorsqu'il fut

arrivé sur la frontiere, il apprit qu'Amasis venoit de mourir, & que Psamménite son fils, qui lui avoit succédé, ramassoit toutes ses forces pour l'empêcher de pénétrer dans son royaume. Cambyse ouvrit la campagne par le siége de Péluse, qui étoit la clef de l'Egypte de ce côté-là. Pour s'en faciliter la prise, il s'avisa de ce stratagême, s'il en faut croire Polyen. Il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, & d'autres animaux, que les Egyptiens tenoient pour sacrés. Ainsi les soldats n'osant lancer aucun trait ni tirer aucune fleche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit maître de la place sans aucune opposition.

Une bataille qui suivit de près la prise de Péluse, décida du sort de l'Egypte; Psamménite fut vaincu, & par-là toute l'Egypte fut soumise au vainqueur. Il n'y eut que la ville de Memphis qui fut fidele à son roi. Un héraut s'étant présenté de la part de Cambyse pour la sommer de se rendre, le peuple, transporté de fureur, se jetta sur lui, le mit en pieces, & tous ceux qui étoient avec lui. Cambyse s'étant en

Herod. l. 3. c. 13.

peu de temps rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat; faisant exécuter publiquement dix fois autant d'Egyptiens de la plus haute noblesse, qu'il y avoit eu de personnes massacrées avec le héraut. De ce nombre fut le fils aîné de Psamménite. Et pour Psamménite lui-même, Cambyse se trouva porté à le traiter avec douceur. Non content de lui sauver la vie, il lui assigna un entretien honorable. Mais le monarque Egyptien, peu touché d'une telle bonté, se mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer son royaume : en punition de quoi, on lui fit boire du sang de taureau, dont il mourut à l'heure même. De Memphis, Cambyse alla à Saïs, où il fit exhumer le corps d'Amasis; & après l'avoir exposé à mille indignités, il ordonna qu'on le brûlât. La rage que ce prince témoigna contre le cadavre d'Amasis, fait voir jusqu'à quel point il haïssoit sa personne; & il paroît que c'est ce qui l'avoit obligé de porter ses armes en Egypte.

Ibid. c. 10. 14. Cambyse forma l'année suivante le dessein de porter la guerre en Ethiopie. Dans cette vue, il envoya des ambas-

ſadeurs à leur roi, qui ſous ce nom, devoient lui ſervir d'eſpions. Le roi d'Ethiopie ſe moqua des parfums, & des bracelets d'or que lui portoient pour préſents ces ambaſſadeurs Perſans, qu'il prit pour ce qu'ils étoient; c'eſt-à-dire, pour des eſpions. Mais il voulut auſſi faire un préſent, à ſa mode, au roi de Perſe. Ce prince prit en main un arc qu'un Perſe eût à peine ſoutenu, loin de le pouvoir tirer; il le banda en préſence des ambaſſadeurs, & leur dit: » Voici le conſeil que le roi » d'Ethiopie donne au roi de Perſe. » Quand les Perſes pourront ſe ſervir, » auſſi aiſément que je viens de faire, » d'un arc de cette grandeur, qu'ils » viennent attaquer les Ethiopiens, & » qu'ils amenent plus de troupes que » n'en a Cambyſe. En attendant, qu'ils » rendent graces aux Dieux de ce » qu'ils n'ont pas mis dans le cœur des » Ethiopiens le deſir de s'étendre hors » de leur pays ».

Cette réponſe mit Cambyſe dans une fureur extrême. Il commanda de ſe mettre en marche ſur-le-champ ſans conſidérer qu'il n'avoit ni proviſions ni aucune des choſes néceſſaires pour cette *Cap. 25.*

expédition. Quand il fut arrivé à Thebes, il détacha cinquante mille hommes pour aller ravager le pays des Ammoniens, & détruire le temple de Jupiter-Ammon ; mais ils furent tous enfevelis fous le fable, dont un vent violent du midi pouffa fur eux une quantité prodigieufe. Cependant Cambyfe marchoit comme un furieux contre les Ethiopiens, fans proviſions, & fans favoir où en prendre. Auſſi une cruelle famine ſe fit bientôt ſentir à toute l'armée. Elle fut ſi grande & ſi générale, qu'on fut réduit à manger des feuilles d'arbres. Cette nourriture venant à manquer dans un pays auſſi ſtérile que celui qu'ils traverſoient, on mangea les bêtes de charge. Enfin ils vinrent à cette affreuſe extrêmité de ſe manger les uns les autres. Nourriture, dit Séneque, plus triſte que la plus dure famine *.

Le roi perſiſtoit toujours dans ſon deſſein, ou plutôt dans ſa fureur ; ſans que la perte de ſes troupes lui ouvrît les yeux. Mais enfin commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre

* Alimentum habuerunt fame ſævius. *De Irâ. l.* 3. *c.* 20.

qu'on retournât. Dans une telle désolation, (qui le croiroit) on ne rabattit rien de la délicatesse des mets du prince. De retour à Thebes, il fit la guerre aux Dieux, en quoi il réussit mieux que dans celle qu'il avoit déclarée aux Ethiopiens. Il pilla tous les temples de cette ville, qui étoient en grand nombre, & de la derniere magnificence. Il enleva aussi pour-lors ce fameux cercle d'or, qui environnoit le tombeau du roi Ozimandias; lequel avoit trois cents soixante-cinq coudées de circuit, & représentoit tous les mouvements des différentes constellations.

Lorsque Cambyse fut arrivé à Memphis, il trouva la ville dans de grands transports de joie. Ce prince transporté de fureur, s'imaginant qu'on se réjouissoit en Egypte du mauvais succès de ses entreprises, manda les magistrats, qui lui dirent, que toute la ville étoit en joie, parce qu'ils avoient trouvé le Dieu Apis. Il ne voulut pas les croire, & les fit tous mourir. *Hérod. l. 3. c. 27. 29. 30.*

Il fit venir ensuite les Prêtres, qui lui firent la même réponse. Il leur commanda de lui amener le Dieu Apis,

ayant dessein, disoit-il, de faire connoissance avec lui. Ce prince fut bien étonné, au lieu d'un Dieu, de voir un veau; &, entrant de nouveau en fureur, il tira son poignard, & lui enfonça dans la cuisse. Après quoi, ayant reproché aux prêtres leur stupidité, il les fit cruellement fustiger. Le Dieu Apis mourut quelque jours après de sa blessure.

Cambyse avoit un frere unique, appellé Tanaxare, ou Smerdis, qu'il fit mourir, sur la foi d'un simple songe qu'il avoit eu, que son frere aspiroit à
C. 31. 32. la royauté. Ce premier meurtre donna lieu à un second, encore plus criminel. Il avoit avec lui dans le camp, Méroé, la plus jeune de ses sœurs, qu'il avoit épousée, quelque contraire que fût à la pudeur & au bon ordre un tel mariage. Voici ce qui donna occasion à la mort de cette princesse. Cambyse un jour se divertissoit à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien. Celui-ci ayant eu du dessous, un autre chien, son frere, vint à son secours, & le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyse; mais arracha des larmes à

Méroé, qui, étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avoit rappellé le souvenir de son frere Smerdis, qui n'avoit pas été aussi heureux que ce jeune chien. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal prince. Sa sœur étoit enceinte. Il lui donna un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritoit pas une meilleure fin.

Il n'y avoit point de jour qu'il ne sacrifiât quelqu'un des seigneurs de sa cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Prexaspe, l'un de ses principaux officiers & son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensoient & disoient de lui. » Ils admirent en vous, seigneur, répondit » Prexaspe, beaucoup d'excellentes » qualités; mais ils sont un peu blessés de ce que vous êtes trop adonné » au vin *. J'entends, dit le roi; c'est-» à-dire, qu'ils prétendent que le vin » me fait perdre la raison. Vous en » jugerez tout à l'heure ». Il se mit à *Herod. l. 3. c. 34. 35.*

* Prexaspes monebat ut parciùs biberet. *Senec. l. 3. De irâ. cap. 14.*

boire, & de plus grands coups & en plus grand nombre qu'il n'eût jamais fait. Après quoi, il ordonna au fils de Prexaſpe, qui étoit ſon grand échanſon, de ſe tenir droit au bout de la ſalle, ſa main gauche ſur ſa tête. Prenant alors ſon arc, & le bandant contre lui, il déclare qu'il en vouloit à ſon cœur. Il le perça en effet : puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Prexaſpe le cœur de ſon fils percé par la fleche : » Ai-je » la main bien ſûre ? dit-il d'un ton » moqueur & triomphant ». Ce pere infortuné, à qui, après un tel coup, il ne devoit reſter ni voix ni vie, eut la lâcheté de lui répondre ; *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juſte.* Séneque, après avoir déteſté la barbare cruauté du prince, condamne encore plus fortement la lâche & monſtrueuſe flatterie du pere *.

Herod. l. 3. c. 36. Créſus, roi de Lydie, ayant entrepris de lui dire ſon avis ſur cette étrange conduite, qui révoltoit tout le monde, il ordonna qu'on le fît mourir. Ceux

* Sceleratiùs telum illud laudatum eſt quàm miſſum. *De irâ l. 3. c. 14.*

à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne feroit pas long-temps sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelque temps après, en effet, comme il regrettoit Créſus, ſes gens lui dirent qu'il étoit en vie; de quoi il témoigna beaucoup de joie : il ne laiſſa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avoient épargné, pour n'avoir pas exécuté ſes ordres.

Une conduite ſi cruelle & ſi inhumaine ne manqua pas d'indiſpoſer tous les cœurs, & de donner occaſion à une révolte. Patiſithe l'un des chefs des mages, à qui Cambyſe, à ſon départ de Suſe pour ſon expédition en Egypte, avoit laiſſé l'adminiſtration de ſes affaires pendant ſon abſence, avoit un frere nommé Smerdis, qui reſſembloit à Smerdis fils de Cyrus, que Cambyſe, comme nous venons de dire, avoit fait mourir. Dès que ce Patiſithe fut pleinement inſtruit de la mort de ce jeune prince, qu'on avoit caché à la plupart des autres, & qu'il eut appris que les fureurs de Cambyſe en étoient venues à un point qu'il n'y avoit plus moyen de le ſouffrir, il mit ſon propre frere ſur le trône; faiſant

courir le bruit, que c'étoit Smerdis fils de Cyrus, & sans différer il envoya des hérauts par tout l'Empire, pour en donner connoissance, & ordonner de lui obéir.

Herod. l. 3. c. 61. Cambyse, étant instruit de cette révolte, & pleinement assuré que son frere étoit mort, donna sur-le-champ ordre à ses troupes de se mettre en marche, pour aller exterminer l'usurpateur. Mais lorsqu'il montoit à cheval pour cette expédition, son épée étant tombée du fourreau, lui fit une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après. Les Egyptiens remarquerent qu'il avoit été blessé au même endroit où il avoit blessé leur Dieu Apis, & ne manquerent pas d'attribuer cet accident à une juste punition du Ciel, qui vengeoit ainsi l'impiété sacrilege de Cambyse.

Ce prince, avant que de mourir, manda tous les principaux seigneurs Perses, &, leur ayant représenté le véritable état des choses, & que c'étoit Smerdis le mage qui avoit occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point se soumettre à cet imposteur, & à ne point permettre par-là que la souve-

raineté passât des Perses aux Medes, (car le mage étoit Mede;) mais à faire tous leurs efforts pour se donner un roi de leur nation. Les Perses, croyant que tout ce qu'il disoit n'étoit que par haine contre son frere, n'y eurent aucun égard; & lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui étoit sur le trône, supposant que c'étoit le véritable Smerdis.

Cambyse régna sept ans & cinq mois. Il est appellé dans l'Ecriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adresserent à lui pour empêcher la construction du temple. Ce ne fut pas en vain. Il ne revoqua pas à la vérité ouvertement l'édit de Cyrus son pere, peut-être par un reste de respect pour sa mémoire; mais il le rendit presque inutile par les divers découragements qu'il donna aux Juifs; en sorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son regne. 1. *Esdr. c. 4. v. 4. & 6.*

C'est à-peu-près dans ce temps-ci qu'Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, qui commandoit à Sardes pour ce prince, fit mourir, d'une maniere bien étrange, Polycrate, tyran de

Samos. L'hiſtoire de ce dernier eſt aſſez ſinguliere, pour mériter d'avoir place ici.

Hérod. l. 3. c. 39-43. Ce Polycrate étoit un prince à qui, pendant le cours de ſa vie toutes choſes avoient toujours réuſſi à ſouhait, & dont le bonheur n'avoit jamais été troublé par aucune adverſité, ni par aucun accident fâcheux. Amaſis, roi d'Egypte, ſon ami & ſon allié, crut devoir lui écrire à ce ſujet. Il lui avoua que ſon état l'effrayoit; qu'une proſpérité ſi longue & ſi conſtante devoit lui être ſuſpecte; que la divinité maligne & envieuſe, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manqueroit pas, tôt ou tard, de renverſer la ſienne: que pour éviter ſes coups mortels, il lui conſeilloit de ſe procurer à lui-même quelque malheur, en faiſant volontairement quelque perte, à laquelle il jugeât qu'il ſeroit fort ſenſible.

Le Tyran le crut. Il avoit à ſon anneau une émeraude dont il faiſoit un cas infini, ſur-tout à cauſe de l'habileté & de la réputation de l'ouvrier qui l'avoit gravée. En ſe promenant ſur ſa galere avec ſes courtiſans, il jetta ſon anneau

anneau dans la mer, sans qu'on s'en apperçut. Quelques jours après, des pêcheurs ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du roi : sa surprise fut extrême, & sa joie encore plus grande.

Amasis, quand il eut appris ce qui étoit arrivé, pensa bien différemment. Il écrivit à Polycrate, que, pour ne point avoir la douleur de voir un ami & un allié tomber dans quelque grand désastre, il renonçoit dès-lors à son amitié & à son alliance. Sentiment assez bizarre ; comme si l'amitié n'étoit qu'un nom, & qu'un titre sans fonds & sans réalité.

Quoi qu'il en soit, la chose arriva comme l'Egyptien l'avoit prévu. Quelques années après, vers le temps environ où Cambyse tomba malade, Orétès, qui commandoit à Sardes pour le roi, ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre satrape, dans une querelle particuliere, lui fit, de n'avoir pu encore subjuguer l'isle de Samos, qui étoit tout près de son gouvernement, & si fort à la bienséance de son maî- *Ibid. c. 120 & 121.*

tre, résolut, pour s'emparer de l'isle, de se défaire de Polycrate à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il lui écrivit que, sur les avis certains qu'il avoit reçus que Cambyse vouloit le faire assassiner, il songeoit à se retirer dans ses Etats, & à y mettre ses trésors en sûreté. Et son dessein étoit, disoit-il, de confier ce précieux dépôt à la bonne-foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la moitié en propre, qui lui serviroit à conquérir l'Ionie & les isles voisines, qu'il avoit en vue depuis long-temps. Il savoit que le tyran aimoit fort l'argent, & qu'il désiroit avec passion d'augmenter son domaine. Il le prit par ce double appât, en piquant par la même offre & son avarice & son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité des faits, & envoya dans cette vue un député sur les lieux. Orétès avoit fait remplir de pierres huit coffres, presque jusqu'aux bords, & y avoit mis, pardessus, un lit de pieces de monnoie d'or. Ils étoient emballés & tout prêts

à être embarqués. Le député du tyran arrive, & l'on ouvre les coffres, qu'il crut remplis d'or. Aussi-tôt après le retour du député, Polycrate, impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocede, célebre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé, qu'Orétès le fit arrêter comme ennemi de l'Etat, & en cette qualité, le fit attacher à une potence, terminant, par ce honteux supplice, une vie qui n'avoit été qu'une suite de bonheur & de prospérités.

CHAPITRE III.

Histoire de Smerdis le Mage.

Dès que, par la mort de Cambyse, le faux Smerdis fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui représentoient comme un peuple remuant, séditieux & toujours prêt à se révolter. Ils en obtinrent un ordre, qui portoit défense AN. M. 3482. AV. J. C. 522.

aux Juifs de pouſſer plus loin la conſtruction de leur temple & de leur ville. L'ouvrage demeura ſuſpendu juſqu'à la ſeconde année de Darius, environ l'eſpace de deux ans. Le mage, qui ſentoit de quelle importance il étoit pour lui qu'on ne pût découvrir ſon impoſture, affecta dès le commencement de ſon regne, de ne ſe point montrer en public, de ſe tenir enfermé dans le fond de ſon palais, de traiter toutes les affaires par l'entremiſe de quelques eunuques, & de ne laiſſer approcher de ſa perſonne que ſes plus intimes confidents. Mais les précautions mêmes qu'il prenoit pour dérober la connoiſſance de ſon état, aux grands de la cour & au peuple, faiſoient ſoupçonner de plus en plus qu'il n'étoit pas le véritable Smerdis.

Hérod. l. 3. c. 67. 69.

Le mage, en montant ſur le trône, avoit épouſé toutes les femmes de ſon prédéceſſeur, entr'autres Phédime, fille d'Otances, l'un des plus grands ſeigneurs Perſans. Son pere lui fit entendre, qu'en cas que celui qui étoit ſur le trône fût le mage, il n'étoit digne ni d'elle, ni de la couronne; qu'elle pouvoit s'en éclaircir, lorſque Smerdis

feroit avec elle la nuit, & qu'il dormiroit d'un profond sommeil, en examinant adroitement s'il avoit des oreilles ; Cyrus les avoit fait autrefois couper au mage, pour de certains crimes dont il avoit été convaincu. Phédime promit d'exécuter les ordres de son pere, quand son jour viendroit. En effet, elle profita de la premiere occasion pour faire cette épreuve ; & ayant trouvé que celui avec qui elle couchoit n'avoit point d'oreilles, elle en avertit son pere, & la fraude fut ainsi découverte & constatée. Otanes, sur-le-champ, forma une conspiration avec cinq des plus grands seigneurs Persans : Darius, fils d'Hystaspe, qui survint dans le moment fut associé aux six autres, & pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, & fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'éventât.

Pendant qu'ils délibéroient ainsi entre eux, un événement, auquel on ne pouvoit pas s'attendre, déconcerta étrangement les mages. Pour détourner tout soupçon, ils avoient proposé à Prexaspe, de déclarer devant le peuple, qu'ils feroient assembler pour cet effet, que

le roi étoit véritablement Smerdis, fils de Cyrus ; & il l'avoit promis. Ce jour-là même le peuple fut assemblé. Prexaspe parla du haut d'une tour ; & au grand étonnement de tous les assistants, il déclara avec une entiere sincérité, tout ce qui s'étoit passé : qu'il avoit tué de sa propre main Smerdis, par l'ordre de Cambyse son frere : que celui qui occupoit le trône étoit le mage ; qu'il demandoit pardon aux Dieux & aux hommes, du crime qu'il avoit commis malgré lui & par nécessité. Après avoir ainsi parlé, il se jetta du haut de la tour la tête en bas, & se tua. Il est aisé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Hérod. l. 3. c. 76-78. Les seigneurs conjurés entrerent dans le palais, sans qu'on soupçonnât rien d'eux. Comme c'étoient les plus grands seigneurs de la cour, la premiere garde ne songea pas même à leur demander à qui ils en vouloient : mais il n'en fut pas de même quand ils furent près de l'appartement du roi. Comme on fit mine de leur en refuser l'entrée, ils firent main basse, & massacrerent tout ce qui se présenta à eux. Smerdis

le mage & son frere, ayant entendu du bruit, prirent leurs armes pour se défendre. L'un des deux freres fut tué : l'autre s'étant sauvé dans une chambre plus réculée, y fut poursuivi par Gobryas & Darius. Le premier l'ayant saisi par le corps, le tenoit serré fortement entre ses bras, & exhortoit Darius à lui passer son épée à travers du corps, dût-il les percer tous deux ensemble. Mais il le fit avec tant d'adresse & de bonheur, que le mage seul fut tué.

Dans le moment même, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposerent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis & celle de son frere Patisithe, & découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jetta sur tous ceux de la secte de l'usurpateur, & en massacra autant qu'il en put rencontrer. Ce jour devint dans la suite une fête solemnelle chez les Perses. Elle fut appellée le massacre des mages. Quand le trouble & le tumulte inséparables d'un tel événement furent appaisés, les seigneurs conjurés délibérerent ensemble, sur la *Hérod. l. 3. c. 79.*

forme du gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Otanes parla le premier, & commença à se déclarer contre la monarchie, dont il exagera avec force les dangers & les inconvénients; il conclut pour la démocratie. Mégabyse parla le second, & opina pour l'aristocratie, ou l'oligarchie. Darius parla le troisieme, & montra, par de si bonnes raisons, les avantages du gouvernement monarchique, que tous les autres se rangerent de son avis; & il fut arrêté, que la monarchie seroit continuée sur le même pied que Cyrus l'avoit établie.

Ibid. c. 84. 86. On procéda sans différer à l'élection d'un roi. Ils crurent devoir s'en rapporter au choix des Dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils se trouveroient à cheval au lever du soleil, dans un certain endroit du fauxbourg de la ville, qui fut marqué, & que celui-là seroit roi, dont le cheval hennniroit le premier. Le soleil étant la grande Divinité des Perses, ils penserent que, de prendre cette voie, ce seroit lui déférer l'honneur de l'élection. L'écuyer de Darius ayant appris ce dont ils étoient convenus, s'avisa

d'un artifice pour assurer la couronne à son maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devoient se rendre le lendemain matin, & y amena le cheval de son maître. Les seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avoit senti la cavale, qu'il hennit: sur quoi Darius fut salué roi par les autres, & placé sur le trône. Il étoit fils d'Hystaspe, Perse de nation, de la famille royale d'Achemene.

Les sept seigneurs, qui, par leur valeur & par leur sagesse, avoient rétabli l'Empire des Perses, furent élevés sous le nouveau roi aux plus grandes dignités de l'Etat, & honorés des plus grands priviléges. Ils eurent droit d'approcher de la personne du roi toutes les fois qu'ils le voudroient, & d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'Empire. On leur accorda aussi le privilége de porter la tiare le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquerent les mages, ils l'avoient tourné de cette maniere, pour se mieux reconnoître dans la confusion; au lieu que tous

les Perſes la portoient le bout renverſé en arriere, à la réſerve du roi, qui le portoit droit. Depuis ce temps-là les rois de Perſe, de cette race, ont toujours eu ſept conſeillers ainſi privilégiés.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SIXIEME.

Mœurs & Coutumes des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses.

CHAPITRE PREMIER.

JE crois qu'il convient de joindre ici ce qui regarde les mœurs & les coutumes de toutes ces nations, & d'interrompre, pour quelque temps, la narration de l'histoire. Je réduis à quatre chefs ce que je me propose d'en dire : le gouvernement, la guerre, les sciences & les arts, la religion.

ARTICLE I.

Du Gouvernement.

Etat monarchique.

LE gouvernement monarchique, que nous appellons royauté, eſt de tous les gouvernements le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix, & le moins expoſé aux révolutions qui agitent les Etats. C'eſt ce qui a porté les plus ſages écrivains de l'antiquité, à donner nettement la préférence à cette ſorte de gouvernement ſur tous les autres. C'eſt auſſi le ſeul qui ait eu lieu en Orient, où le gouvernement républicain étoit abſolument inconnu. Les peuples y rendoient de grands honneurs au prince régnant, parce qu'ils reſpectoient en lui le caractere de la Divinité, dont il étoit l'image vivante, & dont il tenoit la place à leur égard, étant le dépoſitaire de ſon autorité, pour être envers eux le miniſtre de ſa bonté & de ſa providence. * L'antiquité profane s'accorde avec les livres ſaints, pour établir & inſinuer des ſentiments ſi

Reſpect pour les rois.
Plut. in Temiſt. p. 125. Ad princ. in doct. p. 780.

* Principem dat Deus, qui erga omne genus humanum vice ſuâ fungatur. *Plin. in Paneg. Traj.*
Deum timete, regem honorificate. 1. P. 2. 17.

juſtes & ſi louables, qui ſont partie de la religion.

Chez les Aſſyriens, & encore plus chez les Perſes, le prince ſe faiſoit appeller *le grand roi, le roi des rois ;* parce que leur Empire étoit formé de pluſieurs royaumes, & qu'ils avoient à leur cour ou dans leur dépendance, pluſieurs rois pour vaſſaux.

La royauté paſſoit des peres aux fils, & toujours à l'aîné. Le prince héréditaire n'étoit point livré totalement au pouvoir de la nourrice. On choiſiſſoit parmi les eunuques, c'eſt-à-dire, parmi les principaux officiers du palais, ceux qui avoient le plus de mérite & de probité, pour prendre ſoin du corps & de la ſanté du jeune prince juſqu'à l'âge de ſept ans. Alors on le tiroit d'entre leurs mains, & on le confioit à d'autres maîtres, pour continuer à veiller ſur ſon éducation, pour lui apprendre à monter à cheval, & pour l'exercer à la chaſſe. *Plut. in Alcib. 1. p. 121.*

A l'âge de quatorze ans on lui donnoit pour ſon inſtruction, quatre hommes des plus vertueux & des plus ſages de l'Etat. Le premier lui apprenoit la magie, c'eſt-à-dire, dans leur langage, le culte des Dieux, ſelon les loix de

Zoroastre, fils d'Oromase, & il lui donnoit en même temps tous les principes du gouvernement. Le second l'accoutumoit à dire la vérité, & à rendre la justice. Le troisieme lui enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre & vraiment roi, maître de lui-même, & de ses desirs. Le quatrieme fortifioit son courage contre la crainte, & lui inspiroit une sage & noble assurance, si nécessaire pour le commandement.

Quoi qu'il en soit, comme le remarque Platon, tous ces soins étoient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnoient le jeune prince de tous côtés; par le nombreux cortege d'officiers qui le servoient avec une soumission servile; par tout l'attirail d'une vie molle & voluptueuse, où l'on ne paroissoit attentif qu'à inventer de nouvelles délices: dangers que le plus excellent naturel ne pouvoit surmonter.

Quelque absolue que fût l'autorité des rois chez les Perses, elle étoit pourtant retenue dans de certaines bornes, par l'établissement du conseil que l'Etat leur donnoit. Ce conseil étoit composé de sept des principaux seigneurs, plus

Conseil public

recommandables encore par leur habileté & leur sageſſe, que par leur naiſſance. Eſdras marque qu'il fut envoyé dans la Judée par l'autorité du roi Artaxerxe, & de ſes ſept conſeillers. * Il eſt dit dans Eſther, qu'Aſſuérus faiſoit tout de l'avis de ſes conſeillers, qui étoient inſtruits à fond des diſpoſitions des loix & des maximes de l'Etat **.

Ces dernieres paroles nous donnent lieu de remarquer 1°. qu'un prince quelque éclairé qu'il ſoit par lui-même, ne doit faire rien d'important ſans les lumieres d'un bon conſeil, qui doit être toujours ſubſiſtant, perpétuel, & compoſé des meilleures têtes du royaume. C'eſt ainſi que penſoit l'Aſſuérus d'Eſther, qui a été un prince des plus habiles & des plus éclairés.

2°. Elles nous montrent qu'un prince habile & d'un génie ſupérieur, ne croit point donner atteinte à ſon autorité abſolue, ni s'avilir en s'aſſociant un conſeil, qui, ſans partager avec lui l'autorité ſouveraine, lui eſt d'un grand ſecours, pour l'aider à porter le poids

* A facie regis & ſeptem conſiliatiorum ejus miſſus eſt. 1. *Eſdr.* 7. 14.

** Illorum faciebat cuncta conſilio, ſcientium leges ac jura majorum. *Eſth.* 1. 13.

de l'autorité. Telle étoit la façon de penser de Darius, qui étoit persuadé que le plus noble caractere de la puissance souveraine, quand elle est pure, & qu'elle n'a point dégénéré ni de son origine, ni de sa fin, est de gouverner par les loix, de régler ses volontés sur elles, & de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

Enfin elles font entendre clairement, qu'un prince ne doit admettre dans ce conseil que des personnes du premier mérite, parfaitement instruites des loix, coutumes & usages de l'Etat; sans quoi il est impossible de conserver l'uniformité dans le gouvernement & le maniement des affaires, & on donne nécessairement dans une conduite arbitraire, inégale & incertaine; ce qu'un bon gouvernement & une sage politique évite avec soin, *Scientium leges ac jura majorum.*

Administration de la justice. *1. Paral. 8. 9.*

C'est la même chose d'être roi & d'être juge. Le trône est un tribunal, & la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre la justice. » Dieu » vous a établi roi sur son peuple, » disoit la reine de Saba à Salomon, » afin que vous le jugiez, & que vous » lui rendiez justice ». Il paroît par

plusieurs endroits de l'histoire, que les rois de Perse rendoient la justice par eux-mêmes. C'étoit pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que, dès leur jeunesse, on avoit soin de les instruire dans la connoissance des loix du pays : c'étoit pour les mettre en état de remplir cette obligation, que dès leur jeunesse ils étoient sous la conduite des mages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étoient seuls dépositaires, aussi-bien que de celle de la religion. Par-là ces jeunes princes se mettoient en état de rendre justice à leur peuple, & d'opiner avec lumiere sur des questions importantes.

Il paroît qu'en Perse les rois avoient grand soin que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité, & de désintéressement. Un des juges royaux s'étant laissé corrompre par des présents, fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siége où ce juge inique avoit coutume de prononcer ses jugements, & où son fils, qui succédoit à sa charge, devoit s'asseoir, afin que le lieu même où il jugeroit, l'avertît continuellement de son devoir. *Hérod. l. 5. c. 25.*

Les Perſes, perſuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation & de la vie des citoyens, ne confioient l'exercice de la judicature qu'à des perſonnes qui fuſſent au moins âgées de cinquante ans. Il n'étoit permis ni aux particuliers de faire mourir un eſclave, ni au prince d'infliger peine de mort contre aucun de ſes ſujets pour une premiere & unique faute. Les Perſes croyoient auſſi qu'il étoit raiſonnable de mettre dans la balance de la juſtice, le bien comme le mal, les mérites du coupable auſſi-bien que ſes démérites ; & qu'il n'étoit pas juſte qu'un ſeul crime effaçât le ſouvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit fait pendant ſa vie. C'eſt par ce principe que Darius ayant condamné à mort un juge, parce qu'il avoit prévariqué contre ſon devoir, & s'étant ſouvenu des ſervices importants que ce juge avoit rendus à l'Etat & à la famille royale, il révoqua ſa ſentence dans le moment même qu'elle alloit être miſe en exécution, reconnoiſſant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de ſageſſe.

Hérod. l. 1. c. 137.

Hérod. l. 7. c. 194.

Une loi importante & eſſentielle pour

les jugements, étoit en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable sans lui avoir confronté ses accusateurs, & sans lui avoir donné le temps, & fourni tous les moyens de se justifier; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent. Artaxerxe donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui ayant rendue suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs officiers, dont il ambitionnoit la place, l'officier accusé fut mis en prison. Il demanda au roi qu'on lui donnât des juges, & qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre, qu'une lettre que son ennemi même avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, & justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause. Le prince fit alors tomber tout le poids de son indignation sur le perfide calomniateur. Cette loi est si conforme à l'équité naturelle & à l'humanité, que d'en user autrement, c'est ouvrir la porte à la calomnie & à la vengeance, armer de l'autorité publique la noire & détestable malice des délateurs contre

Diod. l. 15. p. 333-336.

la simplicité des plus fideles sujets, dépouiller le trône du plus auguste privilege qu'il puisse avoir, qui est d'être l'asyle de la justice & de l'innocence contre la violence & la calomnie. Les Perses n'étoient pas seulement ennemis de l'injustice, ils avoient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours chez eux pour un vice bas & infamant. Ce qu'ils trouvoient de plus lâche, après le mensonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile & d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir.

Hérod. l. 1. c. 138.

Attention sur les provinces. *Xenophon. Cyrop. l. 8. p. 229-232.*

L'Empire des Perses se divisoit en cent vingt-sept provinces, dont ceux qui en étoient gouverneurs s'appelloient satrapes: ils avoient au-dessus d'eux trois principaux ministres, qui veilloient sur leur conduite, & à qui ils rendoient compte de toutes les affaires de leurs provinces, & qui devoient ensuite en faire leur rapport au roi.

C'étoit Cyrus qui avoit établi ce bon ordre dans l'Empire. Les satrapes, par leur établissement, étoient chargés de se rendre, chacun dans sa province, aussi attentifs aux intérêts des peuples, qu'à ceux du prince: car Cyrus étoit persuadé, qu'on ne devoit pas mettre

de différence entre ces deux sortes d'intérêts, parce qu'ils sont essentiellement inséparables.

Les rois ne se reposoient pas entiérement du soin des provinces sur les satrapes & les gouverneurs : ils en prenoient connoissance par eux-mêmes ; persuadés que ce n'est régner qu'à demi, que de régner par les autres. Un officier de la couronne étoit chargé de dire au roi tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous, & songez à remplir les fonctions pour lesquelles Oromasde vous a placé sur le trône.* Oromasde étoit un Dieu considérable, honoré anciennement chez les Perses. Un bon prince, dit Plutarque en rapportant cette coutume, n'a pas besoin qu'un officier lui repéte tous les jours cet avis : l'amour pour son peuple, & son bon cœur le lui disent assez. Ils se croyoient obligés de visiter en personne toutes les provinces de leur royaume, pour casser tout ce qu'ils trouveroient contre les loix, & rétablir le bon ordre ; persuadés qu'un prince doit paroître par-tout comme un astre bienfaisant ; ou plutôt comme le pere commun de tous ses peuples. Quand les rois ne pouvoient pas faire par eux-mêmes leurs visites,

Plutar. ad princ. in doct. p. 780.

Xenoph. in Oecon. p. 828.

ils envoyoient à leur place des grands de l'Etat, connus par leur prudence & & leur vertu. On les appelloit communément les yeux & les oreilles du prince; parce qu'il voyoit tout, & étoit informé de tout par leur moyen.

Ce n'étoit pas seulement les grands objets, comme la guerre, les finances, la justice & le commerce, qui occupoient l'esprit du prince, ou des ministres, dans le cours de leurs visites. La sûreté & la beauté des villes, la réparation des chemins publics, des ponts, des chaussées, l'agriculture, les métiers; en un mot, tout ce qui intéressoit le peuple, intéressoit le roi, qui le regardoit comme confié à ses soins & à sa vigilance. Un des premiers soins des rois des Perses étoit de faire fleurir l'agriculture. Ils la regardoient comme la source de l'abondance & des richesses, & l'école de toutes les vertus, tant guerrieres que civiles. Il y avoit des charges établies pour veiller aux travaux rustiques. Les satrapes, dont les provinces étoient les mieux cultivées, avoient la plus grande part aux graces, & on punissoit la négligence des paresseux, qui laissoient leurs terres incultes & stériles.

Xenoph. in Oecon. p. 827-830.

Xénophon, dans son éloge magnifique de l'agriculture, rapporte le beau mot de Lysandre Lacédémonien, qui, se promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, & apprenant de la bouche de ce prince, que c'étoit lui-même qui avoit planté plusieurs des arbres qu'il voyoit, s'écria : VOUS ÊTES DIGNE, CYRUS, DE VOTRE BONHEUR ; CAR EN MÊME TEMPS QUE VOUS ÊTES HEUREUX ET OPULENT, VOUS ÊTES AUSSI VERTUEUX *.

Invention des postes & des couriers.

Cyrus, pour se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires de l'Empire, & d'y donner ordre sur-le-champ, établit des couriers & des postes dans chaque province. La surintendance des postes, devint dans la suite une charge considérable. Darius Codoman, le dernier des rois de Perse, l'avoit remplie avant de monter sur le trône. Ainsi cette charge étoit chez les Perses, comme chez nous, un emploi très-honorable. On est surpris avec rai-

* Cùm Cyrus respondisset : ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio, multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt satæ : tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro, multis gemmis, dixisse : RECTE VERÒ TE, CYRE, BEATUM FERUNT, QUONIAM VIRTUTI TUÆ FORTUNA CONJUNCTA EST. *Cicer. de Senect. num.* 59.

son que cet établissement des postes & des couriers, n'ait point passé chez les Grecs & chez les Romains. Et on est encore plus étonné qu'on en ait borné l'usage aux seules affaires de l'Etat, sans être touché des grands avantages que le public en pouvoit tirer pour la facilité du commerce de la vie, du négoce, des banquiers, & pour les autres affaires qui demandent de la diligence.

La France a l'obligation de cet établissement, dans sa premiere origine, à l'Université de Paris, qui étant autrefois la seule université de tout le royaume, attiroit dans cette ville des écoliers de toutes les provinces, & même des royaumes voisins. Elle établit en leur faveur des messagers, dont les fonctions étoient, non-seulement de faire la conduite de toutes sortes de personnes indifféremment, mais encore de porter des lettres missives des particuliers, & tous leurs paquets. Ces messagers sont appellés dans les régistres des nations de la faculté des arts, *nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étoient tenus de faire. Ils servoient le public aussi-bien que l'université. Ce ne fut qu'en 1576 que le roi

roi Henri III, par son édit du mois de Novembre, créa des messagers royaux ordinaires, dans les mêmes villes où en avoit l'université, & leur accorda les mêmes droits & priviléges, que les rois ses prédécesseurs avoient accordés aux messagers de l'université. C'est ce revenu des messageries, qui a fait, dans tous les temps, le fonds & le patrimoine de l'université. C'est sur ce revenu que le roi Louis XV, par son arrêt du conseil d'Etat du 14 Avril 1719, & par ses lettres-patentes, de même date, a établi l'instruction gratuite, dans tous les colleges de ladite université; en le fixant pour l'avenir, au vingt-huitieme effectif du prix du bail général des postes & messageries de France; & ce vingt-huitieme se trouva monter pour-lors à la somme de cent vingt-quatre mille livres ou environ. Nous sommes redevables de l'établissement des postes dans l'état où nous les voyons aujourd'hui, au cardinal de Richelieu, qui en voulut être le premier surintendant.

Finances. *Hérod. l. 3. c. 89-97.*

Les rois de Perse étoient extrêmement riches. Les meubles, les palais, les jardins, la table, les équipages, les victimes, tout, en un mot, annonçoit une puissance riche & opulente. Leurs

revenus consistoient, ou en levée de deniers imposée sur les peuples, ou bien en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, fourrages & autres denrées; chevaux, chameaux, & tout ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. Les Perſans étoient exempts de toute imposition, & ce n'étoit que les nations conquises qui y étoient soumises. Nous verrons dans la suite, que ce fut sous Darius, fils d'Hystaspe, que cet usage de lever des tributs fut introduit, & que l'on détermina ce que chaque province devoit payer tous les ans. Cet établissement lui valut le surnom de *Marchand*. Cependant l'usage de toutes les nations, la raison & la religion concourent ensemble, pour donner au prince des revenus sur l'Etat. Le roi est le bouclier de l'Empire, & il ne peut le défendre sans de grandes dépenses. D'ailleurs il est raisonnable que le prince ait de quoi faire respecter sa personne & son autorité, & soutenir la majesté de l'Empire.

Quint. Curt. l. 3. c. 12. Le lieu où l'on gardoit ces trésors, s'appelloit en langue Perſanne, *Gaza*. Il y avoit de ces trésors à Suze, à Persépolis, à Pasargade, à Damas, & en

d'autres villes. L'or & l'argent y étoient gardés en lingots, dont on faisoit de la monnoie à mesure que le prince en avoit besoin. La principale monnoie étoit d'or, & s'appelloit *Daricus*, du nom de Darius le Mede, qui le premier l'avoit fait battre.

Les pensions que le prince donnoit alors aux personnes qu'il vouloit gratifier, ne consistoient point en or ni en argent. On leur assignoit certains cantons pour leur entretien. On fait que Artaxerxe assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle, dont l'une devoit lui fournir le vin, l'autre le pain, la troisieme les mêts de sa table, la quatrieme les vêtements & les meubles. Chacun de ces cantons portoit le nom de sa destination. On appelloit celui-ci la ceinture, & celui-là le voile de la reine.

Plutar. in Alcib. t. p. 123.

Plutar. in Themistoc. p. 127.

ARTICLE II.

La Guerre, les Arts & les Sciences.

LES Perses se sont maintenus pendant long-temps dans la réputation d'être très-propres à la guerre. La situation de leur pays, fort rude & plein

de montagnes, avoit pu contribuer à en former de bons soldats; mais la bonne éducation qu'on donnoit aux jeunes gens, chez les Perses, étoit la principale cause du courage & de l'esprit belliqueux de cette nation.

Entrée dans la milice. *Strab. l. 15. p. 734.*

Ils servoient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix, ils portoient toujours l'épée comme fait notre noblesse.

Amm. Marc. l. 23. sub fin.

Ils étoient obligés de s'enroller au temps marqué, & c'étoit un crime que de demander dispense sur ce sujet. Il y

Hérod. l. 7. §. 81.

avoit un corps de troupes de dix mille hommes, destinés à la garde du prince, qu'on appelloit les *Immortels*; parce que le nombre de ceux qui composoient ce corps, étoit toujours complet. Ils étoient distingués de tous les autres, par leur armure superbe; & encore plus

Armure.

par leur courage. Un sabre ou cimeterre, *Acinaces*; une espece de poignard pendu à la ceinture, un javelot ou demi-pique, armée par le bout d'un fer aigu, étoient les armes ordinaires des Perses. Ils faisoient aussi grand usage de l'arc, & du carquois où étoient enfermées les fleches. Les piétons portoient des cuirasses d'airain, si artistement ajustées, qu'elles n'empê-

choient point l'agilité des membres. Il paroît aussi, qu'ils se servoient avec succès de chariots armés de faulx. On les regardoit comme faisant la principale force des armées, comme la cause la plus certaine des victoires, & comme l'appareil le plus capable de jetter la terreur parmi les ennemis : mais à mesure que l'art militaire vint à se perfectionner, on en sentit les inconvénients & l'inutilité ; & enfin on y renonça entiérement.

Chariots armés de faulx. *Xenophon. Cyrop. l. 6. p. 152.*

On ne peut rien ajouter au bon ordre & à la discipline que gardoient sous Cyrus les troupes Persannes, soit en temps de paix, soit en temps de guerre. Les différents & fréquents exercices auxquels Cyrus occupoit ses troupes en temps de paix pour les former à la guerre, sont un modele parfait, pour quiconque est chargé du commandement des armées. Dans un jour de marche, tout étoit réglé & ordonné avec autant d'attention & d'exactitude, que dans un jour de bataille, sans qu'aucun osât quitter son rang, ni s'écarter du drapeau. Dans le temps de guerre & dans un jour de bataille, on ne vit jamais d'armée mieux réglée, ni plus atten-

Discipline des troupes.

tive & plus docile à obéir au premier signal, que l'étoit celle de Cyrus.

Ordre de bataille.

Il y avoit très-peu de places fortifiées du temps de Cyrus. Ce prince connut que rien n'étoit plus déciſif pour la victoire que la cavalerie ; & que ſouvent le gain d'une ſeule bataille rangée, entraînoit après ſoi la conquête d'un royaume entier. Il forma un corps de cavalerie Perſanne, qui devint ſupérieure à celle de ſes ennemis, ſi-non par le nombre, du moins par la bonté. Il s'agit maintenant de voir l'uſage qu'ils faiſoient, & de leur cavalerie, & de leur infanterie.

La célebre bataille de Tymbrée nous peut donner une juſte idée de la tactique des anciens du temps de Cyrus. Ils ſavoient que l'ordre de bataille le plus convenable, étoit de placer l'infanterie au centre ; & aux deux ailes la cavalerie, compoſée principalement de cuiraſſiers. De cette ſorte l'infanterie ſe trouvoit couverte par ſes flancs, & la cavalerie étoit plus en liberté d'agir & de s'étendre. Ils avoient auſſi compris la néceſſité de former pluſieurs lignes, qui puſſent ſe ſoutenir les unes les autres.

Ils formoient donc la premiere ligne de l'infanterie pesamment armée, sur douze de hauteur, laquelle se servoit d'abord de la demi-pique, & ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattoit contre l'ennemi, corps à corps, lorsque les deux fronts se joignoient.

La seconde ligne étoit composée de soldats armés à la légere, qui, par-dessus la premiere, lançoient les javelots. Ces javelots étoient d'un bois fort pesant, avoient au bout une pointe de fer fort aigue, & étoient lancés avec beaucoup de force.

Les archers formoient la troisieme ligne. Comme leurs arcs étoient bandés avec beaucoup d'effort, les fleches portoient par-dessus les deux premieres lignes, & incommodoient extrêmement l'ennemi. On mêloit quelquefois parmi ces archers des frondeurs, qui lançoient de grosses pierres avec une roideur extrême : & dans la suite les Rhodiens substituerent aux pierres, des balles de plomb, qui alloient une fois plus loin.

Une quatrieme ligne, formée de soldats armés comme ceux de la premiere, fermoit le corps de bataille. Ils avoient des tours roulantes portées sur de grands

chariots attelés de seize bœufs, & garnies de vingt hommes qui lançoient des pierres & des javelots. Elles étoient placées à la queue de toute l'armée, derriere le corps de réserve, & servoient à favoriser le ralliement des troupes, poussées jusques-là par l'ennemi, & mises en déroute.

Ils faisoient grand usage des chariots armés de faulx. Ils les plaçoient ordinairement au front de la bataille, & quelquefois ils en mettoient une partie sur les flancs de l'armée, quand ils avoient lieu de craindre qu'elle ne fût enveloppée.

Voilà à-peu-près jusqu'où les anciens portoient la science de l'art militaire, pour les batailles. Nous ne voyons pas qu'ils sussent profiter de l'avantage des postes, saisir à propos un terrein favorable; attirer la guerre dans un pays fourré, faire usage des défilés, soit pour inquiéter, ou attaquer l'ennemi dans la marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques; dresser avec art des embuscades; traîner habilement une campagne en longueur, éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, & le réduire à se consumer lui-même, par la disette de

vivres & de fourrages. Nous ne voyons pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuyer leur droite & leur gauche des rivieres, des marais ou des hauteurs; & à égaler par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, & mettre l'ennemi hors d'état de les envelopper. Le temps, les réflexions & l'expérience apprirent depuis aux grands capitaines toutes ces précautions, & ces ruses de guerre.

Manière d'attaquer les places.

Les anciens avoient quatre différentes manieres d'attaquer les places : la premiere fut le blocus. On investissoit la ville, ou par un mur de maçonnerie, ou par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les ennemis ne fissent des sorties, & qu'il n'entrât dans la ville aucun secours d'hommes ou de vivres. On attendoit ainsi tranquillement que la famine fît ce que l'art ou la force ne savoient pas encore faire; d'où il arrivoit que les siéges des villes duroient quelquefois des dix, vingt & trente années. La seconde maniere étoit l'escalade, qui consistoit à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles, pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Pour la rendre inutile & impraticable, on y oppoſa la hauteur des murailles, & encore plus celle des tours dont elles étoient flanquées ; de ſorte que les échelles ne pouvoient plus y atteindre. Il fallut donc trouver un autre moyen pour arriver juſqu'à la hauteur des remparts ; & ce fut de bâtir des tours de bois roulantes, plus hautes que les murs, & de les en approcher. Sur le haut de la tour, qui formoit une eſpece de platte-forme, étoient placés des ſoldats qui, à coups de traits & de fleches, & par le ſecours des balliſtes & des catapultes, nettoyoient les remparts, & alors, d'un étage qui étoit au-deſſus, on faiſoit couler une eſpece de pont-levis, qu'on appuyoit ſur les murs, pour entrer dans la place.

La troiſieme maniere, & qui abrégea beaucoup la durée des ſiéges, fut l'invention & l'uſage des beliers pour battre les murs, & y faire des breches. Le belier étoit une groſſe poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on pouſſoit avec violence contre les murs. Le quatrieme moyen étoit la ſape, ou la mine, qui avoit un double uſage. On conduiſoit

un chemin ſouterrain, au-deſſous du fondement des murs ; & le creuſant juſqu'au dedans de la ville, on s'en faiſoit un paſſage pour y entrer, ou bien l'on ſe contentoit, après en avoir étayé le fondement, de remplir le vuide de toutes ſortes de matieres combuſtibles, auxquelles on mettoit le feu pour conſumer les étais, calciner la maçonnerie, & faire tomber des pans de muraille. Il paroît au reſte que, pour fortifier les places & les défendre, on employoit tous les principes eſſentiels, & toutes les regles fondamentales que l'art de la fortification ſuit aujourd'hui.

Architecture. Comme ce fut dans l'Aſie que les hommes s'établirent d'abord après le déluge, il eſt aiſé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts & des ſciences. Ce que nous ſavons de la magnificence des bâtiments qui étoient à Babylone, & dans tout le pays, nous montre juſqu'où, dans une antiquité ſi reculée, l'architecture avoit été portée. On pourroit cependant douter, qu'elle fût parvenue au point de perfection que lui ont donné depuis la Grece & l'Italie. Il y a même beaucoup d'apparence, que ces bâtiments de l'Aſie & de l'Egypte, ſi vantés par

les anciens, avoient plus de grandeur & d'étendue, que de régularité.

Musique. Le seul nom des principaux modes de l'ancienne musique, & que la moderne a conservés, le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, l'*Ionien*, l'*Eolien*, marque assez quel a été le lieu de sa naissance, ou du moins celui où elle s'est accrue & perfectionnée; & il n'est pas étonnant que, dans un pays livré à la mollesse, aux délices & à la bonne chere, la musique, qui en faisoit le principal assaisonnement, y ait été en honneur, & cultivée avec grand soin.

Médecine. La médecine, dès le temps de la guerre de Troye, étoit en grand usage & en grand honneur. Esculape qui vivoit alors, en est regardé comme l'inventeur, & il l'avoit déja portée à une grande perfection; mais elle tomba bientôt après dans l'oubli, & demeura comme ensevelie jusqu'au temps de la guerre du Péloponnese, où Hippocrate la ressuscita en quelque sorte, la remit en honneur, & la porta au plus haut point de perfection; & quoiqu'il soit constant que, depuis lui, on a ajouté beaucoup de connoissances à celles qu'il avoit acquises, il est regardé encore aujourd'hui, par les plus habi-

Diod. l. 5. p. 341.

les médecins, comme le premier maître dans cet art, & celui dont l'étude doit occuper ceux qui veulent y réussir. La science de la médecine, consistoit, dans ces premiers temps, à bien posséder la botanique, c'est à-dire, à bien connoître les herbes & les plantes, avec leurs usages, ou propriétés. On ne faisoit point encore usage de minéraux, des thériaques, & d'autres compositions, qu'une étude plus sérieuse de la nature a fait inventer. Virgile même semble borner cet art à la connoissance des simples *.

Astronomie.

Quelque envie qu'aient eue les Grecs de se donner pour auteurs & inventeurs de tous les arts & de toutes les sciences, ils n'ont pu absolument disputer aux Babyloniens l'honneur d'avoir jetté les premiers fondements de l'astronomie. La situation avantageuse de Babylone, bâtie dans une vaste plaine; l'air pur & sérein, qui régnoit toujours dans ce pays; peut-être aussi la hauteur extraordinaire de la tour de Babel, qui sembloit faite pour servir d'observatoire, furent à l'égard de ses peuples de puissants attraits qui les porterent

* Scire potestates herbarum usumque medendi. *Æn. l. 12. v. 396.*

à examiner avec soin les divers mouvements du ciel. Il est cependant vrai, que ces connoissances astronomiques des Babyloniens ne purent pas être portées d'abord à une grande perfection, n'étant pas aidées du secours des télescopes, c'est-à-dire, des lunettes d'approche dont l'invention est assez récente, & a servi beaucoup à perfectionner dans le dernier siécle, les recherches d'astronomie.

Astrologie judiciaire, fausse dans tous ses principes, & contraire à la religion, & à la raison.

Cette science qui approche si près de Dieu, loin de conduire les Babyloniens à la connoissance du Créateur & du Maître souverain, qui préside & regle avec tant de sagesse le mouvement des astres, les jetta pour la plupart dans l'impiété, & dans les folies de l'astrologie judiciaire. On appelle ainsi la science qui enseigne à juger de l'avenir par la connoissance des astres, & à prédire les événements par la situation des planetes, & par leurs différents aspects. Nous allons voir dans la dissertation suivante, ce qu'il faut penser de cette science.

Ce qui a donné un si grand cours à l'astrologie, & lui a acquis tant de crédit dans tout l'univers & dans tous les siécles, c'est la curiosité naturelle à

l'homme de percer dans l'avenir, & de connoître par avance ce qui doit lui arriver. Les hommes depuis leur dépravation, ont une secrette pente à vouloir découvrir ce que la sagesse divine leur cache, pour les tenir dans l'humilité & dans la dépendance.

Rien de certain, rien de solide dans cette science; tout y est arbitraire. Elle n'offre rien à l'esprit qui puisse l'éclairer. Il a plu à ces fabricateurs de mensonges, de diviser le ciel en douze parts égales. Ces douze portions du ciel ont chacune un attribut; l'une s'appelle la maison des parents, l'autre celle des richesses, une autre celle de la santé, & une autre celle de la mort; & tout le reste comme ils ont voulu. Les planetes sont divisées en favorables, nuisibles & mixtes; les aspects de ces planetes, sont aussi ou heureux ou funestes. Quoi de moins fondé & de plus arbitraire, que toutes ces hypotheses, & plusieurs autres que je passe! Un homme de bon sens peut-il les admettre sur la simple parole de ces imposteurs, sans aucune preuve, & sans la moindre ombre de vraisemblance? Le moment précis & d'où dépend tout le reste des prédictions, est celui de la naissance. Pourquoi

pas celui de la conception ? Pourquoi pas tout le temps de la groſſeſſe ? Peut-on même, dans la rapidité incroyable du mouvement des cieux, être ſûr d'avoir ſaiſi le moment précis & déciſif, ſans qu'il y ait du plus ou du moins, ce qui ſuffit pour tout renverſer ? Pourquoi attribuer à une maiſon une choſe plutôt qu'une autre ? Pourquoi celle qui eſt près de monter ſur l'horizon, a-t-elle plus de rapport à celui qui vient au monde, & agit-elle plus efficacement ſur lui que celles qui ſont déja levées, & que celle en particulier qui lui eſt verticale, & qui le domine à plomb ? L'aſtrologie ne fait aucun cas de ces réflexions. Tout ce qu'elle dit doit être cru ſans examen ; & il n'eſt pas permis de faire aucune queſtion. Des hommes raiſonnables peuvent-ils donner dans un tel piége ? Et n'a-t on pas honte de donner le nom de ſcience à tant de ſuppoſitions vaines & frivoles ? N'eſt-ce pas vouloir embraſſer une ombre, & courir après le vent, que de s'arrêter à ces chimeres.

De plus, quelle proportion y a-t-il entre telle ou telle ſituation des planetes, & la deſtinée libre des hommes ? Ces fourbes ont-ils découvert une con-

nexion, un rapport intime de certaine ſituation du ciel aux événements qui dépendent de la divine Providence & de ſa liberté ? Paſſons leur même pour un moment, que la deſtinée de l'homme eſt marquée dans les aſtres & écrite dans le ciel. Qu'ils nous diſent, ces impoſteurs, en quels caracteres ils l'ont lue ? Sont-ils plus habiles que les mages de Babylone, ces maîtres dans l'aſtrologie, qui flattoient cette ville de ſa grandeur éternelle, lors même que Dieu traçoit l'arrêt de ſa ruine ? Qu'ils nous donnent une ſuite d'exemples des perſonnes à qui ils ont annoncé leur vraie deſtinée ? Pour nous, nous ſerions en état de faire une longue liſte de ceux qu'ils ont trompés & abuſés par leurs vaines & ſacrileges prédictions. Au reſte tout cela montre que cette prétendue ſcience eſt deſtituée, non-ſeulement de principes, mais qu'elle ſe trouve démentie par l'événement. Et s'il eſt arrivé quelquefois que ces aſtrologues, ces devins, ces diſeurs de bonne aventure, aient prédit vrai, c'eſt par un juſte jugement de Dieu ſur les paſſions des hommes. Dieu permet que, par les moyens les plus vains & les plus criminels, ils apprennent l'avenir.

Comme tout eſt muet quand il le veut, tout auſſi devient capable de parler, quand il veut punir la curioſité, en permettant qu'elle ſoit ſatisfaite. C'eſt ce qui eſt arrivé à Saül.

Aſtrologie démentie par l'expérience.

Ils peuvent encore moins ſe flatter d'avoir pour eux l'expérience; puiſque, de leur propre aveu, ils n'ont jamais rien obſervé dans le ciel qui ſe reſſemblât, & que les mêmes combinaiſons ne ſauroient ſe rencontrer que dans une ſuite immenſe de ſiécles. C'eſt ſur de pareils fondements qu'eſt poſé tout l'édifice de l'aſtrologie judiciaire. Quelle folie, quelle rêverie! Les Païens même ont reconnu la vanité, la fourberie & l'impoſture de cet art ſacrilege, *fraudulentiſſima artium.* Cicéron en réfutant la folle penſée de ces aſtrologues, s'écrie, ô folie, ô extravagance incroyable! *ô delirationem incredibilem!* Il releve avec force mille abſurdités d'un ſentiment dont le ridicule ſeul doit inſpirer du mépris; & demande pourquoi, d'une infinité d'enfants qui naiſſent dans le même moment, & ſous l'aſpect précis des mêmes aſtres, il n'y en a pas deux dont le ſort & la vie ſe reſſemblent? Il demande encore ſi ce grand nombre d'hommes qui péri-

rent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, étoient nés sous les mêmes constellations?

Mais ce qui est étonnant, & ce qui marque un renversement entier de raison, c'est que des prétendus esprits forts, qui croient tout quand il est frivole, ne peuvent se résoudre à croire ce qui est solide & certain. Ils se défient de la religion, & ils donnent leur confiance à un imposteur, à un ignorant. Ils se contentent de termes qui n'ont aucun sens, de destin, de fatalité, d'ascendant, de maison, & refusent de croire la Providence. Ils écoutent tout, pourvu que ce ne soit pas l'Evangile. Ils sont dignes par une telle perversité, d'être livrés à un esprit d'erreur; & leur incrédulité, pour les vérités du salut, est justement punie par une vaine crédulité pour le mensonge.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'astrologie est vaine & fausse; qu'elle est une impiété sacrilege, & un reste de cette idolâtrie de Babylone, qui consultoit les astres par le même motif qui les lui faisoit adorer; c'est-à-dire, parce qu'elle leur attribuoit la Divinité, & les regardoit comme le

principe des choſes futures. Nous devons conclure encore avec ſaint Auguſtin, que ſoit que l'on conſulte ſeulement les aſtres, ou ceux qui les obſervent : ſoit qu'on étudie les lignes des mains & les traits du viſage ; ſoit qu'on cherche l'avenir dans les préſages & les augures, on ſe lie, par une véritable ſociété, avec le démon ; & quiconque veut être véritablement Chrétien, doit déteſter de tout ſon cœur une ſociété ſi honteuſe & ſi criminelle.

De Doct. Chriſti. l. 2. c. 23.

ARTICLE III.

Religion.

LA plus ancienne & la plus générale idolâtrie a été celle qui a eu le ſoleil & la lune pour objet. Elle étoit fondée ſur une fauſſe reconnoiſſance, qui, au lieu de remonter juſqu'à Dieu, s'arrêtoit au voile qui le cachoit en le montrant. La grande Divinité des Perſes étoit le ſoleil, qu'ils adoroient avec un profond reſpect, & ſur-tout le ſoleil levant. Ils lui conſacroient un char magnifique, avec des chevaux de grand prix, comme fit Cyrus dans une célebre

Hérod. l. 1. c. 131.

cavalcade, quelque temps après la prise de Babylone. Ce Dieu étoit fort connu chez eux, sous le nom de *Mithra*. Par une suite naturelle du culte qu'ils rendoient au soleil, ils honoroient aussi le feu d'une maniere particuliere, l'invoquant toujours le premier dans les sacrifices. Les mages seuls avoient la garde de ce feu sacré, qu'ils prétendoient être descendu du ciel; & on auroit regardé comme un grand malheur, si on l'avoit laissé éteindre. Ils honoroient aussi l'eau, la terre & les vents, comme autant de Divinités.

Strab. l. 15. p. 732.

Amm. Marc. l. 23.

Les Perses avoient encore deux Dieux d'une espece particuliere; savoir Oromade & Arimanius; le premier étoit regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivoient, & l'autre comme l'auteur des maux dont ils étoient affligés. Zoroastre qui vivoit du temps de Darius fils d'Histaspe, réforma la religion des mages sur ce point. Il établit un principe supérieur à tout, indépendant, éternel, auteur de la lumiere & des ténebres. Pour éviter de faire Dieu auteur du mal, il disoit: que sous cet Etre suprême, il y a deux anges; un ange de lumiere, qui est l'auteur du

Plut. in l. de Isid. & Osirid. p. 396.

bien, & un ange de ténebres, qui eſt l'auteur du mal. Ces deux anges ſont continuellement en guerre l'un contre l'autre ; & ce conflict durera juſqu'à la fin du monde. Ce philoſophe admet une réſurrection générale, & un jour de jugement, où chacun recevra la juſte récompenſe de ſes œuvres. L'ange de ténebres, dit-il, ſera relégué avec ſes diſciples, dans un lieu où ils ſouffriront les peines dûes à leurs crimes, dans une obſcurité éternelle ; & l'ange de lumiere & ſes diſciples iront auſſi dans un lieu où ils recevront la récompenſe de leurs bonnes actions, dans une lumiere éternelle. Il eſt évident que tous ces dogmes, quoique altérés en pluſieurs endroits, ont une grande conformité avec les ſaintes Ecritures, que Zoroaſtre avoit ſûrement connues, par le moyen des Juifs alors captifs à Babylone.

Les Perſes n'érigeoient ni ſtatues ni temples, ni autels à leurs Dieux, & offroient leurs ſacrifices en plein air, & preſque toujours ſur des hauteurs & des montagnes. Ils croyoient que c'étoit faire injure à la Divinité, que de la renfermer dans une enceinte de murailles ; elle à qui tout eſt ouvert, & dont

l'univers entier doit être regardé comme la maison & le temple.

Les mages, dans la Perse, étoient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin; & c'étoit à eux que le peuple s'adressoit pour en être instruit, & pour savoir à quels Dieux, quels jours, & de quelle maniere il convenoit de faire de sacrifices. Comme ils étoient les seuls instruits des dogmes de la religion & des maximes du gouvernement, ces connoissances leur donnoient beaucoup de crédit dans l'esprit du peuple & du prince, qui ne pouvoit offrir aucun sacrifice sans leur présence & sans leur ministere. Il falloit même que le roi, avant de monter sur le trône, eût appris d'eux l'art de bien régner, & la maniere d'honorer dignement les Dieux. Il ne se décidoit aucune affaire importante dans l'Etat, sans qu'ils eussent été auparavant consultés. Ils étoient chez les Perses ce que les Druides étoient chez les Gaulois; c'est-à-dire, les sages, les savants, les philosophes de la Perse.

Ce n'étoit pas la coutume dans l'Orient, & sur-tout chez les Perses, de parfumer les corps morts, comme fai- Sépulture des Perses. *Herod. l. 3. c. 16.*

ſoient les Egyptiens, pour les faire ſubſiſter plus long-temps. Ils ne les brûloient pas non plus, pour les détruire plutôt, comme c'étoit la coutume chez les Romains. Ils les inhumoient, & *les rendoient à la terre.* Ce ſont les propres termes de Cyrus, par leſquels il marquoit que la terre étoit ſa premiere origine. Nous avons remarqué ailleurs, que cette maniere de traiter les corps morts, étoit la plus conforme à l'humanité & à la religion.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIEME.

Hiſtoire de la Grece.

CHAPITRE PREMIER.

DE tous les pays connus dans l'antiquité, il n'y en a point d'auſſi célebre que la Grece ; ſoit que l'on conſidere la gloire qu'elle s'eſt acquiſe par les armes ou la ſageſſe de ſes loix, ſoit pour l'étude des ſciences & des arts, ou la perfection où elle a porté les ſciences & les arts. On peut dire, par rapport à tous ces objets, qu'elle eſt devenue en quelque ſorte l'école du genre-humain. Avant que d'entrer en matiere, je donnerai un plan abrégé de la ſituation du pays, & des différentes parties qui le compoſent, avec un traité des mœurs & coutumes de ce peuple.

ARTICLE I.

Hiſtoire de l'origine & des premiers commencements des differents Etats de la Grece.

Deſcription de la Grece.

LA Grece ancienne qui eſt aujourd'hui la partie méridionale de la Turquie en Europe, étoit terminée au levant par la mer Egée, dite aujourd'hui l'Archipel : au midi par la mer de Crete ou de Candie ; au couchant par la mer d'Ionie ; & au nord par l'Illyrie & la Thrace. Les parties de la Grece ancienne ſont, l'Epire, le Péloponneſe, la Grece proprement dite, la Theſſalie, la Macédoine & les iſles de la Grece.

L'Epire.

Cette province eſt ſituée au couchant, & ſéparée de la Theſſalie & de la Macédoine par le mont *Pindus*, & par les monts appellés *Acroceraunii*. Les peuples les plus connus qui l'habitent, ſont les Moloſſes, dont la ville principale eſt Dodone, célebre par le temple & l'oracle de Jupiter. Les Chaoniens, dont la ville eſt Orique. Les Theſprotiens, dont la ville eſt Buthrote, où étoit le palais & la demeure

de Pyrrhus. Les Acarnaniens, dont la ville eſt Ambracie, qui donne ſon nom au golphe. Là ſe trouve *Actium*, célebre par la victoire d'Auguſte, qui bâtit, vis-à-vis de cette ville, de l'autre côté du golphe, Nicopolis. Il y avoit dans l'Epire deux petites rivieres fort connues dans la fable, le Cocyte & l'Achéron.

Le Péloponneſe.

C'eſt une preſqu'iſle qu'on nomme maintenant la Morée; qui ne tient au reſte de la Grece que par l'iſthme de Corinthe, large ſeulement de ſix milles. On ſait que pluſieurs princes ont tenté inutilement de couper cet iſthme. Ses parties ſont l'Achaïe proprement dite, dont les principales villes ſont *Corinthe*, *Sicyone*, *Patræ*, &c. L'Elide; c'eſt-là qu'eſt *Olympia*, appellée auſſi *Piſa*, ſituée ſur l'Alphée, où ſe célébroient les jeux Olympiques. *Cyllene* eſt la patrie de Mercure. La Meſſenie, *Meſſene*, *Pyle*, la ville de Neſtor; *Corone*. L'Arcadie, *Tégée*, *Stymphale*, *Mantinée*, *Mégalopolis*, patrie de Polybe. La Laconie, *Sparte* ou *Lacédémone*, *Amiclæ*; le mont *Taygete*; la riviere *Eurotas*; le cap *Ténare*. L'Argolide, *Argos* ſurnommé *Hippium*, célebre par le temple de Junon; *Némée*,

Mycenes, *Nauplie*, *Trœzene*, *Epidaure*, où étoit le temple d'Esculape.

La Grece proprement dite.

L'Etolie, *Chalcis*, *Calydon*, *Olenus*. La Doride; les Locres Ozoliens, *Naupacte*, maintenant *Lépante*, connue par la défaite des Turcs en 1571. La Phocide, *Anticyre*, *Delphes* sous la montagne du *Parnasse*, célebre par les oracles qui s'y rendoient. Là est aussi la montagne d'*Hélicon*. La Béotie, *Orchomene*, *Thespies*, *Chéronée*, illustre par la naissance de Plutarque : *Platée*, par la défaite de Mardonius; *Thebes-Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger Troye : *Leuctre*, par la victoire d'Epaminondas. L'Attique, *Mégare*, *Eleusis*, *Décélie*, *Marathon*, où Miltiade défit l'armée des Perses, *Athènes :* ses ports étoient, le *Pirée*, *Munichie*, *Phalere;* les monts, *Hymette* & *Cithéron*. La Locride.

La Thessalie.

Les villes les plus connues de cette province sont, *Gomphi*, *Pharsale* près de laquelle Jules-César remporta une victoire sur Pompée. *Magnesie*, *Méthone*, au siége de laquelle Philippe perdit un œil. Les *Thermopyles*, défilé fameux par la vigoureuse résistance des trois cents Spartiates contre l'armée

entiere de Xerxès, & par leur glorieuse défaite. *Phthie*, *Thebes* de Thessalie; *Larisse*, *Démétriade*. Les agréables vallons de *Tempé*, sur les bords du *Pénée*, *Olympe*, *Pélion*, *Ossa*, trois montagnes célebres dans les fables par le combat des Géants.

La Macédoine

Je ne rapporterai qu'un petit nombre de ses villes. *Epidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo*, *Apollonie*, *Pella*, capitale du pays qui donna naissance à Philippe, & à son fils Alexandre-le-grand. *Egée*, *Edesse*, *Palene*, *Olynte*, qui a donné son nom aux Olynthiaques de Demosthene. *Torone*, *Acanté*, *Thessalonique*, maintenant *Salonichi*; *Stagire*, patrie d'Aristote; *Amphipolis*, *Philippes*, fameuse par la victoire d'Auguste & d'Antoine sur Brutus & Cassius. *Scotusse*; *Athos* montagne: le fleuve *Strymon*.

Isles de la Grece.

Il y a plusieurs isles adjacentes à la Grece, fort connues dans l'histoire. Dans la mer Ionienne, *Corcyre*, avec une ville du même nom, maintenant *Corfou*; *Céphalene* & *Zacinthe*, maintenant *Cephalonie* & *Zonte*. *Ithaque*, patrie d'Ulysse, & *Dulichie*. Près du cap Malée vis-à-vis la Laconie, *Cythere*. Dans le golphe de Sarone, *Egine* &

Salamine, si fameuse par le combat naval entre Xerxès & les Grecs. Entre la Grece & l'Asie, les *Sporades* : les *Cyclades*, dont les plus connues sont *Andros*, *Delos*, *Paros*, d'où l'on tiroit le plus beau marbre. Plus haut dans la mer Egée, l'*Eubée*, maintenant *Négrepont*, séparée de la terre ferme par un petit bras de mer appellé *Euripe*. La ville la plus connue étoit *Chalcis*. En montant vers le Septentrion, *Scyrus* : & beaucoup plus haut *Lemnos*, maintenant *Stalimene* ; *Samothrace*. En descendant, *Lesbos*, dont la principale ville étoit *Mitilene*, qui a donné à l'isle le nom de *Mételin* ; *Chios*, *Scios*, vantée pour son vin excellent ; *Samos*.

L'isle de *Crete*, ou de *Candie*, est la plus grande de celles qui sont voisines de la Grece. Elle a au septentrion la mer Egée, ou l'Archipel, & au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étoient *Gortine*, *Cydon*, *Gnossus* : ses montagnes, *Dictée*, *Ida*, *Corycus*. Son labyrinthe est connu de tout le monde.

Strab. l. 6. p. 251. Plin. l. 6. c. 2. Les Grecs avoient des colonies dans presque toutes ces isles. Ils s'établirent aussi dans la Sicile, & dans une partie de l'Italie vers la Calabre, qui

pour cette raison est appellée la grande Grece. Mais leur grand établissement fut dans l'Asie mineure, & sur-tout dans l'*Eolie*, l'*Ionie*, & la *Doride*. Les principales villes de l'Eolie sont *Cume*, *Phocee*, *Elée*; de l'Ionie, *Smyrne*, *Clazomene*, *Téos*, *Lébédies*, *Colaphon*, *Ephese*; de la Doride, *Halicarnasse*, & *Cnide*.

Différents âges de la Grece.

On peut distinguer chez les Grecs quatre différents âges, marqués par autant d'époques mémorables, qui tous ensemble renferment deux mille cent cinquante-quatre années. Le premier s'étend depuis la fondation du royaume de Sycione, qui est le plus ancien, jusqu'au siége de Troye, & comprend environ mille ans, depuis l'an du monde 1820, jusqu'à 2820. Le second s'étend depuis la prise de Troye jusqu'au regne de Darius, fils d'Hystaspe, qui est le temps où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, & comprend six cents soixante-trois ans, depuis l'an du monde 2820, jusqu'à 3483. Le troisieme âge s'étend depuis le commencement du regne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre-le-grand, qui est le beau temps de l'histoire des

Grecs. Enfin le quatrieme & dernier âge, s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencerent à déchoir, jusqu'à ce qu'ils tomberent enfin sous la domination des Romains, & ce dernier âge comprend en tout deux cents quatre-vingt-treize ans.

Origine des Grecs.

Les Grecs tiroient leur origine de Javan, ou Jon, fils de Japhet, & petit-fils de Noé. Javan eut quatre enfants, Elisa, Tharsis, Cetthim, & Dodanim, qui sont les chefs des principales tribus ou branches de cette nation, devenue si célebre par les arts & par la guerre. L'extrême rusticité de ces premiers Grecs ne paroîtroit pas croyable, si l'on pouvoit sur ce point recuser leurs propres historiens. Qui croiroit que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de littérature & de belles connoissances, descendit de sauvages, qui n'avoient point d'autres loix que la force; qui ignoroient l'agriculture, & broutoient l'herbe à la maniere des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins qu'ils décernerent à celui qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain & plus délicat que les herbes.

Pausan. l. 8. p. 453. 466.

Pelasgus.

Différents Etats de la Grece.

Les différents Etats de la Grece sont Sicyone, Argos, Mycénes dans le Péloponnese, aujourd'hui la Morée. Mais les principaux, & ceux qui se sont fait une plus grande réputation, sont Athènes, Thebes, Sparte, & la Macédoine.

Sicyone. An. M. 1915. Av. J.C. 2089.

Le plus ancien des royaumes de Grece est celui de Sicyone. Eusebe en place le commencement mille trois cents treize ans avant la premiere olympiade. On croit qu'il dura environ mille ans.

Argos. An. M. 2148. Av. J.C 1856.

Le royaume d'Argos dans le Péloponnese, commença mille quatre-vingt ans avant la premiere olympiade, du temps d'Abraham. Le premier roi fut Inachus. Il eut pour successeurs, Phonée son fils; Apis, qui donna son nom à cette contrée. Argus; &, après plusieurs autres, Gelanor, qui fut dépouillé & chassé du royaume par Danaus Egyptien. Les successeurs de celui-ci furent Lyncée, fils d'Egyptus son frere, qui, seul de cinquante freres, échappa à la cruauté des Danaïdes; Abas, Proétus, Acrisius. An. M. 2530. Av. J.C. 1474.

De Danaé fille du dernier, naquit Persée, qui, dans la suite, ayant tué par malheur son grand-pere Acrisius, & ne pouvant plus soutenir la vue d'Argos

où il avoit commis ce meurtre involontaire, passa à Mycenes & y établit le siége de son royaume.

Mycenes. Persée régna à Mycenes & y eut plusieurs enfants : entre autres Alcée, Sthénélus, & Electryon. Alcée fut pere d'Amphitryon : Sthénélus, d'Eurysthée; Electryon, d'Alcmene. Amphytrion épousa Alcmene, de laquelle, & de Jupiter, naquit Hercule.

Les rois qui régnerent à Mycenes après Persée, furent Electryon, Sthénélus, Eurystée. Atrée fils de Pélops, oncle maternel d'Euristhée, lui avoit succédé. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendants de Pélope, qui donnerent leur nom au Péloponnese appellé auparavant Apie. La haine meurtriere de deux freres Atrée & Thyeste, est connue de tout le monde.

Plisthene, fils d'Atrée, succéda à son pere, & laissa le royaume de Mycenes à son fils Agamemnon, qui eut pour successeur son fils Oreste. Le royaume de Mycenes fut rempli de crimes & d'horreurs, depuis qu'il eut passé dans la famille de Pélops. Tisamene & Penthile, fils d'Oreste, régnerent après lui; ils furent chassés du Péloponnese par les Héraclides ou descendants d'Her-

cule. Cecrops, originaire d'Egypte, fut le fondateur du royaume d'Athènes. Il divisa l'Attique en douze cantons, & établit l'Aréopage. Codrus fut le dernier des rois; il se dévoua pour le salut de sa patrie. Après lui, le titre de roi fut éteint à Athènes. Médon son fils fut mis à la tête de la république avec le titre d'Archonte, c'est-à-dire, gouverneur. Les premiers Archontes furent à vie; mais les Athéniens, fatigués d'une domination qui leur paroissoit encore trop approcher de la royauté, la fixerent à dix ans, & enfin ils la rendirent annuelle.

Athènes. An. M. 2448. Av. J.C. 1556.

Cadmus, originaire de la Phénicie, se saisit du pays appellé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins une citadelle appellée de son nom Cadmée, & y établit le siége de sa domination.

Thebes. An. M. 2549. Av. J.C. 1455.

Lelex est le premier roi de la Laconie. Il commença à régner environ mille cinq cents seize ans avant l'ere Chrétienne. Ce fut sous Ménélaüs, dixieme roi de Sparte, que la Grece commença à essayer ses forces réunies au siége de Troye. L'enlevement d'Hélene, femme de Ménélaüs, par Alexandre Pâris, fils de Priam roi de Troye,

Sparte. Lacédémone.

fut l'occasion de cette cruelle guerre, qui se termina par la ruine de cette ville. Troye fut prise à-peu-près dans le temps que Jephté conduisoit le peuple de Dieu : c'est-à-dire, selon Usserius, l'année du monde 2820, & mille cent quatre-vingt-quatre ans avant Jesus-Christ. Cette époque est célebre dans l'histoire, & doit être retenue avec soin, aussi-bien que celle des olympiades.

Corinthe. An. M. 2528. Av. J. C. 1376.

Corinthe fut d'abord soumise à ceux d'Argos & de Mycenes. Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Sa race en fut chassée environ cent dix ans après le siége de Troye. Les descendants de Bacchis y régnerent ensuite sous eux. Le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique, choisissant entre les anciens tous les ans un premier magistrat, qu'ils appelloient *Prytanis*. Enfin Cypselus s'empara de l'autorité qu'il fit passer à son fils Périandre.

Macédoine.

Il se passa un temps considérable sans qu'on fît attention à la Macédoine. Il sembloit que ses rois, relegués dans les bois & les montagnes, ne faisoient point partie du reste de la Grece. Ils prétendoient descendre d'Hercule par Caranus le premier d'entr'eux. Philippe & Alexandre son fils releverent extrê-

mement la gloire de ce royaume. Il avoit déja duré quatre cents soixante-onze ans jusqu'à la mort d'Alexandre, & il en dura encore cent cinquante-cinq, jusqu'à la prise de Persée par les Romains : ce qui fait en tout six cents vingt-six ans.

Quatre dialectes.

Il y avoit parmi ces différents peuples de la Grece, quatre dialectes, qui avoient tous une même langue pour fondement : savoir le dialecte Attique, l'Ionien, le Dorique, & l'Eolien. Le dialecte Attique, étoit en usage à Athènes & dans le pays circonvoisin : l'Ionien, peu différent de l'Attique, étoit usité dans une contrée de l'Asie mineure appellée Ionie. Le Dorique étoit propre aux Lacédémoniens, & à ceux d'Argos, d'où il passa dans l'Epire, dans la Lybie, la Sicile, Rhodes & Crete. L'Eolien a été d'abord en usage chez les Béotiens & leurs voisins : puis en Eolie, région de l'Asie mineure, qui comprenoit dix à douze villes, colonies des Grecs.

Gouvernement monarchique.

Ce que nous venons de dire des divers établissements de la Grece, nous a fait sentir que le gouvernement établi chez tous ces peuples, étoit le monar-

chique, qui eſt aſſurément le plus ancien & le plus propre à entretenir la paix & la concorde, étant formé ſur le modele de l'autorité paternelle, & de cet empire doux & modéré que les peres exerçoient dans leur famille. Mais la dureté des maîtres légitimes, l'eſprit inquiet & remuant du peuple, fit naître un goût tout contraire, alluma par toute la Grece un deſir violent de la liberté, & y introduiſit par-tout, excepté en Macédoine, un gouvernement républicain, mais varié ſelon le caractere & le génie de chacun des peuples.

Plut. l. 3. de leg. p. 680.

Républicain.

Il reſta toujours néanmoins je ne ſais quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de temps en temps l'ambition de pluſieurs citoyens. Il s'en trouva pluſieurs qui n'ayant aucun droit au trône, s'y éleverent par cabale, par trahiſon, par violence, & qui s'y maintinrent de même : & c'eſt cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes ſi odieux ſous le nom de Tyrans *.

De toutes ces parties de la Grece,

* Ce nom dans ſon origine ſignifie roi, & ſe donnoit anciennement aux princes légitimes.

séparées entiérement, ce semble, les unes des autres, par leurs loix, leurs coutumes, leurs intérêts, se formoit un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puissance formidable des Perses; de résister non-seulement à leurs armées innombrables, mais de les dissiper, de les tailler en pieces, & de réduire quelquefois l'orgueil Persan à accepter des conditions de paix aussi honteuses pour les vaincus, que glorieuses pour les vainqueurs. Parmi les villes de la Grece, deux se distinguerent particuliérement, & s'acquirent une autorité & une sorte de supériorité sur toutes les autres, que le mérite seul leur attira. Je veux parler de Lacédémone & d'Athènes. Comme elles soutiendront un grand personnage dans l'histoire qui va suivre, il convient de dire quelque chose du génie, du caractere, des mœurs, du gouvernement & de la religion de ces deux peuples.

ARTICLE II.

Gouvernement de Lacédémone.

IL n'y a peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus atteſté, ni en même-temps de plus incroyable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la diſcipline que Lycurgue y avoit établie. Ce légiſlateur étoit fils d'Eunomus, l'un des deux rois qui régnoient à Sparte. Il lui eût été facile de monter ſur le trône après la mort de ſon frere aîné, qui n'avoit point laiſſé d'enfant mâle ; & il fut roi en effet pendant quelques jours ; mais dès que la groſſeſſe de ſa belle-ſœur fut connue, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, ſi c'étoit un fils ; & dès ce moment il adminiſtra le royaume comme ſon tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire ſous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouſer quand il ſeroit roi, elle feroit périr ſon fruit. Une propoſition ſi déteſtable fit horreur à Lycurgue : il diſſimula néanmoins ; & amuſant cette femme ſous différents prétextes, il la mena juſqu'à ſon terme. Quand l'enfant fut né

Plut. in vit. Lycurg. p. 40.

il le déclara roi, & le fit nourrir avec grand soin. La joie que sa naissance causa au peuple, le fit nommer Charilaüs.

L'Etat étoit pour-lors dans un grand désordre. L'autorité des rois étoit absolument mépriſée, & celle des loix encore davantage. Lycurgue conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone. Dans cette vûe, & pour se mettre en état de faire de bons réglements, il entreprit de voyager en différents pays, pour connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'isle de Crete, dont les loix dures & austeres étoient fort célebres : il passa de-là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée. Enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse & des bons conseils.

Loix de Lycurgue.

Dès qu'il fut de retour à Sparte, son premier soin fut d'aller consulter Apollon, & de lui offrir un sacrifice. La Prêtresse l'appella *l'ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme.* Elle lui déclara ensuite que le Dieu avoit exaucé sa

priere, & que la république qu'il alloit former, seroit la plus excellente république qui eût jamais été. A son retour il gagna les principaux de la ville, & soumit le reste par la terreur des armes.

Établissement du Sénat.

De tous les nouveaux établissements de Licurgue, le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, qui, tempérant la puissance des rois par une autorité égale à la leur, & le pouvoir trop absolu du peuple, fut la principale cause du salut de cet Etat. Ce corps étoit composé de vingt-huit Sénateurs. Cent trente ans après la mort de Lycurgue, les Spartiates trouvant l'autorité du Sénat trop forte & trop absolue, lui donnerent un frein, en lui opposant la puissance des Ephores *. Ces magistrats étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils étoient tous tirés du peuple, & par-là, ressembloient assez aux tribuns du peuple chez les Romains. Ils avoient droit de faire arrêter les rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencerent les Ephores. Sa femme lui ayant reproché

Arist. l. 2. de Rep. p. 321.

* Ephore signifie contrôleur, inspecteur.

qu'il laisseroit à ses enfants la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue; il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

Partage des terres. *Plut. in vit. Lycurg. p. 44.*

Le second établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Ce sage législateur le jugea absolument nécessaire pour bannir de la république l'insolence, l'envie, la fraude, les richesses & l'indigence, & y rétablir la paix & le bon ordre. Il persuada donc à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre dans une parfaite égalité; ce qui fut aussitôt exécuté. Pour achever de bannir toute inégalité, il décria les monnoies d'or & d'argent, & en fit faire de fer, qui étoient d'un si grand poids, qu'il falloit une charrette pour porter une somme de cinq cents livres, & une chambre entiere pour la serrer. De plus il chassa de Sparte tous les arts inutiles & superflus : mais quand il ne les auroit pas chassés, la plupart seroient tombés d'eux-mêmes, & auroient disparu avec l'ancienne monnoie.

Décri de la monnoie d'or & d'argent.

Repas publics.

Lycurgue, voulant achever de déraciner la molleſſe & le luxe, établit

les repas publics. Pour en écarter toute ſomptuoſité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient enſemble des mêmes viandes, qui étoient réglées par la loi; & il leur défendit expreſſément de manger chez eux en particulier. Ceux qui le faiſoient étoient obſervés avec grand ſoin, & on leur reprochoit publiquement leur intempérance & leur trop grande délicateſſe. Par cette frugale ſimplicité, qui régnoit dans ces repas communs, on peut dire que Lycurgue fit changer, en quelque ſorte, de nature aux richeſſes, en les mettant hors d'état d'être deſirées, d'être volées, & d'enrichir leurs poſſeſſeurs; car il n'y avoit plus moyen d'uſer & de jouir de ſon opulence, non pas même d'en faire parade.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance, & ce fut à cette occaſion que, dans une émeute populaire, un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue qui ſut bien s'en venger; car il le traita avec tant de bonté & de douceur, que d'emporté & de violent qu'il étoit, il le

rendit en assez peu de temps très-modéré & très-sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vivres.

On étoit obligé de se trouver au repas public, & il n'étoit permis à qui que ce fût de s'en absenter : & longtemps après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé & puni. On y menoit les enfants comme à une école de sagesse & de tempérance. On les accoutumoit aussi au secret ; & quand un jeune homme entroit dans la salle, on lui disoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par là.*

De tous les mêts, celui qu'ils appelloient la *sauce noire*, étoit le plus exquis, & les vieillards le préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. Denys le Tyran n'en jugea pas de même dans un

Cicer. Tusc. Quæst. l. 5. n. 98.

repas où il voulut se trouver. Le cuisinier lui répondit, qu'il n'en étoit pas surpris, attendu que l'assaisonnement y manquoit : & quel assaisonnement ? reprit le Tyran. La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif : c'est-là, ajouta le cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mêts.

Plut. in vit. Lycurg. p. 47.

Lycurgue au reste laissa très-peu d'ordonnances par écrit. Il s'attacha à mettre ses réglements en usage, & à les faire pratiquer de son vivant. Persuadé que les principes que l'éducation imprime dans le cœur, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés sur la volonté, qui est un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité, il fit de l'éducation des enfants, l'affaire la plus grande & la plus importante de la république. Si-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens le visitoient ; & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri. Si, au contraire, ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, ils le condamnoient à périr, & le faisoient exposer. On les accoutumoit de bonne heure à s'endurcir contre le froid & le chaud, & se faire à la fatigue, & n'avoir point de mauvaise hu-

Education des enfants.

Ibid. p. 49.

meur ; à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténebres ; à ne point se livrer, ni à la criaillerie, ni aux pleurs, &c. Ils étoient tous élevés en commun, sous la même discipline ; & leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance. Le législateur ayant parfaitement compris que le moyen d'avoir des citoyens soumis aux loix & aux magistrats, étoit d'apprendre aux enfants, dès l'âge le plus tendre, à être parfaitement soumis aux maîtres.

Xénoph. de Laced. repub. p. 677. Plut. in Lycurg. p. 50.

Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. On se contentoit de leur former le jugement par des questions que le maître leur faisoit, & auxquelles il falloit répondre promptement & sensément : car on les accoutumoit de bonne heure au style laconique. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur ; & au contraire, que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, & à vaincre dans les combats.

La patience & la fermeté étoient le caractere propre des jeunes Lacédémoniens. De-là vient qu'Horace donne à Lacédémone, l'épithete de patiente, *patiens Lacedæmon :* & qu'un autre auteur fait dire à un homme qui avoit souffert trois coups de bâton sans se plaindre, *tres plagas spartanâ nobilitate concoxi.* A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux, tout respiroit les armes. A Sparte la premiere loi de la guerre & la plus inviolable, étoit de vaincre ou de mourir. De-là vient qu'une mere recommandoit à son fils, qui partoit pour une campagne, de revenir avec son bouclier, ou sur son bouclier. Un autre apprenant que son fils étoit mort dans le combat, répondit froidement, » Je » ne l'avois mis au monde que pour » cela ». Après la bataille de Leuctres, qui leur fut si funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant, se félicitoient mutuellement, & alloient dans les temples remercier les Dieux, de ce que leurs enfants avoient fait leur devoir, au lieu que les parents de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient inconsolables ;

Cicer. l. 1. Tusc. Quæst. n. 102.
Plut. in vit. Agesi. p. 612.

lables : ce qui montre que cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Les Lacédémoniens n'alloient au combat qu'après avoir invoqué le secours des Dieux par des sacrifices & des prieres publiques : & pour-lors ils marchoient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection des Dieux.

Lycurgue desirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de rendre ses loix immortelles & immuables, fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point, le plus important & le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter Apollon : & en attendant il les fit tous jurer, que jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme du gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le Dieu, pour savoir si ces loix étoient bonnes & suffisantes, pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. La Prêtresse lui répondit, qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une parfaite

félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte ; &, croyant son ministere consommé, il mourut en s'abstenant de manger, s'imaginant faussement mettre, par ce genre de mort, le sceau & le comble à sa gloire & à sa félicité.

Mort de Lycurgue.

On ne peut s'empêcher d'admirer & de donner des louanges à la plupart des établissements de Lycurgue. Et rien ne marque tant qu'il y avoit un grand fonds de sagesse & de prudence que l'événement, c'est-à-dire, une fidélité inviolable à les observer, qui a duré pendant plus de cinq cents ans. Rien, en effet, n'est plus beau que la forme de gouvernement qu'il établit à Sparte. Le dessein que forma Lycurgue, de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, & de bannir entiérement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même-temps qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution. C'est cependant de quoi Lycurgue est venu à bout. Un tel établissement seroit moins surprenant, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du législateur ; mais

Choses louables dans les ordonnances de Lycurgue.

on sait qu'il lui survécut de plusieurs siécles.

La longue durée des loix établies par le législateur Lacédémonien, est certainement une chose bien merveilleuse : mais le moyen qu'il employa pour y réussir ne l'est pas moins. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de l'éducation des enfants. Ils étoient formés & dressés dès leur enfance, dans une exacte & sévere discipline ; ils sucoient, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour de la police & l'obéissance aux loix. Cela fait voir combien il est important de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une maniere propre à leur inspirer l'amour des loix, de la patrie & de la religion. Une des leçons qu'on inculquoit le plus souvent & le plus fortement aux jeunes Spartiates, étoit d'avoir un grand respect pour les vieillards. Aussi Lysandre avoit coutume de dire, que la vieillesse n'avoit nulle part de domicile si honorable que dans la ville de Sparte, & qu'il étoit beau d'y vieillir *. *Plut. in Lac. instit. p. 237.*

Mais ces loix qui paroissent si belles quand on les envisage d'un certain Choses blâmables.

* Lacedæmon esse honestissimum domicilium senectutis. *Cicer. de Senect.*

côté, n'étoient pas sans de grands défauts. Pour faire sentir parfaitement le foible des loix de Lycurgue, je n'aurois qu'à les comparer à celles de Moïse, qu'on sent bien avoir été dictées par une sagesse plus qu'humaine. Mais notre plan nous dispense d'entrer dans un détail exact de tout ce qui est digne de censure dans les ordonnances de Lycurgue ; je me contenterai de faire remarquer aux jeunes gens les défauts les plus essentiels. 1°. Peut-on n'être point révolté de l'injuste & barbare coutume, de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfants qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible, ou trop délicate ? N'étoit-ce pas encore une brutalité & une barbarie, dans les peres & les meres, sous prétexte d'accoutumer leurs enfants à la fatigue, de les soumettre au fouet jusqu'au sang, & de les voir de sang-froid expirer sous les coups de verges ?

2°. Le peu d'égard que le législateur de Lacédémone a eu à la pudeur & à la modestie dans l'éducation des filles, & dans ce qui regarde les mariages, répugne si fort à la raison, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoî-

tre, dans ce sage législateur, les ténebres & les désordres du Paganisme. Quand on compare à cette licence effrénée des loix du plus sage législateur qu'ait eu l'antiquité profane, la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile, on comprend quelle est la dignité & l'excellence du Christianisme.

3°. Un troisieme défaut & bien essentiel, est le banniſſement des arts & des sciences, dont un des fruits le plus avantageux, est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manieres douces, civiles & honnêtes. De-là vient que le caractere des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur & d'austere.

ARTICLE III.

Gouvernement d'Athènes.

Nous avons déja remarqué qu'Athènes, dans sa naissance, eut des rois; mais que ces rois n'en avoient que le nom, & le peuple toute l'autorité. Codrus, le dernier des rois, s'étant dévoué pour la patrie, les Athéniens prirent occasion des disputes qui étoient entre ses deux enfants, d'abolir la

royauté, quoiqu'elle ne les incommodât guere, & déclarerent Jupiter seul roi d'Athènes. A la place des rois, les Athéniens créérent des Archontes perpétuels, qu'ils réduisirent dans la suite, à dix ans, puis à un an, dans la vue de ressaisir plus souvent l'autorité qu'ils ne transféroient qu'à regret à ces magistrats. Une puissance si limitée contenoit mal les esprits factieux & remuants. On ne s'accordoit, ni sur la religion, ni sur le gouvernement. Les querelles & les factions renaissoient chaque jour.

Loix de Dracon. An. M. 3380. Av. J. C. 604.

Les malheurs instruisent. Athènes apprit enfin, que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice & de la raison. On chercha donc un législateur qui pût donner des loix; & on jetta les yeux sur Dracon, personnage d'une sagesse & d'une probité reconnues. Le législateur en publia d'extrêmement séveres, & punissoit de mort la plus légere faute, comme le plus grand crime. Les loix de Dracon écrites, selon Demade, non avec de l'encre, mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Il fallut avoir recours à de nouveaux réglements, & à un nouveau législateur.

On jetta les yeux sur Solon, homme des plus sages, des plus doux, & des plus vertueux de son siécle. Il étoit bon politique, brave guerrier, & son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept Sages de la Grece, qui illustrerent si fort ce siécle. An. M. 3400. Av. J. C. 604.

Ces Sages se rendoient assez souvent visite l'un à l'autre. Un jour que Solon alla à Milet pour voir Thalès, la premiere chose qu'il lui dit, ce fut, qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfants. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après, il aposta un étranger, qui se disoit tout récemment arrivé d'Athènes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti. L'étranger à qui Thalès avoit fait la leçon, répondit qu'il n'y avoit autre chose que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils du plus honnête homme de la ville, & qui pour-lors étoit absent. Ah! interrompit Solon, que ce pauvre pere est à plaindre! Mais, comment l'appelloit-on? Je l'ai ouï nommer, *Ibid. p.* 81-62.

repliqua l'étranger ; mais son nom m'est échappé. Je me souviens seulement, qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice. Ne seroit-ce point, dit le législateur, le fils de Solon ? C'est cela même, reprit l'autre. Solon, à ce mot, déchirant ses habits, frappant sa poitrine, s'abandonna à la plus vive douleur. Alors Thalès le prenant par la main, lui dit en souriant ; rassurez-vous, tout ceci n'est qu'une fiction. Voilà pourquoi je n'ai point voulu me marier, c'est pour m'épargner de pareils chagrins.

Plutarque réfute fort au long ce raisonnement de Thalès, qui iroit à priver l'homme des attachements les plus naturels & les plus raisonnables. Le remede, dit-il, contre la douleur que peut causer la perte des biens, des amis, des enfants, n'est pas de se rendre pauvre, de renoncer absolument à l'amitié, ou d'embrasser le célibat, mais de faire dans tous ces cas l'usage que l'on doit de sa raison.

Ibid. p. 85-86. Athènes, après quelque temps de tranquillité & de paix, que lui avoient procuré la prudence & le courage de Solon, étoit retombée dans ses premieres dissensions, pour le gouvernement

de la république. Dans cet extrême danger, les plus sages d'Athènes jetterent les yeux sur Solon, qui n'étoit suspect à aucun parti. Il fut élu Archonte, & nommé arbitre souverain & législateur, du consentement de tout le monde. Les riches l'agréerent volontiers, parce qu'il étoit riche, & les pauvres parce qu'il étoit homme de bien. Il étoit le seul à qui ce choix faisoit de la peine.

Solon donne des loix à Athènes.

Solon commença la réforma par casser les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers. Il tira de l'esclavage tous les pauvres citoyens, que leurs dettes avoient obligés de se vendre, & rendit une ordonnance qui déclara quittes tous les débiteurs. Cette loi souffrit d'abord quelques difficultés, mais enfin elle fut généralement agréée, & les pouvoirs furent continués à Solon.

L'Aréopage, appellé ainsi du lieu* où il tenoit ses assemblées, subsistoit depuis long-temps. Solon en rétablit & en augmenta l'autorité. Avant lui les

* C'étoit une colline près de la citadelle d'Athènes, appellée Aréopage, c'est-à-dire, colline de Mars, depuis que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Halirrothius, fils de Neptune.

plus gens de bien étoient les juges de l'Aréopage. Solon trouva à propos qu'il n'y eut que les Archontes sortis de charge, qui fussent honorés de cette dignité. Rien de si auguste que ce Sénat. Quelquefois les Romains y envoyerent la décision des causes qui leur paroissoient trop embarassées pour les pouvoir juger eux-mêmes. La vérité seule y étoit écoutée, & afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des juges, ils tenoient leur tribunal de nuit, ou dans les ténebres, & il étoit défendu aux orateurs d'employer, ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Valer. Max. l. 8. c. 1. Luc. in Hermot. p. 595. Quint. l. 6. c. 1.

Solon, conduit par d'autres vues que le législateur Lacédémonien, se garda bien de bannir les arts & les métiers. Outre que les arts sont un moyen honnête aux pauvres pour se procurer leur subsistance, il les regardoit aussi comme un remede efficace contre la paresse, l'oisiveté, & les factions qui naissent ordinairement de la vie oisive & désoccupée. C'est pour cette raison qu'il déclara, qu'un fils ne seroit point obligé de nourrir son pere, s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier. Notre législateur abolit les dots des mariages, pour les filles qui ne seroient pas uni-

ques ; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt ; mais qu'il fût regardé comme une société honorable, pour donner des sujets à l'Etat. Il permit de tester & de donner son bien, quand on étoit sans enfants. Il ne crut pas devoir faire des loix & statuer des peines contre le parricide, crime inoui & inconnu jusqu'alors, dans la crainte que ce n'eût été l'enseigner plutôt que le défendre *.

Quand Solon eut publié ses loix, & qu'on se fut engagé par serment à les observer religieusement, du moins pendant cent années, il jugea à propos de s'éloigner d'Athènes, pour leur donner le temps de prendre racine, & de se fortifier par l'usage. Il fut absent pendant dix ans. A son retour il trouva toute la ville en trouble, & partagée en trois différentes factions. Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine ; Mégaclès étoit chef de ceux de la côte, & Pisistrate s'étoit déclaré pour les montagnards. AN. M. 3445. Av. J. C. 559. *Plut. in Sol.* p. 94.

Pisistrate étoit un homme poli, doux, sage, modéré envers ses ennemis, & le plus habile des hommes à dissimuler. *Plut. p. 95.*

* Ne non tam prohibere quàm admonere videretur. *Cic. p. Rosc. num.* 70.

Il avoit tous les dehors de la vertu, & paroiſſoit zélé défenſeur de la liberté. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air impoſant ; mais Solon connut tout d'un coup où il tendoit, par ſes déguiſements & ſes artifices. Cependant il le ménagea dans le commencement, eſpérant peut-être le ramener doucement à ſon devoir ; mais toutes ſes remontrances furent inutiles.

En ce temps-là, Theſpis commençoit à changer la tragédie : car elle avoit été inventée avant lui. Ce ſpectacle attira tout le monde par ſa nouveauté. Solon alla comme les autres entendre Theſpis, qui jouoit lui-même, ſelon la coutume des poëtes anciens. Quand la piece fut finie, il appella Theſpis, & lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens. Theſpis lui répondit, qu'il n'y avoit point de mal dans ces menſonges, & dans ces fictions poétiques, qu'on ne faiſoit que par jeu. *Oui*, répartit Solon, en donnant un grand coup de ſon bâton contre terre ; *mais ſi nous ſouffrons & approuvons ce beau jeu-là, il paſſera bientôt dans nos contrats, & dans toutes nos affaires.*

Cependant Piſiſtrate pouſſoit toujours ſa pointe, & pour arriver à ſon but, il employa une ruſe qui lui réuſſit. S'étant bleſſé lui-même, & enſanglanté par tout le corps, il ſe fit porter ſur la place, dans un chariot, & excita la populace, en lui faiſant entendre que ſes ennemis l'avoient mis dans cet état, & qu'il étoit la victime de ſon zele pour la république. L'aſſemblée du peuple, malgré les remontrances de Solon, lui accorda quarante gardes, pour la ſûreté de ſa perſonne. Il en augmenta bientôt le nombre, & par ce moyen ſe rendit le maître de la citadelle. Tous ſes ennemis prirent la fuite. Tout étoit dans le trouble & dans la crainte, excepté Solon, qui reprochoit aux Athéniens leur lâcheté, & au tyran ſa perfidie. Et comme on lui demandoit ce qui le rendoit ſi téméraire : *C'eſt ma vieilleſſe*, dit-il ; il croyoit ne pas hazarder beaucoup, étant fort âgé, & près de finir ſes jours. Ce tyran regardoit ſa conquête imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle de Solon. Il n'y eut point de careſſes qu'il ne lui fît, ni de marques d'eſtime qu'il ne lui donnât. Solon, de ſon côté, voyant qu'il n'étoit pas poſſible de porter Piſiſtrate à renoncer

Herod. l. 1, c. 59. 64.

Plut. p. 95. 96.

à la tyrannie, crut devoir céder aux avances que ce tyran lui faisoit, dans l'espérance de rectifier & de conduire par ses conseils, une domination qu'il ne pouvoit abolir.

Mort de Solon.

Solon ne survécut pas deux ans entiers à la liberté de sa patrie. Car Pisistrate s'étoit rendu maître d'Athènes, sous l'Archonte Comias, la premiere année de l'olympiade 51, & Solon mourut l'année suivante, sous l'Archonte Hégestratus qui succéda à Comias.

Le tyran ne jouit pas long-temps du trône qu'il avoit usurpé : les deux autres partis s'étant réunis, le chasserent d'Athènes. Il y fut bientôt rappellé par Mégaclès même, qui lui donna sa fille en mariage. Pisistrate fut chassé une seconde fois d'Athènes. Ainsi ce tyran se vit deux fois détrôné, & deux fois il sut remonter sur le trône. Les artifices l'y placerent, la modération l'y maintint. Il mourut tranquillement, & transmit à ses enfants la souveraineté qu'il avoit usurpée, il y avoit trente-trois ans, dont il en avoit regné dix-sept en paix. Hippias & Hipparque ses deux fils succéderent à sa couronne, mais non à sa modération & à sa dou-

ceur. Hipparque fut tué pour un affront qu'il avoit fait à la sœur d'Harmodius, dans une cérémonie publique. * Hippias, qui, depuis le meurtre de son frere, régnoit véritablement en tyran, fut chassé d'Athènes, après y avoir régné dix-huit ans. Pline remarque que les tyrans furent chassés d'Athènes, la même année que les rois le furent de Rome.

ARTICLE IV.

De la guerre, & du caractere des Lacédémoniens & des Athéniens.

NUL peuple de l'antiquité ne peut le disputer aux Grecs, pour ce qui regarde la gloire des armes & la vertu militaire. Troye fut comme le berceau de la gloire naissante des Grecs, ou comme leur apprentissage dans le métier de la guerre. Sparte & Athènes ont sans contredit passé toutes les autres villes en ce genre de mérite, & c'est aussi ce qui leur donna alternativement l'empire de

* Il obligea cette demoiselle de se retirer honteuse, d'une procession où elle devoit porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'étoit point en état d'assister à cette cérémonie.

la Grece, & qui les maintint pendant long-temps dans un pouvoir que la supériorité seule de mérite, reconnue généralement de tous les autres peuples, leur avoit acquis. Thèbes leur disputa cet honneur pendant quelques années, par des actions de courage, qui tenoient presque du prodige ; mais ce ne fut qu'un feu de courte durée.

Sources du courage de Sparte.

L'éducation qu'on donnoit à la jeunesse de Sparte y contribuoit beaucoup. 1°. Dès la plus tendre enfance, on ne leur inspiroit du goût que pour les armes. Marcher nuds pieds, coucher sur la dure, se passer de peu pour le boire & pour le manger, souffrir le froid & le chaud, se faire un exercice continuel de la chasse, de la lutte, de la course à pied & à cheval, s'endurcir même aux coups & aux plaies, jusqu'à supprimer toute plainte : voilà ce qui faisoit l'apprentissage des jeunes gens de Sparte, par rapport à la guerre. 2°. La loi de vaincre ou de mourir, & de ne jamais se rendre à l'ennemi, faisoit la regle de toute la nation, & traçoit la route qu'elle devoir tenir ; car à Sparte la loi étoit non-seulement plus puissante que les particuliers, mais que les rois mêmes. 3°. L'habitude d'obéir dès la plus

tendre jeuneſſe, les diſpoſoit merveilleuſement à la diſcipline militaire, qui eſt le nerf de la guerre, & qui fait le ſuccès des plus grandes entrepriſes. Voilà quelle eſt l'origine & la cauſe du courage & de la vertu guerriere des Lacédémoniens.

On a peine à comprendre comment les Lacédémoniens, qui n'avoient que de la monnoie de fer, pouvoient entretenir des troupes, & des armées de terre & de mer. On ceſſera d'en être étonné, ſi on fait attention à la vie ſobre & tempérante de ce peuple. Par ce moyen, chaque ſoldat s'entretenoit aiſément ſans être beaucoup à charge à l'Etat. C'eſt-là le premier fonds, & l'on ne peut diſconvenir qu'il ne ſoit très-abondant. Le ſecond fonds ſe prenoit ſur les alliés qu'on protégeoit, & ſur les villes à qui on avoit donné la liberté, & qu'on mettoit à contribution.

De celui des Athéniens.

L'éducation d'Athènes étoit moins dure que celle de Sparte; mais les Athéniens n'avoient pas moins de courage que les Spartiates. 1°. La gloire ancienne de la nation, qui s'étoit toujours diſtinguée par la bravoure militaire, étoit un puiſſant motif pour ne pas

dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. 2°. Une noble émulation, pour ne point céder en mérite à Sparte, rivale d'Athènes, fut encore pour les Athéniens un puissant aiguillon, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes, & pour soutenir leur réputation. 3°. Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats; des tombeaux érigés aux citoyens, qui étoient morts pour la défense de la patrie; des oraisons funebres prononcées en public, au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion, pour rendre leur nom immortel : tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens, & à leur en faire une loi & une nécessité indispensable.

Caractere des Lacédémoniens.

Les Lacédémoniens étoient laborieux, durs à eux-mêmes, d'une force & d'un courage qui n'avoit point d'égal. Leur vie réglée & frugale, les rendoit fermes & inébranlables dans leurs maximes & dans leurs desseins. Leur vie trop sérieuse rendoit les esprits trop fiers, trop austeres & trop impérieux. De-là naturellement, ils vouloient

dominer ; & plus ils étoient au-dessus de tout intérêt, & déclarés contre les plaisirs, plus ils s'abandonnoient à l'ambition. La gloire & l'envie de dominer, étoit leur passion favorite, & le seul charme dont ils fussent possédés.

Des Athéniens.

Le peuple d'Athènes avoit un fonds de bonté & de douceur, qui le faisoit revenir aisément des excès où la colere l'avoit emporté & entraîné malgré lui-même. La sentence de mort, prononcée contre les habitants de Mytilene, & révoquée le lendemain ; la condamnation des dix chefs, & celle de Socrate, suivies l'une & l'autre d'un prompt repentir & d'une vive douleur, ne permettent pas de douter des sentiments de douceur & de compassion de la nation entiere.

2°. Il avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une finesse d'esprit admirables, & une délicatesse de goût surprenante pour le langage. On sait ce qui arriva à Théophraste. Il marchandoit quelque chose à une vieille femme, qui vendoit des légumes. *Non, Monsieur l'étranger, lui dit-elle, vous ne l'aurez point à meilleur marché* *.

* Hospes, non est minoris. *Cicer.*

3°. Le peuple d'Athènes avoit un goût exquis pour tous les arts, & pour toutes les sciences. Quelle gloire pour cette ville, d'avoir formé dans son sein tant d'hommes excellents dans la science de la guerre, dans l'art de gouverner, dans la philosophie, dans l'éloquence, dans la poésie, dans la peinture, la sculpture & l'architecture; d'avoir été, en quelque sorte, l'école & la maîtresse de presque tout l'univers, & de servir encore de modele à toutes les nations qui se piquent de bon goût.

4°. Enfin ce qui caractérise les Grecs; & ce qui se montre dans toutes leurs actions & dans toutes leurs entreprises, c'est l'amour & le zele pour la liberté. Quel beau jour pour Athènes, que celui où, par la bouche d'Aristide, tout le peuple répondit aux ambassadeurs du roi de Perse, que tout l'or & l'argent du monde n'étoient pas capable de le tenter, & de le porter à vendre sa liberté, ni celle de la Grece.

CHAPITRE II.

De la Religion des Grecs.

ON remarque que tous les peuples de la terre, quelques différents & quelques oppoſés qu'ils ſoient par leurs caracteres, leurs mœurs, leurs inclinations, ſe trouvent toujours réunis dans un point eſſentiel, qui eſt le ſentiment intime d'un culte dû à un Etre ſuprême, & des pratiques extérieures qui ſervent à manifeſter ce ſentiment au-dehors. Dans quelque pays qu'on ſe tranſporte, on y trouve des prêtres, des autels, des ſacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuſes, des temples ou des lieux conſacrés à la religion.

On ne trouve point de variété ſur le fonds de cette croyance. Et ſi quelques particuliers, gâtés par une mauvaiſe philoſophie, oſent de temps en temps s'élever contre cette doctrine, ils ſont auſſitôt déſavoués par un cri public. Tout le poids de l'autorité publique tombe ſur eux, juſqu'à mettre leur tête à prix, & ils ſont regardés par-tout

comme des hommes exécrables, & comme des peſtes de la ſociété civile, avec qui l'on ne peut conſerver aucun commerce. Un conſentement ſi général, ſi univerſel & ſi conſtant de toutes les nations de l'univers, ne peut venir que d'une lumiere préſente à tous les eſprits, d'un ſentiment intime gravé dans le fond du cœur de l'homme par l'Auteur de ſon être, & d'une tradition primordiale auſſi ancienne que le monde même. Mais le monde ne s'eſt pas tenu long-temps à la ſimplicité, & à la pureté de ces premiers principes. Les erreurs de l'eſprit, & les vices du cœur, funeſtes effets de la corruption de la nature humaine, ont étrangement altéré ces principes, ſur-tout parmi les Grecs, dont la religion ne fut qu'un amas monſtrueux d'égarements & de diſſolutions. Après ces réflexions générales, il eſt temps d'entrer dans le détail. Je réduis cette matiere à quatre articles. Dans le premier, je traiterai des fêtes; dans le ſecond, des oracles, divinations & augures; dans le troiſieme, des jeux & des combats; dans le quatrieme, des ſpectacles & des repréſentations de théâtre.

ARTICLE I.

Fêtes des Grecs.

ON célébroit dans les différentes villes de la Grece, & sur-tout à Athènes, un nombre infini de fêtes. Il suffit de connoître les plus célebres, qui sont les Panathénées, les fêtes de Bacchus, & les fêtes Eleusiennes. Les Panathénées se célebroient en l'honneur de Minerve, Déesse tutélaire d'Athènes, à qui elle donna son nom. * Il y en avoit de deux sortes, les grandes & les petites; les petites se célébroient chaque année, les grandes après quatre ans révolus. On y représentoit toutes sortes de combats: ceux de la course, les Gymniques, & ceux de musique, dans lesquels on comprend ceux de poésie. On y chantoit les louanges d'Harmodius & d'Aristogiton, qui sacrifierent leur vie pour délivrer Athènes de la tyrannie des Pisistratides. On y joignit dans la suite l'éloge de Thrasybule, qui chassa les trente tyrans. Les disputes étoient très-vives, non-seulement entre les musiciens, mais encore plus entre les poëtes;

* *Eschyle.* Panathénées.

& c'étoit une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur. On fait qu'Eſchyle mourut de regret d'avoir vu la palme adjugée à Sophocle, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

Une proceſſion générale terminoit ces jeux & ces combats. On y portoit avec grande pompe & grande cérémonie un voile d'or, où étoient tracées artiſtement les actions guerrieres de Pallas, contre les Titans & les Géants. Ce voile étoit attaché à un vaiſſeau, qui portoit le nom de la Déeſſe. Ce vaiſſeau équipé de voiles, & de mille rames, étoit conduit par terre, depuis le Cérammique, juſqu'au temple Eluſinien; non par des chevaux ou des bêtes de ſomme, mais par des machines, cachées apparemment dans le fond du vaiſſeau, qui faiſoient mouvoir les rames, & gliſſer le vaiſſeau. Toute la ville d'Athènes y aſſiſtoit. La marche étoit auguſte & majeſtueuſe. On voyoit à la tête les vieillards de l'un & de l'autre ſexe; au milieu étoient les femmes & les hommes forts & robuſtes, & après eux marchoient les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Enfin les enfants faiſoient la clôture de cette pompe religieuſe. Dans cette fête, le peuple d'Athènes

d'Athènes se mettoit, lui & toute la république, sous la protection de Minerve, Déesse tutélaire de la ville, & lui demandoit toutes sortes de prospérités.

Le culte de Bacchus avoit été porté d'Egypte à Athènes. On y avoit établi en l'honneur de ce Dieu, les grandes & les petites Bacchanales. Celles-ci se célébroient en pleine campagne, vers le temps de l'automne, & s'appelloient *Lenea*, d'un mot grec qui signifie pressoir. Les grandes, qu'on nommoit *Dionisia*, d'un des noms de ce Dieu, se célébroient dans la ville, vers le printemps. Dans les unes & dans les autres, on donnoit au peuple des jeux, des spectacles, des représentations de théâtre, ce qui se faisoit avec beaucoup de pompe & de magnificence. Les poëtes y disputoient entr'eux le prix de la poésie. Fêtes de Bacchus.

Ces fêtes duroient plusieurs jours. Ceux qui y étoient initiés, hommes & femmes, imitoient par leurs différentes mascarades, tout ce qu'il a plu aux poëtes de feindre du Dieu Bacchus. Travestis de la sorte, ils paroissoient en public, le jour & la nuit, contrefaisant les ivrognes, dansant d'une maniere

tout-à-fait indécente, & couroient en foule sur les montagnes, poussant des cris & des hurlements terribles, comme des forcenés. On joignoit à tout cela d'autres cérémonies de la derniere obscénité, & dignes du Dieu qui vouloit être ainsi honoré. Ce n'étoient que danses, ivrogneries, débauches, & tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations.

Fêtes d'Eleusis.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité païenne de plus célebre que la fête de Cérès d'Eleusis. Les cérémonies de cette fête étoient appellées par excellence les *Mysteres*. On en rapporte l'origine & l'établissement à Cérès même. Cette fête, la plus auguste de toute l'antiquité profane, se célébroit après quatre ans révolus, & duroit neuf jours. Tout sexe, tout âge, toute condition de la ville d'Athènes avoit droit d'y participer.

Pausan. l. 10. p. 670.

Les Athéniens faisoient initier leurs enfants, de l'un & de l'autre sexe, dans ces mysteres, de fort bonne heure; & se feroient regardés comme criminels, s'ils les avoient laissé mourir, sans leur procurer cet avantage. L'opinion commune étoit, que cette cérémonie engageoit les initiés à mener une vie plus pure & plus réglée; qu'elle attiroit la

protection particuliere des Déesses, & qu'elle procuroit même pour l'autre vie un bonheur complet & assuré ; au lieu que ceux qui n'y étoient point initiés, outre les maux qu'ils avoient à craindre pour cette vie, étoient condamnés après leur descente aux enfers, à demeurer éternellement dans la boue & & dans l'ordure. Diogene & Socrate n'en croyoient rien ; aussi ne se firent-ils pas initier aux mysteres.

Les premiers jours de la fête se passoient à quelques cérémonies & à quelques sacrifices offerts aux Déesses. Le quatrieme vers le soir, se faisoit la procession de la corbeille, qui étoit portée sur un char, traîné lentement par des bœufs, * & suivie d'une grande troupe de femmes Athéniennes. Elles portoient toutes des corbeilles mystérieuses, remplies de diverses choses, qu'on tenoit fort cachées & couvertes d'un voile de pourpre.

Le cinquieme jour étoit appellé le jour *des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour, hommes & femmes en portoient, pour imiter Cérès, qui, ayant

* Tardaque Eleusinæ matris volventia claustra. *Virg. Georg. l. 1. v. 163.*

allumé un flambeau au feu du mont Etna, alloit errant de côté & d'autre, pour chercher Proserpine, que Pluton avoit enlevée.

Le sixieme étoit le plus célebre de tous. Il s'appelloit *Bacchus*. On portoit pompeusement la statue de ce Dieu des ivrognes. La procession étoit très-nombreuse, & alloit d'Athènes à Eleusis, chantant des hymnes & des cantiques à l'honneur des Déesses. Le chemin par où passoit cette pompeuse compagnie, s'appelloit *la voie sacrée*.

Le septieme étoit consacré par les jeux & par les combats Gymniques. La récompense du vainqueur étoit une mesure d'orge, en mémoire de ce que c'étoit à Eleusis, que Cérès avoit d'abord enseigné le moyen de faire venir l'orge, & d'en user. Les deux jours suivants étoient destinés à des cérémonies peu importantes. Cérès ne borna pas ses instructions à enseigner aux Grecs la maniere de faire venir l'orge & les autres grains, & d'en faire usage ; mais elle leur donna des principes de probité, de douceur & d'humanité, qui ont régné depuis, & fait tant d'honneur à la Grece, & singuliérement à Athènes.

Pendant que cette fête duroit, il étoit défendu, sous de très-grandes peines, d'arrêter qui que ce fût pour le mettre en prison, ni même de présenter aux juges aucune requête. C'étoit aussi un crime capital de divulguer les secrets & les mysteres de cette fête. C'est pour cette raison que Diagore le Mélien fut proscrit & sa tête mise à prix. Il en pensa coûter la vie au poëte Eschyle & à Alcibiade, pour en avoir parlé trop librement. On fuyoit comme un maudit & comme un excommunié, quiconque avoit violé ce secret *.

On sent bien quel étoit le but de cette loi austere du silence imposé à tous les initiés. On vouloit, à la faveur de ce silence, couvrir les désordres affreux qui se commettoient dans la célébration de ces impies & abominables mysteres. Cela nous montre de quoi l'homme est capable, quand il est livré aux ténebres de son esprit & à la corruption de son cœur.

* *Est fideli tuta silentio*
Merces : vetabo qui Cereris sacrum,
Vulgarit arcanæ, sub iisdem
Sit trabibus, fragilemque meum
Solvat phaselum.

Hor. Od. 2. l. 3.

ARTICLE II.

Des Oracles, Divinations & Augures.

RIEN n'eſt plus commun dans l'hiſtoire ancienne que d'entendre parler d'oracles, d'augures, de divinations. On ne faiſoit point de guerre, on n'envoyoit point de colonie, on n'entreprenoit, ſoit en public, ſoit en particulier, aucune affaire qui fût de quelque conſéquence, ſans avoir auparavant conſulté les Dieux. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, Egyptiens, Aſſyriens, Grecs, Romains; ce qui marque qu'elle venoit d'une ancienne tradition, & qu'elle avoit pris ſon origine dans la religion même du vrai Dieu, qui manifeſtoit aux hommes ſes volontés en différentes manieres.

Les anciens fondoient la néceſſité de conſulter les Dieux ſur l'ignorance de l'homme, qui, loin de percer dans l'avenir, n'apperçoit le préſent même que d'une maniere très-imparfaite, tant ſa vue eſt courte & bornée : d'où ils concluoient que la Divinité ſeule à qui tous les ſiécles ſont ouverts, peut lui

faire connoître l'avenir, & faciliter le succès de ses entreprises ; & qu'il est raisonnable de croire, qu'elle accorde ses lumieres & sa protection à ceux qui lui rendent un hommage plus pur, & qui la consultent avec plus de sincérité & de bonne-foi.

Quelle honte pour l'esprit humain, qu'un principe si lumineux l'ait conduit à des raisonnements si pitoyables sur tout ce qui concerne la science des augures & des aruspices, & lui en ait fait embrasser, avec un respect aveugle, les puérilités les plus ridicules ! Faire dépendre les plus importantes affaires de l'Etat, du chant, du vol & du cri d'un oiseau, des entrailles d'une bête, des monstres, des éclipses, & d'une infinité d'autres choses pareilles, les unes plus ridicules que les autres. Augures.

Les plus sensés d'entre les Païens savoient bien ce qu'il falloit penser de tout ce qui regarde l'art de la divination, & ils en parloient entr'eux, & souvent même en public, de la maniere la plus mépriſante. Cicéron s'en explique sans ambiguité & sans ménagement. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de tout cela, il soutient que cet usage, tout abusif qu'il est, *Cic. l. 1. de Divin. n. 23.*

mérite d'être respecté. Aussi a-t-il mérité, comme tous les autres philosophes Païens, d'être abandonné à ses ténebres & à un sens réprouvé, pour n'avoir pas honoré le seul créateur du monde qu'il connoissoit.

Oracles.

Nul pays ne fut plus riche, ni plus fertile en oracles que la Grece. Les oracles les plus connus & qui avoient plus de réputation étoient 1°. l'oracle de Dodone, ville située chez les Molosses dans l'Epire. Jupiter y rendoit ses oracles, soit par les chênes, soit par les colombes qui avoient aussi leur langage, soit par la bouche des prêtres & des prêtresses.

Hésiod. l. 1. c. 137. Strab. l. 14 p. 634. Tacit. Ann. l. 2. c. 54.

2°. L'oracle *des Branchides* dans le voisinage de Milet, ainsi appellé de Branchus, fils d'Apollon, étoit fort ancien & fort respecté par tous les Ioniens, & les Doriens de l'Asie. Celui de la ville de Claros étoit aussi en grande vénération, comme un grand nombre d'autres que je passe, pour parler du plus fameux de tous, qui étoit celui d'Apollon à Delphes. Il y étoit honoré sous le nom de Pythien; nom qui lui venoit du serpent Python qu'il avoit tué. Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide en Achaïe. Il y avoit

toujours une prêtresse qu'on appelloit Pythie, à cause que le trépied sur lequel elle montoit étoit couvert de la peau du serpent Python, établie pour recevoir les impressions du Dieu, & rendre ses oracles à ceux qui venoient le consulter. Avant que de monter sur le trépied, elle s'y disposoit par de longs préparatifs, des sacrifices, des purifications, un jeune de trois jours, & beaucoup d'autres cérémonies.

La Pythie ne pouvoit prophétiser qu'elle n'eût été enivrée de la vapeur qui sortoit du sanctuaire d'Apollon. Cette vapeur miraculeuse ne l'enivroit pas en tout temps & en toute occasion. Le Dieu n'étoit pas toujours d'humeur de l'inspirer. D'abord il ne le faisoit qu'une fois l'an. On obtint dans la suite qu'il inspireroit la Pythie une fois le mois. Tous les jours n'étoient pas convenables, & il y en avoit où il n'étoit pas permis de consulter l'oracle. Ces prétendus jours malheureux, furent un prétexte dont se servit la prêtresse pour refuser de satisfaire Alexandre, qui étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu. La prêtresse, qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne voulut point entrer dans le temple.

Plut. in Alex. p. 671.

Alexandre qui étoit vif dans tout ce qu'il vouloit, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria : *Ah ! mon fils, on ne peut te résister*, ou bien, *Ah ! mon fils, tu es invincible.* A ces paroles, Alexandre s'écria de son côté, qu'il ne vouloit point d'autre oracle, & qu'il étoit content de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Dieu annonçoit sa venue en secouant lui-même un laurier qui étoit devant la porte du temple, & faisant trembler le temple jusqu'aux fondements. Dès que la vapeur divine, comme un feu pénétrant, s'étoit répandue dans les entrailles de la prêtresse, on voyoit ses cheveux se dresser sur sa tête : son regard étoit farouche, sa bouche écumoit, un tremblement subit & violent s'emparoit de tout son corps, elle ressentoit tous les symptomes d'une personne agitée de fureur. Elle proféroit quelques paroles mal articulées, que les assistants recueilloient avec soin, & rangeoient comme ils vouloient *.

* *Cui talia fanti.*
Ante fores, subitò non vultus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ : sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propriore Dei. Virg. Æn. l. 6. v. 46. 51.

Lorſque la prophéteſſe avoit été un certain temps ſur le trépied, ils la ramenoient dans ſa cellule, où elle étoit pluſieurs jours à ſe remettre de ſes fatigues; & ſouvent, dit Lucain, une mort prompte étoit le prix ou la peine de ſon enthouſiaſme. *Lib. 5.*

Numinis aut pœna eſt mors immatura recepti,
Aut pretium.

Entre pluſieurs marques que Dieu donne dans ſes Ecritures pour diſcerner ſes oracles de ceux du Démon, la fureur en eſt une. » C'eſt moi, dit Dieu, qui » fais voir la fauſſeté des prédictions » des devins, & qui forces ceux qui ſe » mêlent de deviner, à prendre tous » les mouvements des inſenſés & des furieux * » ; au lieu que le caractere propre & conſtant des prophétes du vrai Dieu, étoit de rendre les réponſes divines d'un ton égal & modéré, & avec une noble tranquillité. Une autre marque diſtinctive, c'eſt que les Démons rendent leurs oracles dans les lieux ſecrets, à l'écart, dans l'obſcurité

* Ariolos in furorem vertens. *Iſa.* 44. *v.* 25.

des autres ; au lieu que Dieu rend les siens en plein jour & devant tout le monde *. Ainsi Dieu n'a permis au Démon d'imiter ses oracles, qu'en lui imposant des conditions qui pouvoient servir à reconnoître la différence des vrais & des faux.

Le caractere propre & ordinaire des oracles étoit l'ambiguité, l'obscurité, &, s'il est permis de parler ainsi, l'entortillement ; ensorte qu'une même réponse pût convenir à plusieurs événements tous différents & souvent même opposés. A la faveur de cet artifice, les Démons, qui ne peuvent point connoître par eux-mêmes l'avenir, couvroient leur ignorance, & se jouoient de la crédulité des Païens. Lorsque Crésus, prêt à attaquer les Medes, consulta l'oracle de Delphes sur le succès de cette guerre, on lui répondit *qu'en passant le fleuve Halys, il ruineroit un grand Empire.* Quel Empire ? Le sien, ou celui des ennemis ? C'étoit au prince à deviner : mais quel que dût être le succès, l'oracle aura toujours dit vrai. Il

* Non in abscondito locutus sum, in loco terræ tenebroso. *Id.* 45. 19.

en faut dire autant de la réponſe du même Dieu à Pyrrhus.

Aio te Æacida, Romanos vincere poſſe.

Il faut pourtant avouer qu'à l'égard des événements préſents, la réponſe des oracles étoit quelquefois claire & circonſtanciée. Telle fut celle qu'il fit à Créſus. Ce prince ayant fait conſulter l'oracle ſur ce qu'il faiſoit dans un certain temps ; l'oracle répondit, qu'il faiſoit cuire une tortue avec un agneau dans un vaſe d'airain : & cela étoit ainſi. La raiſon en eſt, que les Démons ont une connoiſſance très-étendue de ce qui ſe paſſe actuellement dans le monde, par la facilité merveilleuſe qu'ils ont de ſe tranſporter, preſque en un moment, en différents lieux. Que ſi l'on rapporte quelques oracles qui aient été ſuivis d'un événement précis, on doit croire que Dieu, pour punir l'aveuglement & la ſacrilege crédulité des Païens, a quelquefois permis que les Démons euſſent connoiſſance de l'avenir, & le prédiſſent aſſez clairement. Cette conduite de Dieu, quoique fort élévée au-deſſus de la raiſon humaine, eſt ſouvent atteſtée par les Ecritures.

Tertull. in Apolog.

On demande si les oracles, dont il est parlé si souvent dans l'histoire profane, doivent être attribués à l'opération du Démon, ou simplement à la malice & à la fourberie des hommes. On ne peut révoquer en doute, & c'est une tradition certaine & constante de tous les peres de l'Eglise, & de tous les auteurs ecclésiastiques, que le Démon est l'auteur de l'idolâtrie en général, & des oracles en particulier. Ce sentiment n'empêche pas de croire que souvent il y avoit de l'imposture & de la fraude de la part des prêtres ou prêtresses dans la réponse des oracles. On voit dans l'histoire Grecque, que, plus d'une fois, la Pythie de Delphes s'étoit laissée corrompre par des présents. Démosthene, qui soupçonnoit avec raison Philippe de l'avoir gagnée, disoit avec esprit, que la Pythie *philippisoit*.

Plut in Demost. p. 854.

Par rapport au temps où les oracles ont cessé, tous les peres enseignent unanimement, que la naissance de Jesus-Christ leur a imposé silence, non pas tout d'un coup, mais à mesure que les hommes ont connu Jesus-Christ, & que sa doctrine salutaire s'est répandue dans le monde. Quel honneur ne faisoit point à notre sainte religion ce silence

imposé aux oracles par la victoire de Jesus-Christ ! Le premier venu d'entre les Chrétiens, nous dit Tertullien, fermoit la bouche à ces peres du mensonge, & les rendoit muets ; ou s'ils parloient, c'étoit pour faire un aveu public de leur foiblesse & de leur impuissance. *Tertull. in Apolog.*

Il est étonnant que mille fourberies, mille fausletés découvertes évidemment à Delphes & par-tout ailleurs, n'aient point dessillé les yeux des hommes, ni diminué en rien le crédit des oracles. Il subsista pendant plus de deux mille ans, & fut porté à un point qui ne se conçoit pas ; & cela dans l'esprit des plus grands hommes, des philosophes les plus éclairés, & généralement chez tous les peuples les mieux policés, & qui se piquoient le plus de prudence & de politique. Il étoit réservé à la religion de Jesus-Christ, qui en venant au monde y a apporté la grace & la vérité, de dissiper ces affreuses ténebres qui couvroient le monde, & de décrier la vanité des oracles. Ce triomphe de la religion doit nous faire sentir, quelle obligation nous avons au souverain Médiateur, d'avoir dissipé cette profonde nuit dans laquelle tout le genre humain étoit enseveli.

ARTICLE III.

Des Jeux & des Combats.

LES jeux & les combats faisoient partie de la religion, & entroient dans presque toutes les fêtes des anciens. Les instituteurs de ces sortes de jeux & de combats, qui sont les plus grands héros de l'antiquité, & le but qu'on s'étoit proposé, leur donnerent un grand cours parmi les peuples les plus policés.

Les Grecs naturellement guerriers, & attentifs à former également le corps & l'esprit de leur jeunesse, avoient introduit ces exercices, & les avoient mis en honneur, pour préparer les jeunes gens à la profession des armes, pour fortifier leur santé, pour les rendre plus robustes, les faire à la fatigue, & les rendre plus fermes dans les combats. Ces exercices athlétiques leur tenoient lieu d'académie; mais ils ne se bornoient pas à la bonne grace, ils vouloient y joindre la force.

Il y avoit quatre jeux solemnels dans la Grece : les Olympiques; les Pythiques; les Néméens, & les Isthmiques;

& afin qu'on y pût assister en sûreté, il y avoit pendant tout le temps que duroient ces jeux, une suspension d'armes dans toute la Grece ; toutes les hostilités y cessoient. Les jeux Olympiques, ainsi appellés d'Olympie, autrement dite Pise, ville de l'Elide dans le Péloponnese, auprès de laquelle ils se célébroient après quatre ans révolus, avoient été établis en l'honneur de Jupiter Olympien. Les Pythiques étoient consacrés à Apollon : les Néméens tiroient leur nom de la ville & forêt de Némée. Ils furent établis ou renouvellés par Hercule, pour consacrer la victoire qu'il avoit remportée sur le lion de la forêt de Némée : ils se célébroient de deux ans en deux ans. Enfin les Isthmiques, ainsi appellés de l'Isthme de Corinthe, où on les célébroit de quatre ans en quatre ans, étoient consacrés à Neptune.

Dans ces jeux, qu'on célébroit avec tant de magnificence, & qui attiroient de tous côtés une prodigieuse multitude de spectateurs & de combattants, on ne donnoit, pour toute récompense, qu'une simple couronne d'olivier sauvage aux jeux Olympiques ; de laurier, aux jeux

Pythiques ; d'ache verd, aux jeux Néméens ; & d'ache sec, aux jeux Isthmiques. On est étonné de voir que le prix de la victoire soit si peu de chose ; mais on cesse de l'être, quand on fait attention au but que s'étoient proposés les instituteurs de ces jeux. Ils vouloient par-là faire entendre que l'honneur seul devoit conduire les combattants, & non pas un vil & bas intérêt. C'est sur ce même principe que Rome ne décerna à celui qui avoit sauvé la vie à un citoyen, qu'une couronne de feuilles de chêne * ; n'ayant point voulu, dit Pline, mettre de prix à un service qui en effet n'en a point.

Les Grecs ne concevoient rien de comparable à la victoire qu'on remportoit dans ces jeux : ils la regardoient comme le comble de la gloire, & ne croyoient pas qu'il fût permis à un mortel de porter plus loin ses desirs. C'étoit pour eux ce que le Consulat, dans toute sa splendeur, étoit pour les Romains. Horace dit que les Grecs regardoient les vainqueurs comme élevés au-dessus de la condition humaine. Ce

* Salutem civis in pretio esse noluerint.

n'étoient plus des hommes, c'étoient des Dieux *.

Le nom d'Athlete eſt dérivé du mot grec, ἆθλος qui ſignifie travail. On donnoit ce nom à ceux qui s'exerçoient à deſſein de pouvoir diſputer les prix dans les jeux publics. L'art qui les formoit à ces combats, s'appelloit Gymnaſtique, parce que les Athletes y paroiſſoient nuds. Les maîtres employoient les moyens les plus efficaces pour endurcir le corps de ces jeunes gens aux fatigues des jeux publics, & pour les former aux combats. Leur régime de vie étoit très-dur & très-auſtere. Ils n'étoient nourris, dans les premiers temps, que de figues ſeches, de noix, de fromage mou, & d'un pain groſſier & peſant. Le vin leur étoit entierement interdit, & la continence commandée *. Athlete.

Avant que d'être admis au combat, il falloit ſubir diverſes épreuves; par rapport aux mœurs, elles devoient être ſans

* *Palmaque nobilis*
Terrarum dominos evehit ad Deos.
Od. 1. lib. 1.

** *Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,*
Multa tulit fecitque puer, ſudavit & alſit,
Abſtinuit venere & vino.
Hor. Art. Poet. v. 412.

reproche; à la condition, il falloit être libre; à la naissance, il falloit être Grec. On n'admettoit aucun étranger parmi eux; & lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas roi de Macédoine, se présenta pour y disputer le prix, ses concurrens, sans aucun égard pour la dignité royale, s'opposerent d'abord à sa réception, le regardant comme Macédonien; & ce prince ne put parvenir à se faire agréer, qu'après avoir prouvé, en bonne forme, que sa maison étoit originaire d'Argos.

Les combats qui faisoient la meilleure partie des jeux publics, sont le pugilat, la lutte, le pancrace, le disque, la course. On y joint aussi l'exercice du saut, celui du trait, & celui du cerceau, *Trochus*. Il est temps de mettre nos Athletes aux mains, & de parcourir les différentes sortes de combats où ils s'exerçoient.

La Lutte. La lutte est un des plus anciens exercice dont nous ayions connoissance, puisqu'elle étoit pratiquée dès le temps des patriarches; témoin la lutte de l'Ange contre Jacob, qui soutint si vigoureusement l'attaque de cet athlete céleste. Les lutteurs, nuds & frottés d'huile, se colletoient deux à deux. Le but que l'on se proposoit, étoit de renverser son ad-

verſaire & de le terraſſer. Pour cela, ils employoient la force & la ruſe, & jamais la fraude. Parmi les tours de ſoupleſſe ordinaires aux lutteurs, c'étoit un avantage conſidérable de ſe rendre maître de ſon antagoniſte; ce que nous appellons *ſupplanter*, *donner le croc en iambe*. Ce qui a fait dire à Plaute, en parlant du vin : » C'eſt un dange» reux lutteur, il s'attaque d'abord aux » pieds* «.

Les Athletes qui ſe ſont acquis, chez les Grecs, le plus de réputation à la lutte, ſont Milon de Crotone, dont j'aurai lieu de parler ailleurs, & Polydamas. Celui-ci, ſeul & ſans armes, tua ſur le mont Olympe un lion des plus furieux. Une autre fois, ayant ſaiſi un taureau par l'un des pieds de derriere, cet animal ne put échapper qu'en laiſſant la corne de ſon pied dans la main de cet Athlete. Lorſqu'il retenoit un chariot par derriere, le cocher fouettoit inutilement ſes chevaux pour les faire avancer. Darius Nothus lui ayant mis en tête trois ſoldats de ſa garde, des plus forts & des plus aguerris, notre Athlete ſe battit contre eux trois, & les tua.

Pauſan. l. 6. p. 353.

* *Captat pedes primùm, luctator doloſus eſt.*

Pugilat. Le pugilat eſt un combat à coups de poing, d'où il tire ſon nom. Les combattants couvroient leurs poings d'armes offenſives, appellées *Ceſtes*, & leur tête d'une eſpece de calotte deſtinée à garantir, ſur-tout, les temples & les oreilles, comme les parties les plus expoſées aux coups. Les ceſtes étoient une eſpece de gantelets & de mitaines compoſées de pluſieurs courroies de cuir, qu'on fortifioit de plaques de cuivre, de fer ou de plomb. C'étoit de tous les combats Gymniques un des plus rudes & des plus périlleux, puiſqu'outre le danger d'y être eſtropié, les Athletes y couroient riſque de la vie; & d'ordinaire il ſortoient du combat le viſage tellement défiguré, qu'ils en étoient preſque méconnoiſſables, remportant avec eux de triſtes marques de leur vigoureuſe réſiſtance, telles que des boſſes & des contuſions ſur le viſage, un œil hors de la tête, les dents & les mâchoires briſées *.

Pancrace. Le pancrace, ainſi appellé de deux mots grecs, qui marquent que, pour y

* *Craſſumque cruorem*
Cre rejectantem miſtoſque in ſanguine dentes,
Ducunt ad naves.

Æn. l. 5. v. 469.

réussir, toute la force du corps y étoit nécessaire, étoit composé de la lutte & du pugilat. Il empruntoit du premier les secousses & les contorsions; & du second l'art de porter des coups avec succès & de les éviter. C'étoit de tous les combats le plus rude & le plus dangereux.

Le disque étoit une sorte de palet de figure ronde, fait quelquefois de bois, mais le plus souvent de pierre, de plomb, de fer ou de cuivre. Il étoit d'une telle pesanteur, qu'on avoit bien de la peine à soutenir, pendant quelque temps, un pareil fardeau. Le but de cet exercice, comme de presque tous les autres, étoit de fortifier le corps. Le Discobole *, après avoir fait faire à son palet plusieurs tours presque horizontalement, le lançoit. La victoire étoit pour celui qui avoit poussé son disque plus loin que tous les autres. Disque ou palet.

Entre les différents exercices que les Grecs cultivoient avec tant de soin, la course étoit celui qui tenoit le premier rang. C'étoit par-là que commençoient les jeux Olympiques; & ce seul exercice en faisoit d'abord toute la solem- Course.

* C'est ainsi qu'on appelloit ceux qui s'exerçoient à ce combat.

nité. Il y avoit trois sortes de courses : la course des chars, la course à cheval, & la course à pied.

A pied. Dans la course à pied, il ne s'agissoit que de parcourir une seule fois la carriere, à l'extrémité de laquelle le prix attendoit le vainqueur ; c'est-à-dire, celui des Athletes qui étoit arrivé le premier. L'agilité des coureurs décidoit ici du mérite des sujets & du prix de la victoire, tous partant à-la-fois de la barriere dans le moment que le signal étoit donné.

A cheval. La course simple du cheval monté par un cavalier, étoit moins célebre chez les anciens. Il s'est trouvé cependant des personnes très-considérables, & des rois même qui ont cherché à s'y distinguer. Ce qui faisoit aux spectateurs le plus de plaisir dans cet exercice, c'étoit l'adresse avec laquelle les cavaliers changeoient de cheval, & sautoient habilement sur un autre qu'ils menoient par la bride. On appelloit ces chevaux *desultorii*, & les cavaliers *desultores*.

Des chariots. Cette sorte de course étoit de tous les exercices & de tous les jeux anciens le plus renommé, & celui qui faisoit le plus d'honneur. Il ne paroîtra pas étonnant que cela fût ainsi, si l'on en considere

sidere l'origine. On voit clairement qu'elle venoit de la coutume constante des princes, des héros & des plus grands hommes, de combattre à la guerre de dessus les chariots. On sent assez que la dépense excessive qu'il falloit faire pour les chariots, les chevaux & les ornements des chars, excluoit toutes les personnes pauvres de cette sorte d'exercice; & que tous ceux qui se présentoient, étoient des personnes considérables, ou par leurs richesses, ou par leur naissance, ou par leurs emplois. Les rois mêmes aspiroient à cette gloire, persuadés que la palme Olympique rehaussoit de beaucoup l'éclat du sceptre & du diadême.

Les chars étoient attelés le plus ordinairement de deux ou de quatre chevaux de front. *Bigæ*, *quadrigæ*. Quand on y atteloit des mules, le char s'appelloit pour lors ἀπήνη. Les chars rangés sur une même ligne, à un certain signal, partoient tous ensemble du lieu qu'on appelloit *Carceres*. Ces courses ne se faisoient pas sans quelque danger; car, comme le mouvement des roues étoit fort rapide, & qu'il falloit friser le but en tournant, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le chariot étoit mis en pieces, & celui qui le conduisoit

pouvoit être dangereusement blessé, & même être écrasé, comme on en a vu des exemples.

Il n'étoit pas nécessaire que ceux qui aspiroient à la victoire entrassent dans la lice, & conduisissent eux-mêmes le char. Il suffisoit qu'ils fussent présents au spectacle, ou même qu'ils envoyassent les chevaux destinés à mener le char: & c'est pour cela que les dames pouvoient y être admises pour y disputer la couronne aussi-bien que les hommes, & que plusieurs d'entr'elles y ont remporté le prix. Cynisca, sœur d'Agésilas, roi de Lacédémone, fut la premiere qui ouvrit cette nouvelle carriere de gloire aux personnes de son sexe, & qui fut proclamée victorieuse dans la course des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple, ne manqua pas d'être célébrée avec tout l'éclat possible. On érigea dans Sparte un monument superbe à l'honneur de Cynisca. Les Poëtes étalerent toutes les graces & les beautés de leur art pour chanter cette victoire, & transmettre à la postérité ce nouveau triomphe. Elle-même consacra, dans le temple de Delphes, un char d'airain attelé de quatre chevaux. On y ajouta

Pausan. l. 3. p. 174.

Ibid.

dans la suite le tableau de Cynisca peint de la main du fameux Apelles, & l'on orna le tout de plusieurs inscriptions en l'honneur de la noble & courageuse Spartaine. *Ibid. l. 1. P. 344.*

Ces honneurs & ces récompenses étoient de plus d'une espèce. Les acclamations dont les spectateurs honoroient la victoire des Athletes, étoient comme le prélude des prix qui leur étoient destinés. Ces prix étoient différentes couronnes qui étoient toujours de palmes, que les vainqueurs portoient de la main droite. Quand le vainqueur retournoit dans sa patrie, tous ses concitoyens alloient au-devant de lui. Revêtu des marques de sa victoire, & monté sur un cheval, il entroit dans la ville, non par la porte, mais par une brêche que l'on faisoit exprès à la muraille. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit suivi d'un nombreux cortege de personnes de toutes conditions, qui s'empressoient d'honorer ainsi son triomphe. Honneurs & récompenses accordés aux vainqueurs.

Un des plus honorables privileges qu'on accordoit aux vainqueurs, étoit le droit de préséance dans les jeux publics. Un second privilege, étoit d'être nourris aux dépens de leur patrie, & on les exemptoit de toute charge & de

toute fonction civile onéreuse; mais le plus intéressant, & le plus capable de donner de l'émulation & d'exciter de nobles efforts, c'étoit l'usage où l'on étoit de dater l'année par le nom du vainqueur qui par-là devoit se trouver à la tête de tous les fastes & de tous les actes publics passés pendant l'année de la victoire.

L'éloge des Athletes victorieux étoit chez les Grecs un des principaux sujets de la poësie lyrique. La sculpture se joignoit à la poésie pour éterniser le nom & la mémoire des Athletes. On érigeoit des statues en l'honneur des vainqueurs dans le lieu même où ils avoient été couronnés, & quelquefois aussi dans celui de leur naissance; & c'étoit ordinairement aux frais de la patrie du vainqueur. Y a-t-il quelque aiguillon plus puissant pour des gens qui n'avoient d'autre but que la gloire humaine?

Différence de goût qui étoit entre les Grecs & les Romains, par rapport aux spectacles.

Avant de terminer ce qui regarde les combats & les jeux qui étoient en si grand honneur dans la Grece, je crois qu'il sera de quelque utilité pour la jeunesse, de lui mettre sous les yeux la différence de goût qui étoit entre les Grecs & les Romains, sur la matiere dont il est ici question. Il est bon qu'elle

ſache, du moins en abrégé, combien ſur ce ſujet le caractere des Grecs étoit différent de celui des Romains.

Ceux ci, nourris dans la guerre & dans les combats, conſerverent toujours, malgré la politeſſe dont ils ſe piquoient, quelque choſe de leur ancienne férocité; & c'eſt pour cela que le ſang & le meurtre, dans leurs ſpectacles publics, faiſoient leur plus agréable divertiſſement. Dans les combats des gladiateurs, & celui des hommes contre les ours & les lions, le cri des mourants & le ſang humain qui couloit de toutes parts, fourniſſoient un agréable ſpectacle à tout un peuple, & au ſexe même naturellement tendre & compatiſſant, qui y aſſiſtoit en foule. Ils repaiſſoient leurs yeux homicides du cruel plaiſir de voir des hommes s'entre-tuer de ſang-froid, & de faire déchirer par les bêtes féroces, dans les temps des perſécutions, des vieillards, des enfants, des femmes, de tendres vierges dont l'âge & la foibleſſe excitent ordinairement la compaſſion dans les cœurs les plus durs.

Dans la Grece, ces combats étoient abſolument inconnus; & ſur la propoſition qu'on fit aux Athéniens d'établir dans leurs villes un combat de gladia-

teurs : *Renverſez donc auparavant*, s'écria Démonax * du milieu de l'aſſemblée, *renverſez l'autel que nos peres, il y a plus de mille ans, ont erigé à la miſericorde.* Un eſprit de modération, de douceur & d'humanité, qui faiſoit le caractere des Grecs, régnoit dans leurs ſpectacles. Leurs fêtes n'avoient rien de triſte & d'affligeant. Tout s'y terminoit par la joie, par l'amitié & la concorde. Ainſi on ne peut diſconvenir qu'ici les Grecs ne l'emportent infiniment ſur les Romains par la conduite, la ſageſſe & la modération.

Une ſeconde réflexion bien plus importante que la précédente, eſt que les jeunes gens doivent s'encourager à mener une vie ſobre, réglée & tempérante, qui doit être récompenſée d'une couronne incorruptible & immortelle, par la comparaiſon de ce que l'eſpérance d'une couronne corruptible faiſoit ſouffrir aux Athletes pour y parvenir.

* Célebre philoſophe.

ARTICLE V.

Des Combats d'esprit.

J'AI réservé pour la fin une derniere espece de combats, qui ne dépendoient en aucune sorte de la force, de l'agilité & de l'adresse du corps, qu'on peut appeller avec raison des combats d'esprit, où les orateurs, les historiens & les poëtes faisoient preuve de leur habileté. L'émulation dans ces sortes de disputes, étoit d'autant plus vive & plus allumée, qu'il s'y agissoit d'une victoire qui décidoit du mérite, de l'esprit & de la capacité, qui sont les avantages qu'on ambitionne avec le plus d'ardeur, & dont on est le moins disposé à céder la gloire aux autres.

Emulation des écrivains & des poëtes, pour disputer le prix.

Tous les écrivains se rendoient de toutes parts à Olympie pour y faire la lecture de leurs ouvrages, trouvant cette voie la plus courte & la plus sûre pour se faire en peu de temps une grande réputation. En effet, toutes les bouches de ceux qui avoient assisté aux jeux, étoient comme autant de trompettes qui faisoient retentir toute la Grece du nom & de la gloire de celui qui avoit

Lucian. in Hérod. p. 622. remporté le prix. C'eſt ce qui arriva à Hérodote, ce célebre hiſtorien : *Voilà*, crioit-on par tout où il paſſoit, *voilà celui qui a ſi dignement écrit nos hiſtoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés ſur les Barbares.*

Ce qui ſe paſſoit aux jeux Olympiques par rapport aux diſputes entre les poëtes, n'eſt rien en comparaiſon de l'ardeur & de l'émulation qui régnoit à Athenes ſur ce ſujet. La raiſon en eſt bien ſenſible : c'eſt que jamais nul autre peuple n'a montré tant d'ouverture d'eſprit, & n'a porté ſi loin le goût de l'éloquence, de la poéſie & des ſciences, la juſteſſe du ſentiment, la fineſſe de l'oreille, & même la délicateſſe ſur tous les raffinemens du langage. Il y avoit des juges ou commiſſaires nommés par l'État, devant qui les auteurs récitoient leurs ouvrages, ſoit comiques, ſoit tragiques. Ces juges donnoient leurs ſuffrages, & la piece qui avoit la pluralité des voix, étoit déclarée victorieuſe, couronnée comme telle, & repréſentée avec toute la pompe poſſible, aux frais de la République. Ce n'étoit pas toujours les meilleures pieces qui avoient la préférence ; mais dans

Coût extraordinaire des Athéniens pour le théâtre.

quel temps la brigue, le caprice, l'ignorance & les préjugés n'ont-ils pas eu lieu? Elien entre en mauvaise humeur contre les juges qui, dans une pareille dispute, n'assignerent que la seconde place à Euripide; & il les accuse, ou d'avoir jugé sans lumiere, ou de s'être laissés corrompre par argent. Il est aisé de concevoir quelle ardeur d'émulation ces disputes & ces récompenses publiques excitoient parmi les poëtes; & combien elles contribuerent à la perfection où la Grèce a porté les pieces dramatiques. *Elian. l. 2. c. 8.*

Différentes sortes de poëmes.

On appelle poëme dramatique, celui dans lequel on fait parler & agir sur le théâtre les personnages mêmes, à la différence du poëme épique où le poëte ne fait que raconter de son chef, indirectement & de suite, les aventures de ceux dont il parle. Il est naturel d'aimer les beaux récits de ce qui est arrivé de remarquable à des personnes illustres, ou à des nations entieres : voilà l'origine du poëme épique. Mais on est tout autrement touché d'entendre les personnages eux-mêmes, d'être appellés dans la confidence de leurs plus secrets sentiments, être le témoin, l'auditeur & le spectateur de leurs résolutions,

Epique.

Dramatique.

de leurs entrepriſes, de leurs ſuccès heureux ou malheureux. Lire & voir une action, ſont deux choſes bien différentes. Un acteur touche infiniment plus qu'une ſimple lecture; voilà l'origine du poëme dramatique, qui comprend la tragédie & la comédie. Elles avoient pris naiſſance l'une & l'autre chez les Grecs : auſſi les regardoient-ils comme des fruits nés de leur crû, dont ils ne pouvoient ſe raſſaſier. Cette avidité alloit encore plus loin dans Athènes qu'ailleurs.

Tragédie. Le but de la tragédie eſt de toucher vivement le ſpectateur, & de l'attendrir ſur les dangers, les troubles, les malheurs; en un mot ſur tout ce qui regarde les perſonnes illuſtres.

Boil. Art Poët.

Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante,
Envain vous étalez une ſcene ſavante.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher;
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

La comédie eſt, à proprement parler, une image de la vie commune. Son but eſt de montrer ſur le théâtre les défauts & les vices, en y attachant un ridicule qui les rend mépriſables, & ainſi d'inſtruire en divertiſſant : c'eſt le *miſcere utile dulci* d'Horace. C'eſt donc le ridicule, c'eſt-à-dire, la plaiſanterie qui doit dominer dans la comédie. Le mal eſt que, pour intéreſſer le ſpectateur, elle fait toujours uſage d'une paſſion bien plus dangereuſe que les défauts ridicules qu'elle entreprend de corriger.

Le théâtre perdit ſon antique fureur : Le même.
La comédie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre,
Et plus innocemment dans les vers de Menandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.

La tragédie doit ſa naiſſance aux fêtes de Bacchus, célébrées pendant les vendanges. Dans ces premiers commencements, le poëme tragique n'étoit qu'un tiſſu de contes bouffons, mêlés parmi

les chants du chœur qui entonnoit les louanges de ce dieu. Thespis y fit plusieurs changements : le premier fut de promener ses acteurs ; l'autre de les barbouiller de lie.

Le même. *Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,*
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

Les poëtes qui se sont le plus distingués dans ce genre de poésie, sont Eschyle, Sophocle & Euripide. Sous le premier, la tragédie prit une nouvelle forme. Il donna un masque à ses acteurs, leur chaussa le brodequin. Au lieu de charrette, il fit bâtir un théâtre médiocrement exhaussé, & changea entiérement le style, qui devint grave & sérieux ; au lieu qu'il étoit auparavant enjoué & burlesque.

Le même. *Eschyle dans le chœur jetta ses personnages ;*
D'un masque plus honnête habilla les visages :

Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paroître l'acteur de brodequins chaussé.

Sous Sophocle & Euripide, la tragédie acheva de se polir & de se perfectionner.

Pendant que la tragédie se perfectionnoit ainsi à Athènes, la comédie, qui forme la seconde espece du poëme dramatique, & qui jusques-là avoit été fort négligée, commença à être cultivée avec plus de soin. L'une & l'autre tire son origine du fonds même de la nature. Les progrès de la tragédie ne contribuerent pas peu à ceux de la comédie. Comédie.

Des succès fortunés du spectacle tragique, Boil.
Dans Athènes naquit la comédie antitique.

Elle prit à Athènes, en différents temps, trois différentes formes, tant par le génie des poëtes, que par les loix des magistrats qui y apporterent différents changements. La comédie qu'Horace appelle la *vieille*, tenoit quelque chose de sa premiere origine & de la Ancienne.

liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des bouffonneries & des injures aux passants du haut du chariot de Thespis. Quoique devenue réguliere dans son plan, & digne d'un grand théâtre, elle n'en étoit pas plus réservée. Nul n'étoit épargné dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi libertine que l'étoit alors Athènes. Généraux, magistrats, gouvernement, dieux mêmes, tout étoit livré à la bile satyrique des poëtes; & tout étoit bien reçu, pourvu que la comédie fût réjouissante & assaisonnée du sel attique. Trois poëtes sur-tout illustrerent la comédie ancienne : Eupolis, Cratinus & Aristophane. A cette comédie satyrique & mordante, succéda la moyenne.

Moyenne. Celle-ci ne nomma plus personne sur le théâtre, conformément à la loi qu'en avoient faite les Magistrats. Elle se mit à saisir le ridicule dans les hommes, & à tracer des caracteres vrais & reconnoissables, de sorte qu'elle gagna l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des poëtes & la malice des spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, & aux autres celui de deviner juste en nommant

Nouvelle. les masques. Elle dura dans cet état

jusqu'au temps d'Alexandre, qui réfréna cette licence des poëtes qui s'augmentoit de jour en jour : & c'est ce qui donna naissance à la nouvelle comédie, &, à proprement parler, à la belle comédie qui est, comme j'ai déja dit, une image naturelle de la vie commune.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir, Boil.
S'y vit avec plaisir ou crut ne s'y pas voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare souvent tracé sur son modele ;
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

C'est à Ménandre que le théâtre Athénien doit sa perfection pour cette partie. Au jugement de Quintilien, ce poëte, par la beauté de ses ouvrages, a obscurci ou plutôt effacé la gloire de tous ceux qui ont écrit dans le même genre.

Eschyle, comme nous l'avons déja remarqué, fut le premier qui s'avisa de construire un théâtre permanent & solide, & de l'orner de décorations

Description du théâtre des anciens.

convenables. Il fut d'abord composé de planches ainsi que les amphithéâtres, qui s'élevoient par degrés. Mais ceux-ci étant venus un jour à fondre tout-à-coup parce qu'ils étoient trop chargés, cet accident engagea les Athéniens, fort entêtés de spectacles, à élever ces théâtres superbes, imités ensuite par les Romains.

Mémoir. de l'Académ. des Insc. Tom. 1. p. 139. &c.

Le théâtre des anciens se divisoit en trois principales parties qui formoient, pour ainsi dire, trois différents départements; celui des acteurs, qu'ils appelloient en général la scene; celui des spectateurs, qu'ils nommoient particulierement le théâtre, qui devoit être d'une grande étendue, puisqu'à Athènes il contenoit plus de trente mille personnes; & l'orchestre qui étoit chez les Grecs le département des mimes & des danseurs : mais chez les Romains, il servoit à placer les sénateurs & les vestales.

Strab. l. 9. p. 395. Herod. l. 8. c. 65.

L'enceinte des théâtres étoit d'un côté circulaire, formée par un grand demi-cercle, & quarrée de l'autre. L'espace compris dans le demi-cercle étoit la partie destinée aux spectateurs, où étoient les sieges qui alloient tous en montant par différents étages jusqu'au

plus haut faîte du bâtiment. Le quarré-long qui étoit vis-à-vis, étoit réservé pour les acteurs. Enfin l'intervalle qui restoit au milieu, étoit ce qu'ils appelloient l'orchestre.

Les grands théâtres avoient trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres, qui formoient le corps de l'édifice, & qui faisoient aussi trois étages de dégrés. Du dernier de ces portiques, qui étoit le plus élevé, les femmes voyoient le spectacle à couvert des injures de l'air & du soleil. Le reste du théâtre étoit découvert, & les représentations se faisoient en plein air. Chaque étage étoit de neuf degrés, en comptant le palier qui en faisoit la séparation, & qui servoit à tourner à l'entour. Ce palier contenoit deux dégrés, de sorte qu'il n'en restoit plus que sept où l'on pût s'asseoir; & chaque étage n'avoit par conséquent que sept rangs de sieges. Ils avoient quinze à dix-huit pouces de haut, & le double à-peu-près de largeur.

Tous les étages de dégrés étoient divisés en deux manieres; dans leur hauteur, par des paliers qui séparoient ces étages, & que les Latins nommoient *præcinctiones*; & dans leur circonféren-

ce, par des escaliers particuliers à chaque étage, qui les coupoient en ligne droite, & qui tendoient tous au centre du théâtre. Derriere ces étages de dégrés, il y avoit des corridors ouverts par où le peuple venoit en foule. Pour augmenter la force de la voix des acteurs, on avoit imaginé des vases d'airain, placés sous les dégrés du théâtre.

L'orchestre étoit divisé en trois parties. La premiere & la plus considérable retenoit le nom d'orchestre, ορχῆστρα. C'étoit la partie affectée aux mimes, aux danseurs, & à tous les acteurs subalternes qui jouoient dans les entre-actes & à la fin de la représentation. La seconde s'appelloit θυμέλη, parce qu'elle étoit quarrée & faite en forme d'autel. C'étoit le poste des chœurs. La troisieme étoit pour la symphonie, & s'appelloit ὑποσκήνιον, au bas de la scene ou du théâtre principal.

La scene se subdivisoit également en trois parties. La premiere, nommée principalement scene, étoit une grande face de bâtiment qui s'étendoit d'un côté du théâtre à l'autre, & sur laquelle se plaçoient les décorations. Cette façade avoit à ses extrémités deux petites aîles en retour, & de l'une à l'autre

desquelles s'étendoit une grande toile qui s'abaissoit pour ouvrir la scene, & se levoit dans les entre-actes pour préparer le spectacle suivant.

La seconde, nommée προσκηνιον ou λογειον par les Grecs, & par les Latins *proscenium* & *pulpitum*, étoit un grand espace libre au-devant de la scene, où les acteurs venoient jouer la piece, & qui, par le moyen des décorations, représentoit une place publique, un simple carrefour, ou quelque endroit champêtre; mais toujours un lieu à découvert.

La troisieme partie étoit un espace ménagé derriere la scene, appellée παρασκηνιον. C'étoit où s'habilloient les acteurs, où l'on serroit les décorations, & où étoit placée une partie des machines.

Comme il n'y avoit que les portiques & le bâtiment de la scene qui fussent couverts, on étoit obligé de tendre sur le reste du théâtre, des voiles soutenus par des mâts & par des cordages, pour défendre les spectateurs de l'ardeur du soleil. Mais comme ces voiles n'empêchoient pas la chaleur causée par la transpiration & les haleines d'une

ſi nombreuſe aſſemblée, les anciens avoient ſoin de la tempérer par une eſpece de pluie dont ils faiſoient monter l'eau juſqu'au-deſſus des portiques, & qui, retombant en forme de roſée par une infinité de tuyaux cachés dans les ſtatues qui régnoient autour du théâtre, ſervoit non-ſeulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces, cette pluie étant toujours de l'eau de ſenteur.

Ceux qui voudront pleinement être au fait de tout ce qui concerne les ſpectacles des anciens, le trouveront traité à fond dans l'ouvrage que nous en a donné le R. P. Brumoi, jéſuite; ouvrage rempli d'une profonde & ſage érudition, & de réflexions toutes neuves tirées de la nature même des poëmes dont il eſt parlé.

Réflexions au ſujet des ſpectacles.

On pourroit marquer les cauſes du déclin & de la corruption d'Athènes; mais il n'en eſt peut-être pas qui y ait plus contribué que la paſſion de ce peuple pour les repréſentations du théâtre.

Le goût ou plutôt la fureur des spectacles, étoit portée à Athènes à un tel excès, que le fonds des armements de terre & de mer se consumoit en ornements de théâtre, à enrichir des poëtes & des comédiens, & à célébrer des jeux & des fêtes. Après cela, est-il surprenant qu'une vie aussi douce & aussi délicieuse ait amolli le cœur des Athéniens; que la valeur militaire, comme leur reproche un auteur, n'ait plus été comptée pour rien chez eux; qu'on n'ait plus applaudi aux grands capitaines; & qu'il n'y ait plus eu d'acclamations & de louanges que pour les bons poëtes & pour les excellents comédiens? Ce n'étoient plus ces Athéniens de Marathon, de Salamine & de Platée. Quel prodigieux changement! Il est vrai qu'il n'avoit pas été subit, & qu'ils étoient venus par dégrés à cet excès de relâchement. D'abord, on eut beaucoup d'attention à conserver le respect pour les bonnes mœurs, & on montra dans plusieurs occasions une extrême délicatesse sur ce point. Mais enfin, amollis & efféminés par le goût excessif pour le théâtre & les délices qui régnoient dans leur ville, les poëtes franchirent bientôt cette barriere; & les Athéniens

Passion pour le théâtre, l'une des principales causes du déclin, du relâchement & de la corruption d'Athènes.

Just.

achetterent le plaiſir de rire aux dépens de l'honnêteté, de la probité & de leur ancienne gloire : car, on doit regarder ſans exagération la paſſion des Athéniens pour les repréſentations du théâtre, comme le tombeau des bonnes mœurs, de la gloire & de la liberté d'Athènes.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE HUITIEME.

Hiſtoire des Perſes & des Grecs.

CE livre comprend l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, ſous le regne de Darius premier, & de Xerxès premier, pendant l'eſpace de quarante-huit ans, depuis l'an du monde 3483, juſqu'à l'an 3531.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Darius jointe à celle des Grecs.

ARTICLE I.

An. M. 3481. Av. J. C. 521. *Hérod. l. 6. c. 98. Valer. Max. l. 9. c. 2.*

DARIUS s'appelloit auparavant Ochus. Il prit le nom de Darius, qui ſignifie en langue Perſanne, un vengeur, un homme qui s'oppoſe aux entrepriſes de quelqu'un, peut-être parce qu'il avoit arrêté & puni l'inſolence du Mage. Quand Darius fut monté ſur le trône, il épouſa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atoſſe & Artiſtone. La premiere avoit été d'abord femme de Cambyſe ſon propre frere, & enſuite du mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artiſtone étoit encore fille lorſqu'il l'épouſa; & ce fut de toutes ſes femmes celle qu'il aima le plus. Il épouſa encore Parmys, fille du véritable Smerdis, & Phédime, fille d'Ottane, par l'adreſſe de laquelle l'impoſture du mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre

Mariage de Darius.

nombre d'enfants de l'un & de l'autre sexe.

Ce prince voulut transmettre aux siècles futurs sa reconnoissance pour son écuyer par l'industrie duquel il avoit été placé sur le trône. Il se fit ériger une statue équestre avec cette inscription : *Darius, fils d'Hystaspe, a acquis le royaume de Perse par le moyen de son cheval & d'Oebarès son écuyer.* Il y a dans cette inscription une simplicité & une sincérité qui ressent tout-à-fait le caractere des temps anciens, & qui est fort éloigné du faste du nôtre.

Un des premiers soins de Darius, quand il se vit affermi sur le trône, fut de régler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ses finances. Ce prince comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples. *Hérod. l. 3. 89-97.*

Imposition de tributs.

L'histoire observe que Darius, en imposant ces tributs, montra une grande sagesse & une grande modération. Il fit tenir les principaux de chaque pro- *Plutar. in Apophtegm. p. 172.*

vince, qui en connoissoient le fort & le foible ; & il leur demanda, si une certaine somme qu'il proposoit à chacun d'eux, n'excédoit point leurs forces. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabattit pourtant la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deçà des justes bornes, que de s'exposer peut-être à passer au de-là : ne voulant pas, disoit-il, accabler ses sujets, mais tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'Etat. Modele admirable & digne d'être imité par tous les princes. Malgré une si étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses qui avoient donné à Cyrus le surnom de pere, à Cambyse celui de maître, n'en trouverent point d'autre pour caractériser Darius, que celui de marchand, de courtier.

Insolence & punition d'Intapherne.

Après la mort du Mage, on étoit convenu que les seigneurs Persans qui avoient conspiré contre lui, outre plusieurs marques de distinction, auroient les entrées libres chez le roi en tout temps, excepté lorsqu'il seroit seul avec

Herod. l. 3. c. 118-119.

la reine. Intapherne, à qui l'on avoit refusé pour cette raison de l'admettre, transporté de colere contre les officiers du palais, les maltraita d'une maniere étrange, leur ayant balafré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les seigneurs; mais ayant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfants & tous ceux de sa famille, & les fit condamner à mort; confondant par un excès aveugle de sévérité, les innocents avec les coupables. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, & ne cessant d'implorer la clémence du roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, & lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un grand embarras pour cette dame infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix, où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentiments que la nature doit inspirer à une mere & à une femme, étonna le roi; & comme il lui en fit demander la

raison, elle répondit qu'un second mariage pouvoit lui procurer un mari & des enfants ; mais que son pere & sa mere étant morts, elle ne pouvoit recouvrer un frere. Darius, outre son frere, lui accorda l'aîné de ses enfants.

Maladie & guérison de Darius.

Quelque temps après, Darius étant tombé de cheval à la chasse, se donna une violente entorse au pied, & son talon se déboîta. Les Egyptiens, qui passoient alors pour les plus habiles médecins, & dont la cour étoit pourvue, entreprirent de le guérir ; mais ils s'y prirent si mal-adroitement & si durement, qu'ils lui causerent des douleurs incroyables, & une insomnie de sept jours & de sept nuits, qui commençoit à faire craindre pour la vie du roi. Quelqu'un pour lors indiqua Démocede, célebre médecin de Crotone de la grande Grece en Italie. Il étoit actuellement dans les prisons du roi de Perse, parce qu'il avoit été attaché à Oretes, satrape de Lydie, que le roi avoit fait mourir à cause de l'abus qu'il faisoit de son autorité. On fit donc venir ce médecin pour traiter le prince. Il commença par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remede fut prompt. Le sommeil revint au roi, en

Hérod. l. 3. p. 129. 130.

Démocede. *Ibid. p. 131. 132.*

peu de jours il fut parfaitement guéri, & le talon fut remis à sa place. Démocede, depuis la guérison du roi, devint fort puissant à la cour; mais une seconde cure sur Atosse attaquée d'un cancer au sein, contribua encore beaucoup à augmenter la réputation, les richesses & le crédit de Démocede. Ce médecin au reste avoit un amour si démesuré pour sa patrie, que tous les bons traitements qu'il recevoit à la cour du roi de Perse, ne furent pas capables de la lui faire oublier. Il profita de la premiere occasion favorable pour s'échapper, & il retourna dans sa patrie. Il s'y établit & épousa la fille de Milon, célebre Athlete de Crotone.

La troisieme année de ce prince, les Samaritains, ennemis éternels des Juifs, leur suscitérent de nouvelles affaires. Ils avoient obtenu contr'eux, sous les regnes précédents, & leur avoient fait signifier une défense de passer outre, à la construction du temple; mais sur les vives instances & exhortations des prophetes, les Israélites avoient repris l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, & le poussoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours

Edit de Darius pour la construction du temple de Jérusalem.

AN. M. 3485. AV. J. C. 519.

Esdr. c. 5. 6.

à leurs artifices ordinaires pour y mettre obstacle. Ils s'adressèrent à Thatanaï, gouverneur de la province. Sur leurs plaintes, il monta à Jérusalem, & demanda aux anciens des Juifs, qui leur avoit permis d'entreprendre cet ouvrage ? Ceux-ci lui ayant produit l'édit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même, qui y fût contraire ; mais il en écrivit au roi pour savoir quelle seroit sa volonté sur ce sujet. Il lui exposa le fait de bonne-foi. Il lui marquoit, que les Juifs alléguoient en leur faveur l'édit de Cyrus, & le pria d'ordonner que l'on consultât les registres, pour savoir si en effet Cyrus avoit donné un tel édit, & qu'il lui plût de lui marquer ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre. Darius fit faire cette recherche, & l'édit fut trouvé à Ecbatane, où Cyrus étoit lorsqu'il le donna. Comme il étoit plein de respect pour la mémoire de Cyrus, il le confirma, & en fit dresser un nouveau, où celui de Cyrus étoit rappellé. Ce motif est très-louable, & paroît très-naturel ; mais l'Ecriture nous apprend que ce qui détermina réellement le roi à prendre ce parti, fut que Dieu même agit, en cette occasion, sur

son esprit & son cœur, & le rendit favorable aux Juifs. * C'étoit fait du peuple Juif, si, dans cette occasion, on n'avoit écouté que leurs ennemis, & qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier.

Darius fit paroître de la reconnoissance dans une occasion qui lui fait aussi beaucoup d'honneur. Sylon, frere de Polycrate, tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il avoit témoigné beaucoup d'envie, & dont Syloson n'avoit jamais voulu recevoir le prix. Darius étoit alors simple officier dans les gardes de Cambyse. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suze, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec à qui le roi avoit obligation. Darius surpris de cette annonce, le fit entrer. Il reconnut que c'étoit son bienfaiteur, loua sans honte sa générosité, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & beaucoup d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson demandoit; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au roi de vouloir

Herod. l. 3, c. 139-146.

* Converterat Dominus cor regis Assur ad eos, ut adjuvaret manus eorum in opere domûs Domini Dei Israël. *Esdr.*

l'y rétablir; mais sans répandre le sang des citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie & avec succès.

Révolte de Babylone. An. M. 3488. Av. J. C. 516. *Hérod. l. 3. c. 150-160.*

Au commencement de la cinquieme année de Darius, arriva la révolte de Babylone, dont la réduction lui coûta vingt mois de siege. Cette ville, autrefois maîtresse de l'Orient, ne pouvant plus supporter le joug des Perses, surtout depuis que le siege de l'Empire avoit été transféré à Suze, fit secrétement, pendant quatre ans, toutes sortes de préparatifs de guerre. Lorsque les Babyloniens crurent leur ville suffisamment pourvue, ils leverent l'étendart de la rébellion; ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces.

Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps les provisions, & soutenir plus vigoureusement le siége, prirent la résolution la plus désespérée & la plus barbare dont on eut jamais ouï parler: ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblerent donc toutes les femmes & tous les enfants,

& les étranglerent. Il fut seulement permis à chaque homme, de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, & une servante pour faire l'ouvrage de la maison. Après cette cruelle exécution, se croyant pleinement en sûreté, ils insultoient du haut des murs aux Perses, & les accabloient d'injures. Ceux-ci, pendant dix-neuf mois, mirent en usage tout ce que la ruse & la force peuvent dans les siéges, & noublierent pas le moyen qui avoit si heureusement réussi à Cyrus, en détournant le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles : & Darius commençoit presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagême inoui jusques-là, lui en ouvrit les portes. Le voici.

Darius fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands seigneurs de sa cour, qui avoit avec lui conspiré contre les mages ; de le voir, dis-je, tout couvert de sang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. Se levant de son trône, il s'écria : hé ! qui a pu vous traiter ainsi ? Vous-même, seigneur, reprit Zopyre. » Le desir de » vous rendre service, m'a réduit en

» cet état. Persuadé que vous ne vou-
» driez jamais y consentir, je n'ai pris
» conseil que de mon zele ». Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avoit de passer chez les ennemis, & convint avec lui de tout ce qu'il faudroit faire. Ce ne fut point sans une douleur extrême, que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, & ayant dit qui il étoit, il y fut admis. On le conduisit au conseil. Là il exposa son malheur, & la cruauté que Darius avoit exercée à son égard, parce qu'il lui conseilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui seroit impossible de prendre. Il fit offre de ses services, ajoutant qu'ils pourroient n'être pas inutiles aux assiégés; parce qu'il étoit instruit de tous les desseins des Perses, & que le desir de la vengeance lui inspiroit un nouveau courage, & de nouvelles lumieres. Le nom & le visage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroissoit, son sang, ses plaies faisoient foi pour lui, & attestoient, par des preuves non suspectes, la vérité de tout ce qu'il avançoit. On se fia donc pleinement à lui, & on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une premiere sortie, il fit périr

mille hommes des assiégeants. Quelques jours après, il en tua le double. Une troisieme fois, quatre mille demeurerent sur la place. Tout cela se faisoit de concert. Chez les Babyloniens on ne parloit que de Zopyre : c'étoit à qui l'exalteroit le plus ; & les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faisoit, & le bonheur qu'on avoit de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, & on lui confia la garde des murailles. Darius, ayant fait approcher son armée dans le temps & vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit ; & le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'auroit jamais pu prendre, ni par assaut, ni par famine.

Quelque puissant que fût Darius, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement le service que venoit de lui rendre Zopyre, & il répétoit souvent, qu'il auroit sacrifié de bon cœur cent Babylones, s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente, & le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet.

Dès que Darius se vit en possession de Babylone, il fit enlever les cent portes & abattre les murailles de cette superbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore se révolter dans la suite. Il pouvoit, en usant des droits du vainqueur, exterminer tous les citoyens ; mais il se contenta de faire pendre trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte, & pardonna à tout le reste. Et, pour empêcher que la ville ne fût bientôt sans habitants, il y envoya, de toutes les provinces de l'Empire, cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient si cruellement défaits au commencement du siége. Voilà quel fut le sort de Babylone, & la maniere dont Dieu vengea, sur cette ville impie, le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs ; en attaquant, sans raison, un peuple libre ; en détruisant son gouvernement, ses loix, son culte ; en l'arrachant à sa patrie, pour le transporter dans un pays étranger ; en le chargeant des travaux les plus humiliants de la servitude, & employant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

ARTICLE II.

Darius se prépare à marcher contre les Scythes.

APRÈS la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de pays qui est entre le Danube & le Tanaïs. Les historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs & du caractere des Scythes d'Europe, dont il s'agit ici, en parlent avec éloge. Justin nous les représente comme des gens qui vivoient dans une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus : mais ils ne connoissoient pas non plus les vices. La justice y étoit observée par le goût & le caractere de la nation, & non par la contrainte des loix, qu'ils ignoroient. * Le lait & le miel faisoient leur principale nourriture. Ils habitoient sous des tentes, qu'ils rouloient sur des chariots, dans lesquels ils transportoient leurs femmes & leurs enfants. Il ne desiroient, ni l'or ni l'argent, dont une

Digression sur les mœurs des Scythes.

AN. M. 3490. AV. J. C. 514.

Hérod. l. 4. c. 1.

Justin. l. 2. c. 5.

* Justitia gentis ingeniis culta non legibus. *Just.*

heureuse ignorance leur cachoit l'usage. Revêtus de peaux de bêtes, & vivant sans maisons, ils ne faisoient nul cas de ce qui étoit en grand honneur parmi tous les peuples policés.

Justin termine le portrait des Scythes, par une réflexion bien sensée. C'est une chose bien surprenante, dit-il, qu'un naturel heureux, destitué du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération & une sagesse où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissements de leurs législateurs, ni par les préceptes de leurs philosophes; & que les mœurs d'une nation barbare, soient préférables à celles de ces peuples, cultivés & polis par les arts & par les sciences. Tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connoissance de la vertu *!

Plut. de garrul. p. 511. Les peres croyoient, avec raison, laisser à leurs enfants une précieuse succession, en leur laissant la paix & l'union entr'eux. Un de leurs rois, qui s'appelloit Scylure, se voyant près de mourir, fit venir ses enfants; &, leur

* Tanto plus illis proficit vitiorum ignorantia, quàm istis cognitio virtutis.!

préſentant à tous ſucceſſivement un faiſceau de dards liés fortement enſemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fiſſent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faiſceau fut délié, ils rompirent tous les dards ſans peine; voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra, parmi vous, la concorde & l'union.

Il ſemble que tous les auteurs anciens ſe ſoient diſputés à l'envi la gloire de relever, par de magnifiques éloges, l'innocence de mœurs qui régnoit parmi les Scythes. Voici comment Horace parle des dames de ce pays-là. Chez les Scythes, les belles-meres, loin de faire tort aux enfants du premier lit, les ménagent avec bonté, & ne ſe permettent pas d'attenter à leur vie. Les femmes ſont en garde contre les diſcours ſéduiſants de ceux qui cherchent à les corrompre, & ne tirent point de leur dot, le droit de maîtriſer leurs maris. La plus grande dot d'une fille, c'eſt la vertu de ſes pere & mere; c'eſt ſon inviolable attachement pour ſon époux, & l'éloignement qu'elle a pour tout autre; c'eſt enfin la perſuaſion où elle eſt, que

l'infidélité est un crime, & que la mort en est le salaire *.

On seroit assez tenté de croire que ce portrait, que nous venons de faire des Scythes, est flatté, & que Justin, aussi-bien qu'Horace, leur prêtent des vertus qu'ils n'avoient point: mais toute l'antiquité leur rend le même témoignage, & Homere, dont le suffrage doit être d'un grand poids, les appelle les plus justes des hommes. Le commerce qu'ils eurent dans la suite avec les Grecs & les Romains, causa la ruine entiere de leurs mœurs, & les transforma en d'autres hommes. C'est contre ces Scythes, encore entiers & dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes.

Expédition de Darius contre les Scythes.

La raison ou plutôt le prétexte de cette guerre, étoit de punir ces peuples de l'invasion que leurs ancêtres

* *Illic matre carentibus*
Privignis mulier temperat innocens;
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna parentium
Virtus & metuens alterius viri
Certo fœdere castitas;
Et peccare nefas, aut pretium est mori.

Liv. 3. Od. 24

avoient faite autrefois dans l'Asie : prétexte également frivole & ridicule, qui reveille une vieille querelle, passée il y avoit environ six vingt ans. Aussi n'étoit-ce qu'un prétexte ; car Darius n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes.

Son frere Artabane pour qui il avoit un grand respect, & qui, de son côté, n'avoit pas moins de zele pour les véritables intérêts du roi, se crut obligé, dans cette occasion, de lui découvrir ses sentiments avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. Il lui représenta avec force la difficulté, l'injustice & l'inutilité de cette expédition, dont le succès même ne pouvoit être d'aucun avantage pour son Empire & pour ses troupes ; puisqu'il alloit combattre contre un peuple qui étoit sans villes, sans maisons, sans établissements, sans richesses. *Hérod. l. 4. c. 82-96.*

» Grand prince, lui dit-il, ceux qui » forment quelque grande entreprise, » doivent considérer avec soin si elle » sera utile, ou préjudiciable à l'Etat : » si l'exécution en sera aisée ou diffi- » cile ; si elle pourra contribuer ou » nuire à leur gloire : enfin si elle est

» conforme ou contraire aux regles de
» la juſtice. Je ne vois point, ſeigneur,
» quand même vous ſeriez aſſuré du
» ſuccès, quel avantage vous pourriez
» attendre de la guerre que vous en-
» treprenez contre les Scythes. Ce ſont
» des peuples ſéparés de votre Empire
» par de longs eſpaces de terre & de
» mer; qui habitent de vaſtes déſerts;
» qui ſont ſans villes, ſans maiſons,
» ſans établiſſements, ſans richeſſes.
» Qu'y a-t-il à gagner pour vos troupes
» dans une telle expédition, ou plutôt
» que n'y a-t-il point à perdre? Accou-
» tumés, comme ils ſont, à paſſer d'une
» contrée dans une autre, s'ils s'aviſent
» de prendre la fuite devant vous, non
» par crainte ou par lâcheté, car ils
» ſont très-courageux & très-agguerris;
» mais dans le deſſein de haraſſer &
» de ruiner votre armée par de con-
» tinuelles & de pénibles courſes; que
» deviendrons-nous dans un pays in-
» culte, ſtérile & dénué de tout; où
» nous ne trouverons ni fourrage pour
» nos chevaux, ni nourriture pour nos
» ſoldats? Je crains, ſeigneur qu'une
» fauſſe idée de gloire, & des conſeils
» flatteurs, ne vous précipitent dans
» une guerre qui pourra tourner à la

» honte de la nation. Vous jouiſſiez
» d'une paix tranquille au milieu de
» vos peuples, dont vous faites l'ad-
» miration & le bonheur. Vous ſavez
» que les Dieux ne vous ont placé ſur
» le trône, que pour être le coadju-
» teur, ou plutôt, le miniſtre de leur
» bonté, encore plus que de leur puiſ-
» ſance. Vous vous piquez d'être le
» protecteur, le tuteur, le pere de vos
» ſujets; & vous nous répétez ſouvent,
» parce que vous le penſez ainſi, que
» vous ne vous croyez roi; que pour
» les rendre heureux. Quelle joie pour
» vous, grand prince, d'être la ſource
» de tant de biens, & de faire vivre, à
» l'ombre de votre nom, tant de peu-
» ples dans un ſi aimable repos! La
» gloire d'un roi qui aime ſon peuple,
» & qui en eſt aimé; qui, loin de
» faire la guerre aux nations voiſines
» ou éloignées, les empêche de l'avoir
» entr'elles, n'eſt-elle pas infiniment
» plus touchante que celle de ravager
» la terre, en répandant par-tout le
» carnage, le trouble, l'horreur, la
» conſternation, le déſeſpoir? Mais un
» dernier motif doit encore faire plus
» d'impreſſion ſur votre eſprit que tous
» les autres; c'eſt celui de la juſtice.

» Vous n'êtes point, graces aux Dieux, » de ces princes qui ne reconnoissent » d'autre loi que celle du plus fort, » & qui regardent comme un privilege » attaché à la royauté, à l'exclusion » des simples particuliers, d'envahir le » bien d'autrui. Vous ne faites point » consister votre grandeur à pouvoir » tout ce que vous voulez ; mais à ne » vouloir que ce que vous pouvez » selon les loix, & ce que vous devez. » En effet, sera-t-on injuste & ravis- » seur, quand on ne prend que quel- » ques arpents de terre à son voisin ; » & sera-t-on juste, sera-t-on un héros, » quand on usurpe & qu'on envahit » des provinces entieres ? Or, j'ose » vous demander, seigneur, quel titre » avez-vous sur la Scythie ? Quel tort » vous ont fait les Scythes ? Quel rai- » son pouvez-vous alléguer pour leur » déclarer la guerre ? Celle que vous » avez portée contre les Babyloniens » étoit en même temps & nécessaire » & juste : aussi les Dieux l'ont-ils fa- » vorisée d'un heureux succès. C'est à » vous, seigneur, de juger si celle que » vous entreprenez maintenant a les » mêmes caracteres ».

Il n'y avoit que le zele généreux d'un

frere uniquement occupé de la gloire de ſon prince & du bien public, qui pût inſpirer une telle liberté ; mais auſſi, il n'y avoit, du côté du prince, qu'une parfaite modération capable de la ſouffrir. Darius, comme Tacite * le remarque d'un grand Empereur, avoit ſu joindre deux choſes, qui, pour l'ordinaire, ſont inalliables ; la ſouveraineté & la liberté. Loin de ſe choquer de celle que ſon frere avoit priſe, il le remercia de ſon conſeil, mais n'en profita pas : l'engagement étoit pris. Il partit de Suze, à la tête d'une armée de ſept cents mille hommes : ſa flotte étoit de ſix cents vaiſſeaux, compoſée principalement d'Ioniens & d'autres nations Grecques, qui habitoient les côtes de l'Aſie mineure. Il marcha vers le Boſphore de Thrace, qu'il paſſa ſur un pont de bateaux. De-là, il ſe rendit ſur le Danube, appellé autrement Iſter, qu'il paſſa également ſur un pont de même ſtructure. Il érigea en pluſieurs endroits de ſon paſſage des colonnes, avec des inſcriptions magnifiques, dans l'une deſquelles il s'appelloit, *le meil-*

* Nerva Cæſar res olim diſſociabiles miſcuit ; principatum ac libertatem. *Tacit. in vit. Agricol. c.* 3.

leur & le plus beau de tous les hommes. Quelle vanité ! quelle petiteſſe !

Ibid. c. 102. 118-132. Dès que les Scythes eurent appris que le roi de Perſe marchoit contr'eux, ils prirent la ſage précaution de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfants, en les faiſant paſſer ſur des chariots, vers les parties les plus ſeptentrionales, avec tous leurs troupeaux. Ils avoient eu ſoin auſſi de boucher tous les puits & toutes les fontaines, & de conſumer tous les fourrages, dans les lieux où les Perſes devoient paſſer. Enſuite, ils vinrent au devant d'eux, non pour leur livrer combat ; mais pour les attirer dans l'intérieur du pays. En effet, dès que les Perſes paroiſſoient vouloir les attaquer, ils ſe retiroient toujours, en avançant dans le pays.

Darius, fatigué par ces longues courſes, qui ruinoient ſon armée, envoya un héraut au roi des Scythes, appellé Indathyrſe, & lui dit par ſa bouche : » Prince des Scythes, pourquoi fuis tu » continuellement devant moi ? Que » ne t'arrêtes-tu enfin, ou pour me » donner bataille, ſi tu te crois en état » de me réſiſter ; ou, ſi tu te ſens trop » foible, pour reconnoître ton maître

» en lui préſentant la terre & l'eau ». Les Scythes étoient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, & ennemis déclarés de tout eſclavage. Indathyrſe répondit ainſi : » Si je fuis devant toi, » Prince des Perſes, ce n'eſt pas que je » te craigne, je ne fais autre choſe » maintenant, que ce que j'ai coutume de faire en temps de paix. » Nous n'avons, nous autres Scythes, » ni villes ni terres à défendre. Si tu » veux nous forcer au combat, viens » attaquer les tombeaux de nos peres, » & tu ſentiras qui nous ſommes. Pour » la qualité de maître que tu prends, » gardes-là pour d'autres que pour les » Scythes. Je ne reconnois pour maître » que le grand Jupiter, l'un de mes » aïeux, & la Déeſſe Veſta ».

Plus Darius s'engageoit dans l'intérieur de la Scythie, plus il avoit à ſouffrir. Son armée étoit réduite à une fort grande extrêmité, lorſqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour préſents à Darius un oiſeau, une ſouris, une grenouille, & cinq fleches. Il demanda ce que ſignifioient ces préſents. L'officier répondit qu'il avoit ordre de les lui offrir, & rien de plus ; que c'étoit à lui d'en

pénétrer la signification. Ce prince conclut d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la souris & la grenouille ; leur cavalerie qui avoit la légéreté des oiseaux ; leurs propres personnes & leurs armes désignées par leurs fleches. Gobryas, l'un des sept conjurés contre le Mage, donna un autre sens à l'énigme. » Sachez, dit-il » aux Perses, que si vous ne vous en- » volez dans l'air comme les oiseaux, » ou si vous ne vous cachez dans la » terre comme les souris, ou si vous » ne vous enfoncez dans l'eau comme » les grenouilles, vous ne pourrez » échapper aux fleches des Scythes ».

Strab. l. 7. p. 305. & l. 16. p. 837. Herod. l. 4. c. 134. 140.

En effet, l'armée conduite dans un pays inculte, désert & absolument destitué d'eau, se trouva exposée à un danger presque inévitable de périr, & Darius lui-même ne fut pas exempt de ce péril ; ce qui le fit renoncer sans délibérer davantage à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour ; & pour tromper l'ennemi, les Perses allumerent beaucoup de feux à l'ordinaire, & ayant laissé dans le camp les vieillards & les malades, avec les ânes qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour gagner le Danube.

Danube. Les Scythes ne s'en apperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur-le-champ un gros détachement pour aller vers le Danube ; & comme ils connoissoient parfaitement les chemins, ils arriverent au pont long-temps avant les Perses. Ils presserent vivement les Ioniens, à qui Darius avoit confié la garde du pont, de le rompre.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade Athénien, prince de la Chersonnese de Thrace, & qui depuis s'acquit tant de gloire par la célebre victoire de Marathon sur les Perses, fut d'avis de rompre le pont. Tous les autres chefs penserent comme lui, à l'exception d'Hystiée, Tyran de Mylet, qui ramena tout le monde à un avis contraire. Il fut donc résolu que l'on ne romproit pas le pont, & qu'on attendroit le roi. Ce prince arriva de nuit au pont du Danube, qu'il repassa heureusement. Il traversa ensuite le Bosphore avec le reste de son armée, & se retira à Sardes, où il passa l'hiver pour rafraîchir ses troupes, qui avoient extrêmement souffert dans cette expédition aussi malheureuse que mal concertée.

Darius, de retour à Sardes, ayant été pleinement informé qu'il devoit son *Hérod. l. 5. c. 11. & 23.*

ſalut & celui de toute ſon armée à Hyſtiée, qui avoit perſuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont ſur le Danube, le fit venir à ſa cour, & lui dit de demander hardiment la récompenſe qu'il ſouhaitoit. Hyſtiée lui demanda Mircine d'Edonée, ſur le Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir ſa demande ; il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace après avoir fait équiper une flotte. Dès qu'il eut pris poſſeſſion de ſon nouveau territoire, il s'appliqua ſur-le-champ à exécuter l'entrepriſe qu'il avoit projettée, d'y bâtir une ville.

Ibid. c. 23-25. Mégabyſe, qui étoit alors gouverneur de la Thrace pour Darius, ayant repréſenté au roi le préjudice que l'exécution de cette entrepriſe pourroit cauſer à ſes affaires dans ces quartiers-là, Hyſtiée fut mandé à la cour, ſous prétexte qu'on avoit beſoin de ſes conſeils. Darius l'ayant ainſi attiré auprès de lui, l'emmena avec lui à Suze, lui faiſant entendre qu'il ne pouvoit ſe paſſer d'un ami auſſi fidele que lui, & qu'il trouveroit bien en Perſe de quoi ſe dédommager avantageuſement de tout ce qu'il pouvoit quitter en Thrace.

Hystiée, flatté de cette distinction, accompagna Darius à Suze.

Pendant que Mégabyse étoit encore en Thrace, il avoit député plusieurs seigneurs de Perse vers Amyntas, roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre & l'eau à Darius son maître : c'étoit la formule ordinaire de soumission. Amyntas accorda sans peine ce qu'on desiroit de lui, & fit à ces envoyés tout l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demanderent, vers la fin, qu'on fît venir les dames, ce qui étoit contre l'usage du pays ; cependant le roi n'osa le leur refuser. Échauffés par le vin, & se croyant tout permis comme dans leur pays, ils garderent peu de mesures à l'égard de ces princesses. Le fils du roi nommé Alexandre, n'avoit pu voir sans une extrême indignation, la maniere dont on avoit traité sa mere & ses sœurs. Il les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut aussi la précaution de faire retirer le roi son pere. Dans l'intervalle il fit habiller en femmes de jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Quand les prétendues dames furent rentrées, & que les députés

se mirent en état de les traiter comme ils avoient déja fait auparavant, alors les poignards furent tirés, & l'on fit main-basse sur les seigneurs Persans & sur toute leur suite, sans qu'un seul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suze, & on y nomma des commissaires pour s'en informer; mais Alexandre, à force de présents, étouffa l'affaire, & elle n'eut point de suite.

Herod. l. 6. c. 40. Les Scythes, pour se venger de l'invasion de Darius dans leur pays, passerent le Danube, & ravagerent toute cette partie de la Thrace qui s'étoit soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont.

AN. M. 3496. AV. J. C. 508. Vers le même temps, Darius voulant étendre sa domination du côté de l'orient pour se faciliter la conquête de ces pays-là, forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit construire & équiper une flotte à Caspatyre, ville située sur l'Inde, & en plusieurs endroits sur le même fleuve. Il en donna le commandement à Scylax, Grec, qui entendoit parfaitement la marine. Il lui ordonna de descendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui seroit possible, tous les pays qui étoient le long de ses bords, de l'un &

de l'autre côté, jusqu'à son embouchure dans l'océan méridional. Scylax exécuta ponctuellement les ordres du roi. Il parcourut le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer Rouge, & après un voyage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Egypte dans le même port *, d'où autrefois Néchao, roi d'Egypte, avoit fait partir les Phéniciens qui étoient à son service, pour faire le tour des côtes d'Afrique. De-là il se transporta à Suze, où il rendit compte au roi de ses découvertes. Après cela, Darius entra dans les Indes avec une armée, & réduisit ce grand pays sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoître les circonstances d'une guerre si importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisoit le vingtieme des gouvernements de l'Empire de ce prince, & qu'il lui rapportoit tous les ans trois cents soixante talents d'or ; ce qui monte à près d'onze millions. *Herod. l. 3.*

* On croit que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez au fond de la mer Rouge.

ARTICLE III.

Révolte des Ioniens.

An. M. 3500. Av. J.C. 504. ARISTAGORE, qui commandoit à Milet pour Hystiée, dont il étoit neveu & gendre, roulant dans sa tête le dessein de rétablir les exilés de l'isle de Naxe * qui s'étoient réfugiés à Milet, où ils imploroient tous les jours son assistance; ce gouverneur, dis-je, plein de ce beau dessein, & n'étant pas assez puissant pour exécuter par lui-même ce qu'il projettoit, se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne, frere du roi. Il lui représenta que c'étoit-là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du roi : que si une fois il en étoit le maître, toutes les autres Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une après l'autre sous sa domination : qu'ensuite l'isle d'Eubée, (Négrepont) qui étoit aussi grande que celle de Cypre, seroit fort facile à conquérir; ce qui donneroit au roi un libre passage en Grece, & les moyens de soumettre tout ce pays à son obéissance : qu'au reste cette entreprise ne

* Dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel.

demandoit qu'une centaine de vaisseaux, pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cents, pourvu qu'il obtînt le consentement du roi.

Le roi, ébloui par les grandes espérances dont on le flattoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore & d'Artapherne. Aucune considération ne l'arrête un moment. Le projet le plus criant est formé & accepté sans la moindre hésitation : l'utilité, la convenance décident seules. Cette isle est à la bienséance des Perses : c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à-peu-près de même, de presque toutes les autres expéditions de ce prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, & de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit, que la flotte alloit vers l'Hellespont ; & il envoya, au printemps suivant,

le nombre des vaiſſeaux dont il étoit convenu, ſous le commandement de Mégabate, noble Perſan, de la famille royale d'Achemene. Mais ſa commiſſion portant qu'il obéiroit aux ordres d'Ariſtagore, ce fier Perſan ne put ſupporter d'être ſous le commandement d'un Ionien, qui, d'ailleurs, agiſſoit à ſon égard avec hauteur & empire. Cette pique fit naître, entre ces deux généraux, une diviſion qui alla ſi loin, que Mégabate, pour ſe venger d'Ariſtagore, fit ſavoir ſous main aux Naxiens, que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent ſi bien à leur défenſe, que les Perſes, après avoir employé quatre mois au ſiége de la capitale de l'iſle, & conſumé toutes leurs proviſions, furent obligés de ſe retirer.

Hérod. l. 5. n. 35. 36. Cette entrepriſe ayant ainſi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute ſur Ariſtagore, & le décria abſolument auprès d'Artapherne. Le Ionien ſentit tout-d'un-coup que l'affaire entraîneroit, non-ſeulement la perte de ſon gouvernement, mais ſa ruine entiere. L'extrêmité où il ſe voyoit réduit lui fit naître la penſée de ſe révolter contre le roi, n'enviſageant point d'autre moyen de ſe tirer de cet embarras. A

peine avoit-il formé ce dessein, qu'il reçut un message de la part d'Hystiée, qui lui conseilloit la même chose. Hystiée, dégoûté des manieres Persannes, & desirant ardemment de retourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flattoit qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit persuader à Darius de l'envoyer en ce pays-là pour les appaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eût vu ses desseins appuyés des ordres de son oncle, il les communiqua aux chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vues. Il ne délibéra donc plus; &, déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies. Pour cela il parcourut toute l'Ionie; & par son exemple, par son crédit, & peut-être même par la crainte, il obligea tous les autres Tyrans à renoncer, comme lui, à la tyrannie, & à s'unir tous dans une commune ligue, dont il se fit déclarer le chef. Ensuite il leva l'étendard de la révolte contre le roi, & arma puissamment, par terre & par mer, pour lui faire la guerre.

Aristagore, dans la vue de pousser

An. M. 3503. Av. J. C. 501. *Hérod. l. 5. c. 37. 38-51.*

plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts. Il n'oublia pas de représenter à Cléomene, qui étoit pour-lors sur le trône, qu'il étoit de la grandeur & de la gloire de Sparte, la plus puissante ville de la Grece, de concourir au dessein qu'il avoit de rendre la liberté à toute la Grece : mais Cléomene refusa absolument d'entrer dans cette ligue, & ordonna à Aristagore de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Aristagore ne désespérant point de vaincre l'inflexibilité de Cléomene, le suivit jusques dans sa maison. Il lui offrit cinquante talents pour se le rendre favorable. Mais le Lacédémonien, qui étoit un homme droit, ne se laissa pas surprendre par ses offres. Gorgo, qui étoit la fille de Cléomene, âgée de huit ou neuf ans, & que son pere n'avoit pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions : » Fuyez, mon pere, fuyez ; cet étranger vous corrompra ». Cléomene se mit à rire, & se retira en effet. Aristagore sortit de Sparte.

Il passa de-là à Athènes où on lui fit un accueil plus favorable. Il trouva les Athéniens parfaitement disposés à accepter tout ce qui pouvoit leur être proposé par les ennemis des Perses, contre qui ils étoient extrêmement irrités, à cause qu'ils vouloient rétablir Hyppias sur le trône d'Athènes. Aristagore obtint des Athéniens tout ce qu'il leur demanda. Ils résolurent d'abord d'envoyer vingt vaisseaux à son secours. La suite de l'histoire nous montrera que cette petite flotte fut la premiere cause & l'origine de tous les maux qui arriverent depuis, tant aux Perses qu'aux Grecs. *Hérod. l. 5. c. 55. & 96. 97.*

Les Ioniens ayant rassemblé toutes leurs forces, & assistés de vingt vaisseaux d'Athènes & de cinq d'Erétrie, ville d'Eubée, firent voile pour Ephese; & y ayant laissé leur flotte, ils marcherent vers la ville de Sardes qu'ils trouverent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle où Artabane se retira, & où on ne put le forcer. Un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. An. M. 3504. Av. J. C. 500. *Hérod. l. 5. c. 99-103.*

Darius ayant appris l'incendie de Sardes, & la part que les Athéniens y avoient eue, résolut, dès ce temps-là,

de faire la guerre à la Grece; & afin qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il ordonna à un de ses officiers de lui dire à haute voix, chaque jour, lorsqu'il prendroit son repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.* Comme Aristagore, chef de la révolte, étoit neveu & gendre d'Hystiée, & son lieutenant à Milet, Darius crut que celui-ci pourroit bien avoir conduit toute cette trame, & il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée & les justes raisons qu'il avoit de le soupçonner. Hystiée, qui étoit un rusé courtisan & un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris & affligé; & prenant un ton qui marquoit en même temps & de la douleur & de l'indignation, persuada à Darius, que non-seulement il n'étoit pas coupable de la révolte des Ioniens; mais que le seul moyen d'appaiser ces troubles, étoit de l'y envoyer. Darius, séduit par cet air de bonne foi, le crut sur sa parole, & lui permit de retourner en Ionie.

Ibid. c. 105-107.

AN. M. 3506. AV. J. C. 498. Cependant les révoltés, malgré un échec considérable qu'ils avoient eu, & la désertion des Athéniens qui les avoient abandonnés, ne perdirent pas courage, & poussèrent toujours leur

pointe. Leur flotte fit voile vers l'Helleſpont, & réduiſit Byzance & la plûpart des autres villes Grecques ſituées de ce côté-là. Les généraux Perſans, ayant partagé les troupes entr'eux, marcherent par trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en pluſieurs rencontres, dans l'une deſquelles Ariſtagore fut tué.

Quand Hyſtiée fut arrivé à Sardes, ſon génie intriguant lui fit former un complot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perſes; mais la diligence d'Artapherne le fit échouer. Tous les complices furent mis à mort. Hyſtiée auroit eu alors le même ſort; mais il s'étoit retiré dans l'iſle de Chio avant que le complot fût découvert. Quoique ſon projet fût abſolument déconcerté par-là, s'imaginant néanmoins qu'il pourroit encore exécuter quelque entrepriſe d'importance, s'il étoit une fois à la tête de la ligue, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet; mais elles ne lui réuſſirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avoit ſi fortement preſſé Ariſtagore de ſe révolter, & avoit attiré ainſi de ſi grands malheurs à l'Ionie, il ré-

pondit que c'étoit parce que le roi avoit résolu de transférer les Ioniens en Phénicie, & les Phéniciens en Ionie. C'étoit une pure fiction de sa part, & une imposture qu'il avoit fabriquée, un semblable dessein n'étant jamais venu dans l'esprit de Darius. Cet artifice néanmoins servit merveilleusement, tant à le justifier dans l'esprit des Ioniens, qu'à les animer à poursuivre la guerre avec vigueur. Car, alarmés de cette transmigration, ils prirent une ferme résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité.

An. M. 3507. Av. J. C. 497. *Hérod. l. 6. c. 6-10 & 31-33.*

Les généraux Perſans, voyant que Milet étoit le centre de la confédération, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que, s'ils pouvoient emporter cette place, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. En effet, après avoir battu les alliés dans un combat naval, ils tournerent leurs armes contre cette ville qui devint bientôt la proie du vainqueur. Toutes les villes révoltées rentrerent dans le devoir, & la paix fut rendue à l'Ionie, d'où les desseins ambitieux d'Ariſtagore & d'Hyſtiée l'avoient bannie depuis six ans.

Fin d'Hyſtiée. *Hérod. l. 6. c. 29. 30.*

Ce dernier eut sa part dans le malheur général des Ioniens; car cette même année ayant été pris par les Perſes, il fut

conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre sur-le-champ sans en demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce prince pour Hystiée ne le portât à lui accorder son pardon. La suite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée; car dès que Darius eût vu la tête d'Hystiée, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de sa mort, & fit enterrer honorablement cette tête comme les restes d'un homme à qui il avoit des obligations infinies, & dont le souvenir n'avoit pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avoit commises depuis. Hystiée étoit de ces hommes inquiets, hardis, entreprenants, qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui le mensonge, la perfidie, le parjure & le sang même des peuples ne coûtent rien, s'il est nécessaire pour leur élévation. Hystiée eut une fin digne de ses sentiments, & assez ordinaire à ces politiques irréligieux, qui sacrifient tout à leur ambition & à leur fortune.

Son caractere.

ARTICLE VI.

Expédition des armées de Darius contre la Grece.

AN. M. 3510. AV. J. C. 494. *Hérod. l. 6. c. 43-45.*

DARIUS ayant rappellé tous ses autres généraux dans la vingt-huitieme année de son regne, envoya Mardonius, fils de Gobryas, jeune seigneur d'une illustre famille de Perse, qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grece, & de le venger des Athéniens & des Erétriens pour l'incendie de Sardes. Le prince montroit peu de sagesse dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux & plus expérimentés généraux; sur tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, & qui intéressoit infiniment la gloire de son regne. La qualité de gendre du roi pouvoit augmenter son crédit, mais n'ajoutoit rien à son mérite, & ne le rendoit pas excellent général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il étoit passé avec l'armée de terre, tout

le pays effrayé de sa puissance, se soumit. Mais sa flotte ayant voulu doubler le mont Athos (nommé présentement Campo santo), pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de trois cents vaisseaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même temps, l'armée de terre reçut un échec non moins considérable; car, comme elle campoit dans un lieu mal sûr, les Thraces tomberent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, & blesserent Mardonius lui même. Tous ces mauvais succès l'obligerent bientôt après de retourner en Asie avec la honte & la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition, tant par terre que par mer.

Darius s'apperçut trop tard que la jeunesse & le peu d'expérience de son gendre étoient la cause de l'échec qu'avoient reçu ses troupes; il le rappella, & mit à sa place deux autres généraux, Datis, Mede de nation, & Artapherne, fils d'Artapherne son frere, qui avoit été gouverneur de Sardes. Ce prince songeoit sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il rouloit depuis long-temps dans son esprit, qui étoit

d'attaquer la Grece avec toutes ſes forces, & ſur-tout de tirer une vengeance ſignalée des Athéniens & de ceux d'Erétrie, dont l'entrepriſe contre Sardes lui étoit toujours préſente.

Etat d'Athènes.

Il faut nous rappeller dans l'eſprit l'état où pour lors étoit Athènes, & nous former quelque idée des grands hommes qui eurent part à la célebre victoire de Marathon. Athènes, récemment délivrée de la ſervitude où elle avoit été réduite pendant plus de trente ans ſous Piſiſtrate & ſes enfants, commençoit à goûter en paix les avantages de la liberté. Lacédémone qui dominoit dans la Grece, jalouſe du repos qu'elle avoit procuré en partie aux Athéniens, eſſaya de faire remonter ſur le trône Hyppias, fils de Piſiſtrate. Athènes voulut ſe maintenir dans l'indépendance. Hyppias eut recours aux Perſes, & il ſervit de guide & de conducteur aux généraux que le roi de Perſe envoya contre la Grece.

Caractere de Miltiade, d'Ariſtide, & de Thémiſtocle. *Hérod. l. 6. c. 34. 41.* *Corn. Nep. in Miltiad. c. 1. 3.*

Parmi les Athéniens, Miltiade fut celui qui ſe diſtingua le plus dans la guerre contre les Perſes dont nous allons parler. Il étoit fils de Cimon, d'une maiſon fort noble & fort ancienne, originaire d'Egine. Les fils de Piſiſtrate

l'avoient envoyé dans la Cherſonneſe de Thrace, pour ſuccéder à Stéſagoras ſon frere, qui étoit mort ſans enfants, & qui avoit hérité de ſon oncle Miltiade, frere de Cimon, la ſouveraineté de ce pays. Pendant ſon ſéjour dans la Cherſonneſe, il épouſa Hégéſipyle, fille d'Olore, un roi de Thrace du voiſinage, de laquelle il eut Cimon, ce fameux général des Athéniens, dont nous parlerons dans la ſuite. Miltiade ayant renoncé à ſon établiſſement dans la Thrace, s'embarqua avec tout ce qu'il avoit ſur cinq vaiſſeaux, & fit voile vers Athènes, où il acquit une grande réputation.

Dans le même temps, deux autres citoyens, plus jeunes que Miltiade, Ariſtide & Thémiſtocle, ſe faiſoient connoître à Athènes. Quoique d'un caractere différent, ils rendirent tous deux de grands ſervices à la République. Thémiſtocle. Thémiſtocle ne négligeoit rien pour ſe rendre agréable au peuple & pour ſe faire des amis. Comme on lui reprochoit un jour, qu'il gouverneroit parfaitement s'il ne penchoit pas quelquefois plus pour l'un que pour l'autre : « à Dieu ne plaiſe, répondit-il, que je » ſois jamais aſſis ſur un tribunal où

Plut. an ſeni ſit gerenda reſ. pub p. 806-809.

» mes amis n'aient pas plus de crédit » que les étrangers «. Cléon qui entra quelque temps après dans le maniement des affaires publiques à Athènes, garda une conduite toute opposée. Il assembla ses amis, & leur déclara qu'il renonçoit à leur amitié, de peur qu'elle ne lui fît commettre des injustices. C'étoit leur faire peu d'honneur. Ce n'est pas à ses amis, dit Plutarque, mais à ses passions, qu'il devoit renoncer.

Aristide. Aristide sut garder un sage tempérament entre ces deux excès vicieux. Admirateur de Licurgue, il étoit porté pour l'aristocratie. Il ne cherchoit point à plaire à ses amis aux dépens de la justice; mais d'ailleurs il étoit toujours prêt à leur rendre service. Avec cette contrariété d'humeurs & de principes, il n'est pas étonnant que, pendant tout le temps de leur administration, il y ait eu une opposition continuelle entr'eux. Aristide s'opposoit sans cesse aux desseins de Thémistocle, qui étoit hardi & entreprenant, lorsqu'ils étoient même justes & utiles, pour l'empêcher de prendre une autorité qui auroit pu devenir pernicieuse à la République. Un jour qu'il l'emporta sur Thémistocle qui avoit proposé une chose fort avantageu-

se, il ne put se retenir en sortant de l'assemblée, & dit tout haut : » Qu'il » n'y avoit de salut pour les Athéniens, » qu'à les jetter tous deux dans le ba- » rathre «. C'étoit le lieu où l'on jettoit les coupables condamnés à mort. L'intérêt commun les réunissoit ; & quand ils étoient près de partir pour la campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenoient ensemble de déposer, au sortir de la ville, leurs dissensions, avec liberté de les reprendre à leur retour. *Plutar. in Apoph. p.* 175.

La passion dominante de Thémistocle étoit l'ambition & l'amour de la gloire. Après la bataille de Marathon, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, Thémistocle devint tout pensif, passoit les nuits sans reposer, & ne se trouvoit plus aux festins publics. Ses amis étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison ; il leur répondoit, *que les trophées de Miltiade ne lui laissoient point de repos.* Dès-lors la passion des armes le saisit.

Pour Aristide, l'amour du bien public étoit le grand mobile de toutes ses actions. Constant, ferme dans les changements imprévus, ni élevé par les

honneurs, ni abattu par les mépris & les refus, il conſervoit toujours ſa tranquillité & ſa douceur ordinaire. L'eſtime qu'on faiſoit de la droiture de ſes intentions, de la pureté de ſon zele & de la ſincérité de ſa vertu, parut un jour où l'on jouoit une piece d'Eſchyle. L'acteur ayant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'Amphiaraüs : *Il ne veut point paroître homme de bien & juſte, mais l'être effectivement* ; tout le monde jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui en fit l'application.

Tel étoit le caractere de ces deux illuſtres Athéniens, qui commencerent à faire connoître toute l'étendue de leur mérite dans le temps que Darius attaqua la Grece.

Darius envoie des hérauts dans la Grece pour demander l'eau & la terre. *Hérod. l. 7. c. 133. & 136.* AN. M. 3511. AV. J. C. 493.

Ce Prince, avant que de s'engager entiérement dans cette entrepriſe, jugea à-propos de ſonder les Grecs, & de ſavoir quelle étoit la diſpoſition de ces différents peuples à ſon égard. Dans cette vue, il envoya des hérauts par toute la Grece pour demander en ſon nom la terre & l'eau. C'étoit la maniere dont les Perſes avoient coutume d'exiger la ſoumiſſion de ceux qu'ils vouloient aſſujettir. A l'arrivée de ces hérauts, pluſieurs villes Grecques redoutant la puiſſance

des Perſes, firent ce qui leur étoit commandé; mais la plûpart le refuſerent abſolument. Les hérauts même qui allerent à Sparte & à Athènes, y furent plus mal reçus que par-tout ailleurs. Les uns furent jettés dans un puits, & les autres dans une foſſe profonde, avec ordre de prendre de-là de l'eau & de la terre *. On ſeroit moins étonné d'un traitement ſi indigne, s'il ne s'agiſſoit que d'Athènes. C'eſt une ſuite du gouvernement populaire, bruſque, impétueux & violent, où la raiſon eſt rarement écoutée, & où l'on n'agit que par paſſion. On ne reconnoît point ici l'équité & la gravité Spartaine. Ils pouvoient refuſer ce qu'on leur demandoit; mais traiter ainſi des officiers publics, c'étoit violer ouvertement le droit des gens.

* La démarche que firent dans la ſuite les Spartiates, d'envoyer à Xerxès deux citoyens pour expier par le ſacrifice de leur vie le crime commis en la perſonne des hérauts qui avoient été mis à mort à Sparte, nous porte à conjecturer, que le roi de Perſe avoit envoyé deux hérauts à Sparte, & deux auſſi à Athènes.

Pour ce qui eſt de la ſeconde queſtion, le Barathre, qui étoit une foſſe profonde, où les Athéniens précipitoient ceux qui étoient coupables des plus grands crimes, peut nous déterminer à croire que c'étoient les Athéniens qui jetterent les hérauts du roi de Perſe dans le Barathre; & les Spartiates, par conſéquent, dans un puits.

AN. M. 3513. AV. J. C. 491. *Herod. l. 6 c. 94-101. 119.*

Darius informé du traitement indigne qu'on avoit fait à ſes officiers, fit partir avec empreſſement Datis & Artapherne qu'il venoit de nommer généraux, pour commander l'armée qu'il envoyoit en Grece. Leurs ordres portoient de mettre au pillage Erétrie & Athènes, d'en brûler toutes les maiſons & tous les temples, d'en faire priſonniers tous les habitants, & de les lui envoyer; & pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent ſans différer à la voile avec une flotte de cinq ou ſix cents vaiſſeaux, & une armée de cinq cents mille hommes. Ils ſoumettent toutes les iſles de la mer Egée, vont aſſiéger Erétrie, la prennent, la réduiſent en cendres, & envoient à Darius tous les habitants qu'ils y trouvent. Ce prince, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du pays de Ciſſie, à une journée de Suze.

Plut. in moral. p. 329.

Philoſt. l. 1. c. 17. Herod. l. 6. c. 102. 120. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4. 6. Juſt. l. 2. c. 3. Plut. Ariſt. p. 321.

Après l'expédition d'Erétrie, les Perſes s'avancerent vers l'Attique. Hyppias les conduiſit à Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer. Ils firent ſavoir à Athènes le ſort d'Erétrie, eſpérant que cette nouvelle obligeroit la ville de ſe rendre ſur-le-champ. Athènes n'en fut

pas

pas ébranlée ; elle fit prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué jusque-là. Les Athéniens, avec une armée de dix mille hommes, marcherent courageusement contre l'ennemi, dont l'armée montoit à cent mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie.

Aristide faisant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours, tel qu'étoit alors celui des généraux Athéniens qui commandoient l'armée en chef chacun à leur tour, est nécessairement foible, inégal, peu suivi, contraire souvent à lui même, & ne peut avoir ni projet, ni exécution uniformes, remit le commandement à Miltiade, comme plus habile & plus expérimenté que lui. Les autres généraux en firent autant, l'amour du bien public étouffant en eux tout sentiment de jalousie, & l'on vit en ce jour, qu'il est presque aussi glorieux de reconnoître le mérite d'autrui, que de l'avoir soi-même. Miltiade crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour lors, en habile capitaine, il songea à regagner par l'avantage du poste, ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne

pût l'envelopper & la prendre par derriere. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardoient cette premiere démarche comme une folie, pour des gens qui étoient en si petit nombre ; mais ils furent bientôt détrompés.

Défaite des Perses à Marathon par Miltiade.

Le combat fut rude & opiniâtre. Les deux aîles des Athéniens, étant restées victorieuses de celles des Perses, survinrent fort à-propos pour le corps de bataille, qui avoit été obligé de plier, & qui commençoit à se rompre, accablé par le nombre des ennemis. Alors, la déroute des Perses fut entiere. Ils prirent tous la fuite, non vers le camp, mais vers leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, mirent le feu à plusieurs, & en prirent sept. Il périt de leur côté dans le combat, près de deux cents hommes ; & du côté des Perses, plus de six mille, sans compter ceux qui tomberent dans la mer, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux. Hyppias fut tué dans le combat. Telle fut la fin de cet ingrat & perfide citoyen qui, animé de haine & de vengeance contre sa

An. M. 3514. Av. J. C. 490.

patrie, avoit armé les Perſes contre elle, parce qu'elle ne vouloit pas le reconnoître pour ſon tyran.

Auſſi tôt après la bataille, un ſoldat Athénien, encore tout fumant du ſang des ennemis, ſe détacha de l'armée, & courut de toutes ſes forces à Athènes pour porter à ſes concitoyens l'heureuſe nouvelle de la victoire. Quand il fut arrivé à la maiſon des magiſtrats, il ne leur dit que ces deux mots : *Réjouiſſez-vous, nous ſommes vainqueurs*; & tomba mort à leurs pieds *. *Plut. de glor. Athen. p. 347.*

Les Perſes firent voile vers Athènes, dans le deſſein de la ſurprendre avant que les Athéniens puſſent y être arrivés pour la ſecourir; mais ceux-ci marchèrent au ſecours de leur patrie avec neuf tribus; & ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même. Ainſi, le deſſein des Perſes avorta. On rendit aux morts, ſur le champ de bataille, tout l'honneur qui leur étoit dû. On leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'étoit donnée, d'illuſtres monuments où leurs noms & celui de leurs tribus étoient marqués. On en conſtruiſit trois ſéparément; l'un pour

Honneurs rendus aux morts à la bataille de Marathon. *Pauſan. in Attic. p. 60. 61.*

*. χαιρετε χαιρομεν.

les Athéniens, l'autre pour les Platéens ; & un troisieme pour les esclaves. Dans la suite, on y ajouta le tombeau de Miltiade. Pour conserver le souvenir de cette journée mémorable, les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, où Miltiade étoit représenté à la tête de dix chefs, exhortant les soldats & leur donnant l'exemple. Ce tableau étoit placé à Athènes, dans une galerie qui étoit ornée & enrichie de différentes peintures, toutes excellentes & de la main des meilleurs maîtres.

On est étonné au-reste de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville sans défense & sans murs ; & l'on est presque tenté de refuser sa croyance à un événement qui paroît si peu vraisemblable, & qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un général qui sait prendre ses avantages. Platon, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, & il veut qu'on la regarde comme la source & la premiere cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance Persanne cette terreur qui la rendoit si formidable, & qui fai-

soit tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connoître leurs forces, & à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour la patrie & la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siecles, d'une noble émulation & d'un vif desir d'imiter leurs ancêtres, & de ne point dégénérer de leur vertu.

Triste fin de Miltiade. *Herod. l. 6. c. 132. 136. Corn. Nep. in Miltiad. c. 7. 8.* AN. M. 3515. AV. J. C. 489.

La reconnoissance des Athéniens à l'égard de Miltiade, ne fut pas de longue durée; car, au retour d'une expédition contre l'isle de Paros, qui ne réussit pas au gré des Athéniens, & où il avoit reçu une blessure fort dangereuse, il fut appellé en jugement par un citoyen nommé Xantippe, qui l'accusa d'avoir trahi sa patrie, & d'avoir reçu pour cela de grandes sommes du roi de Perse. Quelque peu vraisemblable que fût cette accusation, elle prévalut contre le mérite & l'innocence de Miltiade. Il fut condamné à perdre la vie & à être jetté dans le barathre. Le magistrat s'op-

posa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grace qu'on fit au libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort en une amende de cinquante mille écus. Comme il étoit hors d'état de la payer, il fut mis en prison, & y mourut de la blessure qu'il avoit reçue à Paros. Cornelius Nepos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en user ainsi à l'égard de Miltiade, fut son mérite même, & sa grande réputation, qui fit craindre au peuple délivré assez récemment du joug de la servitude à laquelle Pisistrate les avoit réduits, que celui-ci qui avoit été autrefois tyran de la Chersonnese, ne voulût le devenir à Athènes. Ainsi, elle aima mieux punir un innocent, que d'avoir toujours devant les yeux un tel sujet de crainte *. On le vit bien clairement dans l'exil d'Aristide, de Cimon & de tant d'autres généraux, qui devinrent la victime d'une si étrange politique, à qui tout mérite étoit suspect, & qui convertissoit la vertu même en crime.

* Hæc populus respiciens, maluit eum innoxium plecti, quam se diutiùs esse in timore.

L'attachement inviolable d'Aristide à la justice, l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui gagna, par ses intrigues, les suffrages du peuple pour écarter son rival, & vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille, appellée en Grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'Ostracisme. Ici, un payſan qui ne savoit pas écrire, & qui ne connoissoit pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. » Cet homme vous a-t-il » fait quelque mal, lui dit Aristide, » pour le condamner ainsi? Non, re- » pliqua l'autre, je ne le connois pas » même; mais je suis fatigué & blessé » de l'entendre par-tout appeller *le* » *juste* «. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les Dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Il est étonnant qu'après des traitements si indignes, Athènes ait trouvé des citoyens *Plut. in Arist. p. 322. 323.*

attachés à son service, & zélés pour sa gloire.

Valer. Max. l. 5. c. 3. Hérod. l. 1. c. 1.

Quand Darius apprit la défaite de son armée à Marathon, il entra dans une grande colere; & ce mauvais succès, loin de le décourager & de le détourner de la guerre contre la Grece, ne fit que l'animer à la poursuivre, & à la pousser avec plus de vigueur pour se venger en même temps, & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon: mais avant de pouvoir exécuter ce projet, il fut obligé d'aller en Egypte pour appaiser une révolte presque générale, qu'il étouffa heureusement. Diodore raconte que ce prince voulant faire mettre sa statue avant celle de Sésostris, le grand-Prêtre des Egyptiens lui représenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce conquérant; & que le roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Egyptien, répondit qu'il travailleroit à la surpasser.

Darius appaise une révolte en Egypte.

Lib. 1. p. 54. & 85.

Dans le temps que ce prince méditoit de tomber sur la Grece avec toutes ses forces, il fut prévenu par la mort. Il mourut fort âgé, & après un regne de trente-six ans. On ne peut disconvenir que Darius n'eût d'excellentes

Sa mort.

An. M. 3519. Av. J. C. 485.

Son caractere.

qualités; mais il avoit auſſi de grands défauts, dont l'Empire ſe ſentit encore plus que de ſes vertus; car la condition des rois eſt telle, qu'ils vivent & agiſſent pour leurs ſujets *. Tout ce qu'ils font, ſoit en bien, ſoit en mal, ils le font pour leurs ſujets. On voyoit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence & de bonté pour ſes peuples; il aimoit la juſtice, & reſpectoit les loix; il eſtimoit le mérite, & le récompenſoit; il prenoit volontiers conſeil, & ſavoit en profiter. Il y a eu peu de princes plus habiles que lui dans l'art de régner, & plus expérimentés dans la guerre. Ce qui fait la plus ſolide gloire de Darius, c'eſt d'avoir été choiſi de Dieu même, auſſi-bien que Cyrus, pour être l'inſtrument de ſes miſéricordes ſur ſon peuple, le protecteur déclaré des Iſraélites, & le reſtaurateur du temple de Jéruſalem.

* Ita nati eſtis, ut bona malaque veſtra ad rempublicam pertineant. *Tacit. l. 4. c. 8.*

CHAPITRE II.

Hiſtoire de Xerxès jointe à celle des Grecs.

LE regne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il eſt rempli de grands événements.

ARTICLE I.

Xerxès monte ſur le thrône. Il ſe diſpoſe à porter la guerre contre les Grecs.

Diſputes de Xerxès & d'Artabazane pour la ſucceſſion au trône.

Selon un ancien uſage des Perſes, c'étoit au prince régnant à nommer celui qui devoit monter ſur le trône après lui. Les troubles & les diſputes qui ſurvinrent après la mort de Darius à ce ſujet, nous donnent lieu de croire, ou que ce prince n'avoit pas ſatisfait à cette loi, ou que ſes enfants n'eurent aucun égard à ce qu'il avoit réglé. Artabazane alléguoit en ſa faveur, qu'étant l'aîné de tous ſes freres, la coutume & l'uſage de toutes les nations lui adjugeoient la ſucceſſion préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit

fils de Darius par Atoſſe fille de Cyrus, qui avoit fondé l'empire des Perſes; & qu'il étoit plus juſte que la couronne de Cyrus tombât à un de ſes deſcendants, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Il ajoutoit qu'il étoit fils aîné de Darius roi, au lieu qu'Artabazane étoit né de Darius lorſqu'il étoit encore homme privé. Il appuyoit cette derniere raiſon par l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la ſucceſſion du royaume, que les enfants qui étoient nés depuis que leur pere étoit roi. Les deux princes contendants ne pouvant s'accorder, convinrent de bonne foi de prendre pour arbître de leur différend, Artabane leur oncle, & de s'en rapporter ſans appel à ſon jugement. Ce prince adjugea la ſucceſſion à Xerxès.

Elle eſt adjugée à Xerxès. AN. M. 3519. AV. J. C. 485.

Pendant tout le temps que dura cette diſpute, les deux freres ſe donnerent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, ſe faiſant des préſents & ſe donnant même des repas, d'où l'eſtime & la confiance mutuelle écartoient de part & d'autre toute crainte & tout ſoupçon. Quand Artabane eût prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même ſon frere ſe proſterna devant lui, le recon-

noissant pour son maître, & le plaça de sa propre main sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement royale, & infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Quelle honte pour des Chrétiens qui passent leur vie à plaider & à se disputer avec acharnement un très-médiocre patrimoine!

An. M. 3520. Av. J. C. 484. Dès que Xerxès fut monté sur le trône, il forma le dessein de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendoit plus, disoit-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique, qui étoient excellentes, & ne vouloit en manger que lorsque le pays lui appartiendroit.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance *, il crut devoir assembler son conseil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illustres personnages à sa cour. Il leur proposa le dessein qu'il avoit de porter la guerre contre la Grece. Ses motifs étoient, le desir qu'il avoit d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avoient illustré leur regne & leur nom par de nobles

* Il est à remarquer que le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie; car il avoit cinquante-trois ans lorsque la guerre du Péloponnese commença.

entrepriſes ; l'obligation où il étoit de ſe venger de l'inſolence des Athéniens, qui avoient oſé attaquer Sardes & la brûler ; la néceſſité de réparer l'affront reçu à Marathon ; l'eſpérance des grands avantages qu'on pourroit tirer de cette guerre qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche & le plus fertile pays qui fût dans l'Univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déja été réſolue par ſon pere Darius, dont il ne faiſoit que ſuivre & exécuter les intentions.

Tous ceux qui compoſoient le conſeil, ou louerent extrêmement le deſſein du roi, ou garderent le ſilence. Il n'y eût qu'Artabane, oncle de Xerxès, prince recommandable par ſon âge & par ſa prudence, qui eut le courage de parler, & de faire ſentir au roi les inconvénients d'une ſemblable entrepriſe.

» Grand roi, dit-il en s'adreſſant à » Xerxès, ſouffrez que je vous diſe ici » mon ſentiment, avec la liberté qui » convient à mon âge & à vos intérêts. » Quand Darius, votre pere & mon » frere, ſongea à porter la guerre con- » tre les Scythes, je fis tout mon poſ- » ſible pour l'en détourner. Vous ſavez » ce que lui coûta cette entrepriſe, &

« quel en fut le succès. Les peuples
» que vous allez attaquer, sont infini-
» ment plus à craindre que les Scythes.
» Les Grecs passent pour être, & sur
» terre & sur mer, les meilleures trou-
» pes qu'il y ait. Si les Athéniens seuls
» ont pu défaire l'armée nombreuse,
» commandée par Datys & par Arta-
» pherne, que faut-il attendre de tous
» les peuples de la Grece réunis en-
» semble? Vous songez à passer d'Asie
» en Europe, en jettant un pont sur la
» mer. Et que deviendrons-nous, si les
» Athéniens vainqueurs font avancer
» leur flotte vers ce pont, & le rom-
» pent? Je tremble encore, quand je
» pense que, dans l'expédition de Scy-
» thie, on fit dépendre la vie du roi
» votre pere, & le salut de toute l'ar-
» mée, de la bonne foi d'un seul hom-
» me; & que si Hystiée le Milésien
» eût, comme on l'y exhorta forte-
» ment, rompu le pont qu'on avoit
» jetté sur le Danube, c'en étoit fait
» de l'empire Persan. Ne vous exposez
» point, Seigneur, à un pareil danger,
» d'autant plus que rien ne vous y obli-
» ge. Prenez du temps pour y réfléchir.
» Quand on a délibéré mûrement sur
» une affaire, quel qu'en soit le succès,

» on n'a rien à se reprocher. La précipitation, outre qu'elle est imprudente, » est presque toujours malheureuse & » suivie de funestes effets. Sur-tout, » grand prince, ne vous laissez point » éblouir, ni par le vain éclat d'une » gloire imaginaire, ni par le pompeux » appareil de vos troupes. Ce sont les » arbres les plus élevés, qui ont le plus » à craindre de la foudre. Comme » Dieu seul est grand, il est ennemi de » l'orgueil, & il se plaît à abaisser tout » ce qui s'éleve; & souvent les plus » nombreuses armées fuient devant une » poignée d'hommes, parce qu'il remplit ceux-ci de courage, & jette la » terreur parmi les autres «.

Après qu'Artabane eût ainsi parlé au roi, il se tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de sincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroître en donnant au roi une idée des Grecs entiérement contraire à la vérité, & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre qu'il ne souhaitoit que par des vues d'ambition ou d'intérêt. » Au reste, ajouta-» t-il, si l'on conclut pour la guerre, » que le roi, dont la vie nous est chere, » demeure en Perse; & pour vous,

» puiſque vous la deſirez ſi fortement, » marchez à la tête des armées les plus » nombreuſes que vous aurez pu amaſ- » ſer. Cependant, qu'on mette quelque » part en dépôt vos enfans & les miens, » pour répondre du ſuccès de la guerre. » S'il eſt favorable, je conſens que mes » enfants ſoient mis à mort; mais s'il » eſt tel que je le prévois, je demande » que vos enfants, & vous-même à » votre retour, ſoyiez traités comme » le mérite le téméraire conſeil que » vous donnez à votre maître «.

Xerxès, qui n'étoit pas accoutumé à ſe voir contredire de la ſorte, entra en fureur : » Remerciez les Dieux, dit-il » à Artabane, de ce que vous êtes le » frere de mon pere, ſans quoi vous » porteriez, dans le moment même, la » juſte peine de votre audace; mais je » vous en punirai autrement, en vous » laiſſant ici parmi les femmes, à qui » vous reſſemblez par votre lâche timi- » dité; pendant qu'à la tête de mon » armée, je marcherai où mon devoir » & la gloire m'appellent «. Cependant, lorſque ce premier mouvement de colere fut paſſé, & que la nuit lui eut laiſſé le loiſir de faire réflexion ſur les deux différents avis qu'on lui avoit don-

nés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter son oncle, & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein Conseil, avouant nettement que sa jeunesse & son peu d'expérience, l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un prince aussi respectable qu'Artabane, & par son âge, & par sa sagesse.

Cet aveu si sincere, & qui devoit coûter si cher à l'amour-propre, loin de paroître au Conseil une foiblesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort d'une grande ame. En effet, rien n'est plus grand, ni en même-temps plus rare, que de voir un roi puissant avouer ses fautes, quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétextes, ni excuses pour les couvrir. Xerxès reconnut dans cette occasion, que le plus pressant besoin d'un prince, est de trouver un ami fidele & sincere, qui ne lui cache rien *. Les princes faussement délicats sur la grandeur, ont la honte d'être toujours pleins de défauts, & de n'en jamais convenir. On étoit déjà trop avancé pour retourner en arriere. La guerre fut résolue, & du consentement même d'Ar-

La guerre contre la Grece est résolue.

* Nullum majus boni imperii instrumentum, quàm bonos amicos. *Tacit. Hist. l. 4. c. 4.*

tabane qui, sur la foi de quelque vision, se rendit croyant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin.

Xerxès, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en occident; & convint avec eux, que, pendant que les Perses attaqueroient la Grece, les Carthaginois tomberoient sur les nations Grecques qui étoient en Sicile & en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs. Ainsi, Xerxès, après avoir soulevé contre la Grece tous les peuples du monde alors connu, partit de Suze, & marcha vers Sardes où étoit le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançoit aussi le long des côtes de l'Asie mineure vers l'Hellespont.

Départ de Xerxès. An. M. 3524. Av. J. C. 480.

Ce prince avoit donné ordre de percer le mont Athos, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'isle. C'étoit pour éviter les naufrages qui étoient fort fréquents en cet endroit-là, qu'il s'étoit, disoit-il, déterminé à ce travail plus fastueux que nécessaire. Mais la véritable raison étoit de se signaler par quelque entreprise extraordinaire &

d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Néron *. Ce prince qui avoit la folie de croire qu'il étoit le maître des éléments & de toute la nature, avoit en conséquence écrit une lettre au mont Athos, en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au Ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des roches qu'ils ne puissent couper, autrement je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* *Plut. de irâ cohib. p. 455.*

Lorsque Xerxès fut arrivé à Sardes, il envoya de-là des hérauts à toutes les villes de la Grece, excepté à Athènes & à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau & la terre. Dès que le printemps fut venu, il partit de Sardes, & tourna sa marche vers l'Helleſpont. Quand il y fut arrivé, il voulut se donner le plaisir de voir un combat naval. On lui avoit préparé un trône sur une hauteur, d'où il découvroit toute la mer chargée de ses vaisseaux, & toute la terre couverte de ses troupes. Il sentit d'abord un mouvement secret de joie, se regardant comme le *Hérod. l. 7. c. 30. 32. Ibid. c. 44-46.*

* Erat incredibilium cupitor.

plus fortuné des mortels; mais faisant réflexion que, de tant de milliers d'hommes, il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines.

Artabane qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune prince, & de lui inspirer des sentiments de bonté pour son peuple, lui fit sentir l'obligation d'un roi qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins, comme un bon pere, employer tous ses soins à leur en adoucir les peines & les amertumes. Cependant Xerxès avoit fait construire à grands frais un pont de bateaux sur l'Hellespont, pour faire passer ses troupes d'Asie en Europe, par le détroit nommé jadis Hellespont, maintenant celui des Dardanelles ou de Gallipoli, qui a plus d'un quart-de-lieue. Une violente tempête survint tout à-coup, & rompit le pont. Xerxès en fut transporté de colere & de fureur; & pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jettât dans la mer deux paires de chaînes pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât cent coups de fouet, faisant en même-temps couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

Herod. l. 7. c. 23. 36.

On construisit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers; & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cents soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient le Pont-Euxin; & du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cents quatorze. Ensuite ils jetterent dans l'eau de grosses ancres de part & d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents & contre le courant de l'eau. Ils laisserent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par-où de petites barques pouvoient aller au Pont-Euxin & en revenir facilement. Après cela, ils planterent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, & y attacherent de part & d'autre six gros cables sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une sorte de roseaux appellés βίβλος. Il falloit que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesoit un talent, ou quarante-deux livres de notre poids. Les cables placés sur la longueur des vaisseaux, alloient *Ibid. c. 36.*

d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangerent en travers, sur la longueur des vaisseaux & sur les cables, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet usage, & mirent dessus des planches liées & jointes ensemble, pour tenir lieu de sol & de plancher, puis ils couvrirent le tout de terre, & ajouterent de côté & d'autre des barrieres ou garde-fous, afin que les bêtes ne s'épouvantassent point en voyant la mer. Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès.

Il traverse le détroit de l'Hellespont.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du trajet. Ce Prince, avant que de passer, versa des libations dans la mer; & se tournant vers le soleil, la principale Divinité de l'empire, il implora son secours pour l'entreprise qu'il commençoit, & le pria de lui continuer sa protection jusqu'à ce qu'il eût fait la conquête de l'Europe: après quoi, il jetta dans la mer le vase qui avoit servi aux libations, une autre coupe d'or, & un cimeterre Persan. L'armée employa sept jours & sept nuits à passer le détroit.

Dénombrement des troupes de Xerxès.

Quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ses forces de terre & de mer fai-

soient ensemble le nombre de deux millions six cents quarante-un mille six cents & dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, & ces autres sortes de gens qui suivent l'armée, & qui montoient à un nombre égal : de sorte que le total des personnes qui accompagnerent Xerxès dans cette expédition, étoit de cinq millions deux cents quatre-vingt-trois mille deux cents vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote : Plutarque & Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Elien & d'autres rabattent beaucoup de ce nombre. En effet, on a peine à comprendre comment il étoit possible de trouver des vivres suffisamment pour une armée si prodigieuse. Il est vrai qu'Hérodote remarque que Xerxès avoit employé quatre années entieres à faire les préparatifs de cette guerre. Mais cette précaution de l'historien n'empêche pas que la chose ne paroisse toujours incroyable. Au reste, quoi qu'il en soit, l'histoire ne fait mention d'aucune autre armée aussi nombreuse que celle-ci ; car suivant le calcul de ceux qui donnent le moins de troupes à Xerxès, il avoit au moins

Hérod. l. 7. c. 56. 99. & 184-187.

un million d'hommes à sa suite. De tant d'hommes rassemblés, nul ne le disputoit au roi pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille : foible louange pour un prince, quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquoit de chef : *Huic tanto agmini dux defuit.*

Démarate dit librement au roi son sentiment sur son entreprise.

Xerxès, après avoir fait le dénombrement de ses troupes de terre & de mer, demanda à Démarate s'il croyoit que les Grecs osassent l'attendre. Celui-ci, obligé dans cette occasion de s'expliquer, le fit avec une noblesse & une liberté digne d'un roi de Sparte. » Puisque vous l'ordonnez, grand Prince, » reprit Démarate, la vérité va vous » parler par ma bouche. Pour ne vous » parler que de mes Lacédémoniens, » soyez sûr que, nés & nourris dans » la liberté, ils ne prêteront jamais » l'oreille à aucun accommodement » qui tende à la servitude. Fussent-ils » abandonnés par tous les autres Grecs » & réduits à une troupe de mille sol- » dats, ou à un nombre encore moin- » dre, ils viendront au-devant de vous, » & ne refuseront point le combat «. Le roi, entendant un tel discours, se mit

Hérod. l. 7. §. 101-105.

mit à rire ; mais l'événement justifia la prédiction de Démarate. Ce Spartain étoit un des deux rois de Lacédémone qui, ayant été exilé par la faction de ses ennemis, s'étoit réfugié en Perse, où il avoit été comblé de biens & d'honneurs. Comme on s'étonnoit un jour qu'un roi se fût laissé exiler, & qu'on lui en demandoit la cause : *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois.* Il fut fort considéré en Perse ; mais ni l'injustice de ses citoyens, ni les bons traitements du roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il fut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit donné avis aux Grecs par une voie secrette ; bien différent d'Hyppias qui avoit armé les Perses contre Athènes sa patrie.

Les Athéniens & Lacédémoniens députent inutilement vers les alliés.

Lacédémone & Athènes qui étoient les deux plus puissantes villes de la Grece, & celles à qui Xerxès en vouloit le plus, ne s'étoient pas endormies à l'approche de l'ennemi. Averties depuis long-temps des mouvements de ce prince, elles avoient envoyé des députés chez toutes les villes Grecques pour demander du secours, & faire une ligue contre l'ennemi commun ; mais tous

Hérod. l 7. c. 145-146.

leurs mouvements furent inutiles; l'armée formidable des Perses avoit jetté par-tout la terreur & l'alarme, & tous les peuples, excepté ceux de Tespie & de Platée, s'étoient soumis aux hérauts que Xerxès avoit envoyés pour demander la terre & l'eau. Ainsi, les Lacédémoniens & les Athéniens se trouverent réduits presqu'à eux seuls. Dans cette extrémité, ils ne perdirent pas courage. La vue du danger parut au contraire les ranimer & leur inspirer une nouvelle ardeur. Ils nomment des généraux, mettent en mer une flotte de trois cents vaisseaux, & envoient aux Thermopyles Léonide, roi de Lacédémone, avec quatre mille hommes pour en défendre le passage.

Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont Oeta, entre la Thessalie & la Phocide, qui n'a que vingt-cinq pieds de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvoit défendre, & qui étoit l'unique endroit par-où l'armée de terre des Perses pouvoit entrer en Achaïe & venir assiéger Athènes. Ce fut-là que l'armée des Grecs s'arrêta.

Combat des Thermopyles

Lorsque Xerxès fut arrivé aux Thermopyles, il fut fort surpris d'apprendre

qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Il s'étoit toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée, les Grecs prendroient la fuite. Il attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya pendant cet intervalle de gagner Léonide par de magnifiques promesses ; toutes ces propositions furent rejettées avec hauteur & indignation. Puis Xerxès lui ayant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes, Léonide lui répondit en deux mots d'un style & d'une fierté véritablement laconique : *Viens les prendre.* Il ne fut plus question que de se préparer au combat. Le roi fit marcher d'abord contre eux les Medes, avec ordre de les saisir tous vivants & de les lui amener. Les Medes ne purent soutenir l'effort des Grecs, & prirent honteusement la fuite. Ils furent relevés par les Perses, surnommés les Immortels, au nombre de dix mille hommes, qui n'eurent pas un meilleur succès que les Medes. AN. M. 5124. AV J. C. 480. *Ibid. c.* 1726 173.

Xerxès, désespérant de pouvoir forcer des troupes si déterminées à vaincre ou à mourir, étoit dans un grand embarras & ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays vint lui montrer un sentier détourné vers une émi-

nence qui étoit au-dessus des ennemis, & qui les commandoit. Il y envoya un détachement qui marcha toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, & s'en empara. Léonide voyant qu'il étoit impossible de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés de se retirer, & demeura avec ses trois cents Lacédémoniens, résolus de mourir tous à l'exemple de leur chef. Le roi les exhorta à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chez Pluton : il les mena ensuite au combat. Le choc fut très-rude & très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de valeur pour défendre son corps mort. Enfin accablés par le nombre, plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul qui se sauva à Lacédémone où il fut traité comme un lâche & comme un traître à sa patrie, sans que personne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler. Mais peu de temps après, il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée où il se distingua d'une maniere particuliere. Xerxès, outré de dépit contre Léonide qui avoit osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, & se cou-

Senec. Epist. 82.

Mort de Léonide.

vrit lui-même de honte en voulant déshonorer son ennemi.

On éleva dans la suite, par ordre des Amphictions, un superbe monument tout près des Thermopyles, à ces braves défenseurs de la Grece, avec deux inscriptions, dont l'une regardoit en général tous ceux qui étoient morts aux Thermopyles, & l'autre étoit particuliere aux Spartiates. La simplicité en est remarquable. Elle étoit du poëte Simonide. La voici traduite en notre langue: *Passant, vas annoncer à Lacédémone, que nous sommes morts ici pour obéir à ses loix.* Cicéron a rendu les vers du poëte Grec par ce distique:

Dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
Tusc. Quæst. l. 1.

Quarante ans après, Pausanias qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte, les ossements de Léonide, & lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près.

Le roi de Perse perdit aux Thermopyles plus de vingt mille hommes, du *Hérod. l. 8. c. 24. 25.*

nombre desquels se trouverent deux de ses freres. On eut grand soin de cacher cette perte qui auroit pu décourager les troupes, & pour cela on les fit enterrer. Le jour même de l'action des Thermopyles, il se donna aussi un grand combat naval auprès d'Arthémise, promontoire de l'Eubée. Cette action & celle des deux jours suivants, ne furent pas décisives; mais elles servirent beaucoup à animer les Grecs, & à les convaincre par leur propre expérience, que le grand nombre n'a rien de formidable pour de braves soldats qui ont le courage de combattre de pied ferme, & qui sont déterminés à mourir plutôt que de prendre la fuite.

Combat naval auprès d'Arthémise.

ARTICLE II.

Progrès de Xerxès dans la Grece. Ses mauvais succès.

Les Athéniens abandonnent leur ville.

CEPENDANT Xerxès étoit entré dans la Phocide, brûlant & saccageant les villes des Phocéens. Dans cette extrémité, les Athéniens, qui se voyoient tout près de tomber entre les mains des Perses, & de porter tout le poids de

leur colere & de leur vengeance, prirent la résolution d'abandonner leur ville & de s'embarquer. La plupart firent passer leurs peres & leurs meres, qui étoient âgés, avec leurs femmes & enfants, dans la ville de Trézene, dont les habitants les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité : car ils firent ordonner, qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & établirent un fonds pour le paiement des maîtres qui les instruiroient. Il est beau de voir une ville, exposée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre son attention & sa libéralité, au milieu de telles alarmes, jusqu'à l'éducation des enfants d'autrui.

Petite ville de l'Argolide.

Xerxès arriva enfin à Athènes, que ses habitants avoient abandonnée, excepté un petit nombre de citoyens qui s'étoient retirés dans la citadelle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroyable, sans vouloir entendre à aucun accommodement. Le roi ayant forcé la citadelle, y mit le feu & la brûla. Il dépêcha aussi-tôt un courrier à Suze pour porter cette agréable nouvelle à Artabane son oncle, & il lui envoya en même temps un grand nombre de tableaux & de statues. Cel-

Xerxès entre dans Athènes.

Pausanias l. 1. p. 14. les d'Harmodius & d'Aristogiton, libérateurs d'Athènes, en faisoient partie.

Division parmi les Grecs. Les Grecs se trouverent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devoit donner le combat. Le plus grand nombre, à la tête desquels étoit Eurybiade, généralissime de la flotte, vouloit qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe pour être plus près de l'armée de terre, qui gardoit cette entrée sous la conduite de Cléombrote, frere de Léonide, & plus à portée de défendre le Peloponnèse. D'autres qui avoient Thémistocle pour eux, prétendoient que c'étoit trahir la patrie, que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Et comme celui-ci soutenoit son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir : *Frappe*, dit-il, *mais, écoute ;* & continuant de parler, il montra de quelle importance il étoit pour la flotte des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers & beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettroit l'ennemi hors d'état de faire usage d'une grande partie de ses forces. Cette modération, jointe

Hérod. l. 8. c. 56. 65.

Plut. in Themist. p. 117.

à la force de ſes raiſons, fit revenir à ſon avis Eurybiade & tous les Officiers, & on réſolut de donner la bataille dans le détroit de Salamine.

Du côté des Perſes, on avoit tenu auſſi un conſeil de guerre pour ſavoir s'il falloit hazarder un combat naval. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils ſavoient que le roi penchoit de ce côté-là. Il n'y eut qu'Artémiſe, reine de Carie *, qui s'oppoſât à ce deſſein. Elle repréſenta au roi, qu'il falloit traîner la guerre en longueur, ce qui ne manqueroit pas d'augmenter la diviſion parmi les Grecs; que chacun ſe retireroit pour aller défendre ſon pays, & qu'alors le roi ſe rendroit maître ſans peine, & preſque ſans coup férir, de toute la Grece. Cet avis ſi ſage ne fut point ſuivi, & l'on réſolut de donner la bataille. *Hérod. l. 8. c. 67 70.*

Thémiſtocle, ſachant que dans la flotte Grecque on ſongeoit encore à aller vers l'iſthme, fit donner avis à Xerxès, que les alliés Grecs étant réunis dans le même lieu, il lui ſeroit facile de les vaincre, & de les accabler tous à la fois. Le roi le crut, & fit *Hérod. l. 8. c. 74. 78.*

* Cette princeſſe eſt différente d'Artémiſe, femme de Mauſole.

environner de nuit Salamine par un grand nombre de vaisseaux, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste. Personne ne s'apperçut que l'armée fût ainsi enveloppée. Aristide vint la nuit même d'Egine où il commandoit quelques troupes, & traversa avec un très grand danger toute la flotte des ennemis. Quand il fut auprès de Thémistocle, il le tira à part, & lui parla ainsi : » Thémistocle, si nous sommes » sages, nous renoncerons désormais à » cette vaine & puérile dissension qui » nous a divisés jusqu'ici, & par une » plus noble & plus salutaire émula- » tion, nous combattrons à l'envi à » qui servira mieux la patrie; vous, » en commandant & faisant le devoir » d'un bon & sage capitaine; & moi, » en vous obéissant, & en vous aidant » de ma personne & de mes con- » seils «.

Plut. in Arist. p. 323. Hérod. l. 8. c. 78 82.

Thémistocle, étonné d'une telle grandeur d'ame, honteux de s'être laissé vaincre par son rival, ne rougissant point de lui en faire l'aveu, promit d'imiter sa générosité, & lui fit confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le barbare. Il le pria ensuite d'aller trouver Eurybiade pour lui

rêpréſenter qu'il n'y avoit d'autre ſalut pour eux, que de combattre à Salamine; ce qu'il fit avec joie & avec ſuccès.

Bataille de Salamine.

On ſe prépara donc de part & d'autre au combat. Les Perſes qui ſavoient que le roi avoit les yeux attentifs ſur eux, ce prince ayant fait placer ſon trône ſur une éminence d'où il pouvoit voir le combat, attaquerent d'abord les Grecs avec une impétuoſité & un courage capable de répandre la terreur par-tout; mais ce premier feu ſe ralentit bientôt, quand on fut dans la mêlée. Les Ioniens furent les premiers qui prirent la fuite, & ils furent bientôt ſuivis du reſte de la flotte. Artémiſe ſe ſignala par des efforts incroyables de hardieſſe, en ſorte que Xerxès, la voyant ainſi combattre, s'écria, que dans cette bataille, les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage d'hommes *.

La maniere dont cette reine ** ſe

* Quippe ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. *Juſt. l. 2. c. 12.*

** Il paroît qu'Artémiſe ne ſe piquoit pas moins de ruſe que de courage. On dit que voulant ſe rendre maîtreſſe de Latmus, petite ville de Carie, qui étoit à ſa bienſéance, elle mit ſes troupes en embuſcade, & que ſous prétexte de célébrer la fête de la mere des Dieux, dans le bois qui lui étoit conſacré, auprès de la ville, elle s'y rendit avec un grand équipage,

sauva ne doit pas être omise. Se voyant vivement poursuivie par un vaisseau Athénien, auquel il ne paroissoit pas qu'elle pût échapper, elle arbora le pavillon Grec, attaqua un vaisseau des Perses, monté par Damasithymus, roi de Calynde, ville de Lycie, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coula à fond : ce qui fit croire à ceux qui la poursuivoient, que son vaisseau étoit du parti des Grecs, & ils ne songerent plus à l'attaquer. Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire ancienne, & qui a rendu à jamais célebre le nom & le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses pris, & un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond.

Thémistocle, pour délivrer promptement la Grece d'un ennemi si puissant, fit avertir secrétement le roi, que les Grecs songeoient à rompre le pont. Ce prince, effrayé d'une telle nouvelle, ne perdit point de temps, & partit de

Retraite de Xerxès.

d'eunuques, de femmes, de trompettes & de tambours. Les habitants accoururent pour voir cette cérémonie religieuse, & pendant ce temps, les troupes d'Artémise s'emparerent de Latmus. *Polian. Stratagl. 8. c. 53.*

nuit, ayant laissé Mardonius, avec une armée de trois cents mille hommes, pour réduire la Grece. Lorsque ce prince fut arrivé au détroit de l'Hellespont, il trouva le pont rompu par une rude tempête, & fut obligé de passer le trajet dans une barque de pêcheurs. C'étoit un spectacle bien propre à faire connoître l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite & sans équipage un prince, aux armes & aux vaisseaux duquel, peu de temps auparavant, à peine la terre & la mer avoient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Grece. Thémistocle eut presque tout l'honneur de cette victoire, la plus signalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de sa gloire, à lui rendre ce témoignage. Sa sagesse, sa valeur & son attention à savoir profiter de tout, fut le salut de la Grece. Le premier soin des Grecs, après la victoire, fut d'envoyer à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avoient fait sur les Perses, pour remercier les Dieux de leur protection. Hérodote place la défaite des Carthaginois, par Gélon,

Justin. l. 2. c. 13.

Plut. in Themist. p. 20.

Hérod. l. 7. c. 165. 167.

Diod. l. 11. p. 16-22. tyran de Syracuse, au jour que se donna le combat de Salamine. J'en ai marqué ailleurs les circonstances.

Mardonius qui étoit resté en Grece avec un corps d'armée de trois cents mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie. Il envoya cependant Alexandre, roi de Macédoine, avec plusieurs seigneurs Persans à Athènes, pour tenter de détacher ses habitants du reste des alliés. Aristide qui étoit alors le premier des Archontes, leur fit cette réponse : » Sachez, leur » dit-il, leur montrant le soleil de sa » main, que tant que cet astre conti- » nuera sa course, les Athéniens seront » mortels ennemis des Perses, & qu'ils » ne cesseront de venger sur eux le ra- » vage de leurs terres, l'incendie de » leurs maisons & de leurs temples ».

Hérod. l. 8. 213-131.136. & 140. 144.

Mardonius ravage l'Attique. Il brûle Athènes. *Hérod. l. 9. p. 1-13.*

Quand le général Persan eut appris, par la réponse des Athéniens, que nul prix, nul avantage, ne pouvoit les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute son armée vers l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontroit dans sa marche. Les Athéniens n'étant pas en état de résister à ce torrent, abandonnerent une seconde fois leur ville, & se retirerent à Salamine. Mardonius

Plut. in Arist. p. 224. Diod. Sic. l. 11. p. 23.

entra dans Athènes, brûla les maisons & démolit tout ce qui avoit échappé au saccagement de l'année précédente, puis il se retira du côté de la Béotie. Les Lacédémoniens & les Athéniens l'y suivirent avec une armée de soixante mille hommes, sous la conduite de Pausanias, roi de Lacédémone, & d'Aristide, général des Athéniens. Les deux armées s'étant rencontrées auprès de Platée, en vinrent aux mains. Le choc fut des plus rudes; & de part & d'autre, on montra un courage de lions. La victoire fut long-temps disputée. Mais le général Persan étant tombé mort, toute l'armée prit la fuite. Les alliés poursuivirent les vaincus & les taillerent presque tous en pieces. De sorte que, de trois cents mille hommes dont cette armée étoit composée, il ne s'en sauva pas cinquante mille. Par cette victoire, les Grecs se délivrerent une bonne fois pour toutes, des invasions de ces peuples, aucune armée Persane ne s'étant plus fait voir depuis ce temps-là en deça de l'Hellespont.

Bataille de Platée. An. M. 3525. Av. J. C. 479.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius, de grandes sommes d'or & d'argent monnoyé, des coupes, des vases, des colliers, des

bracelets d'or & d'argent, sans nombre & sans prix. Justin remarque avec raison, que ces dépouilles devinrent funestes à la Grece, & commencerent à y jetter l'amour des richesses & le goût du luxe *. On commença, selon leur religieuse coutume, par mettre à part la dîme de tout le butin pour les Dieux : le reste fut partagé également entre les villes & les peuples qui avoient fourni des troupes, & les officiers qui s'étoient distingués dans le combat. On est frappé avec raison de l'attention merveilleuse de ces peuples idolâtres, à s'acquitter en tout des devoirs de la religion. Il est beau, ce me semble, de voir des Païens protester ainsi publiquement, qu'ils attendent tout de la Divinité ; qu'ils se croient obligés de lui rapporter tout ; qu'ils la regardent comme la source des succès & des victoires, comme l'arbitre souveraine des Etats & des Empires. On dressa des monuments de cette victoire à Sparte, à Athènes & à Platée. Il fut même arrêté, que chaque année, toutes les villes de la Grece enverroient des députés dans cette derniere ville, pour

* Unde primùm Græcos diviso inter se auro Persico divitiarum luxuria cœpit. *l.* 2. *c.* 14.

faire des sacrifices à Jupiter libérateur, & aux Dieux de la ville ; que de cinq ans en cinq ans, on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté.

Bataille de Mycale.

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flotte ennemie. Les Perses ayant pris terre à Mycale, promontoire du continent d'Asie, où étoit campée leur armée de terre, forte de cent mille hommes, les Grecs les y suivirent ; & par le secours des Ioniens, ils forcerent leur camp, & brûlerent tous leurs vaisseaux. La bataille de Platée se donna le matin, & celle de Mycale l'après-midi. Xerxès ayant appris ces deux grandes défaites, abandonna Sardes, avec la même précipitation qu'il avoit fait Athènes après la bataille de Salamine. Il donna ordre avant son départ, de brûler tous les temples des villes Grecques d'Asie, ce qui fut exécuté. Ce prince passa par Babylone, à son retour à Su[illegible] truisit aussi tous les temple[illegible] conduit en cela par un princ[illegible] ligion. Les Perses étoient persua[illegible] c'étoit insulter la Divinité, que de vou-

Hérod. l. 9. c. 89. 105.

Diod. l. 11. p. 26-28.

Strab. l. 14. p. 674.

Arrian. l. 7.

loir la renfermer dans les temples matériels, elle qui remplit tout l'univers. Peut-être que le desir de se dédommager des frais que lui avoit coûté sa malheureuse expédition, le porta à piller les richesses immenses qui étoient dans ces temples.

Cruauté d'Amestris. *Hérod. l. 7. c. 107-112.*

Parmi le grand nombre de femmes que Xerxès avoit épousées, il y en avoit une nommée Amestris, qui étoit un monstre de cruauté. Sur le simple soupçon que la femme de Masiste, frere du roi, dame d'un rare mérite, & d'une grande vertu, étoit sa rivale, elle lui fit couper les oreilles, le nez, la langue, les levres & les mammelles, qu'elle fit jetter aux chiens en sa présence, & la renvoya ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès avoit mandé son frere, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il desiroit qu'il se séparât de sa femme, & qu'il lui donneroit en la place une de ses filles en mariage. Masiste, qui avoit un attachement extrême pour [illegible] ne put se résoudre à l'abandonner. [illegible]e qui fit que Xerxès lui dit, [illegible]olere, que, puisqu'il refusoit [illegible], il n'auroit ni elle ni sa femme, et qu'il apprendroit à ne pas rejetter

les offres de son maître : & il le renvoya avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé ayant jetté Masiste dans un grand trouble, & lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui, pour voir ce qui s'y passoit, & il trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques, & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, & fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane, dont il étoit gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, & de faire la guerre au roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, & soupçonnant par-là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui, l'ayant atteint, le mit en pieces avec ses enfants & tous ceux qui étoient avec lui. Se trouve-t-il un exemple plus tragique de vengeance, que celui que je viens de rapporter ? On rapporte encore de cette princesse une autre action, qui n'est pas moins cruelle, ni moins impie. Elle fit brûler vifs quatorze enfants des meilleures maisons des

Perſes, en ſacrifice aux Dieux infernaux, pour obéir à une coutume ſuperſtitieuſe, uſitée chez les Perſes.

Maſiſte ayant été mis en pieces avec ſes enfants, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hyſtaſpe ſon ſecond fils, qui, ſe trouvant par-là obligé de vivre loin de la cour, fournit à Artaxerxe ſon plus jeune frere, l'occaſion de monter ſur le trône, après la mort de leur pere.

L'hiſtoire d'Hérodote finit à la bataille de Mycale, & au ſiége de la ville de Seſte, par les Athéniens.

ARTICLE III.

Evénements mémorables en Grece. Mort de Xerxès.

Athènes rétablie & entourée de murs.

LA guerre, appellée vulgairement la guerre de Médie, qui n'avoit duré que deux ans, ayant été terminée, les Athéniens, de retour dans leur patrie, y firent venir leurs femmes & leurs enfants, qu'ils avoient mis en dépôt ailleurs pendant la guerre, & ſongerent à rétablir leur ville, qui avoit été preſque entiérement détruite par les Perſes, & à l'environner de bonnes murailles,

AN. M. 3516. AV. J. C. 478.

Thucyd. l. 1. P. 59 62 Diod. l. 11. P. 30 31.

pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens, en ayant eu avis, entrerent en jalousie, & commencerent à craindre qu'Athènes, déja trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, & de leur enlever l'autorité & la prééminence, qu'ils avoient toujours eue jusques-là dans la Grece. Ils députerent vers les Athéniens, pour leur représenter, que l'intérêt commun de la Grece demandoit qu'on ne laissât hors du Péloponnese aucune ville fortifiée, de peur qu'en cas d'une seconde irruption, elle ne servit de place d'armes aux Barbares : mais le Sénat, pénétrant sans peine le véritable dessein des Lacédémoniens, caché sous le faux prétexte du bien public, usa comme eux de ruse & de remise, sans donner de réponse précise, jusqu'à la consommation de l'ouvrage. On leur dit seulement qu'on enverroit des députés à Lacédémone, pour satisfaire la république sur les craintes & les soupçons qu'elle avoit. *Justin. l. 2. c. 15.*

Thémistocle, qui, depuis la bataille de Salamine, avoit un grand crédit à Athènes, se fit nommer parmi les députés, & avertit le Sénat de ne pas faire partir ses collégues avec lui, ni

tous ensemble. La chose fut ainsi exécutée. Cependant on pressoit extrêmement l'ouvrage à Athènes, & l'on ne se donnoit de repos, ni jour ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone; & l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, pressa les Lacédémoniens d'envoyer à Athènes de nouveaux députés, pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit, & de ne point s'arrêter à des bruits vagues & confus, qui étoient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athènes, d'y retenir les députés jusqu'à leur retour, comme autant d'ôtages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrêtât, lui & ses collégues à Lacédémone. Pour-lors Thémistocle ayant demandé audience, leur déclara en plein Sénat, que les Athéniens avoient environné leur ville de bonnes murailles, qu'ils l'avoient jugé nécessaire pour leur propre sûreté, & qu'ils étoient en état de défendre leur ville, contre quiconque oseroit l'attaquer. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens : mais soit par sentiment d'estime & de reconnoissance pour les Athéniens, soit impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils prirent le parti de dissimuler;

& les députés renvoyés de part & d'autre avec honneur, retournerent dans leur ville.

Construction du Pyrée, le plus beau port d'Athènes.

Ce ne fut pas-là le seul ouvrage que Thémistocle entreprit; il s'appliqua avec la même ardeur à achever de bâtir & de fortifier le Pyrée. Car dès le temps qu'il étoit en charge, il avoit commencé ce grand ouvrage. Thémistocle, qui avoit formé en lui-même le dessein de supplanter les Lacédémoniens, & de substituer les Athéniens à leur place, dans le gouvernement de la Grece, ne perdoit point de vue ce grand projet. Un jour il déclara en pleine assemblée, qu'il avoit conçu un dessein important; mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret: il demanda qu'on lui nommât quelqu'un, avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommerent Aristide, & s'en rapporterent entiérement à son avis. Thémistocle lui dit, qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs, qui étoit dans un port voisin; & que par-là Athènes deviendroit certainement maîtresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement, que rien ne pouvoit être plus utile que le

Plut. in Themistoc. & in Aristid.

Noir dessein de Thémistocle.

projet de Thémiſtocle ; mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuſte. Tout le peuple, d'une voix commune, défendit à Thémiſtocle de paſſer outre. On voit par-là que ce ne fut point ſans fondement qu'on accorda à Ariſtide, de ſon vivant même, le ſurnom de *Juſte :* ſurnom infiniment préférable à tous ceux que les conquérants recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque ſorte l'homme de la Divinité. On eſt au contraire indigné de la noirceur, & de la perfidie du deſſein de Thémiſtocle. Eût-il cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action ſuffiroit ſeule pour ternir tout l'éclat de ſa gloire : car c'eſt le cœur, c'eſt-à-dire, la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite.

Au reſte, je ne ſais ſi dans toute l'hiſtoire, il y a un fait plus digne d'admiration, que celui que je viens de rapporter. Ce ne ſont point des philoſophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de ſublimes régles de morale, & qui décident que l'utile ne doit jamais l'emporter ſur l'honnête. C'eſt un peuple entier, intéreſſé dans la propoſition qu'on lui fait, & qui néanmoins, ſans

héſiter

héſiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raiſon, qu'elle eſt contraire à la juſtice.

Les Grecs, animés par l'heureux ſuccès de leurs armes, envoyerent une flotte pour délivrer leurs alliés du joug des Perſes. Elle étoit commandée par Pauſanias, pour les Lacédémoniens. Ariſtide, & Cimon, fils de Miltiade, y commandoient pour les Athéniens. Après avoir mis en liberté les villes de l'iſle de Cypre, elle prit la ville de Byzance, où elle fit priſonniers les plus riches & les plus conſidérables ſeigneurs de Perſe.

La fierté de Pauſanias, fait prendre le commandement aux Lacédémoniens.

AN. M. 3528. AV J. C. 476. *Thucyd. l. 1. d. 65. & 84. 86.*

Pauſanias, qui ſongeoit à gagner les bonnes graces de Xerxès aux dépens de ſa patrie, fit courir le bruit que les ſeigneurs Perſans priſonniers s'étoient ſauvés, & les renvoya à ce prince, avec une lettre qu'il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte, & toute la Grece, à condition qu'il lui donneroit ſa fille en mariage. Xerxès lui fit une réponſe favorable, & lui fit tenir de groſſes ſommes d'argent, pour gagner les principaux des Grecs.

Pauſanias changea dès ce moment ſa conduite. La vie pauvre, frugale & modeſte de Sparte; ſes loix dures &

Plutarch. in Arift. p. 335.

auſteres, inexorables également pour les grands, comme pour les petits & les pauvres, lui devinrent inſupportables. Craignant de ſe voir, à ſon retour, dans une égalité qui le confondroit avec le dernier des citoyens, il quitta les manieres & les mœurs de ſon pays, prit l'habillement & la fierté des Perſes, & imita leur ſomptuoſité & leur magnificence. Par ſa conduite dure & impérieuſe, il rendit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manieres douces, honnêtes & prévenantes d'Ariſtide & de Cimon; l'humanité & la juſtice qui paroiſſoient dans toutes leurs actions; leur attention à l'égard de tout le monde, engagerent les alliés à paſſer ſous le commandement des Athéniens, & à ſe mettre ſous leur protection.

Trahiſon de Pauſanias.

Sur les plaintes que l'on recevoit à Lacédémone, au ſujet de Pauſanias, qu'on accuſoit de trahir ſa patrie, & de livrer la Grece aux Perſes, les Ephores le rappellerent à Sparte, pour lui faire rendre compte de ſa conduite. Il ſe tira avec avantage de ce premier jugement, & s'en retourna à Byzance : de-là, il continuoit toujours ſes pratiques ſecrettes avec le général Perſan. Il ne fut pas

AN. M. 3530. AV. J. C. 474.

Thucyd. l. 1.

Diod. l. 1. Corn Nep. in Pauſan.

long-temps ſans recevoir un ſecond ordre des Ephores de ſe rendre à Sparte, ſous peine d'être déclaré, en cas de déſobeiſſance, ennemi public & traître à ſa patrie. Il s'y rendit dans l'eſpérance de ſe tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en priſon ; puis il fut produit devant ſes juges. Mais comme on n'avoit point une évidence entiere pour prononcer peine de mort contre lui, il fut élargi. Une lettre qu'il envoyoit au roi de Perſe, & qui fut remiſe aux Ephores, rendit ſon crime certain & manifeſte. Dès ce moment on ſe mit en devoir de l'arrêter : mais Pauſanias ayant reconnu à l'air du viſage de l'un des Ephores, qu'on avoit pris quelque fâcheuſe réſolution contre lui, ſe ſauva dans un temple de Pallas. Les Ephores n'oſant l'en tirer de force, de crainte de violer la ſainteté de cet aſyle ſacré, prirent le parti d'en fermer l'entrée, d'en découvrir le toît, & de le laiſſer enſuite périr-là de faim & de miſere, expoſé à toutes les injures de l'air. On dit que la mere du coupable fut la premiere à porter les pierres pour murer la porte. Cela eſt bien dans le goût & dans le caractere des dames de Sparte.

Ils l'en tirerent pourtant un moment avant sa mort. Son corps fut enterré dans un lieu voisin. Par la réponse de l'oracle de Delphes, on lui érigea deux statues dans le temple, pour appaiser la colere de la Déesse justement irritée. Telle fut la fin de Pausanias, en qui une folle ambition étouffa tous les sentiments de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zele pour la liberté, de haine & d'aversion pour les Barbares.

Thémistocle exilé.

Une violente passion pour la gloire, accompagnée d'un vif desir de dominer seul, avoit rendu Thémistocle odieux à ses concitoyens, & l'avoit fait bannir d'Athènes par l'Ostracisme. Il se retira à Argos. Ce fut-là que Pausanias lui communiqua son projet & le pressa d'y entrer. Thémistocle rejetta bien loin la proposition du Lacédémonien, & refusa absolument de prendre aucune part à ses desseins. Néanmoins les Athéniens persuadés par ses accusateurs & ceux qui lui portoient envie, qu'il étoit du complot avec Pausanias pour livrer la Grece aux Perses, envoyerent des gens à Argos pour se saisir de sa personne; mais Thémistocle en ayant été averti à temps, passa dans l'isle de Corcyre,

An. M. 8531. Av. J. C. 473.

Thucyd. l. 1. Plutar. in Themist. Corn. Nep. in Them. c. 8.

de-là en Epire, & enfin se réfugia chez Admète, roi des Molosses. Ce prince, quoiqu'il eût quelque sujet de mécontentement contre Thémistocle, surpris & touché de voir à ses pieds le plus grand homme de la Grece & le vainqueur de l'Asie, le releva aussi-tôt, & lui promit toute sa protection. En effet, les Lacédémoniens & les Athéniens étant venus le demander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant & un hôte qui s'étoit réfugié chez lui dans l'espérance d'y trouver un asyle sacré & inviolable. Il se retire chez Admete.

Vers ce temps-là mourut Aristide. Il avoit rempli les premieres charges de la république avec distinction, & manié les finances avec une autorité absolue; & ce qui est bien plus, avec une justice, une fidélité & une réserve si grande, qu'il vint à bout de se faire aimer dans un emploi où c'est beaucoup de ne se pas rendre odieux *. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un Surintendant ou contrôleur-général des finances. Il est difficile de porter plus loin le mépris des richesses. Il paroissoit aimer la pauvreté par goût & par estime; & Mort d'Aristide. Son éloge.

* In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. *Senec.*

loin d'en rougir, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Il mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Il fallut que l'Etat fît les frais de ses funérailles, & se chargeât de faire subsister sa famille. De toutes les vertus d'Aristide, la plus connue & celle qui se fit le plus sentir, fut la justice, qui lui mérita le surnom de *Juste*; surnom véritablement grand, ou, pour mieux dire, véritablement divin. Thémistocle, dit Platon, Cimon & Périclès ont rempli leur ville de superbes bâtiments, de portiques, de statues, de richesses, d'ornements & d'autres vaines superfluités de ce genre; mais Aristide a travaillé à la remplir de vertus.

Mort de Xerxès.

Les mauvais succès qu'avoit eus Xerxès dans son expédition contre la Grece, lui abattirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre & de conquête, il se livra entiérement au luxe & à la molleſſe, & ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Artabane, Hircanien de nation, capitaine de ses gardes, & depuis long-temps un de ses favoris, s'étant apperçu que cette conduite peu digne d'un roi lui avoit attiré le mé-

An. M. 3532. Av. J. C. 472.

Ctes. c. 2.

Diod. l. 11. p. 5[illegible].

pris de ſes ſujets, crut que c'étoit une occaſion favorable de conſpirer contre ſon maître, dans l'eſpérance de remplir ſa place & de monter ſur ſon trône. Etant entré dans la chambre où couchoit le prince, il le tua pendant qu'il dormoit. De-là, il alla trouver Artaxerxe, troiſieme fils de Xerxès, il lui apprit le meurtre de ſon pere, & en chargea Darius, ſon frere aîné, comme ſi l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajouta que, pour ſe mettre pleinement en ſûreté, ſon deſſein étoit de ſe défaire encore de lui, qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il ſe tînt ſur ſes gardes. Ces diſcours ayant fait ſur Artaxerxe toute l'impreſſion que ſouhaitoit Artabane, il alla ſur le champ dans l'appartement de ſon frere; & ſoutenu par Artabane & par ſes gardes, il l'égorgea. La couronne appartenoit, après Darius, à Hyſtaſpe, le ſecond fils de Xerxès; mais comme il ſe trouvoit alors dans la Bactriane dont il étoit gouverneur, Artabane mit ſur le trône Artaxerxe, dans le deſſein de ne l'y laiſſer que juſqu'à ce qu'il eût formé un parti aſſez fort pour l'en chaſſer. Mais le jeune prince ayant découvert ſon complot, *Juſtin. l. 3. c. 1.*

travailla à le prévenir, & le fit mourir avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Xerxès fut un prince en qui l'on vit peu de bonnes qualités. Il étoit vain, plein de lui-même & entêté. Il n'avoit ni lumieres pour concerter un projet, ni courage pour l'exécuter. On remarque en lui un orgueil & une bassesse de sentiments qui font pitié, & quelquefois une brutalité & une barbarie qui font horreur.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE NEUVIEME.

CE livre renferme l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, pendant quarante-huit ans & quelques mois, qui eſt le temps que dura le regne d'Artaxerxe *Longue-main*, dont les ſix dernieres années concourent avec les ſix premieres de la guerre du Péloponneſe.

CHAPITRE PREMIER.

CE Chapitre renferme l'hiſtoire des Perſes & des Grecs depuis le commencement du regne d'Artaxerxe juſqu'à la guerre du Péloponnèſe, qui commença la quarante-deuxieme année du regne de ce prince.

ARTICLE I.

Commencement du regne d'Artaxerxe.

An. M. 3531. Av. J. C. 473. Les hiſtoriens Grecs donnent à ce prince le ſurnom de *Longue main*; ſelon Strabon, à cauſe que ſes mains étoient ſi longues, qu'étant tout droit il pouvoit toucher ſes genoux; ſelon Plutarque, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il paſſoit pour le plus bel homme de ſon temps; mais on vantoit encore plus ſa bonté & ſa généroſité. Quoiqu'il ſe vît délivré par la mort d'Artabane d'un dangereux compétiteur, il lui reſtoit encore deux obſtacles à vaincre avant que d'être paiſible poſſeſſeur de la couronne; l'un dans Hyſtaſpe,

Strab. l. 15. p. 735.

In Artax. p. 1011.

Il détruit le parti d'Artabane.

Ctes. c. 30.

ſon frere aîné, gouverneur de la Bactriane; l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par ce dernier dont il triompha par une ſanglante bataille qu'il remporta ſur les rebelles. Il exterminа tous ceux qui étoient entrés dans cette conjuration, & particuliérement l'Eunuque Mithridate qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du ſupplice des auges: ce qui ſe faiſoit de cette maniere. On mettoit le criminel à la renverſe dans une auge; & après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge à la réſerve de la tête, des pieds & des mains qui ſortoient par des trous faits exprès. Dans cette poſture incommode, on lui préſentoit la nourriture néceſſaire qu'on le forçoit de prendre malgré lui: pour boiſſon, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait; on lui en frottoit tout le viſage, ce qui attiroit ſur lui une quantité incroyable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours expoſé aux rayons ardents du ſoleil. Les vers engendrés de ſes excréments, lui rongeoient les entrailles au-dedans. Ce ſupplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant leſquels le

Plut. in Artax. p. 1019.

patient souffroit des tourments indicibles.

Et celui d'Hystaspe.

Artaxerxe ayant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane qui soutenoit le parti de son frere; mais il n'y eut pas le même succès. Il eut même quelque désavantage dans un premier combat; mais il le défit quelque temps après dans une seconde bataille. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'Empire. Dès qu'il se vit tranquille, il s'appliqua à réformer les abus & les désordres qui s'étoient introduits dans le gouvernement. Une conduite si pleine de sagesse & de zele pour le bien public, lui attira bientôt l'estime & l'amour de ses sujets; ce qui fait le principal soutien des souverains.

Thémistocle se réfugie vers Artaxerxe.

Ce fut vers ce prince que Thémistocle, selon Thucydide, se réfugia vers le commencement de son regne. Quand cet illustre Athénien fut arrivé à la cour du roi des Perses, il se fit annoncer sous le nom d'un Grec qui venoit pour entretenir le roi d'affaires importantes. Ayant été admis à l'audience, il se prosterna profondément devant le roi, & l'adora. Puis se relevant : » Grand

» roi, dit-il par un truchement, je » suis Thémistocle, Athénien, qui, » ayant été banni par les Grecs, viens » ici chercher un asyle. J'ai fait, à la » vérité, beaucoup de maux aux Perses; » mais je ne leur ai pas moins fait de » bien par les salutaires avis que je » leur ai fait donner plus d'une fois, » & je suis en état de leur rendre en- » core de plus grands services que ja- » mais. Mon sort est entre vos mains. » Vous pouvez montrer ici, ou votre » clémence, ou votre colere. Par l'une, » vous sauverez votre suppliant; par » l'autre, vous perdrez le plus grand » ennemi de la Grece «.

Le roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse; mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure, comme d'un très-grand bonheur. On ajoute que, s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi : *J'ai Thémistocle l'Athénien.* Le lendemain dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, & fit appeller Thémistocle qui ne s'attendoit à rien que de triste; mais la sérénité qui paroissoit sur le visage du roi,

releva ſes eſpérances. En effet, il lui fit un accueil favorable, & il lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cents talents, ſomme qu'il avoit promiſe à quiconque le lui livreroit, & qui par cette raiſon lui étoit dûe, puiſqu'il avoit apporté lui-même ſa tête en ſe livrant à lui. Ce prince lui marqua une eſtime & une conſidération extraordinaire. Il lui fit épouſer une dame des plus nobles familles de Perſe, lui donna une maiſon & un équipage convenable, & lui aſſigna des revenus pour s'entretenir honnêtement. Thémiſtocle s'appliqua à apprendre la langue Perſanne pour être en état d'entretenir le roi ſans avoir beſoin d'interprete. Il y réuſſit ſi bien, que dans l'eſpace d'un an, il parvint à parler le Perſan plus élégamment que les Perſes mêmes.

Commencement de Cimon.

Athènes chercha à réparer la perte qu'elle venoit de faire dans la perſonne de Thémiſtocle, en confiant à Cimon le commandement des armées. Cimon étoit fils de Miltiade. Il avoit donné, pendant ſa jeuneſſe, dans de grands écarts qui le déshonorerent & le firent rebuter du peuple. Ariſtide qui découvrit en lui de grandes qualités à travers ſes défauts, le conſola, lui rendit

AN. M. 3533. AV. J. C. 471.

Diod. l. 11. p. 45.

l'espérance, & s'appliqua à le former pour en faire un homme d'Etat, en quoi il réussit parfaitement bien. Plutarque observe qu'après ces premiers écarts, il n'y eut rien dans la vie de Cimon que de grand & de noble; qu'il ne céda ni à Miltiade en courage & en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence & en bon sens; mais qu'il fut plus juste & plus homme de bien que l'un & l'autre; & que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales. *Plut in Cim. p. 481. 483.*

Cimon commença à se signaler par la conquête de la ville d'Eione sur le Strymon, d'Amphipolis, & d'autres endroits de la Thrace. Le sort d'Eione est trop singulier pour ne pas le rapporter. Boges en étoit gouverneur pour le roi de Perse. Assiégé par Cimon, & pouvant se retirer en Asie avec toute sa famille & ses effets, il crut qu'il étoit de son honneur de périr plutôt que de se sauver ou de se rendre. Il se défendit avec un courage incroyable. Quand il vit que les vivres lui manquoient absolument, il jetta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or & l'argent qui étoit dans la ville; puis il fit *Ses premiers exploits.* *Hérod. l. 7. c. 10. Plut. p. 482.*

allumer un bûcher, & ayant égorgé sa femme, ses enfants & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jetter au milieu des flammes, & s'y précipita lui-même. Férocité & barbarie que les païens appelloient merveilleuse généAN. M. 3534. rosité. Cimon se rendit aussi maître de Av. J. C. 470. l'isle de Scyros, où il trouva les os de *Plut. in Cim.* *Thucyd. l. 1.* Thésée, fils d'Egée. Il les fit charger *p. 66.* sur sa galere, & les porta dans sa patrie. Le peuple les reçut avec des marques extraordinaires de joie & d'alé*Diod. l. 11.* gresse. Il n'y eut jamais de capitaine Grec qui rabaissât la fierté & la puissance du grand roi de Perse, comme le fit Cimon. Après qu'il eût chassé les Barbares de la Grece, il ne leur laissa pas le temps de respirer; mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, attaqua la leur, & la défit quoiqu'elle fût plus nombreuse que la sienne. Après cette victoire, il met sans différer ses troupes à terre, les mene droit aux Barbares qui étoient campés sur le rivage, & en fait un carnage horrible. Le nombre des prisonniers fut infini, & le butin immense.

Cimon, ayant dans un seul jour remporté deux victoires qui égaloient pres-

que la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, y mit le comble par la défaite de la flotte des Phéniciens qui venoient au secours des Perses. L'année suivante, ce général chassa les Perses de la Chersonnèse de Thrace. Il attaqua ensuite les habitants de l'Isle de Thase, qui s'étoient révoltés contre les Athéniens, & se rendit enfin maître de l'isle après un siege de trois ans. *Ibid.*

Les conquêtes de Cimon, & la puissance des Athéniens, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissements, donnoient beaucoup d'inquiétude à Artaxerxe. Pour en prévenir les suites, il songea à envoyer Thémistocle dans l'Attique à la tête d'une nombreuse armée, & il lui en fit faire la proposition. Thémistocle se trouva dans un grand embarras. Il ne vouloit ni désobliger le roi qui l'avoit comblé de biens, ni manquer à ce qu'il devoit à sa patrie ingrate; peut-être même que la crainte de ne pas réussir dans une guerre où il auroit en tête Cimon, ne lui permit pas de se déclarer contre Athènes. Pour se délivrer de ce cruel embarras, il but du sang de taureau, & mourut ainsi à Magnésie, âgé

AN. M. 3538. Av. J. C. 466.

Thucyd. l. 1. p. 92. Plut. in Themist.

Mort de Thémistocle.

Cicer. de Senect. n. 72. t. 1. p. 1.

soixante-cinq ans. Le roi ayant appris la cause de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage. Thucydide, historien sensé, qui étoit d'Athènes, & presque contemporain, rapporte différemment la mort de Thémistocle. Il ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avoit couru du poison; mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, & que ses amis transporterent secrètement ses os à Athènes. Ce récit paroît bien plus naturel & plus vraisemblable.

Son éloge.

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Grece. Grandeur d'ame, courage invincible, présence d'esprit, pénétration, vues élevées, nobles, hardies, étendues; en un mot, il ne manquoit d'aucune des qualités qui font un grand conquérant & un grand homme d'Etat. Mais celles du cœur, qui sont les qualités essentielles, lui manquoient: je veux dire la probité, la sincérité, la droiture, la bonne-foi. Il ne fut pas non plus exempt de soupçons d'avarice; ce qui est une grande tache dans la vie d'un homme d'Etat. On rapporte de lui néanmoins, une

Plutar. in Themist.

belle action & une belle parole, qui marquent un sentiment noble & désintéressé. Sa fille étant recherchée en mariage, il préféra un honnête homme pauvre, à un riche dont la réputation étoit suspecte, & il dit que dans le choix d'un gendre, *il aimoit mieux du mérite sans bien, que du bien sans mérite* *.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de toutes les grandes qualités de Thémistocle, la rare modération qu'il fit paroître en deux occasions décisives, où c'en étoit fait de la Grece, s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal-entendue, & qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux gens de sa profession & de son âge. La premiere est, lorsqu'au préjudice de sa patrie & de sa propre personne, on nomma pour généralissime de la flotte un Lacédémonien. Il fut le premier à porter les Athéniens à se désister de leur prétention, quelque juste qu'elle fût, pour prévenir les funestes effets que la division entre les alliés n'auroit pas manqué d'avoir. Et combien est admirable sa présence d'es-

* Malo virum qui pecuniâ egeat, quàm pecuniam quæ viro. *Cic. de Off. l. 2. n 11.*

prit & ſon ſang froid, lorſqu'Euribiade avec un geſte menaçant & des paroles piquantes, leva la canne ſur lui! Qu'on ſe ſouvienne que Thémiſtocle n'étoit pas alors fort âgé; qu'il étoit plein d'ardeur pour la gloire; qu'il commandoit une flotte nombreuſe, & qu'il avoit pour lui la raiſon.

ARTICLE II.

Révolte de l'Egypte.

AN. M. 3544. AV. J. C. 460. *Thucyd. l. 1. p. 67. 72. Ctes. c 32. 35. Diod. l. 11. p. 54. 59.*

CEPENDANT, les Egyptiens ennuyés de ſe voir toujours ſous le joug d'une domination étrangere, ſe révolterent, & prirent Inarus, prince des Lybiens, pour leur roi. Ils appellerent à leur ſecours les Athéniens, qui paſſerent promptement en Egypte avec une flotte de deux cents voiles. Artaxerxe leva de ſon côté une armée de trois cents mille hommes pour ſoumettre les rebelles. Les ſuccès furent variés. Les Perſes furent d'abord battus; mais dans un ſecond combat, Inarus fut entiérement défait par Mégabyſe, général Perſan, & beau-frere du roi. Ce prince, ſe voyant perdu ſans reſſource, compoſa

pour lui, pour les Egyptiens & pour quelques Athéniens, & se rendit. Après cela, l'Egypte retourna sous le joug des Perses comme auparavant. Les Athéniens y perdirent beaucoup de monde, une flotte de deux cents voiles, & une autre de cinquante qui venoit au secours de la premiere. Le sort des prisonniers qu'on avoit faits dans cette guerre, fut bien triste.

Artaxerxe, après avoir résisté pendant cinq ans aux importunités de sa mere qui lui demandoit Inarus & les Athéniens pour les sacrifier aux mânes de son fils Achéménide qui étoit péri dans cette expédition, les lui accorda enfin. Aveugle & cruelle foiblesse d'un prince qui se rend perfide pour se rendre complaisant à une mere injuste & inhumaine. Cette cruelle princesse, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, & trancher la tête aux Athéniens. Mégabyse en fut au désespoir, sentant que l'affront retomboit principalement sur lui. Il quitta la cour, & se rendit en Syrie dont il étoit gouverneur. Son mécontentement alla jusqu'à se révolter ouvertement. Le roi envoya deux armées contre lui; mais

Inarus est livré à la reine. AN. M. 3556. Av. J. C. 448. *Ctes. c.* 35-40.

Douleur de Mégabyse. Son désespoir.

elles furent battues & mises en fuite par Mégabyse. Artaxerxe, voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, entama une négociation dont il chargea sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyse. La négociation réussit; le roi lui pardonna, & il revint à la cour.

Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derriere, prêt à se lancer sur le roi, Mégabyse effrayé du danger où il le voyoit, par affection & par zele pour lui, lança un dard & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son prince en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur & sa mere eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût mitigée & changée en un exil perpétuel. Quelque temps après, il rentra encore en grace par le moyen de sa belle-mere & de sa femme, & même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort qui arriva quelques années après. C'étoit le plus habile homme du royaume, aussi-bien que le meilleur capitaine. Artaxerxe lui devoit & la couronne & la vie; mais il est bien

dangereux pour un sujet, que son maître lui ait de trop grandes obligations *.

La septieme année du regne d'Artaxerxe, Esdras obtint de lui une ample commission pour retourner à Jérusalem avec tous ceux de sa nation qui voudroient le suivre, pour y rétablir l'Etat & la Religion des Juifs. Ce prince ordonna à ses officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui seroit nécessaire pour le culte de leur Dieu : *De peur*, ajoute-t-il, *que sa colere ne s'allume contre le royaume du roi & de ses enfans.* Esdras va à Jérusalem. AN. M. 3537. AV. J. C. 467. *Esdr. c. 7. &c.*

La vingtieme année de son regne, il donna, à la priere de Néhémie, un célebre édit pour rétablir la ville & les portes de Jérusalem. C'est de ce décret que se prend le commencement des soixante-dix semaines de la célebre prophétie de Daniel, après lesquelles le Messie devoit paroître & être mis à mort. On croit assez communément, qu'Artaxerxe est l'Assuérus qu'Esther, cette illustre Juive, épousa. Puis Néhémie AN. M. 3550. AV. J. C. 454. *Nehem. c. 1. & 2.*

* Pro gratiâ odium redditur., *Tacit.*

ARTICLE III.

Périclès. Semences de division entre Athènes & Lacédémone.

Caractere de Périclès. *Plut. in vit. Pericl. p. 153. 156.*

PÉRICLÈS, des deux côtés, descendoit des premieres maisons & des plus illustres familles d'Athènes. Il eut pour maître Anaxagore, qui l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui traite des choses naturelles, que nous appellons Physique : il ne négligea pas la connoissance de Dieu & des choses spirituelles. Périclès étoit d'un caractere doux & insinuant, éclairé, sobre, modéré, & possédant dans un degré éminent, le talent de la parole : talent qu'il cultiva avec le plus grand soin, parce qu'il le regardoit comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire & manier le peuple. Il n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il avoit donné à cette étude ; car le succès passa toutes ses espérances. On disoit qu'il foudroyoit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grece en mouvement, tant il excelloit dans l'art de parler. On ne pouvoit se défendre de la

Moyens qu'il emploie pour gagner le peuple.

solidité

solidité de ses raisonnements, ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisoit dire que la Déesse de la persuasion avec toutes ses graces résidoit sur ses levres *. Ce fut-là le premier moyen qu'il mit en œuvre pour gagner le peuple.

Un second moyen que Périclès mit en usage, & qui ne fut pas moins efficace que le premier, fut de partager aux citoyens les terres conquises, & de leur distribuer, pour les jeux & les spectacles, les deniers publics. Cette malheureuse politique devint très-funeste à la République; car, outre que cet usage épuisoit le trésor public, il rendit le peuple dissolu & somptueux, de sobre & de modéré qu'il étoit auparavant. C'est par ces moyens que Périclès s'acquit sur l'esprit du peuple un crédit qui ne différoit guere du pouvoir monarchique. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage dont il n'étoit pas membre. Le peuple enhardi & soutenu par Périclès, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, ôta au Sénat

Plut. in Perica in Cimon.

* Cujus in labris veteres comici leporem habitasse dixerunt. *Cic.*

la connoiſſance de la plupart des cauſes, ne lui laiſſant que les plus communes, & en très-petit nombre.

AN. M. 3534. AV. J. C. 470. *Plut. in Cim.*

La quatrieme année du regne d'Archidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oui parler. En pluſieurs endroits, les montagnes furent ébranlées juſques dans leurs fondements, & le pays fut englouti dans des abymes; toute la ville fut bouleverſée; excepté cinq maiſons qui reſterent ſeules au milieu de cette déſolation épouvantable; & pour comble de malheur, leurs eſclaves qu'on appelloit Ilotes, ſe révolterent. Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoyerent à Athènes demander du ſecours, qui leur fut accordé ſur les vives repréſentations que fit Cimon aux Athéniens. Il fut nommé pour commander les troupes, & marcha ſans différer au ſecours des Lacédémoniens, avec quatre mille hommes.

Semences de diviſion entre Athènes & Sparte.

Quelque temps après, les Lacédémoniens appellerent encore les Athéniens à leur ſecours. Quand les troupes furent arrivées ſous la conduite de Cimon, ils le renvoyerent comme ſuſpect de mauvais deſſeins, & capable de tourner

leurs armes contre eux. Voilà la premiere semence de division, qui s'entretint & se fortifia depuis par divers mécontentements réciproques. Les Athéniens, pleins de colere & de ressentiment, se déclarerent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone; & à la premiere occasion qu'ils en trouverent, ils bannirent Cimon par la voie de l'Ostracisme. *Thucyd. l. I. p. 67. 68.*

Les Athéniens ne furent pas longtemps sans s'appercevoir de l'absence de Cimon. Ils sentirent le besoin qu'ils en avoient, & le rappellerent de son bannissement. La réconciliation de Sparte & d'Athènes, & une treve de cinq ans qu'il leur fit conclure, fut le fruit de son rétablissement. Après qu'il eut étouffé la guerre qui commençoit à s'allumer entre les Grecs, il mit en mer une flotte de deux cents voiles, & mena les Athéniens contre les Perses; car il ne pensoit à rien moins qu'à détruire la puissance du grand roi de Perse. Il attaqua séparément ses généraux Artabaze & Mégabyse, les défit, leur prit cent vaisseaux, en coula à fond plusieurs autres, & leur tua un nombre prodigieux d'hommes.

Cimon est banni: il est rappellé.

AN. M. 3554. AV. J. C. 450. *Plut. ibid. Diod. l. 12. p. 73 74.*

Ses victoires sur les Perses.

Diod. p. 74-75. Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son Conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Ses généraux, par son ordre, en firent faire la proposition à Athènes. On choisit de part & d'autre des plénipotentiaires qui convinrent des articles : le traité fut ratifié & juré de part & d'autre, & la paix proclamée. Ainsi finit cette guerre qui, depuis que les Athéniens avoient brûlé Sardes, avoit duré cinquante & un ans, & qui avoit coûté la vie à une infinité d'hommes, tant du côté des Perses, que de celui des Grecs. Pendant qu'on travailloit à la conclusion du traité de paix, Cimon mourut, soit de maladie, soit d'une blessure qu'il avoit reçue au siege de Citium. L'histoire ne parle point de statues ou de monuments érigés en son honneur, ni d'obsèques magnifiques après sa mort. Les regrets & les larmes du peuple en firent sans doute le plus bel ornement.

AN. M. 3555. AV. J. C. 449.

Sa mort.

Son éloge. Ce grand homme réunissoit en lui seul toutes les grandes qualités d'un homme d'Epée & d'un homme d'Etat. Outre cela, on admiroit avec raison sa grande modestie au milieu des premiers

emplois, son désintéressement, sa sobriété & sa simplicité. Il étoit ami fidele, zélé pour sa patrie, bienfaisant & libéral jusqu'à la magnificence. Il faisoit de ses biens un usage que Gorgias marque en peu de mots, mais d'une maniere vive & élégante : *Cimon*, dit-il, *amassoit des richesses pour s'en servir, & il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici, en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme, & combien Tertullien avoit raison de définir un Païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain & glorieux : *animal gloriæ.* La suite fit encore mieux sentir quelle perte la Grece avoit faite. Après Cimon, il n'y eut presque aucun des généraux Grecs qui fît rien de considérable ni d'éclatant contre les Barbares. Animés par les orateurs, qui se rendoient maîtres du peuple, & qui répandoient dans les assemblées un esprit de trouble & de division, ils se tournerent les uns contre les autres, & en vinrent à une guerre ouverte : ce qui fut un répit bien utile pour les affaires du roi, & la ruine de celles des Grecs. Je reviens à Périclès. *Athen. l. 12. p. 533.*

Périclès embellit Athènes.

Ce qui faisoit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, étoit la magnificence des bâtiments & des ouvrages dont il orna & embellit la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de peinture, de sculpture & de gravure; & comment néanmoins ils furent tout-d'un-coup portés au plus haut point de perfection : car chacun de ces ouvrages achevés si rapidement & sans modele qu'on pût imiter, avoit une beauté qui sentoit déja l'antique; & plus de cinq cents après, on y remarquoit une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier.

Plin. l. 36. c. 5.

Phidias, ce célebre sculpteur, présidoit à tout le travail & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue de Pallas si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs : elle étoit d'ivoire & d'or, & haute de vingt six coudées, ou trente-neuf pieds. Il y avoit parmi les ouvriers une ar-

deur & une émulation incroyable. Périclès donna l'idée de l'Odéon ou théâtre de la musique, sur le modele du pavillon du roi Xerxès, & proposa un décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de musique à la fête des Panathénées; & ayant été élu juge & distributeur des prix, il régla la maniere dont les musiciens devoient jouer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les jeux de musique furent toujours faits dans ce théâtre depuis ce temps-là.

Plaintes contre Périclès. *Plut. in Peric.*

Tant de magnifiques ouvrages qui faisoient l'admiration de toute la terre, exciterent la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier contre lui dans les assemblées. On se plaignoit que les contributions des alliés étoient employées à dorer & à embellir la ville d'Athènes, au déshonneur du peuple & contre la volonté & l'intention de la Grece. Ces plaintes n'étoient pas sans quelque fondement; mais Périclès, trouvant dans la force & la douceur de son éloquence, le moyen de se justifier aux yeux du peuple, l'emporta sur Thucydide son adversaire, & le fit condamner à subir le ban de l'Ostracisme.

Sa puissance. Lorsque Périclès se vit délivré de son adversaire, & seul revêtu de toute l'autorité, il convertit le gouvernement en Aristocratie, ou plutôt en une espece de royauté, sans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique, ni faire dégénérer son autorité en tyrannie. L'art de gouverner qu'il possédoit admirablement, lui donnoit presque un pouvoir suprême, qu'il rendit perpétuel & sans bornes en sa personne. Il faut pourtant avouer, à la gloire de Périclès, que ce qui lui donna cette grande autorité, ne fut pas seulement la force de son éloquence; mais, comme dit Thucydide, la réputation de sa vie & de sa grande probité, l'élévation d'une ame noble & désintéressée, le mépris qu'il faisoit des richesses, qui fut tel que, quoiqu'il eût manié long-temps avec un pouvoir souverain les finances de la République, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Telle fut la source & la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la République, digne fruit de sa droiture & de son parfait désintéressement.

CHAPITRE II.

Guerre du Péloponnèſe.

LA guerre du Péloponnèſe commença vers la fin de la premiere année de l'Olympiade 87, & dura vingt-ſept ans. An. M. 3573. Av. J. C. 431.

ARTICLE I.

Source de diviſion entre Lacédémone & Athènes. Commencement de la guerre.

Potidée, ville de Macédoine, étoit une colonie de Corinthe, qui y envoyoit tous les ans des Magiſtrats; mais elle dépendoit pour lors d'Athènes, & lui payoit contribution. Les Athéniens, dans le mouvement général où étoit la Grèce, craignant que cette ville ne vînt à ſe révolter, & n'entraînât dans ſa révolte le reſte de leurs alliés de la Thrace, ordonnerent aux habitants de démolir les murailles de leur ville, de leur mettre en main des ôtages pour *Thucyd. l. 1. p. 37-42. Diod. l. 12. p. 93-94.*

être garants de leur fidélité, & de renvoyer les Magistrats que Corinthe leur avoit donnés. Des demandes si injustes avancerent la révolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, & plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athènes & Corinthe y envoyerent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celles des Athéniens remporterent l'avantage. Alcibiade, encore tout jeune, & Socrate son maître, s'y distinguerent d'une maniere particuliere. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, & d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avoit personne dans toute l'armée, qui soutînt les fatigues de l'armée comme Socrate. La faim, la soif, le froid étoient des ennemis qu'il étoit accoutumé à mépriser & à vaincre sans peine. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits & de peaux très chaudes, se tenoient dans leurs tentes, bien clos & couverts, n'osant paroître à l'air, Socrate sortoit sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, & marchoit pieds nuds. Par sa gaieté & par ses bons mots, il faisoit la joie de la table, & invitoit

Plut. in Conv. p. 219-220. In Alcibiad. p. 194.

par son exemple les autres à boire. Quand on en vint à l'action, il fit merveilleusement bien son devoir. Alcibiade, ayant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit courageusement; & à la vue de toute l'armée, il empêcha les ennemis de le prendre & de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur étoit dû à Socrate; mais les généraux le donnerent à Alcibiade à cause de sa naissance. Socrate contribua plus qu'un autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à son courage, à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur.

Siége de Potidée.

Potidée fut assiégée par les Athéniens. Les Corinthiens, dans la crainte de perdre une place de cette conséquence, solliciterent fortement leurs alliés, & tous députerent conjointement à Lacédémone pour se plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix qui régnoit dans la Grece. L'affaire fut mise en délibération dans une assemblée du peuple, & la guerre fut résolue d'un commun consentement & de celui de tous les alliés, qui donnerent tous leurs suffrages par ordre. Ce décret de La-

cédémone ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés, que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avoient déja assujetti une bonne partie de la Grece. Les Athéniens, de leur côté, se déterminerent par le conseil de Périclès à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens & leurs alliés.

Lacédémone déclare la guerre à Athènes.

Le premier acte d'hostilité qui commença la guerre, vint de la part des Thébains qui attaquerent Platée & la prirent par trahison ; mais ils eurent lieu de s'en repentir. Car les Platéens les ayant attaqués de nuit, les tuerent tous, excepté deux cents qu'ils firent prisonniers, & qui peu de temps après furent mis à mort. Les Athéniens avertis de ce qui se passoit à Platée, y envoyerent aussi-tôt du secours & des vivres. La paix étant manifestement rompue, on se prépara de part & d'autre ouvertement à la guerre. Toute la Grece étoit dans une espece de fermentation. Le grand nombre inclinoit vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Grece, & l'on se portoit avec chaleur pour leur parti. Les Lacédémoniens profitant de cette ardeur, leverent des troupes, & envoyerent

Premiere année de la guerre.

Siége de Platée.

Thucyd. l. 2. p. 99. 122.

Diod. l. 12 p. 99. 100.

Plutar in. Pericl. p. 170.

contre Athènes une armée de soixante mille hommes sous la conduite d'Archidamus leur roi.

Archidamus marche contre Athènes.

Quand les troupes furent arrivées à l'isthme de Corinthe, Archidamus plein de zele pour le salut de la Grece, & attentif à ne rien négliger pour prévenir les suites funestes de cette rupture, envoya un Spartiate à Athènes pour faire une derniere tentative. Mais bien loin de réussir dans cette ambassade, on ne voulut pas même lui donner audience, ni le laisser entrer dans la ville. On lui fit donc commandement de se retirer du pays dans le jour même. Archidamus ne voyant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique à la tête de son armée composée de troupes choisies.

Cependant les Athéniens, dont les troupes n'étoient pas assez nombreuses pour entrer en campagne & pour tenir tête à l'ennemi, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenerent de la campagne leurs femmes, leurs enfants, leurs meubles & tous leurs effets, & se retirerent dans la ville, dans le dessein de n'en venir

jamais à une bataille, & de consumer les forces de l'ennemi en traînant la guerre en longueur. Archidamus, qui avoit différé d'entrer dans l'Attique, pour attirer les Athéniens à un accommodement, n'usa plus d'aucun délai, & y entra au milieu de la moisson. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athènes, & qui n'étoit qu'à quinze cents pas de la ville. Il y campa, dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux, sortiroient pour défendre leur pays, & lui donneroient occasion de les engager dans une bataille.

Il ravage l'Attique.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers & impétueux comme ils étoient, à soutenir cette insulte de la part d'un ennemi à qui ils ne se croyoient pas inférieurs en courage. Le ravage de leurs terres & l'incendie de leurs maisons, qu'ils voyoient brûler sous leurs yeux, les mettoit hors d'eux-mêmes. Ils ne pouvoient plus supporter cet affreux spectacle, & demandoient, qu'à quelque prix que ce fût, on les fît combattre. Mais Périclès, qui voyoit bien que c'étoit exposer la ville à une

perte certaine, fut inflexible aux prieres & aux menaces qu'on mettoit en usage pour l'ébranler, & refusa constamment de les mener au combat. Ils tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres, en décriant sa conduite, comme celle d'un homme lâche & insensible, qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. Cléon fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il étoit fils de corroyeur, & corroyeur lui-même. Il s'étoit élevé par la brigue. Il avoit une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Son caractere propre étoit une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite, & une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence & l'effronterie. Tous ces mouvements n'émurent point Périclès. Une force d'ame invincible le mettoit au-dessus des bruits & des clameurs *. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les ennemis, voyant que les Athéniens ne sortoient point de la ville, & apprenant que la flotte ennemie ravageoit leurs

Il se retire.

* Spernendis rumoribus validus. *Tacit.*

terres, décamperent; & après avoir fait le dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils rentrerent dans le Péloponnese, & se retirerent chacun chez eux. C'est ainsi que se termina la premiere campagne.

II. & III. année. AN M. 3574. AV. J. C. 430. *Thucyd. l. 2. p. 130.*

Au commencement de la seconde campagne, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, & y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athènes : on n'en avoit jamais vu de semblable. Les corps les plus robustes ne pouvoient y résister. Les soins & l'habileté des médecins étoient pour eux une foible ressource. Les maisons & les temples mêmes étoient remplis de cadavres. La ville n'offroit par-tout qu'une affreuse image de la mort, sans remede pour le présent, & sans espérance pour l'avenir.

L'Attique ravagée par la peste.

Les Athéniens voyant leur pays ravagé en même temps par deux grands fléaux, la guerre & la peste, commencerent à perdre courage, & à murmurer contre Périclès, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux. Ils envoyerent à Lacédémone pour tenter quelque voie d'accommodement, déter-

minés à céder ce qu'on leur demanderoit ; mais les ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes & les murmures recommencerent de nouveau, & toute la ville étoit dans un trouble & dans une confusion qui faisoit tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empêcher d'assembler le peuple. Il essaya de l'adoucir, de le rassurer & de l'encourager. Les motifs de gloire, d'honneur, le souvenir des belles actions de leurs ancêtres, le titre flatteur de maîtres de la Grece, & sur-tout la jalousie contre Sparte, ancienne & perpétuelle rivale d'Athènes, étoient les moyens ordinaires qu'employoit Périclès pour remuer & animer les Athéniens, & ils lui avoient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présents l'emportoit sur tout le reste, & étouffoit toute autre pensée. La présence seule, & la vue de Périclès les revoltoit. Ils lui ôterent sa charge de général, & le condamnerent à une amende qui montoit, selon les uns, à quinze talents, & selon d'autres, à cinquante.

Le commandement ôté à Périclès.

Le peuple d'Athènes ne fut pas long-

temps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, & il desira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur, pour la perte qu'il venoit de faire de tous ses enfants que la peste avoit enlevés. Alcibiade & ses autres amis lui persuaderent de sortir & de se montrer.

Son rétablissement. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Périclès, touché de ses prieres, & persuadé qu'un bon citoyen ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

An M. 3575. Av. J. C. 429. Potidée qui étoit, comme nous avons dit, l'occasion de cette guerre, soutenoit depuis trois ans un siége des plus rudes. Les habitants réduits à l'extrêmité, manquant de vivres, jusques-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, & n'espérant aucun secours du Péloponnese, se rendirent, & furent reçus à composition. Ils sortirent de la ville avec leurs femmes & enfants, sans avoir chacun plus d'un habit, & les femmes deux, & quelque peu d'argent pour leur retraite.

Sa mort. Périclès, peu de temps après, tomba

malade de la peſte. Comme il étoit à l'extrémité & ſur le point de rendre le dernier ſoupir, ſes principaux amis s'entretenant enſemble dans ſa chambre de ſon rare mérite, parcouroient ſes exploits & ſes victoires, ne croyant pas être entendus du malade, qui paroiſſoit n'avoir plus de connoiſſance. Périclès rompant tout-à-coup le ſilence : » Je » m'étonne, leur dit-il, que vous con- » ſerviez ſi bien dans votre mémoire, » & que vous releviez des choſes qui » me ſont communes avec tant d'au- » tres capitaines, pendant que vous » oubliez ce qui eſt de plus grand » dans ma vie, & de plus glorieux » pour moi. *C'eſt*, ajouta-t-il, *qu'il* » *n'y a pas un ſeul citoyen à qui* » *j'aie fait prendre le deuil* ». Belle parole qui ſeule fait l'éloge le plus accompli d'un miniſtre. Il eſt aiſé de juger combien Athènes regretta un tel citoyen.

Son éloge.

On a pu remarquer, dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réuniſſoit en lui ſeul preſque tous les genres de mérites qui font les grands hommes ; d'amiral, par ſon habileté dans la marine ; d'excellent capitaine, par ſes

conquêtes & ses victoires ; de sur-intendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit ; de ministre d'Etat, par les moyens qu'il sut employer pour faire fleurir le commerce & tous les arts. A ces grands talents il joignit une conduite pleine de sagesse, de modération, de désintéressement, & de zele pour le bien public, qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Périclès cependant fut blâmé d'avoir épuisé le trésor public, pour enrichir la ville d'ornements superflus. Et Platon, qui jugeoit des choses selon la vérité, & non selon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit, après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ces beaux ouvrages, n'avoit point contribué à rendre un seul de ses citoyens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté & la simplicité de leurs mœurs anciennes, par l'amour & le goût du luxe & des richesses, qu'il introduisit dans Athènes.

Mort d'Anaxagore. *Plutar. in Peric. p. 162*

Anaxagore mourut la même année que Périclès. On dit que ce philosophe ayant formé la résolution de se laisser mourir de faim, Périclès averti à propos

du déſeſpoir de ſon maître, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence, tout éperdu & déſolé. Il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes, pour le porter à vivre; ajoutant que ce n'étoit pas lui qui pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidele & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſants beſoins de la république. Alors Anaxagore, ſe découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont beſoin de la lumiere d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.* Le reproche étoit doux, mais vif. Periclès auroit dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainſi dans un Etat par la faute & la négligence de ceux qui devroient les entretenir.

IV. & V années de la guerre.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans les années ſuivantes, fut le ſiége que les Lacédémoniens avoient mis devant Platée, l'un des plus célebres de l'antiquité, par la grandeur des travaux de part & d'autre; mais ſur-tout par la généreuſe réſiſtance des aſſiégés. Il n'y avoit en toute la ville que quatre cents habitants, & quatre-vingt Athé-

Siége de Platée. AN. M. 3576. AV. J. C. 428.

Thucyd. l. 2. p. 147-131. Diod. l. 12. p. 102-109.

niens, avec cent dix femmes pour leur apprêter à manger : néanmoins cette poignée de gens soutint, pendant trois ans, tous les travaux d'un pénible siége, & les efforts d'une nombreuse & courageuse armée qui les tenoit assiégés.

Lorsque les Platéens se virent sans espérance de secours du côté d'Athènes, & dans la disette de vivres, ils firent le dessein de se sauver à travers le camp des ennemis : mais la moitié, étonnée de la grandeur du péril & de la hardiesse de l'entreprise, perdit courage lorsqu'il la fallut exécuter : l'autre moitié persista dans sa résolution, & se sauva après bien des dangers. Ceux qui étoient restés dans Platée, manquant de tout moyen de se défendre, se rendirent, à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoissance de cause, & selon les formes de la justice. Il vint pour cet effet cinq commissaires de Lacédémone, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demanderent simplement ; *s'ils avoient rendu quelque service, dans cette guerre, à Lacédémone & aux alliés.* Cette demande les surprit & les embarrassa. Ils firent ressouvenir les Lacédé-

Thucyd. l. 3. p. 208-220. Diod. l. 12. p. 109.

moniens des services qu'ils avoient rendus à la Grece, & en particulier à Lacédémone, lors du tremblement de terre qui fut suivi de la révolte de leurs esclaves.

De si justes remontrances paroissoient devoir faire quelque impression sur l'esprit des Lacédémoniens ; mais elles furent inutiles ; les commissaires avoient apporté leurs ordres de Sparte. Ainsi ils persistèrent dans leur premiere demande; *Si les Platéens avoient rendu quelque service, dans cette guerre, à Lacédémone & aux alliés ;* & les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondoient, *non*, on les égorgeoit, sans pardonner à aucun. J'omets ce qui se passa dans les deux campagnes suivantes, les événements n'étant ni curieux ni intéressants.

La huitieme année de la guerre du Péloponnese mourut Artaxerxe, après un regne de quarante-neuf ans commencés. La reine sa femme mourut aussi le même jour que lui. Ils furent transportés tous deux ensemble en Perse, dans le tombeau ordinaire des rois. Ce prince avoit un fonds de bonté & de générosité, qui est rare dans les per- AN. M. 3579. AV. J. C. 425.

ſonnes de ſon rang. L'ordre que ce prince donna, de faire relever les murs & les portes de Jéruſalem, fait ſa gloire la plus ſolide.

HISTOIRE

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIXIEME.

Suite de l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, & de la guerre du Péloponneſe, ſous les regnes de Xerxès ſecond, de Sogdien & de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

CE Chapitre renferme l'hiſtoire de treize années de la guerre du Péloponneſe, juſqu'à la dix-neuvieme incluſivement.

ARTICLE I.

Sogdien tue Xerxès. Il est declaré roi.

ARTAXERXE n'avoit eu d'enfants de la reine sa femme, que Xerxès, qui lui succéda. Mais il en avoit dix-sept autres de ses concubines; entr'autres Sogdien, Ochus & Arsite. Sogdien de concert avec un des eunuques de Xerxès, conspira contre lui, & le tua un jour que ce prince étoit ivre & seul dans sa chambre, où il s'étoit retiré pour cuver son vin. Ainsi mourut ce prince, au bout de quarante-cinq jours. Sogdien son meurtrier fut déclaré roi à sa place.

Ctes. c. 47. 51. Diod. l. 12. p. 115.

Ochus se révolte contre lui, & le fait périr.

A peine ce prince fut-il sur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze le plus fidele des eunuques de son pere. Par ces deux meurtres, il devint l'horreur de l'armée & de toute la noblesse. Ochus son frere s'étant mis à la tête d'une puissante armée, pour venger la mort de son frere Xerxès, fut suivi de presque toutes les provinces, & proclamé roi. Sogdien se voyant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne, qu'il avoit montré d'injustice & de cruauté à l'usurper. Contre l'avis de ses meilleurs

amis, & des plus sages de ceux qui demeuroient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frere, qui, s'étant rendu maître de sa personne, le fit jetter dans la cendre * où il mourut d'une mort cruelle. Il ne jouit de l'Empire que six mois & quinze jours.

Par la mort de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'Empire. Il ne s'y vit pas plutôt établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithete *Nothus*, qui, en Grec, veut dire batard. Ce prince est connu sous le nom de *Darius Nothus*. Son regne dura dix-neuf ans. AN. M. 3568. AV. J. C. 436.

Arsite, voyant comment Sogdien avoit supplanté Xerxès, & comment il avoit été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier; mais le succès ne répondit point à ses desseins ambitieux, & sa rebellion lui fut très-funeste, comme nous l'allons voir. Ce prince, quoiqu'il fut frere d'Ochus de pere aussi-bien que de mere, se révolta ouvertement contre lui, & fut soutenu dans sa révolte par

* On rempliſſoit une tour de cendres juſqu'à une certaine hauteur, du haut de laquelle on précipitoit le criminel, la tête la premiere.

Artyphius, fils de Mégabyſe. Ochus, que nous ne nommerons déſormais que Darius, envoya Artaſyras, un de ſes généraux, contre Artyphius, & marcha en perſonne, à la tête d'une autre armée, contre Arſite. Artyphius, avec des troupes Grecques qu'il avoit à ſa ſolde, battit deux fois le général qu'on lui avoit oppoſé; mais dans une troiſieme bataille, on lui débaucha ces troupes étrangeres: il fut battu lui-même, & ſe vit réduit à la néceſſité de ſe rendre, ſur quelques eſpérances de pardon qu'on lui donna. Le roi vouloit le faire mourir; mais la reine Paryſatis, ſœur & femme de Darius, l'en détourna. C'étoit une femme habile, intrigante & ruſée, dont le roi, ſon mari, ſuivoit preſque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occaſion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conſeilla d'uſer de clémence envers Antyphius, & de le bien traiter, afin de faire eſpérer à ſon frere, lorſqu'il verroit ſa généroſité pour un ſerviteur rebelle, de trouver pour lui-même un traitement pour le moins auſſi favorable; & l'engager par-là à ſe ſoumettre. Elle ajouta, que, quand il ſeroit une fois maître de

la perſonne de ce prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius ſuivit ſon conſeil, & il lui réuſſit. Arſite, informé de la douceur dont on uſoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du roi, ſeroit traité encore plus favorablement; &, ſur cette eſpérance, il traita avec ſon frere & ſe rendit. Darius penchoit beaucoup à lui ſauver la vie : mais Paryſatis, à force de lui repréſenter que la punition de ce rebelle étoit néceſſaire pour ſa ſûreté, le détermina de s'en défaire, en le faiſant périr miſérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas ſans ſe faire une grande violence qu'il conſentît à ce ſacrifice ; car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurerent pas la tranquillité qu'il en attendoit : car ſon regne, dans la ſuite, fut troublé par de violentes agitations, qui lui laiſſerent bien peu de repos.

Révolte d'Egypte & de Médie appaiſée.

Une des plus dangereuſes fut celle que lui ſuſcita la révolte de l'Egypte. Les Egyptiens, las de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrthée Saïte, qui étoit enfin ſorti des marais, où il s'étoit main-

tenu, depuis que la révolte d'Inarus
AN. M. 3590. avoit été étouffée. Les Perſes furent
AV. J. C. 414. chaſſés, & Amyrthée déclaré roi d'E-
CÉES. LI. gypte. Darius tourna toute ſon attention du côté de l'Egypte ; & après pluſieurs années de guerre, de fatigue & de dépenſe, il força les Egyptiens de rentrer dans leur devoir. Il réduiſit de même les Medes, qui s'étoient auſſi ſoulevés, & en même temps que les Egyptiens. Pour châtier leur rebellion, on appéſantit leur joug, qui avoit été aſſez doux juſques-là. C'eſt ce que méritent des ſujets rebelles, & ce qui ne manque jamais d'arriver, quand la puiſſance à laquelle ils avoient voulu ſe ſouſtraire reprend le deſſus.

AN. M. 4597. Darius, après être venu à bout des
AV. J. C. 307. rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Egypte, donna à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Aſie mineure : commiſſion importante, qui ſoumettoit à ſes ordres tous les gouverneurs particuliers de cette partie de l'Empire. Revenons à la Grece.

VIII. IX. X. XI. années de la guerre du Péloponneſe. Les Athéniens, ſous la conduite de Nicias, ſe rendirent maîtres de l'iſle de Cythere, qui eſt ſur la côte de Lacé-

démone, & de-là ils infestoient tout le pays. Les Lacédémoniens envoyerent Brasidas dans la Thrace, pour faire une diversion des fortes villes dans son parti, soit par force, soit par intelligence, & encore plus par sa sagesse & sa modération. Il prit de cette maniere la ville d'Amphipolis, malgré la diligence de Thucydide. * général Athénien, qui fit tout son possible pour secourir la ville. Les Athéniens ne laisserent pas d'imputer la prise d'Amphipolis à leur général, & le condamnerent à l'exil. La perte de cette ville fut fort sensible à Athènes; tant parce qu'elle en tiroit de grands revenus & du bois à faire les navires, que parce que c'étoit une porte pour entrer dans la Thrace, & qu'ils craignoient une défection générale des alliés, qu'ils avoient dans ces quartiers. La conduite sage & modérée de Brasidas, soutenue de la déclaration qu'il faisoit, qu'il étoit venu pour affranchir le pays, & rendre libres tous les peuples qui entreroient dans leur alliance, enleva en effet aux Athéniens un grand nombre de leurs alliés.

An. M. 3580. Av. J. C. 424.

Diod. l. 12. p. 320. 304.

* Auteur de l'histoire de la guerre du Péloponnese.

Combat auprès de Délie. *Thucyd. l. 4. p. 311-319. Plutar. in Lachet. p. 181. In conviv. p. 221. Plut. in Alcib. p. 195.*

Cependant les Athéniens, commandés par Démosthene & Hippocrate, étoient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseroient leur parti, dès qu'ils se montreroient. Les Thébains marcherent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits & mis en fuite. Socrate se trouva à cette action. On lui rend même ce témoignage, que si tout le monde avoit fait son devoir comme lui, Athènes n'auroit pas reçu cet échec à Délie. Après la bataille, les vainqueurs assiégerent la ville & l'emporterent d'assaut.

AN. M. 3581. AV. J. C. 423. *Thucyd. ibid. Diod. l. 12.*

Il y avoit à-peu-près égalité de pertes & d'avantages de côté & d'autre; & les deux peuples commençoient à se lasser d'une guerre qui leur coûtoit beaucoup, & ne leur procuroit aucun bien réel. Il se fit donc une treve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Brasidas en fut si mécontent, qu'il ne put se résoudre à abandonner la ville de Scione, qu'il avoit prise deux jours après le traité, mais sans en avoir connoissance. Il alla encore plus loin, & ne fit point difficulté de rece-

voit Mende, petite ville voisine de Scione. On juge bien que les Athéniens ne souffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon animoit les esprits dans toutes les assemblées, & souffloit le feu de la guerre. Ainsi deux hommes, de part & d'autre, s'opposoient à la paix de la Grece, & y mettoient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes; Cléon, parce que la guerre couvroit ses vices & sa méchanceté; Brasidas, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu.

Les Athéniens entraînés par l'éloquence impétueuse & véhémente de Cléon, plus que par la force de ses raisons, le mirent à la tête de leurs troupes, pour aller contre Brasidas, & pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Le général Lacédémonien, qui connoissoit parfaitement l'impétuosité & le peu d'habileté de son adversaire, affectoit exprès une sorte de réserve & de crainte, pour amorcer sa témérité. Il se tenoit enfermé dans Amphipolis, en sorte que personne ne paroissoit sur les murailles, & toutes les portes de la ville étoient fermées. Cléon se repentoit déja de n'avoir pas amené les machines pour

AN. M. 3528. AV. J. C. 422. *Thucyd. l. 5. p. 342. Diod. l. 12. p. 121. 122.*

Athéniens battus par Brasidas.

battre la place, croyant qu'il ne lui manquoit que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, dont le dessein étoit de l'attaquer à l'improviste, après avoir pris toutes ses mesures, fit brusquement une sortie, qui étonna & déconcerta les Athéniens. L'aile gauche se détacha aussi-tôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aile droite, où il trouva beaucoup de résistance. Il fut blessé mortellement & mis hors du combat. Cléon, qui ne s'attendoit pas à cette attaque, prit la fuite, & fut tué par un soldat qui le rencontra. Les troupes des deux partis se battirent avec beaucoup de vigueur; mais enfin les Athéniens plierent & furent mis en déroute. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques moments à sa victoire.

Mort de Cléon.

Mort de Brasidas.

Diod. p. 112. On rapporte une parole de la mere de Brasidas, qui marque bien le caractere Spartain. Comme on louoit en sa présence les grandes qualités & les grandes actions de son fils, & qu'on l'élevoit, sans exception & sans comparaison, au-dessus de tous les autres: *Vous vous trompez*, dit-elle; *mon fils étoit*

brave ; mais Sparte a plusieurs citoyens qui le sont encore plus que lui. Cette générosité d'une mere, qui préféroit la gloire de l'Etat à celle de son fils, & à la sienne, fut admirée & récompensée. Les Ephores lui rendirent des honneurs publics.

Les deux hommes qui étoient le plus grand obstacle à la paix étant morts, les esprits tant d'une part que de l'autre, se trouverent disposés à un accommodement, & la guerre fut comme suspendue de part & d'autre. Les deux peuples firent une treve d'un an, pendant laquelle chaque parti eut le temps de faire valoir ses droits & ses prétentions. Enfin la paix fut conclue & signée pour cinquante ans, & l'un des principaux articles fut, qu'on se rendroit réciproquement les villes & les prisonniers.

Traité de paix. *Thucyd l. 5. p. 351-354.*

AN. M. 3583. AV. J. C. 421.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, & à paroître dans les assemblées. Socrate l'avoit pris en affection depuis plusieurs années, & avoit enrichi son esprit d'une infinité de belles connoissances. C'étoit un jeune homme qui réunissoit à de grandes richesses le crédit & la noblesse de sa famille. Il étoit d'une rare beauté, poli,

XII. année. *Plut in Alcib. p. 192. 196.*

civil, affable & plein d'esprit. En un mot il possédoit tous les avantages qui font briller un jeune homme dans le monde, & qui sont pour lui des piéges presque inévitables. Aussi Alcibiade y fut-il pris, & ses déréglements étoient si connus, qu'ils faisoient le sujet des entretiens d'Athènes. Il essaya de faire cesser ces bruits peu honorables, mais sans changer de vie.

Plut. in Alcib. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante & dix mines, c'est-à-dire, trois mille cinq cents livres. On voit que le goût pour les chiens est de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau. Tous ses amis lui en firent de grands reproches; en lui disant, que toute la ville murmuroit contre lui, d'avoir gâté un si beau chien. *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant, *je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, & qu'ils ne disent pas pis de moi.*

Alcibiade avoit un caractere souple & flexible, propre à prendre toutes les

impressions que demandoient les différentes conjonctures des temps, se portant avec la même facilité & la même ardeur au bien & au mal : sérieux, enjoué ; austere, affable ; ami de la vertu & des gens vertueux ; livré au vice & aux méchants ; passant ainsi d'un excès à un autre tout contraire ; de sorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homere du terroir d'Europe ; *Qu'il portoit beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, & aussi beaucoup de poisons.* Et ce fut-là, sans doute, la source de ce mêlange de bien & de mal, qui parut toujours dans sa conduite. Son intime liaison avec Socrate, auroit pu lui être d'un grand secours pour fixer son esprit & son cœur, s'il avoit su profiter des solides instructions d'un maître si sage.

Alcibiade, qui, du caractere dont nous venons de le marquer, n'étoit pas né pour le repos, avoit fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venoit de se conclure entre les deux peuples : mais n'ayant pu y réussir, il travailla à en empêcher l'effet. Il étoit piqué contre les Lacédémoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, AN. M. 3584. AV. J. C. 420. *Plut. in Alcib.* p. 197. 198.

dont ils avoient une grande opinion ; & qu'au contraire, ils paroiſſoient ne faire aucun cas de lui, quoique ſes ancêtres euſſent eu droit d'hoſpitalité avec eux.

La premiere choſe qu'il fit pour rompre la paix, c'eſt qu'ayant ſu que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occaſion de ſe ſéparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïſſoient, il les flatta ſecrétement de l'eſpérance que les Athéniens leur donneroient du ſecours ; en leur faiſant entendre qu'ils étoient prêts de rompre une paix qui leur étoit déſavantageuſe.

En effet, les Lacédémoniens n'étoient pas fort attentifs à en obſerver religieuſement les conditions, ayant fait alliance avec les peuples de la Béotie, contre l'eſprit & la teneur du traité auquel ils s'étoient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaiſe foi, n'oublia rien pour les irriter davantage ; &, profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le peuple, en le rendant ſuſpect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, & formant contre lui des accu-

fations, qui ne manquoient pas tout-à-fait de vraisemblance, quoique, dans le fond, elles fussent destituées de verité.

Un second moyen qu'il mit en œuvre, & qui lui réussit mieux que son éloquence & que tous ses autres grands talents, fut le mensonge & la perfidie: car, abusant lâchement de la confiance que les ambassadeurs de Sparte avoient en lui, il les trahit publiquement; les traita, en pleine assemblée, de fourbes & de perfides, & exhorta le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient impudemment; tandis que, dans la vérité, c'étoit lui seul qui mentoit effrontément, & usoit de fourberie. Les Athéniens, sur les représentations de Nicias, envoyerent à Lacédémone une ambassade, mais qui n'eut aucun fruit; parce que la perfidie & les intrigues d'Alcibiade en avoient prévenu le succés. Le peuple qui ignoroit pleinement cette manœuvre, étant d'ailleurs charmé de l'éloquence & des grandes qualités d'Alcibiade, l'élut pour général; fit une ligue avec les Mantinéens & les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacédémone; y joignirent les

Argiens, & envoyerent des troupes à Pyle, faire le dégât dans la Laconie. Ainſi ils ſe replongerent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

In Alcib. p. 198. Plutarque, après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute : » Perſonne » ne ſauroit approuver le moyen dont » il ſe ſervit pour arriver à ſon but : » mais ce fut pourtant un coup de » partie, d'avoir déſuni & ébranlé » preſque tout le Péloponneſe, & ſuſ- » cité en un ſeul jour tant d'ennemis » aux Lacédémoniens ». Il me ſemble que c'eſt condamner bien foiblement une fourberie & une perfidie auſſi noires que celles-ci, dont le ſuccès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, & qui ne peuvent être aſſez déteſtées.

Ce fut dans ce temps-là que l'Oſtraciſme prit fin. L'uſage que le peuple en fit contre un citoyen nommé Hyperbolus, fort méchant homme, perdu totalement de réputation, & inſenſible à l'infamie, par une extinction entiere de tout ſentiment d'honneur, mit fin à cette punition, qui parut être déshonorée & flétrie, en tombant ſur un ſujet ſi indigne. Hyperbolus fut donc le dernier que l'on condamna à ce

ban, comme Hipparque, proche parent du tyran Pisistrate, l'avoit souffert le premier.

Je passe sous silence plusieurs événements peu considérables, pour venir au plus important de tous, qui est l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle Alcibiade les détermina. XVI. & XVII. années Alcibiade détermine les Athéniens à la guerre de Sicile.

Ce nouveau général avoit pris un ascendant surprenant sur les esprits, quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il étoit; car ses grandes qualités étoient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettoit point en peine de dissimuler. Il vivoit plongé dans un luxe prodigieux, & dans une molleſſe qui déshonoroit la ville. Ce n'étoit tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs & de débauches. Il montroit peu de respect pour les coutumes du pays, & encore moins pour la religion & pour les Dieux. Les gens sages & sensés, outre l'aversion que leur inspiroient tous ces déréglements, craignoient extrêmement les suites de cette audace, de cette profusion & de ce profond mépris des loix, qu'ils regardoient comme autant de moyens & de degrés pour arriver à la tyrannie. *Plut. in Alcib. p.* 198-200.

Les Grenouilles. *act.* 3. *scen.* 4.

Aristophane, dans une de ses comédies, marque admirablement, par un seul vers, la disposition du peuple à son égard : *Il le hait*, dit-il, *& ne peut se passer de lui.* En effet, les largesses dont Alcibiade combloit le peuple, la somptuosité des jeux & des spectacles qu'il lui donnoit ; la magnificence des présents qu'il faisoit à la ville, & qui passoit tout ce qu'on en peut dire ; la grace & la beauté de toute sa personne ; son éloquence, sa force de corps, jointe au courage & à l'expérience ; en un mot, toutes ses grandes qualités faisoient que les Athéniens lui pardonnoient ses défauts, & les supportoient patiemment ; tâchant toujours de les diminuer, & de les couvrir sous des noms doux & favorables : car ils les appelloient des jeux, des gentillesses, & des marques d'humanité & de bon naturel.

Timon le misantrope, tout sauvage qu'il étoit, en jugea plus sainement. L'ayant rencontré un jour, comme il sortoit de l'assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de se voir généralement honoré par le peuple, qui le reconduisoit

en foule ; loin de l'éviter, comme il évitoit tout le monde, il alla au-devant de lui, & lui tendant amiablement la main ; *Courage, mon fils*, lui dit-il ; *tu fais fort bien de t'aggrandir & de t'élever : car c'eſt pour la ruine de tout ce peuple.* La guerre de Sicile prouvera que Timon ne ſe trompoit pas.

Dès le temps de Périclès, les Athéniens s'étoient mis en tête de conquérir la Sicile. Ce ſage conducteur, qui craignoit & prévoyoit les ſuites fâcheuſes d'une entrepriſe ſi hazardeuſe, fut toujours attentif à réfréner, par ſa prudence, cette folle ambition. Son autorité les empêcha, pour-lors, de paſſer en Sicile ; mais elle ne leur en fit pas perdre le deſir, & ils tournerent toujours les yeux de ce côté-là. Périclès étant mort, & n'étant plus retenus par aucune conſidération, ils firent, en différents temps, pluſieurs tentatives ſur la Sicile : &, ſous prétexte d'envoyer, de temps en temps, des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracuſains, ils s'ouvroient un chemin, pour les attaquer avec de plus grandes forces. Mais celui qui alluma le plus cette ardeur, ce fut

Alcibiade, en repaiſſant le peuple de magnifiques eſpérances, dont lui-même étoit ſans ceſſe occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Les Athéniens, infatués par ſes diſcours, comptoient, comme lui, ne faire de la Sicile que leur place d'armes & leur arſenal, d'où ils partoient pour aller conquérir Carthage, & ſe rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer, juſqu'aux colonnes d'Hercule. On dit que Socrate & Méthon l'aſtronome ne ſe promettoit rien de bon de cette entrepriſe.

Plutar. in Alcib. p. 199. In Nic. p. 532.

AN. M. 3688. AV. J. C. 416. *Plut. in Alcib. In Nic. Diod. l. 12.*

Athènes étoit dans cette diſpoſition, lorſqu'il arriva des ambaſſadeurs des Ségeſtains, qui venoient implorer leur ſecours contre ceux de Sélinonte, que Syracuſe ſoutenoit; & afin de leur être moins à charge, ils offroient de payer les troupes qu'on y enverroit. Les Athéniens, qui, depuis long-temps, n'attendoient qu'une occaſion favorable pour ſe déclarer, accorderent aux Ségeſtains le ſecours qu'ils demandoient, & nommerent Alcibiade, Nicias, & Lamachus pour commander la flotte, avec plein-pouvoir d'ordonner des affaires de la Sicile, conformément aux intérêts de la république.

Nicias n'accepta le commandement que malgré lui : car, outre qu'il le fuyoit à cauſe d'Alcibiade, il ſentoit très-bien les inconvénients & les dangers d'un projet qui étoit tout à la fois & mal concerté, & à contre-temps. Nicias s'y oppoſe inutilement.

Cinq jours après, pour hâter l'exécution du décret & pourvoir à tout ce qui étoit néceſſaire, il ſe tint une ſeconde aſſemblée. Nicias, qui avoit eu tout le loiſir de faire de mûres réflexions ſur l'affaire propoſée, & qui en ſentoit de plus en plus les dangers & les inconvénients, ſe crut obligé, en cette occaſion, de parler avec quelque force, contre un projet dont il prévoyoit que les ſuites pouvoient être très-funeſtes pour la république. Il dit, » Qu'il étoit étonnant, qu'une affaire » de l'importance dont étoit celle-ci, » eût été preſque auſſi-tôt décidée que » miſe en délibération. Que, ſans rien » examiner, ni rien approfondir, on » en croyoit, ſur leur parole, des » étrangers, à qui les promeſſes les » plus magnifiques ne coûtoient rien, » & qui avoient intérêt de tout promettre, pour ſe tirer du péril où ils *Thucyd. l. 6. p. 415-428.*

» étoient. Quelle utilité, après tout,
» peut-il en revenir à la république ?
» Eſt-ce que nous n'avons pas aſſez
» d'ennemis près de nous, ſans en aller
» chercher ſi loin ? Eſt-il de votre ſa-
« geſſe de hazarder ce que vous poſ-
» ſédez, ſur l'eſpérance d'un avantage
» incertain ? de ſonger à faire de nou-
» velles conquêtes, avant d'avoir aſſuré
» les anciennes ? de ne vous occuper
» que de votre agrandiſſement ; & de
» négliger abſolument le ſoin de votre
» propre ſûreté ? Pouvez-vous compter
» ſur une treve, que vous ſavez ne
» tenir à rien ; à laquelle vous ne pou-
» vez vous diſſimuler qu'on a déja
» donné pluſieurs atteintes, & que le
» moindre échec, reçu de notre part,
» peut changer tout-d'un-coup en une
» guerre déclarée ? Vous n'ignorez pas
» quelle a toujours été, & quelle eſt
» encore la diſpoſition des Lacédémo-
» niens à notre égard. Ils abhorrent
» notre gouvernement, comme con-
» traire au leur : ils voient, avec dou-
» leur & dépit, l'Empire de la Grece
» entre nos mains : ils regardent notre
» gloire comme un ſujet de honte &
» de confuſion pour eux ; & il n'y a

» rien qu'ils ne soient prêts de faire
» pour humilier & abaisser une puis-
» sance qui leur fait ombrage, & les
» tient toujours dans la crainte. Voilà
» quels sont nos véritables ennemis :
» voilà contre qui nous devons être en
» garde. Sera-t-il temps de faire ces
» réflexions, lorsqu'après avoir partagé
» nos troupes, & pendant que nous
» serons occupés ailleurs, & hors d'état
» de leur résister, toutes les forces du
» Péloponnese viendront fondre sur
» nous ? A peine commençons-nous à
» respirer des maux infinis que la
» guerre & la peste nous ont causés ;
» & voilà que, sans nécessité, nous
» nous jettons nous-mêmes dans un
» péril encore plus grand. Si nous vou-
» lons porter nos armes au loin, ne
» seroit-il pas plus expédient d'aller
» réduire les rebelles de Thrace, &
» d'autres encore, qui sont chancelants
» & mal assurés dans leur devoir, que
» de courir au secours des Ségestains,
» qui nous doivent être assez indiffé-
» rents ? Et nous convient-il d'entre-
» prendre la vengeance de leurs injures,
» tandis que nous ne témoignons au-
» cun ressentiment des nôtres ? Laissons

» les Siciliens dans leur isle, vuider
» entr'eux leurs querelles, sans nous y
» embarrasser. Que les Ségestains se
» retirent sans nous, d'une guerre qu'ils
» ont entreprise sans nous. Que si quel-
» qu'un de vos généraux vous conseille
» cette entreprise, par ambition, ou
» par intérêt, pour faire parade de ses
» magnifiques équipages, ou pour trou-
» ver de quoi fournir à ses dépenses;
» ne soyez pas assez imprudents pour
» sacrifier les intérêts de la république
» aux siens, ou pour souffrir qu'il la
» ruine, en se ruinant lui-même. Cette
» entreprise est trop grande pour la
» remettre à la conduite d'un jeune
» homme. Souvenez-vous que c'est la
» prudence qui fait réussir les affaires,
» & non la passion ». Enfin, il con-
clut, en déclarant; » Que son avis étoit
» de remettre de nouveau l'affaire en
» délibération, pour prévenir les suites
» funestes d'un conseil précipité ».

Il étoit bien clair que Nicias en vouloit à Alcibiade, & que c'étoit son luxe énorme qu'il avoit attaqué. On juge bien que celui-ci ne laissa pas le discours de Nicias sans réplique.

» Ce

» Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, dit-il, » que le mérite a excité la jalouſie, & » que la gloire a fait des envieux. On » me fait un crime, j'oſe le dire, de » ce qui fait honneur à ma patrie, » & de ce qui devroit m'attirer des » louanges. L'éclat dans lequel je vis, » les dépenſes que je fais, ſur-tout » dans les aſſemblées publiques, outre » qu'elles ſont juſtes & légitimes, re- » levent la gloire d'Athènes dans l'eſ- » prit des étrangers, & font voir qu'elle » n'eſt point épuiſée d'argent comme » nos ennemis ſe l'imaginent. Mais » ce n'eſt point de quoi il s'agit main- » tenant. Qu'on juge de moi par mes » actions, & non par d'injurieux pré- » jugés. Eſt-ce un petit ſervice, que » celui que j'ai rendu à la république » en faiſant entrer dans ſon allian- » ce, en un ſeul jour, les Eléens, » les Mantinéens, les Argiens, c'eſt- » à-dire, les principales forces du Pé- » loponnèſe? Servez-vous donc de la » jeuneſſe & de la folie d'Alcibiade, » puiſque ſes ennemis la nomment » ainſi, auſſi-bien que de la ſageſſe & » de l'expérience de Nicias pour l'ag- » grandiſſement de votre Empire, ſans

» vous repentir, sur de vaines craintes ;
» d'une entreprise publiquement réso-
» lue qui peut vous être d'une gloire
» & d'une utilité infinies. Les villes de
» Sicile lasses du gouvernement injus-
» te & cruel de leurs princes, & en-
» core plus de l'autorité tyrannique
» que Syracuse exerce sur elles, n'at-
» tendent que le moment favorable
» pour éclater, & sont prêtes d'ouvrir
» leurs portes à quiconque s'offrira,
» pour rompre le joug sous lequel elles
» gémissent depuis long-temps. Quand
» les Ségestains, comme vos alliés,
» n'auroient pas droit à votre protec-
» tion, la gloire d'Athènes devroit vous
» engager à les soutenir. C'est en se-
» courant les opprimés que les Etats
» s'aggandissent, & non en demeurant
» oisifs. Dans la conjoncture où vous
» vous trouvez, harceler les uns, arrê-
» ter les autres, donner de l'occupa-
» tion à tous, & porter au loin vos
» armes, c'est l'unique moyen d'abat-
» tre le courage de vos ennemis, &
» de montrer que vous ne les craignez
» point. Athènes n'est point née pour
» le repos ; & ce n'est point par cette
» voie que nos ancêtres l'ont portée au

» point de grandeur où nous la voyons.
» Au reste, que hazardez-vous dans
» l'entreprise dont il s'agit ? Si elle
» réussit, elle vous rendra maîtres de
» toute la Grece ; & si le succès ne
» répond pas à vos desirs, votre flotte
» vous laissera la liberté de vous reti-
» rer quand il vous plaira. Il est vrai
» que les Lacédémoniens peuvent en-
» trer dans notre pays ; mais, outre
» que nous ne saurions l'empêcher,
» quand nous n'irions pas en Sicile,
» nous demeurerions toujours malgré
» eux maîtres de la mer : & c'est ce
» qui ôte à nos ennemis toute espé-
» rance de pouvoir nous vaincre. Que
» les raisons de Nicias ne vous touchent
» donc point ; elles ne tendent qu'à se-
» mer la division entre les jeunes gens
» & les vieillards, qui ne peuvent rien
» les uns sans les autres, puisque c'est
» de la prudence & du courage, du
» conseil & de l'exécution, que dépend
» le succès de toutes les entreprises.
» Celle-ci ne peut tourner qu'à votre
» gloire & à votre avantage «.

On voit sensiblement que Nicias avoit toute la raison pour lui ; mais comme l'éloquence d'Alcibiade étoit plus vive

& plus forte, & que les Athéniens se trouvoient agréablement flattés par ses discours, on persista dans le premier avis. Nicias même se laissa entraîner, par force à la vérité & malgré lui; mais enfin il se rendit, & accepta le commandement dans une guerre dont il prévoyoit toutes les suites funestes.

Plut. in præc. de ger. rep. p. 802.

Nicias, n'osant plus combattre de front la résolution du peuple, essaya d'en suspendre l'exécution en opposant beaucoup de difficultés tirées sur-tout de la grandeur des dépenses nécessaires pour cette expédition. Il représenta que puisqu'on étoit déterminé à la guerre, il falloit la faire d'une maniere qui répondît à la haute réputation d'Athènes; qu'une armée de mer ne suffisoit pas contre une puissance aussi formidable que celle des Syracusains & de leurs alliés; qu'il en falloit une de terre composée d'une bonne infanterie & d'une bonne cavalerie; qu'outre la flotte qui devoit les rendre maîtres de la mer, il falloit avoir un grand nombre de vaisseaux pour porter continuellement des vivres à l'armée; qu'il étoit nécessaire de porter avec soi beaucoup d'argent sans s'attendre à celui des Ségest-

tains, qui peut-être n'étoit prêt qu'en paroles & pourroit bien manquer. Enfin il déclara qu'il étoit déterminé à ne point partir, s'il n'étoit muni de tout ce qui étoit nécessaire, parce qu'il ne vouloit point faire dépendre le salut de toute l'armée du caprice ou de la mauvaise foi des alliés.

Il avoit prétendu par ce discours ralentir l'ardeur du peuple; mais il ne fit que l'augmenter. On donna sur-le-champ aux généraux un plein pouvoir de lever autant de troupes & d'équiper autant de galeres qu'ils le jugeroient à propos, & l'on travailla aussi-tôt à l'exécution, tant à Athènes qu'ailleurs, avec une activité & un empressement qui ne se peut exprimer. *Diod. l. 13. p. 134.*

Quand tout fut prêt pour le départ de la flotte, il arriva plusieurs signes tristes & de mauvais augure, qui jetterent du trouble & de l'inquiétude dans les esprits. L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les statues de Mercure se trouverent mutilées en une nuit, sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi. On ne put s'empêcher de regarder un événement si extraordinaire non-seulement

AN. M. 3589. Av. J. C. 415. *Thucyd. l. 6. p. 428. Plut. in Alcib.*

Mutilation des statues de Mercure.

comme un finiſtre préſage ; mais encore comme un complot de factieux qui avoient de mauvais deſſeins. De jeunes gens furent accuſés d'avoir déja fait quelque choſe de ſemblable dans une partie de débauche, ayant à leur tête Alcibiade. Son luxe, ſon libertinage, ſon irréligion, donnoient beaucoup de vraiſemblance à cette accuſation, & ſon dénonciateur ne craignit point de le nommer. La conſtance d'Alcibiade fut ébranlée par ce coup ; mais voyant que les ſoldats & les matelots déclaroient que ſi on lui faiſoit le moindre tort, ils ſe retireroient ſur-le-champ ; il reprit courage, & ſe préſenta au jour marqué. Il eut beau demander qu'on lui fît ſon procès s'il étoit coupable, ſes ennemis ſous prétexte que le départ de la flotte preſſoit, firent ſurſeoir le jugement. La flotte partit en effet. On n'en avoit jamais vu ſortir d'Athènes une plus nombreuſe, ni ſi bien équipée, ni ſi magnifique. Elle ſe rendit d'abord à Egine, & de-là à Corcyre, où l'armée des alliés s'aſſembloit avec le reſte des navires.

Alcibiade accuſé.

Alarme de Syracuſe.

Cette nouvelle ayant été portée de tous côtés à Syracuſe, on n'en voulut

rien croire d'abord, tant la chose paroissoit hors de toute vraisemblance; mais comme elle se confirmoit de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre. *Thucyd l. 6. p. 432-445.*

Cependant la flotte partagée en trois escadres, chacune sous son général, mit à la voile, & partit de Corcyre pour se rendre à Tarente; mais ayant été assez mal reçue par les Tarentins, elle cingla vers Rhege. C'est-là qu'on délibéra sur la maniere de conduire cette guerre. On proposa différents avis, & on se débattit long-temps; mais enfin on revint à celui d'Alcibiade, & la flotte fit voile vers la Sicile où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. Ce fut-là le premier & le dernier exploit qu'il fit en Sicile, car il fut d'abord rappellé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. On lui envoya le vaisseau de Salamine, (c'étoit un vaisseau sacré, destiné pour emmener les coupables), avec ordre au commandant de ne point amener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée; mais de lui ordonner seulement qu'il se vînt

La flotte arrive en Sicile.

Thucyd. l. 6. p. 446. 450. Plut. in Alcib. p. 202.

préſenter à Athènes pour adoucir le peuple.

Alcibiade obéit ſur-le-champ & partit ſur ſa galere; mais dès qu'il fut arrivé à Thurium & qu'il eût mis pied à terre, il diſparut, & éluda toutes les pourſuites de ceux qui le chercherent. Comme on lui demandoit s'il ne ſe fioit pas à ſa patrie ſur le jugement qu'elle devoit rendre à ſon ſujet : *Je ne me fierois pas à ma mere même*, dit-il, *dans la crainte que par mégarde elle ne prît une feve noire pour une blanche.* Alcibiade fut condamné à mort par contumace; tous ſes biens furent confiſqués, & il fut enjoint à tous les prêtres & à toutes les prêtreſſes de le maudire. Parmi ces dernieres, il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut ſeule le courage de s'oppoſer à ce décret, diſant qu'*elle étoit prêtreſſe pour bénir, & non pas pour maudire.* Quelque temps après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avoient condamné à mort : *Je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je ſuis en vie.*

Joſeph contre Appi. *Diod. l.* 13. *p.* 137.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là qu'arriva à Athènes l'affaire de Diagore le Médien, qui y enſeignoit l'athéiſ-

me. On lui intenta un procès sur sa mauvaise doctrine, & il fut condamné à mort; mais il prit promptement la fuite & évita ainsi le supplice. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitoit, qu'ils mirent sa tête à prix, & promirent de donner un talent à celui qui le leur livreroit mort ou vif. Qu'il est beau de voir un peuple entier se réunir pour maintenir les droits de la Divinité!

Depuis le départ d'Alcibiade, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias. Lamachus son collegue, quoique homme de courage & d'expérience, étoit sans crédit à cause de son extrême pauvreté qui le rendit mépriſable aux troupes. Tout se ressentit du caractere de timidité & de lenteur de Nicias. Il mit le siege devant Hybla qui n'étoit qu'une petite ville; & l'ayant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane après avoir ruiné Hyccara petit bourg, d'où l'on dit qu'étoit la courtisanne Laïs qui fut vendue & menée dans le Peloponnèse. *Thucyd. P. 452. 453. Plut. in Nic.*

Cependant Alcibiade étant parti de Thurium, arriva à Argos. Il envoya *Plut. in Alcib.*

demander aux Spartiates la permiſſion de demeurer chez eux ſous leur protection & ſauve-garde, & il leur offrit ſes ſervices. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il charma & enchanta tous les habitants en ſe conformant en tout à leur maniere de vivre. Ceux qui voyoient qu'il ſe raſoit juſqu'à la peau, qu'il ſe baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit d'un gâteau fort peſant & fort groſſier, qu'il s'accommodoit à merveille de leur ſauce noire, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuiſinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté de fines étoffes de Milet, en un mot, qu'il eût vécu juſque-là dans les délices & la bonne-chere. Cette ſoupleſſe étoit le caractere dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de couleurs & de formes pour ſe concilier ceux avec qui il avoit à vivre. Il ſaiſiſſoit d'abord toutes leurs manieres, il entroit dans tous leurs goûts. Avec les uns, il avoit toutes les graces de la jeuneſſe la plus gaie; avec d'autres, tout le ſérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il étoit labo-

1 Camp retranché des Atheniens
2 Mur qui renferme Epipole dans toute son étendue, en tirant au Nord par les syracusains pour y renfermer le Temenite
3 Contrevallation que les Atheniens entreprennent de conduire depuis le pied d'Epipole le long de la muraille septentrionale de Tyque jusqu'à Trogile
4 Mur de travers tiré par les syracusains pour couper la contrevallation des Atheniens
5 Contrevallation occidentale des Atheniens depuis les hauteurs d'Epipole en descendant appellé le mur simple
6 Suite de la contrevallation occidentale des Atheniens depuis la plaine jusqu'au grand port appellé le double mur
7 Fossé revêtu de palissades tiré par les syracusains pour couper la contrevallation au travers du marais
8 Mur conduit par les syracusains en remontant de la ville vers Epipole contre le mur simple des Atheniens

Gravé par N. Le Bas

rieux, frugal & auſtere ; en Ionie, il n'aimoit que la joie, la pareſſe & la volupté ; en Thrace, il étoit toujours à cheval ou paſſoit les journées à boire ; & lorſqu'il étoit avec le Satrape Tiſſapherne, il ſurpaſſoit en luxe & en dépenſe toute la magnificence des Perſes.

XVIII. & XIX. années. Deſcription de Syracuſe.

Syracuſe étoit une grande ville fondée par Archias le Corinthien. Sa ſituation avantageuſe, la commodité de ſon double port, ſes fortifications, la multitude & la richeſſe de ſes citoyens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles & des plus puiſſantes villes Grecques. Lorſque les Athéniens l'aſſiégerent, elle étoit compoſée de trois parties, qui ſont l'Iſle, l'Achradine, Tyque. On y ajouta depuis Néapolis & Epipole.

Nicias après quelques actions, forme le ſiége de Syracuſe. *Thucyd. l. 6. p. 453-461. Plut. in Nic. p. 533. Diod. l. 13. p. 137.*

Sur la fin de l'été, Nicias eut nouvelle que les Syracuſains ayant repris courage, ſe diſpoſoient à venir l'attaquer les premiers. Déjà leur cavalerie s'avançoit avec inſolence pour l'inſulter juſques dans ſon camp, & s'ils lui demandoient avec de grandes riſées, il étoit donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De ſi piquants reproches le réveillerent enfin un peu : il réſolut de

faire voile vers Syracuſe. L'entrepriſe étoit hardie & périlleuſe, ne pouvant tenter ſans un extrême danger le débarquement en préſence d'un ennemi qui l'attendoit de pied ferme, pour l'attaquer à la deſcente avec toutes ſes forces. Pour ſe tirer d'embarras, & pour ſe mettre en état de s'emparer ſans obſtacle d'un poſte avantageux qui lui avoit été déſigné, Nicias uſa de ſtratagême. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que, moyennant un complot qui devoit éclater un certain jour, ils pourroient s'emparer de ſon camp & ſe rendre maîtres de toutes les armes & de tous les bagages. Les Syracuſains, ſur cette aſſurance, marcherent vers Catane, & ſe vinrent camper ſur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis, ils s'embarquerent & tirerent ſur le ſoir vers Syracuſe. Ils arriverent au point du jour dans le grand port, & prirent terre près Olympie à l'endroit qu'on leur avoit enſeigné, & s'y retrancherent. Les Syracuſains, ſe voyant honteuſement trompés, s'en retournerent à Syracuſe, & pleins de dépit ils ſe mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la

ville. Nicias sortit de ses retranchements, & l'on en vint aux mains. La victoire fut long-temps en balance ; mais enfin après une longue résistance, les Syracusains furent obligés de plier. On ne put les poursuivre fort loin, parce que leur cavalerie qui étoit entiere, & qui n'avoit point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrerent en bon ordre dans la ville après avoir jetté des troupes dans le temple d'Olympie pour en empêcher le pillage.

Après le combat, les Athéniens qui ne se trouvoient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirerent, sur leur flotte, à Naxe & à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printemps pour former le siége. Ils avoient besoin pour cela d'argent, de vivres & sur tout de cavalerie qui leur manquoit absolument. Ils envoyerent à Athènes pour y solliciter tous ces secours & presser leur départ.

A Syracuse on ne perdit point espérance. On élut pour général Hermocrate, qui étoit celui de tous les Syracusains qui se distinguoit le plus par sa valeur, son bon sens & son expé-

rience, & on lui en associa deux autres. Après quoi l'on dépêcha à Corinthe & à Lacédémone, tant pour renouveller l'alliance, que pour les engager à faire diversion, afin d'obliger les Athéniens, s'il se pouvoit, de rappeller leurs troupes de Sicile, ou de les empêcher au moins d'y envoyer du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuse, & de la mettre en état de soutenir un long siége.

Thucyd. l. 6. p. 471. 482. Les ambassadeurs de Syracuse étant arrivés chez les Corinthiens, leur demanderent du secours comme à leurs fondateurs : ce qui leur fut aussi-tôt accordé avec une ambassade vers les Lacédémoniens pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuya leur demande de tout son crédit & de toute son éloquence, à laquelle son ressentiment contre Athènes ajoura une nouvelle force. Il conseilla & persuada aux Lacédémoniens d'envoyer Gylippe pour général en Sicile, & d'attaquer de leur côté les Athéniens pour faire une puissante diversion. En troisieme lieu, il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique : ce qui acheva de perdre & de ruiner la ville d'Athènes; car ce fort

Plutar. in Alcib. p. 203. In Nic. 534. Diod. l. 13. p. 138.

rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Athéniens ne pouvoient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenue l'asyle de tous les mécontents & de tous les partisans de Sparte.

Nicias ayant reçu d'Athènes & des Ségestains quelque secours d'argent & de troupes, vint mettre le siége devant Syracuse. Il environna la ville du côté de la terre d'une bonne contrevallation qui coupoit aux assiégés toute communication avec les troupes du dehors. Les assiégés firent plusieurs sorties & plusieurs attaques qui leur réussirent toujours mal, & dans lesquelles ils eurent toujours le dessous. Lamachus, un des généraux Athéniens, ayant été tué dans une action, Nicias se trouva seul à la tête des troupes d'Athènes, & dirigea seul les opérations. Il fit faire un mur de contrevallation contre les assiégés, & un autre mur de circonvallation contre les troupes Syracusaines du dehors, & contre celles des alliés qui pouvoient venir au secours de la ville.

AN. M. 3590
AV. J. C. 414

Depuis ce jour, Nicias conçut de grandes espérances; car plusieurs peuples de Sicile, qui jusques-là n'avoient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avoient pris le dessus, & qu'il avoit eu en tout un bonheur extraordinaire. Déjà même les Syracusains se trouvant bloqués par terre & par mer, & se voyant sans ressource n'étant point en état de résister par eux-mêmes aux ennemis, & n'espérant plus de secours de leurs alliés, lui faisoient des propositions d'accommodement, & étoient tout résolus de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias, & plusieurs étoient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire avant que la ville fût entiérement enfermée.

Ce fut dans ce moment-là même, & dans l'extrémité la plus pressante, qu'un officier, nommé Gongyle, arriva de Corinthe sur une galere à trois rangs de rames, & déclara à haute voix que

Gylippe arrivoit inceſſamment, & qu'il étoit ſuivi de pluſieurs autres galeres qui venoient à leur ſecours.

Nicias devenu, contre ſon naturel, plein de confiance en ſes forces, & enflé de ſes heureux ſuccès, ne prit aucune précaution pour l'empêcher d'aborder, & ſur tout depuis qu'il eut appris que le général Lacédémonien avoit fort peu de vaiſſeaux avec lui. Il le traitoit de corſaire & de pirate, qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine. Nous verrons bientôt quelles furent les ſuites funeſtes de cette négligence.

Cependant Gylippe arrive, deſcend de ſa galere avec ſes troupes, prend en paſſant un fort, & marche en ordre de bataille droit aux Athéniens. Ceux-ci ſurpris de cette arrivée plus qu'on ne le peut dire, ſe rangerent en bataille ſur leurs retranchements à la hâte & avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes, il leur envoya dire par un héraut, qu'il leur donnoit cinq jours pour ſortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponſe à une telle propoſition. Quelques-uns des ſoldats ſe mettant à rire, demanderent au Héraut, *Si la préſence d'une cappe*

Lacédémonienne & d'un méchant bâton pouvoient apporter quelque changement à l'état préſent de la ville. On ſe prépara au combat de part & d'autre.

Il bat les Athéniens.

Gylippe emporta d'aſſaut le fort de Labdale, où il fit main-baſſe ſur tout ce qui y étoit. Le même jour, une galere Athénienne fut priſe en entrant dans le port; & quelque temps après, malgré la vigilance de Nicias, la flotte de Corinthe entra dans le port de Syracuſe & releva extrêmement le courage des habitants. Peu de jours après, Gylippe gagna encore contre les Athéniens une bataille qui abattit l'ennemi & rendit les Syracuſains ſupérieurs. Nicias, voyant que ſes forces diminuoient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, commença de nouveau à perdre courage; & non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur repréſenter l'état des choſes, il leur écrivit lui-même très-fortement. Je rapporterai ici ſa lettre en entier, parce qu'elle expoſe très-nettement l'état où étoient les affaires à Syracuſe, & que d'ailleurs elle peut ſervir de modele pour ces ſortes de relations.

» Athéniens, je vous ai déjà informés par plusieurs dépêches de ce qui » se passoit ici; mais il est nécessaire » que vous sachiez l'état présent des » affaires pour y donner ordre. Après » que nous avons remporté l'avantage » dans plusieurs combats, & que nous » avons presque achevé notre contre- » vallation, Gylippe est entré dans » Syracuse avec des troupes de Lacé- » démone & de Sicile; & ayant été » battu la premiere fois, a été victo- » rieux la seconde par le moyen de sa » cavalerie & de ses gens de trait. » Nous demeurons donc renfermés » dans nos retranchements sans oser » rien entreprendre, ni pouvoir ache- » ver notre contrevallation à cause des » forces supérieures des ennemis; car » une partie de nos soldats sont oc- » cupés à garder nos forts, de sorte » que nous ne pouvons pas nous ser- » vir de toutes nos troupes dans un » combat. D'ailleurs, comme les Sy- » racusains ont coupé nos lignes par » un mur à l'endroit où elles n'étoient » pas achevées, nous ne pouvons plus » envelopper la place, à moins que » nous ne forcions leurs retranche-

» ments; & d'assiégeants nous sommes
» devenus assiégés, sans oser nous
» écarter dans la crainte de leur ca-
» valerie.

» Non contents de ces avantages, ils
» font venir de nouveaux secours du
» Péloponnèse, & ont envoyé Gylippe
» pour obliger les villes neutres de la
» Sicile à se déclarer, & les autres à
» leur envoyer des hommes & des
» vaisseaux pour nous attaquer par mer
» & par terre. Je dis par mer (ce qui
» peut paroître étonnant, mais qui
» n'est que trop vrai); car notre flotte
» considérable auparavant par le bon
» état des galeres & par celui des équi-
» pages, manque maintenant par ces
» deux endroits-là même, & est infi-
» nimant affoiblie. Les galeres font
» eau de tous côtés, parce qu'on ne
» peut les tirer à sec pour les radouber
» à cause de la crainte où nous som-
» mes, que celles des ennemis qui sont
» en plus grand nombre & en meil-
» leur état que les nôtres, ne vien-
» nent tout-d-un coup nous attaquer,
» comme elles paroissent chaque mo-
» ment disposées à le faire. D'ailleurs
» nous nous trouvons dans une indis-

» penſable néceſſité d'en envoyer plu-
» ſieurs de côté & d'autre pour eſcorter
» les convois qu'il faut faire venir de
» bien loin & faire paſſer à la vue
» des ennemis; de ſorte que pour peu
» qu'on ſe relâchât de ces ſoins, nous
» affamerions notre armée.

» Pour l'équipage, il dépérit tous
» les jours à vue d'œil, parce que plu-
» ſieurs s'écartant pour la maraude ou
» pour aller chercher du bois & de
» l'eau, ſont ſurpris & tués par la ca-
» valerie. Les eſclaves tentés par le
» voiſinage du camp des ennemis, dé-
» ſertent & s'y rendent en grand nom-
» nombre. Les étrangers qu'on a levés
» par force ſe diſſipent; & ceux qu'on
» a enrôlés pour de l'argent, qui pen-
» ſoient venir au pillage plutôt qu'au
» combat, trouvant tout le contraire,
» vont ſe rendre aux ennemis qui ſont
» proches, ou ſe cachent dans la Sici-
» le: ce qu'ils peuvent faire aiſément,
» parce que l'iſle eſt fort grande. Beau-
» coup de citoyens exercés depuis long-
» temps & habiles dans la manœuvre,
» ayant gagné les capitaines des gale-
» res, ont ſubſtitué à leur place des
» hommes qui ſont ſans expérience & in-

» capables de servir, & par-là ont » ruiné toute la discipline. J'écris à » des personnes qui connoissent la ma- » rine, & qui savent que quand le » bon ordre est ainsi négligé, tout va » en dépérissant, & que la flotte se » ruine.

» Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, » c'est qu'avec toute mon autorité de » général je ne puis empêcher ce dé- » sordre; car vous savez, Messieurs, » que vous êtes d'un caractere à ne » pas vous laisser aisément gouverner, » & d'ailleurs je ne sais où prendre » des matelots, au lieu qu'il en vient » de tous côtés à nos ennemis. Nos » alliés de Sicile sont hors d'état de » nous aider; & si les villes d'Italie » d'où nous tirons notre subsistance, » apprenant l'extrémité où nous som- » mes réduits, & que vous ne songez » point à nous envoyer du secours, » se joignent aux Syracusains, nous » sommes absolument perdus, sans » que l'ennemi ait besoin de nous li- » vrer aucun combat.

» Je pourrois vous mander des cho- » ses plus agréables, mais non plus » utiles ni plus propres à vous mettre

» au fait des affaires préſentes ſur leſ-
» quelles vous avez à délibérer. Je ſais
» que vous aimez à n'entendre que
» des nouvelles qui vous faſſent plai-
» ſir; mais je ſais auſſi que lorſque les
» affaires tournent autrement que vous
» ne l'avez eſpéré, vous vous en pre-
» nez à ceux qui vous ont trompés:
» & c'eſt ce qui m'a déterminé à vous
» écrire avec la derniere ſincérité &
» ſans vous rien diſſimuler. Du reſte,
» vous n'avez juſqu'ici aucun ſujet de
» vous plaindre ni des officiers ni des
» troupes, qui ſe ſont fort bien ac-
» quittés de leur devoir.

» Mais maintenant que la Sicile
» réunit toutes ſes forces contre nous,
» & qu'elle attend du Péloponnèſe
» une nouvelle armée, poſez pour
» fondement de vos délibérations, que
» les troupes que nous avons ne ſont
» point ſuffiſantes, & quainſi il faut
» ou nous rappeller, ou envoyer ici une
» armée de terre & de mer auſſi nom-
» breuſe que la premiere, & de l'ar-
» gent à proportion. Il faut ſe diſpo-
» ſer auſſi à m'envoyer un ſucceſſeur,
» ne pouvant plus porter le poids du
» commandement à cauſe de ma né-

» phrétique. Je crois avoir mérité cette » grace par les bons services que je » vous ai souvent rendus, tant que la » santé me l'a permis, dans tous les » commandements que j'ai eus.

» Au reste, quelque résolution que » vous preniez, ce que je vous de- » mande, Messieurs, c'est que vous » l'exécutiez promptement, sans délai, » & dès le commencement du prin- » temps. Les ressources que nos en- » nemis trouvent dans la Sicile sont » toutes prêtes; celles qu'ils attendent » du Péloponnèse peuvent tarder da- » vantage; mais songez que si vous ne » vous évertuez, les Lacédémoniens » ne manqueront pas, comme cela est » déjà arrivé, de vous surprendre & » de vous prévenir «.

La lecture de cette lettre toucha extrêmement les Athéniens, & fit sur eux toute l'impression que Nicias en pouvoit attendre. On ne jugea pas à-propos de lui donner un successeur, on lui donna seulement deux officiers qui étoient avec lui, savoir, Menandre & Eutydeme, pour le soulager en attendant qu'on envoyât d'autres généraux. Eurymédon & Démosthène furent choisis pour

pour remplacer Lamachus & Alcibiade. Le premier partit sur-le-champ avec dix galeres & quelque argent, environ le solstice d'hiver, pour assurer Nicias d'un prompt secours, tandis que l'autre levoit des troupes & des contributions pour faire voile au commencement du printemps.

Cependant Gylippe engagea les Syracusains à équiper une flotte la plus nombreuse qu'ils pourroient, & à hazarder un combat naval, tandis qu'il attaqueroit lui-même les ennemis par terre. Cet avis fut goûté & suivi. Les deux armées navales en vinrent aux mains. Les Syracusains furent battus; mais Gylippe battit par terre les Athéniens, prit sur eux trois flottes, & leur ôta par-là la facilité des convois.

Quelque temps après, les Syracusains tenterent un second combat naval. Le désavantage qu'ils avoient eu dans le premier, les précautionna & leur servit pour celui-ci : en effet, il tourna entiérement à leur avantage. Les Athéniens furent battus, perdirent beaucoup de monde & sept galeres. Cette perte jetta Nicias dans une grande consternation. Pendant qu'il s'occupoit de

Arrivée de Démosthène.

ſes malheurs, on vit arriver la flotte de Démosthène dans un appareil magnifique, & qui devoit jetter la terreur parmi les ennemis. C'étoit le lendemain du combat. Elle étoit compoſée de ſoixante-treize galeres, & portoit plus de huit mille hommes de bonnes troupes. Ce ſecours releva le courage des Athéniens, & alarma les Syracuſains au delà de ce qu'on peut dire. Ils ne voyoient ni fin ni treve à leurs maux, tout ce qu'ils avoient fait & ſouffert juſques-là devenoit inutile, & il falloit recommencer ſur nouveaux frais.

Il donne un aſſaut à la ville, qui lui réuſſit mal.

Démoſthène s'étant bien informé de l'état des choſes, crut qu'il ne falloit pas perdre le temps comme avoit fait Nicias. Il ſe flattoit d'emporter la place d'emblée, en profitant de l'alarme que ſa venue y avoit jettée, & de terminer ainſi promptement la guerre; ſinon ſon deſſein étoit de lever le ſiege ſans fatiguer davantage les troupes, & pour ne point épuiſer la ville d'Athènes par des dépenſes inutiles. Il donna donc de nuit un aſſaut à la ville. D'abord il eut quelque avantage; mais il fut arrêté tout court par les Béotiens qui repouſſerent vivement les Athé-

niens, leur tuerent plus de deux mille hommes, & prirent une grande quantité d'armes.

Après un échec si considérable, les généraux Athéniens étoient bien embarrassés à résoudre ce qu'ils devoient faire dans le découragement & le désespoir de l'armée qui dépérissoit tous les jours. Le seul bon parti qui se présentoit, auroit été de lever le siege & de se retirer à petit bruit. C'étoit l'avis de Démosthène. Nicias pensoit de même; mais connoissant le caractere & le naturel des Athéniens, il aimoit mieux périr glorieusement par la main des ennemis, s'il le falloit, que de subir une honteuse condamnation de la part de ses concitoyens. Ils se déterminerent donc à tenter l'événement d'un combat naval. L'action fut des plus rudes & de plus sanglantes; mais enfin après une longue résistance, la flotte des Athéniens prit la fuite, & fut poussée par les ennemis contre le rivage.

Combat naval; les Athéniens sont battus.

Thucyd. l. 7. p. 518-520. Plut. in Nic. p. 528-541. Diod. p. 147.

Les Athéniens frustrés de l'unique ressource qui leur restât, & vaincus sur mer contre leur attente, perdirent absolument courage, & ne songerent plus

Retraite des Athéniens.

qu'à la retraite. Mais ayant différé mal-à-propos & sur un faux avis leur départ, l'ennemi eut tout le temps de se mettre en état de traverser leur marche & de les faire périr, ce qui arriva en effet. L'armée marchoit en deux corps de bataille : le premier commandé par Nicias, & l'autre par Démosthène, avec le bagage au milieu.

Ils sont poursuivis, battus & faits prisonniers.

Les Syracusains ayant fait une diligence extraordinaire, vinrent tomber sur Démosthène qui s'étoit égaré de Nicias. Après une résistance des plus vives, il se rendit à discrétion, ayant stipulé que lui & ses troupes auroient la vie sauve. Nicias eut le lendemain le même sort que son collegue. Le nombre des morts fut très-grand, & celui des prisonniers encore plus.

Les vainqueurs entrerent en triomphe dans Syracuse après avoir remporté par leur force & leur valeur une victoire très-signalée & très-complete. Le lendemain on convoqua l'assemblée pour délibérer sur ce qu'il falloit faire des prisonniers. Il fut arrêté, contre la foi des traités, que tous les Athéniens de condition libre, & les Siciliens qui avoient pris leur parti, seroient mis

en prison dans les carrieres; que les esclaves & les alliés seroient vendus publiquement; que les deux généraux Athéniens, après avoir été battus de verges, seroient mis à mort. Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avoit de gens sages & modérés à Syracuse. Ils en témoignerent publiquement leur mécontentement; mais ils ne furent point écoutés. Les prisonniers furent envoyés dans les carrieres, & les deux généraux battus de verges & exécutés. Par une conduite si cruelle, Syracuse flétrit la gloire de sa victoire, & se déshonora pour toujours.

Les deux généraux sont mis à mort.

La nouvelle de la défaite de l'armée ayant été portée à Athènes, on n'en voulut rien croire d'abord; & l'on étoit si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condamna au supplice celui qui le premier l'avoit répandue. Mais quand on l'eût avérée, la consternation fut générale parmi les Athéniens: jamais ils ne s'étoient vus dans pareil état. On se trouvoit sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galeres, sans matelots; en un mot, dans la derniere disette. Les Athéniens ne se laisserent

Consternation d'Athènes.

point abattre, & ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, & de faire venir du bois pour construire des vaisseaux. On retrancha toutes les dépenses superflues, & l'on établit un nouveau conseil de vieillards pour agiter les affaires avant que de les proposer au peuple. Enfin l'on n'omit rien de tout ce qui pouvoit être utile dans la conjoncture présente.

Jugement qu'on doit porter de Nicias.

Le mauvais succès de Nicias dans son expédition de Syracuse, n'est pas, aux yeux des connoisseurs, une raison pour lui refuser les justes louanges qu'il mérite d'ailleurs; & on ne peut voir sans indignation, que dans un monument public où l'on inscrivoit les noms des chefs qui étoient morts pour la patrie, le sien fût omis. On est moins surpris de cet injuste procédé, quand on sait que les Athéniens mesuroient la capacité de leurs généraux sur leur bonheur. A Athènes, un général n'étoit point estimé grand & habile, s'il ne remportoit autant de victoires & aussi promptement, que la vivacité de leur imagination les leur faisoit desirer.

Sans le dernier revers de fortune,

Nicias avoit plus de droit qu'un autre à leur estime & à leur reconnoissance. Car jusque-là il avoit toujours été heureux dans toutes ses expéditions, & il semble que la fortune le conduisoit par la main. Il devoit sans doute ce bonheur dont il avoit joui jusqu'alors, à son habileté, à sa prudence & à son courage : vertus qu'il possédoit en un dégré éminent. Nonobstant ce tribut de louanges que l'on doit à la vertu & à la mémoire de ce grand homme, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que ses timides prévoyances & sa lenteur naturelle n'ont pas peu contribué à la mauvaise réussite de cette expédition. Le séjour assez long qu'il fit à Catane, donna tout le temps aux Syracusains de se préparer à une bonne défense : premiere faute.

Le mépris qu'il fit de l'arrivée de Gylippe qu'il traitoit de corsaire & de pirate qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine, est d'autant plus inexcusable dans ce général, que, dans le moment même de l'arrivée du Lacédémonien, on régloit à Syracuse les articles de la capitulation qu'on devoit lui présenter. Que Nicias eût envoyé le

plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il eût été maître de Syracuse, & tout étoit fini : deuxieme faute dont les suites furent la perte de l'armée des Athéniens & la ruine de la puissance & de la gloire d'Athènes. Cette négligence de Nicias montre qu'un bon général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins & sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner.

CHAPITRE II.

CE Chapitre renferme l'hiſtoire des huit dernieres années de la guerre du Péloponnèſe, qui concourent avec les huit dernieres années du regne de Darius Nothus.

ARTICLE I.

XIX-XXV. Années de la guerre.

La défaite des Athéniens devant Syracuſe cauſa de grands mouvements dans toute la Grece. Ils ſe virent abandonnés de preſque tous leurs alliés, qui profiterent d'une conjoncture ſi favorable pour ſecouer le joug de la dépendance, & ſe mettre en liberté. Les Lacédémoniens conçurent des grandes eſpérances. La ſuite nous apprendra qu'elles ne furent pas vaines. Ils mirent cependant en œuvre Alcibiade, qui, irrité conrre ſa patrie pour les mauvais traitements qu'il en avoit reçus, les ſervoit

Suite de la défaite des Athéniens.

AN. M. 3591. AV. J. C. 413.

Thucyd. l. 8. p. 553-558.

avec d'autant plus de sincérité & de zele. Il fit révolter l'isle de Chio, & plusieurs villes d'Ionie, qui se déclarerent toutes pour Sparte. La gloire d'Alcibiade ne fut pas sans envieux. Agis, qui étoit déja son ennemi pour une injure personnelle, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acquéroit. Les plus puissants & les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes sentiments de jalousie, le regardoient de mauvais œil; & enfin il firent tant, qu'ils obligerent les Magistrats d'écrire en Ionie de le faire mourir. Alcibiade, averti secrétement de cet ordre, se tint sur ses gardes, & évita tous les piéges qu'on lui tendoit. Pour plus grande sûreté, il se jetta entre les bras de Tissapherne, satrape du roi des Perses. Ce seigneur le reçut avec beaucoup de bonté & d'humanité.

Les Athéniens qui se trouvoient fort mal de s'être attiré la haine d'Alcibiade, n'étoient pas à se repentir de la condamnation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade aussi de son côté, qui n'ignoroit pas tout ce qui se passoit chez eux, envoya secrétement à Samos pour sonder les sentiments de

l'armée, & pour leur faire entendre, qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athènes, pourvu qu'on voulût rétablir l'ariſtocratie. Il promit aux Athéniens de leur procurer, non-ſeulement l'amitié de Tiſſapherne, mais même celle du roi. L'armée fut d'abord étonnée de cette propoſition, & la ville d'Athènes le fut encore plus. Mais Pyſandre, qui étoit chargé de la commiſſion, s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils ſavoient quelque autre moyen de ſauver la république du triſte état où elle étoit réduite; & comme ils avouoient que non, il ajouta, qu'il s'agiſſoit de ſauver l'Etat, & pour cela de parvenir à l'amitié du roi & de Tiſſapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple, il y conſentit à la fin, dans l'eſpérance de rétablir un jour la démocratie, comme Pyſandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, ſuivi de dix députés, traiter avec Alcibiade & Tiſſapherne.

Etabliſſement des quatre cents à Athènes.

Pyſandre de retour à Athènes, trouva les choſes bien avancées pour le changement qu'il avoit propoſé en partant; & il y mit bientôt la derniere main. Pour donner une forme à ce

nouveau gouvernement, il fit nommer dix commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pourtant, dans un temps marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce temps fut expiré, ils convoquerent l'assemblée. Il fut arrêté qu'on formeroit un nouveau conseil, qui seroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux magistrats. Pour cet effet on établit cinq présidents qui nommerent cent hommes, dont ils faisoient partie; & chacun d'eux en choisit & en associa trois, à sa volonté; ce qui faisoit en tout quatre cents, auxquels on donna un pouvoir absolu. Mais pour amuser le peuple, & le consoler par une ombre de gouvernement populaire, pendant qu'ils établissoient une véritable oligarchie, il fut dit, que ces quatre cents appelleroient au conseil cinq mille citoyens, quand ils le jugeroient à propos. Le conseil & les assemblées du peuple se tenoient à l'ordinaire; mais rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des quatre cents. C'est ainsi que le peuple d'Athènes fut dépouillé de la liberté dont il jouissoit depuis près de cent ans,

qu'il avoit aboli la tyrannie des Pysistratides.

Après que ce décret fut passé sans contradiction, & que l'assemblée fut séparée, les quatre cents, armés de poignards, & accompagnés de six-vingts jeunes hommes dont ils se servoient lorsqu'il falloit faire quelque exécution, entrerent dans le Sénat, & contraignirent les Sénateurs de se retirer, après leur avoir payé ce qui leur étoit dû de leurs appointements. Ils nommerent ensuite de nouveaux magistrats, tirés de leur corps, observant, dans ce choix, les cérémonies ordinaires. Ils ne jugerent pas à propos de rappeller les bannis, pour n'être pas obligés de rappeller Alcibiade, dont ils redoutoient l'esprit de domination, & qui se seroit bientôt rendu maître du peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, banniſſoient les autres, & confisquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui osoient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés sous quelque faux prétexte; & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les quatre cents,

aussi-tôt après leur établissement, envoyerent dix députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée.

Thucyd. l. 8. p. 595-604. Plutar. in Alcib. p. 105. Diod. p. 163. On y avoit déja appris tout ce qui s'étoit passé à Athènes, & sur cette nouvelle les soldats étoient entrés en fureur. Ils déposerent sur-le-champ plusieurs des chefs qui leur étoient suspects, & en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle & Trasybule étoient les plus accrédités. Alcibiade fut rappellé & choisi par toute l'armée pour généralissime. Ils vouloient, dans le moment même, faire voile vers le Pyrée, & aller attaquer les tyrans: mais il s'y opposa, représentant qu'il falloit auparavant qu'il eût une entrevue avec Tyssapherne, & que, puisqu'on l'avoit élu général, on pouvoit se reposer sur lui des soins de la guerre.

A son retour de Milet à Samos, il y trouva les esprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les députés des quatre cents y étoient arrivés pendant son absence, & avoient entrepris en vain de justifier, devant les soldats, le changement qui s'étoit fait à Athènes. Leur discours, qui fut souvent interrompu

par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus ; & ils demandoient avec instance, que, sur-le-champ, on les menât contre les tyrans. Mais Alcibiade, en homme d'Etat & en grand politique, se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle, qui alloit les précipiter dans un danger évident de se perdre, qui auroit entraîné infailliblement leur ruine entiere. Cette sage fermeté sauva la ville d'Athènes. Il empêcha qu'on ne maltraitât les députés, & les renvoya, en disant ; qu'il ne s'opposoit pas à ce que les cinq mille citoyens eussent la souveraine autorité dans la république ; mais qu'il falloit déposer les quatre cents, & rétablir le Sénat.

Le retour infructueux des députés qu'on avoit envoyé à Samos, & la réponse d'Alcibiade, excitèrent de nouveaux troubles dans la ville, & porterent un coup mortel à l'autorité des quatre cents. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flotte que les quatre cents avoient envoyée au secours de l'Eubée, s'étoient rendus maîtres de l'isle. Cette nouvelle

Thucyd. p. 607. 614. Plut. in Alcib. P. 206-210. Diod. p. 171. 172.

répandit la terreur & le découragement dans Athènes ; car ni la défaite de la Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'étoit auſſi préjudiciable que la perte de cette iſle, d'où elle recevoit de grands ſecours, & d'où elle tiroit preſque toutes ſes proviſions.

On n'héſita plus dans Athènes à dépoſer les quatre cents, comme auteurs des troubles & des diviſions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappellé d'un commun conſentement ; & on le preſſa d'accourir promptement au ſecours de la ville : mais lui, jugeant que s'il retournoit ſur-le-champ à Athènes, il ne devroit ſon rappel qu'à la compaſſion & à la faveur du peuple, il voulut le mériter par quelque exploit conſidérable, & rendre ainſi ſon retour glorieux & triomphant. C'eſt pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaiſſeaux, il croiſoit autour des iſles de Cos & de Cnide ; & ayant apperçu que Mindare, général de Sparte, navigeoit vers l'Helleſpont avec toute ſa flotte, & que les Athéniens le pourſuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour ſecourir les Athéniens ; & heureuſement il

arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux, dans le temps que les deux flottes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde, dans un combat qui dura juſqu'à la nuit, & dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son armée redoubla le courage des Spartiates, qui le croyoient encore ami, & abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant ſur ſon bord amiral les enſeignes Athéniennes, fondit ſur les Lacédémoniens, qui étoient les plus forts, & qui pourſuivoient vivement l'ennemi; les mit en fuite, les pouſſa contre la terre; & animé par ces ſuccès, il briſa leurs vaiſſeaux, & fit un grand carnage des ſoldats qui s'étoient jettés dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage, pour favoriſer leur fuite, & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendus maîtres de trente de leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, érigerent un trophée.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître An. M. 3596. Av. J. C. 408.

devant Tiſſapherne, dans ce triomphant appareil, & de lui faire des préſents fort riches, tant en ſon nom, qu'au nom des Athéniens. Il alla le trouver avec un train magnifique; mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu. Tiſſapherne, qui ſe voyoit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter, & l'envoya priſonnier à Sardes.

Trente jours après, Alcibiade, ayant trouvé moyen d'avoir un cheval, échappa à ſes gardes, s'enfuit à Clazomene; & pour ſe venger de Tiſſapherne, il ſema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazomene il ſe rendit à la flotte des Athéniens, où Théramene le joignit, avec vingt vaiſſeaux de Macédoine, & Thraſybule avec vingt autres de Thaſos; il fit voile à Parium, dans la Propontide. Tous ces vaiſſeaux, au nombre de quatre-vingt-ſix, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconneſe, petite iſle vis-à-vis Cyzique. Il apprit-là que Mindare étoit à Cyzique, avec Phar-

nabaze, qui y avoit ſon armée de terre. Il ſe repoſa tout le jour à Proconneſe. Le lendemain il harangua ſes ſoldats. Sa grande attention avoit été, que les ennemis ne puſſent être avertis de ſon approche. Par bonheur pour lui, une groſſe pluie accompagnée de furieux tonnerres, & ſuivie d'une épaiſſe obſcurité, lui ſervit ſi bien à cacher ſon entrepriſe, que non-ſeulement les ennemis ne s'apperçurent point qu'il approchoit, mais que les Athéniens même, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne ſentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Alcibiade craignant que les ennemis ne gagnaſſent la rade, lorſqu'ils verroient le grand nombre de vaiſſeaux qui le ſuivoient, prit ſeulement quarante vaiſſeaux, & leur offrit la bataille. Les ennemis trompés par ce ſtratagême, mépriſant ſon petit nombre, s'avancerent & engagerent le combat. Dès qu'ils virent arriver les autres vaiſſeaux Athéniens, ils perdirent courage & prirent la fuite. Alcibiade ſe détache alors, avec vingt des meilleurs vaiſſeaux, s'approche du rivage, met pied à terre,

poursuit vivement les fuyards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze, s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier, qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite. Par ces deux victoires, il rendit les Athéniens maîtres de Cyzique, leur assura la domination de l'Hellespont, & chassa tous les Spartiates de cette mer. Ce général, profitant de ses victoires, alla sur-le-champ assiéger Chalcédoine, & força Pharnabaze, général Persan, de faire un traité avec les Athéniens, qui portoit, que Pharnabaze leur compteroit une certaine somme ; que Chalcédoine rentreroit dans l'obéissance & la dépendance des Athéniens, & leur payeroit tribut. Byzanze & plusieurs autres villes se soumirent & subirent la même loi.

Ses conquêtes.

Entrée triomphante d'Alcibiade à Athènes.

Alcibiade qui souhaitoit avec une passion démesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoyens, après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athènes, où il fut reçu au milieu des cris & des acclamations de joie. Tous s'empressoient autour de lui, le caressoient, le bénissoient & le cou-

AN. M. 3597. AV. J. C. 407.

ronnoient à l'envi. Cet accueil favorable n'empêcha pas Alcibiade de demander une assemblée pour se justifier; sentant bien la nécessité qu'il y avoit pour sa sûreté, qu'il fût absous dans les formes. Il comparut donc; & après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta sur sa mauvaise fortune, & sur quelque Démon envieux de sa prospérité, il les entretint des desseins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes espérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernerent des couronnes d'or, & le nommerent général, sur terre & sur mer, sans donner de bornes à sa puissance; lui rendirent tous ses biens, & ordonnerent aux Prêtres & aux Prêtresses de l'absoudre des malédictions qu'il avoient prononcées contre lui, par ordre du peuple. Un seul, nommé Théodore, le principal d'entr'eux, eut le courage de répondre : *Pour moi je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville :* insinuant par cette parole hardie, que les malédictions étant conditionnelles, ne pouvoient ni tomber sur la tête des innocents,

ni être détournées de celle des coupables.

Il célebre les grands mysteres.

Toutes choſes lui ayant réuſſi ſelon ſes deſirs, & les cent vaiſſeaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa ſon départ, pour célébrer les grands myſteres. Son principal deſſein étoit d'effacer des eſprits, par cet acte public & extérieur de religion, les ſoupçons d'impiété que la mutilation des ſtatues, & la profanation des myſteres y avoient fait naître. Enſuite il mit à la voile, & dérigea ſa courſe vers l'iſle d'Andros, qui s'étoit révoltée.

Plut. in Alcib. p. 210.

XXVI. année.

Les Lacédémoniens juſtement alarmés du retour & des ſuccès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opppſât un habile général, capable de lui tenir tête. Dans ce deſſein ils choiſirent Lyſandre, & lui donnerent le commandement de la flotte. Lyſandre, contre le caractere ordinaire des Spartiates, étoit ſouple, pliant, plein de complaiſance pour les grands, toujours diſpoſé à leur faire ſa cour. Dès qu'il eut appris que Cyrus, fils de Darius, étoit arrivé à Sardes, il partit d'Epheſe, où il étoit, pour aller le ſaluer, & ſe plaindre de Tiſſapherne:

Lyſandre.

Xenophon. Hellen. l. 13. p. 440. 442.

Plut. in Lyſ. Diod. l. 13.

Son caractere.

ce qui fit plaisir à Cyrus, qui regardoit ce satrape comme un fort méchant homme. Par cette démarche, & ses manieres flatteuses & insinuantes, Lysandre gagna parfaitement l'amitié & les bonnes graces du jeune prince.

Quoique la flotte des Athéniens eut été fort affoiblie, par la désertion des matelots, le général Lacédémonien n'osoit hazarder contr'eux un combat naval, redoutant sur-tout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution; qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, & qui n'avoit jamais été vaincu, ni sur terre, ni sur mer. Mais Alcibiade étant parti de Samos, Antiochus son lieutenant, contre la défense expresse de son général, vint attaquer Lysandre, qui le battit, & prit quinze galeres sur les Athéniens. Alcibiade, à son retour, pour réparer cet échec, alla présenter la bataille au Lacédémonien, jusques dans le port d'Ephese: mais celui-ci, content de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainsi il se retira sans avoir rien fait. Les ennemis d'Alcibiade ne manquerent pas de l'accuser, & de lui imputer le mauvais succès de son lieutenant. Les Athéniens, peuple

An. M. 3598. Av. J. C. 406.

éger & inconstant, ajouterent foi à ces accusations ; & comme ils n'attendoient de lui que de grandes actions, ils lui faisoient un crime, de ce que la rapidité de ses victoires ne répondoit pas à la vivacité de leur imagination. Alcibiade fut donc dépose, & l'on nomma à sa place dix généraux.

Alcibiade déposé.

Callicratidas.

A Sparte, on donna aussi un successeur à Lysandre. Ce fut Callicratidas, homme d'une probité & d'une justice à l'épreuve de tout ; & en même-temps, d'une noblesse & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaine. Il ne le cédoit point à Lysandre, pour le courage & la science militaire ; mais il l'emportoit infiniment sur lui, du côté des mœurs. Dans un pressant besoin d'argent pour faire subsister l'armée, un particulier vint lui offrir cinquante mille écus, pour obtenir de lui une grace injuste ; mais ce grand homme les refusa : » Je les accepterois, lui dit » Cléandre, l'un de ses officiers, si » j'étois Callicratidas. Et moi de même, répliqua le général, si j'étois » Cléandre ».

Ses vertus.

Ses victoires.

Callicratidas remporta plusieurs victoires sur les Athéniens ; mais enfin il fut

fut vaincu dans un combat naval, près des isles Arginuses, après s'être battu avec un courage incroyable, avoir coulé à fond plusieurs de leurs vaisseaux, & en avoir mis un plus grand nombre hors de combat. Son vaisseau ayant été accroché par ceux des Athéniens, de maniere à ne pouvoir se dégager, il fut bientôt rempli d'ennemis; & après un horrible carnage, il tomba mort, plutôt accablé par le nombre, que vaincu. Plutarque égale Callicratidas, pour sa justice, sa magnanimité & son courage, à tous ceux qui, dans la Grece, s'étoient rendus les plus dignes d'admiration.

Sa défaite. *Xenophon. Hellen.. l. 1. Diod. l. 13.*

Sa mort. *Plut. in Lys. p. 436.*

La nouvelle de cette victoire, causa une grande joie à Athènes : mais quand on eut appris que les morts avoient été laissés sans sépulture, le peuple entra dans une grande fureur, & fit tomber tout le poids de son indignation sur six des généraux qu'il croyoit coupables de cette faute. De tous les Sénateurs, dont le plus grand nombre connoissoit l'innocence & la justice de la cause de ces généraux, il n'y eut que Socrate, qui dans cette perfidie générale, demeura ferme &

Courage de Socrate.

inébranlable ; se croyant obligé, quoique seul, de rendre hommage à l'innocence opprimée. Et parmi les citoyens, il ne s'en trouva que deux qui prirent leur défense ; voilà jusqu'où la justice peut être abandonnée.

XXVII. année. *Xenophon. Hellen. l. 2. p. 452.*

Après la défaite de Callicratidas auprès des Arginuses, les alliés de Sparte, appuyés du crédit de Cyrus, envoyerent une ambassade à Lacédémone, pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, avec promesse de servir avec un nouveau zele & un nouveau courage s'il les commandoit ; ce qui leur fut accordé avec plaisir. Tous ceux qui, dans les villes, avoient le plus de part au gouvernement, le virent arriver avec une extrême joie, se promettant de grands avantages de sa complaisance & de son indulgence. Car Lysandre étoit un homme profondement corrompu, & qui se faisoit gloire de n'avoir nul principe sur la vertu, & sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisoit aucun scrupule d'employer la ruse, le mensonge, la fourberie & le parjure. Il se moquoit ouvertement de ceux qui lui représentoient que c'étoit une chose in-

Plut. in Lys. p. 436 437.

Lysandre.

Ses vices.

digne des descendants d'Hercule, que d'employer le dol & la fraude : car, disoit-il, *Par-tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.* Au sujet du parjure, il avoit coutume de dire ; *Qu'on amusoit les enfants avec des osselets, & les hommes avec des serments ;* montrant, par une irréligion si marquée, qu'il faisoit encore moins de cas des Dieux que des hommes ; en un mot, c'étoit un homme chez qui l'utile étoit le seul beau & le seul honnête.

Au commencement de la vingt-septieme année de la guerre, Lysandre fit voile du côté de l'Hellespont, mit le siége devant Lampsaque, la prit d'assaut, & l'abandonna au pillage. La flotte des Athéniens, qui le suivoit de près, vint le joindre dans l'Hellespont, & mouilla à un lieu appellé, * *Ægos potamos*, où ils s'arrêterent, vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. Le lendemain, dès que le soleil fut levé, les Athéniens commencerent à voguer contre eux avec toute leur flotte, & à les

Xenophon. Hellen. l. 2. p. 454.

* La riviere de la Chevre.

Victoire de Lysandre sur les Athéniens. AN. M. 3599. AV. J.C. 405.

défier. Lysandre qui rouloit un autre dessein dans son esprit, se tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le soir les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit pas à ses soldats de descendre à terre, qu'après s'être assuré que les ennemis étoient débarqués. On fit pendant cinq jours la même manœuvre.

Le cinquieme jour, Lysandre ayant appris, par le signal que lui donnerent les galeres qu'il avoit dépêchées pour aller observer les ennemis, qu'ils étoient descendus, partit avec toute sa flotte. Il tombe sur eux, enleve les galeres vuides, choque, brise celles qui se rempliſſent, fait un massacre horrible des soldats qui se présentent pour entrer dans les vaisseaux, & taille en pieces ceux qui prennent la fuite. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les généraux, & se rendit maître de la flotte ennemie. Il eut la gloire de terminer, dans l'espace d'une heure, une guerre qui avoit duré vingt-sept ans. Il envoya aussi-tôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone. Les prisonniers ayant été condamnés à mort par le conseil de guerre, furent tous égor-

gés. Après cette expédition, Lysandre alla par toutes les villes maritimes, ordonnant à tous les Athéniens qui s'y trouvoient, de se retirer au plutôt à Athènes, sans leur permettre de prendre une autre route, & cela sous peine de mort, après un terme marqué. Ce qu'il faisoit en habile politique, pour affamer Athènes plus promptement, & la mettre hors d'état de pouvoir soutenir un long siége.

Consternation des Athéniens.

Quand on apprit à Athènes la défaite entiere de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur & de désespoir dans toute la ville. Ils croyoient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége, la ruine & l'incendie de leur ville, les insultes d'un fier vainqueur, & la honteuse servitude à laquelle ils alloient être réduits, plus triste pour eux & plus insupportable que la mort même. Le lendemain, on convoqua l'assemblée, & il fut résolu qu'on boucheroit tous les ports, excepté un seul; qu'on répareroit les breches, & qu'on feroit la garde pour se préparer à un siége. En effet, Agis & Pausanias, les deux

AN. M. 3600. AV. J. C. 404. *Xenophon. Hellen. l. 2. p. 458-462. Plut. in Lys.*

rois de Lacédémone, s'approcherent d'Athènes avec toutes leurs troupes. Lyſandre, bientôt après, entra dans le Pyrée avec une flotte de cent cinquante voiles, & empêcha qu'aucun navire n'y entrât & n'en ſortît.

Athènes aſſiégée. Les Athéniens, aſſiégés par terre & par mer, ſans vivres & ſans vaiſſeaux, ſans eſpérance de ſecours, & ſans aucune reſſource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque décret, ſans parler néanmoins de capituler, quoique pluſieurs mouruſſent déja de faim. Cependant les maux augmentoient, & la famine ſe faiſoit ſentir de jour en jour plus cruellement.

Capitule, & ſe rend. Dans cette extrémité, on ſe détermina à envoyer à Sparte, pour traiter d'accommodement. Les députés avoient plein-pouvoir d'accorder tout ce qu'on leur demanderoit, & d'accepter les conditions qu'on leur propoſeroit quelles qu'elles fuſſent. Les Corinthiens & ceux de Thèbes étoient d'avis qu'on détruiſît abſolument la ville, ſans plus parler de traité. Mais les Lacédémoniens, préférant la gloire & la ſûreté de la Grece à leur propre grandeur, répondirent, qu'il ne leur ſeroit jamais repro-

ché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Grece de ſi grands ſervices. La paix fut conclue à ces conditions.

» Qu'on démoliroit les fortifications » du Pyrée, avec la longue muraille » qui joignoit le port à la ville ; que » les Athéniens livreroient toutes leurs » galeres, à la réſerve de douze ; qu'ils » abandonneroient toutes les villes dont » ils s'étoient emparés, & ſe contente- » roient de leurs terres & de leurs » pays ; qu'ils rappelleroient les ban- » nis : & qu'ils feroient ligue offenſive » & défenſive avec les Lacédémo- » niens, & les ſuivroient par-tout où » ils les voudroient mener ».

Le traité fut ratifié à Athènes, & Lyſandre entra dans la ville. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient autrefois gagné la bataille navale de Salamine. Le général Lacédémonien fit démolir les murailles au ſon des flûtes & des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie & d'une alégreſſe extraordinaire, comme ſi toute la Grece eût recouvré ce jour-là ſa liberté. Ainſi fut terminée la guerre du

Lyſandre démolit les murs d'Athènes.

Péloponneſe, après avoir duré l'eſpace de vingt-ſept ans.

Change la forme du gouvernement.

Lyſandre, ſans donner aux Athéniens le temps de ſe reconnoître, changea toute la forme du gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente tyrans, mit une bonne garniſon dans la citadelle, & y laiſſa pour gouverneur le Spartiate Callibius. Enſuite il cingla vers Samos, qu'il preſſa ſi vivement qu'il l'obligea de capituler. Après cette expédition, il ſongea à retourner à Sparte avec les galeres des Lacédémoniens, celles du Pyrée, & les éperons des autres qu'il avoit priſes.

Avarice de Gylippe.

Il avoit envoyé Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Sparte l'argent qui étoit le fruit de ſes glorieuſes campagnes. Cet argent, ſans compter les couronnes d'or qui étoient ſans nombre, montoit à quinze cents talents. Gylippe, porteur d'une ſomme ſi conſidérable, ne put réſiſter à la tentation de s'en approprier quelque partie. Il découſit les ſacs par le fond, & après en avoir tiré trois cents talents, il les recouſit fort proprement, & ſe crut bien en ſûreté.

Mais quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque sac le décélerent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte, en portant par-tout la honte d'avoir terni, par une si basse & si sordide avarice, la gloire de toutes ses belles actions.

Décret de Sparte sur l'usage qu'on doit faire de l'or & de l'argent.

Sur ce fâcheux exemple, les plus sages & les plus sensés des Spartiates, craignant cette force impérieuse de l'argent, représenterent vivement aux Ephores, qu'il étoit de leur devoir de chasser de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathêmes, comme une peste fatale, qui ravageoit tous les Etats où il étoit introduit. Les Ephores sur-le-champ firent un décret, pour proscrire cet or & cet argent, & ordonnerent qu'on continueroit à ne se servir que de la monnoie reçue ; c'est-à-dire, de la monnoie de fer. Il n'y avoit que ce parti à prendre, dès qu'on ne vouloit pas donner un cours libre aux especes d'or & d'argent : mais les politiques en trouverent un troisieme, qui fut de garder cet argent pour s'en servir pour les seules affaires d'Etat, & que tout

particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure.

An. M. 3600. Av. J. C. 404. Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnese, que mourut, après un regne de dix-neuf ans, Darius Nothus. Il donna la couronne à Arsace son aîné, malgré les sollicitations de Parisatis sa femme, qui le pressoit de déclarer Cyrus pour son successeur. Il laissa à ce jeune prince le gouvernement des provinces qu'il avoit déja, sans y rien ajouter de nouveau.

Fin du Tome second.

TABLE

DES

LIVRES, CHAPITRES & ARTICLES

DU TOME SECOND

DE

L'ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE QUATRIEME.

Table Chronologique des rois de Babylone & des rois de Ninive. pag. 5

Table Chronologique des rois de Ninive. 6

Table Chronologique des rois de Babylone, qui réunit les deux Empires de Babylone & des Assyriens de Ninive. 7

Table Chronologique des rois des Medes. ibid.

CHAP. I. PARAGR. I. *Premier Empire de Babylone.* 8 10
PARAGR. II. *Premier Empire des Assyriens de Ninive.* 11
CHAP. II. Second Empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone. 21
Troisieme Empire de Babylone. 28
CHAP. III. Histoire du royaume des Medes. 40
CHAP. IV. Histoire des Lydiens. 47

LIVRE CINQUIEME.

Commencement de l'Empire des Perses.

Table Chronologique des rois de Perse, depuis Cyrus jusqu'à Darius Codoman. 57
CHAP. I. Histoire de Cyrus. 58
ART. I. *Histoire de Cyrus depuis son enfance jusqu'au siége de Babylone.* ibid.
ART. II. *Histoire du siége & de la prise de Babylone, par Cyrus.* 98
ART. III. *Histoire de Cyrus depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.* 113

CHAP. II. Hiſtoire de Cambyſe. 132

CHAP. III. Hiſtoire de Smerdis le Mage. 147.

LIVRE SIXIEME.

Mœurs & Coutumes des Aſſyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perſes.

CHAP. I. ART. I. *Du gouvernement.* 155 156

ART. II. *La guerre, les arts & les ſciences.* 171

ART. III. *La religion.* 188

LIVRE SEPTIEME.

Hiſtoire de la Grece.

CHAP. I. ART. I. *Hiſtoire de l'origine & des premiers commencements des différents Etats de la Grece.* 193 194

ART. II. *Gouvernement de Lacédémone.* 208

ART. III. *Gouvernement d'Athènes.* 221

ART. IV. *De la guerre, & du caractere des Lacédémoniens & des Athéniens.* 235
CHAP. II. De la religion des Grecs. 237
ART. I. *Fêtes des Grecs.* 239
ART. II. *Des oracles, divinations & augures.* 246
ART. III. *Des jeux & des combats.* 256
ART. IV. *Des combats d'esprit.* 271

LIVRE HUITIEME.

Histoire des Perses & des Grecs.

CHAP. I. Histoire de Darius, jointe à celle des Grecs. 288
ART. I. ibid.
ART. II. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes.* 301
ART. III. *Révolte des Ioniens.* 318
ART. VI. *Expédition des armées de Darius contre la Grece.* 328
CHAP. II. Histoire de Xerxès, jointe à celle des Grecs. 346
ART. I. *Xerxès monte sur le thrône. Il se dispose à porter la guerre contre les Grecs.* ibid.

ART. II. *Progrès de Xerxès dans la Grece. Ses mauvais succès.* 366

ART. III. *Evénements mémorables en Grece. Mort de Xerxès.* 380

LIVRE NEUVIEME.

Renfermant l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, pendant quarante-huit ans & quelques mois, du regne d'Artaxerxe *Longue-main*, & des ſix premieres années de la guerre du Péloponneſe.

CHAP. I. ART. I. *Commencement du regne d'Artaxerxe.* 394

ART. II. *Révolte de l'Egypte.* 404

ART. III. *Périclès. Semences de diviſion entre Athènes & Lacédémone.* 408

CHAP. II. Guerre du Péloponnèſe. 417

ART. I. *Source de diviſion entre Lacédémone & Athènes. Commencement de la guerre.* ibid.

LIVRE DIXIEME.

Suite de l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, & de la guerre du Péloponneſe, ſous les regnes de Xerxès ſecond, de Sogdien & de Darius Nothus.

CHAP. I. ART. I. Qui renferme l'hiſtoire de tteize années de ladite guerre, juſqu'à la dix-neuvieme incluſivement. 433 434

CHAP. II. Renfermant l'hiſtoire des dix-huit dernieres années de ladite guerre, qui concourent avec les huit dernieres années du regne de Darius Nothus. 489

ART. I. *XIX-XXV années de la guerre.* ibid.

Fin de la Table.

SEP 27 1967